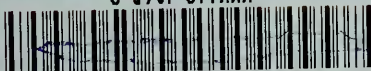


HENRI
LASSERRE

BERNADETTE

—
Sœur Marie Bernard

U d/of OTTAWA



39003001835155



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto



BERNADETTE

SŒUR MARIE-BERNARD

ŒUVRES HISTORIQUES DE M. HENRI LASSERRE

Sur les Apparitions et les Miracles de Lourdes

ÉDITIONS IN-18 JÉSUS

- Notre-Dame de Lourdes**, ouvrage approuvé par un Bref spécial de S. S. le pape Pie IX. 1 vol. in-18 jésus de 500 pages. . . . 3 fr. 50
- Les Épisodes miraculeux de Lourdes**, suite et second volume de NOTRE-DAME DE LOURDES 1 vol. in-18 jésus de 500 pages. . . 3 fr. 50
- Bernadette (la Sœur Marie-Bernard)**. 1 vol. in-18 jésus de 400 pages. 3 fr. »
- Mois de Marie de N.-D. de Lourdes**. 1 vol. in-18 jésus de 360 pages. 2 fr. »
- Nouveau Mois de Marie de N.-D. de Lourdes**, 1 vol. de 300 pages. 2 fr. »

ÉDITIONS IN-8 CARRÉ ILLUSTRÉES

- Notre-Dame de Lourdes**, 1 vol. in-8° illustré de 424 p. . . 3 fr. 50
- Les Épisodes miraculeux de Lourdes**. 1 vol. illustré in-8° de 424 pages. 3 fr. 50
- Bernadette (Sœur Marie-Bernard)**, 1 vol. in-8° illustré de 424 pages. 3 fr. 50

GRANDES ÉDITIONS IN-4° ARTISTIQUES ET MONUMENTALES

- Notre-Dame de Lourdes**. Grande édition in-4°, artistique et monumentale, avec encadrements, chromolithographies et cartes. 25 fr. »
- Cartonné, tranches dorées, fers spéciaux. 30 fr. »
- Relié, dos chagrin, tranches dorées, fers spéciaux. . . . 35 fr. »
- Les Épisodes miraculeux de Lourdes**. Grande édition in-4° illustrée par Yan D'argent. Encadrements variés à chaque page et chromolithographie, broché. 25 fr. »
- Cartonné, tranches dorées, fers spéciaux. 30 fr. »
- Relié, dos chagrin, tranches dorées, fers spéciaux. . . . 35 fr. »

AUTRES OUVRAGES DE M. HENRI LASSERRE

- De la Réforme et de l'Organisation normale du Suffrage universel**. 1 vol. in-18 jésus. 1 fr. »
- Les Serpents**, étude d'histoire naturelle et de politique. 1 vol. in-12. Prix 1 fr. »
- L'Esprit et la Chair**, philosophie des macérations. 1 vol. in-18 jésus. Nouvelle édition. 1 fr. »
- Le Treizième Apôtre**, suivi du **Retour de l'île d'Elbe**, raconté d'après la méthode de M. Renan. 1 vol. in-18. 0 fr. 50

ERNEST ARTUS

- Défi public à la libre-pensée sur les Miracles de Lourdes**. 1 vol. in-18 jésus, broché 2 fr. »

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

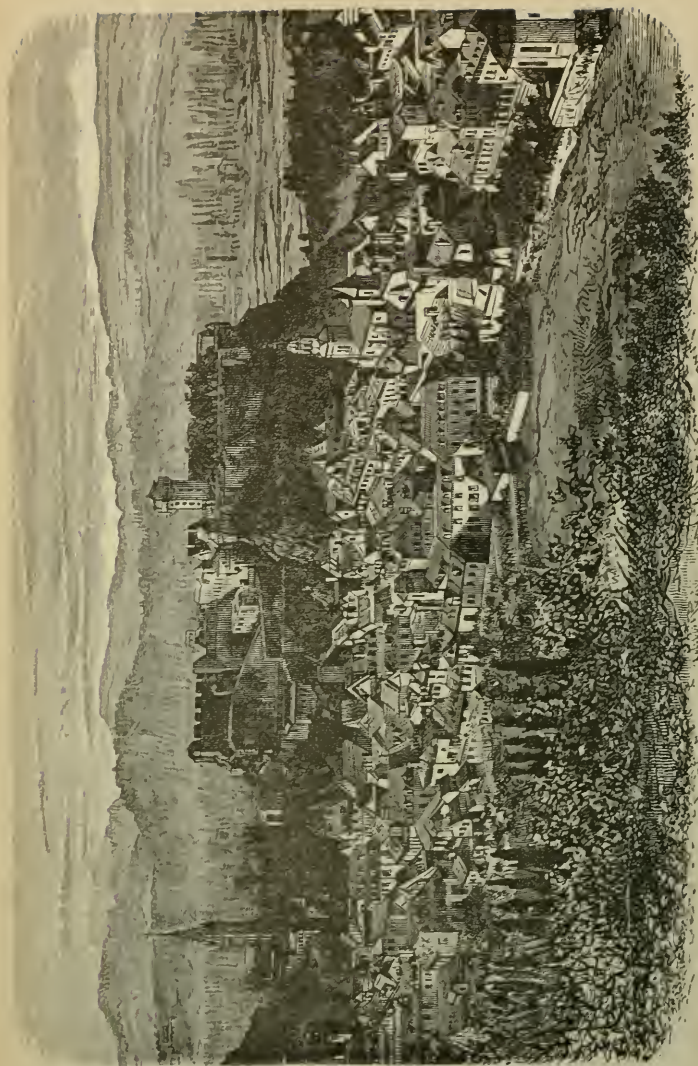
Conformément aux prescriptions de Notre Sainte Mère l'Église catholique, nous déclarons formellement :

Que nous soumettons, sans aucune restriction, au jugement du Saint-Siège tout ce que nous écrivons ;

Qu'en ce qui concerne les guérisons extraordinaires que nous pouvons raconter (alors même que nous nous servons du mot usuel de *Miracle*, et que nous en relevons les circonstances qui nous semblent prouver l'intervention divine), nous n'entendons nullement en décider de notre propre chef le caractère surnaturel, ne voulant donner à nos paroles d'autre force que celle d'un témoignage purement historique ;

Que, quand il nous arrive, en parlant de pieux et vénérés personnages, de nous servir de termes consacrés par l'Église dans les causes des Saints, nous n'entendons nullement prévenir le jugement du Siège apostolique, auquel seul il appartient de prononcer en pareille matière.

HENRI LASSERRE.



VUE DE LOURDES

BERNADETTE

SŒUR MARIE-BERNARD

PAR

HENRI LASSERRE



PARIS

LIBRAIRIE SANARD & DERANGEON

174, rue Saint-Jacques, 174

—
1892

Droits de reproduction et de traduction réservés



BX

7473

092Z78

1892



A MA FILLE
MARIE-MARTHE

A toi, ma chère petite Marie-Marthe, je dédie ce livre.

Mgr Peyramale t'a consacrée à la Sainte Vierge ; Bernadette, qui t'a caressée avec tendresse et tenue sur ses genoux, a prié pour toi. Au paradis, où Dieu les a placés sans doute, ils n'oublient point leurs amis de la terre. Qu'ils demandent à Notre Dame de Lourdes, dont ils furent les Serviteurs ici-bas, d'obtenir pour toi grâces sur grâces et de faire de toi une Sainte.

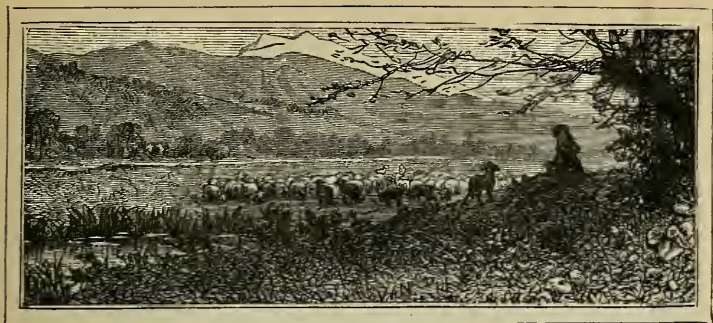
Et toi, chère petite, réponds à toute grâce reçue. Et que chaque jour qui t'avance dans la vie te fasse aussi grandir

en piété, en sagesse, en bonté, sous le regard de l'excellente Mère que tu as en ce monde et de la Mère de toute perfection que tu as au Ciel.

Tu t'appelles Marie-Marthe, ayant ainsi à la fois pour patronnes, et la Sainte de la prière, et la Sainte du travail. Tu es l'écho de leurs noms. La sœur Marie-Bernard est le reflet de leurs vertus. Pieuse, charitable, active, répandant autour d'elle un parfum de sainteté, elle fut aimée du Ciel et de la Terre. Lis donc ce livre et sois bonne comme elle.

Ton affectionné père,

HENRI MONZIE-LASSERRE.



PRÉFACE

La Providence, qui nous a permis d'étudier jadis jusque dans leur moindre détail les surnaturelles origines du pèlerinage de Lourdes, a placé de la sorte sous le regard de notre esprit la vie des deux âmes privilégiées que la très sainte Vierge a voulu employer pour la fondation de son œuvre.

Profondément semblables et entièrement différentes, ces deux âmes furent suaves et fortes. La première, toute virile, héroïque et puissante, mais évangéliquement charitable et apostolique sous la rudesse de l'écorce, était la suavité dans la force. Toute féminine, délicate et gracieuse, mais invincible en son apparente faiblesse, la seconde était la force dans la suavité.

Ensemble elles formèrent un accord parfait dans l'harmonie du plan divin. Le curé Peyramale et

Bernadette sont inséparables dans l'œuvre de Marie et demeureront à jamais à côté l'un de l'autre dans la reconnaissance des hommes.

Et le lion protecteur, et l'agneau protégé ont aujourd'hui quitté cette terre.

Un jour, en la radieuse fête de la Nativité de la Vierge, nous avons fermé les yeux du vieux prêtre, et déposé sa dépouille mortelle dans le temple inachevé que ce nouvel Esdras élevait à Dieu... Un autre jour, pendant que retentissait le pascal *alleluia* de la Résurrection, nous avons conduit la sœur Marie-Bernard dans sa tombe au pied de l'autel.

Et maintenant, il nous a semblé bon devant le Seigneur, et d'après le désir d'un grand nombre, de recueillir dans notre propre mémoire et sur les lèvres des survivants, les souvenirs que l'un et l'autre ont laissés ici-bas. Il nous a semblé bon de réunir à ce que le monde connaît déjà, les détails encore ignorés de ces deux existences et de compléter ainsi, pour les contemporains et pour la postérité, la physionomie totale de la Voyante de Lourdes et du prêtre de l'Immaculée-Conception.

Tel est l'objet des deux humbles volumes qu'en ce moment nous achevons d'écrire et qui se font écho l'un à l'autre, comme dans la symphonie se répondent les deux octaves, comme dans l'être humain

s'harmonisent la tête et le cœur, comme dans la famille sont liés le père et l'enfant.

LE CURÉ DE LOURDES, *Mgr Peyramale*, sera, si Dieu le permet, publié très prochainement.

BERNADETTE, *Sœur Marie-Bernard*, paraît aujourd'hui.



Cette étude sur l'Enfant de Marie se divise par la nature même des choses, en trois parties distinctes.

Pour raconter sa vie publique, nous n'avons eu qu'à reproduire par fragments méthodiques tout ce qui, dans notre livre intitulé : *Notre-Dame de Lourdes*, est relatif à la Voyante et au rôle qu'elle a rempli. Malgré une certaine hésitation à réimprimer ici un texte déjà connu, nous avons dû nous résoudre à le faire, sous peine de scinder l'unité du portrait que nous voulions présenter, et de sacrifier la physionomie d'ensemble de cette existence extraordinaire, que nous tentons de faire revivre sous le regard de nos lecteurs.

Pour raconter quelle a été la part de Bernadette dans l'histoire écrite de Notre Dame de Lourdes, pour déterminer le caractère ferme et invariable de son témoignage, nous n'avons eu qu'à consulter nos

souvenirs personnels et à donner au public quelques pages de nos Mémoires intimes.

Pour raconter enfin ce qu'a été la sœur Marie-Bernard dans les calmes jours du couvent et la suivre jusqu'à ses derniers moments, nous n'avons eu qu'à répéter les récits que nous ont faits, à nous-même, les pieuses compagnes de notre vénérée Sœur.



Plus que personne, hélas ! nous comprenons et sentons l'insuffisance de notre œuvre. Mais à défaut d'autre mérite, nous avons voulu qu'elle fut scrupuleusement exacte, tant dans la lettre que dans l'esprit.

Aussi, nous sommes-nous fait un devoir de soumettre à la Congrégation des Sœurs de Nevers toute la partie de notre travail relative à la vie de la sœur Marie-Bernard, depuis le jour de son entrée en religion. Elles seules furent les témoins de cette existence cachée ; et nous avons tenu à ne publier là-dessus qu'un récit vérifié et agréé par elles, qu'un texte revêtu de leur assentiment et de leur approbation.



Que le Seigneur bénisse, et notre étude d'aujourd'hui sur la sœur Marie-Bernard, et notre étude de demain sur Mgr Peyramale ! Et, en ces tristes temps

où tout un monde ennemi se lève contre les chrétiennes Congrégations et contre le Sacerdoce, que Notre Dame de Lourdes daigne se servir de ces pages pour apprendre à ceux qui l'ignorent et pour rappeler à ceux qui l'oublient, quelle perle incomparable est, au sein de son couvent la vraie Religieuse, quel lumineux diamant est, au milieu du siècle, le vrai prêtre de Jésus-Christ.

H. L.

Paris le 20 août 1879.

En la fête de saint Bernard, patron de Bernadette.



LIVRE I
LA VIE PUBLIQUE

BERNADETTE ET LES APPARITIONS



BERNADETTE

ET

LES APPARITIONS⁽¹⁾

I

C'EST, ce semble, une banalité de remarquer que tout est contraste sur ce terrestre globe, où sont mêlés ensemble les méchants et les bons, les riches et les indigents, et où la chaumière du pauvre n'est parfois séparée que par un simple mur de la demeure d'un personnage opulent. D'un côté, tous les plaisirs d'une vie facile, doucement organisée au milieu des délicates re-

(1) Toute cette première partie est composée presque entièrement des divers extraits de *Notre-Dame de Lourdes* relatifs à Bernadette.

cherches du confortable et des élégances du luxe; de l'autre, les horreurs de la misère, le froid, la faim, les maladies, le douloureux cortège des souffrances humaines. Autour des premiers, les adulations, les visites empressées, les amitiés bruyantes; autour des autres, l'indifférence, la solitude, l'abandon.

Soit qu'il craigne l'importunité de demandes formelles ou tacites, soit qu'il redoute comme un reproche le spectacle de cet affreux dénûment, le Monde évite le pauvre et se constitue en dehors de lui. Les riches, se formant en un cercle exclusif que leur orgueil appelle « la bonne compagnie », considèrent comme n'ayant en quelque sorte qu'une existence secondaire et indigne d'attention tout ce qui n'appartient pas à la classe des « gens comme il faut ». Lorsqu'ils font travailler l'ouvrier, lors même qu'ils secourent l'indigent, ils les traitent comme un protégé, comme un inférieur; ils n'ont point pour lui cette simple et intime façon d'agir qu'ils auraient avec un des leurs. Sauf quelques rares chrétiens, nul ne s'occupe du pauvre comme d'un frère, comme d'un égal. Sauf des saints, — hélas! bien clairsemés au temps où nous vivons, — à qui viendrait l'idée de lui montrer ce respect que l'on a pour un supérieur?

Dans le Monde proprement dit, dans le vaste Monde, le pauvre est absolument délaissé. Accablé sous le poids du travail, épuisé de besoins, dédaigné et abandonné, ne semble-t-il pas qu'il soit maudit du Créateur de la terre?

Eh bien ! c'est précisément tout le contraire : il est le bien-aimé du Père universel. Tandis que le Monde a été maudit à jamais par l'infailible parole du Christ, ce sont les pauvres, les souffrants, les humbles, les petits, qui sont pour Dieu « la bonne compagnie », la société choisie où se complaît son cœur. — « Vous êtes mes amis », leur dit-il dans son Evangile. Il a fait plus, il s'identifie avec eux, n'ouvrant le ciel aux riches qu'autant qu'ils auront été les bienfaiteurs des indigents : « Ce que vous avez fait au dernier de ces abandonnés, c'est à Moi-même que vous l'avez fait. »

Aussi, quand le Fils de Dieu est venu pour nous racheter, a-t-il voulu naître, vivre et mourir au milieu des pauvres, être lui-même un pauvre. C'est parmi eux qu'il a pris ses Apôtres, ses principaux Disciples, les premiers-nés de son Église. Dans l'histoire, déjà longue, de cette Église, c'est sur les pauvres qu'il a généralement répandu ses plus grandes grâces spirituelles. Presque toujours, sauf de légères exceptions, les apparitions, les visions, les révélations, les grâces éclatantes ont été le privilège de ces indigents que le monde dédaigne.

Lorsque, dans sa sagesse, Dieu juge bon de se manifester sensiblement aux hommes par ces phénomènes mystérieux, il descend, de même qu'un roi en voyage, dans la maison de ses ministres ou de ses amis particuliers. Et voilà pourquoi il choisit habituellement la demeure des pauvres et des petits.

Depuis bientôt deux mille années se vérifie la

parole de l'Apôtre : « Dieu a fait élection de ce qui est faible selon le monde pour confondre ce qui est puissant. »

Le récit que l'on va lire fournira peut-être quelques preuves de ces très hautes vérités.

II

Le 11 février inaugurait, en 1858, la semaine des réjouissances profanes qui, suivant un usage immémorial, précèdent les austérités du Carême. C'était le jour du Jeudi-Gras. Le temps était froid, un peu couvert, mais très calme. Dans les profondeurs du ciel, les nuages se tenaient immobiles. Aucune brise ne les poussait les uns contre les autres, et l'atmosphère était d'une entière placidité. Par moment tombaient du ciel quelques rares gouttes d'eau,

Ce jour-là, d'après les privilèges particuliers de ses Offices propres, le diocèse de Tarbes célébrait la mémoire et la fête de l'illustre bergère de France sainte Geneviève (1).

Onze heures du matin avaient déjà sonné à l'horloge de l'église de Lourdes.

Tandis que, presque partout, se préparaient de joyeuses réunions et des festins, une famille de

(1) *Ordo* du diocèse de Tarbes pour 1858. 11 février. *Sanctæ Genovefæ*. (Proprium Tarbense.)

pauvres gens, qui demeuraient comme locataires dans une misérable maison de la rue des Petits-Fossés, n'avait pas même de bois pour faire cuire son maigre dîner.

Le père, encore jeune, exerçait la profession de meunier, et il avait pendant quelques années exploité, comme fermier, un petit moulin assis au bord de la ville, sur l'un des ruisseaux qui se jettent dans le Gave. Mais ce métier exige des avances, la coutume étant assez répandue de faire moudre à crédit; et le pauvre meunier, pour cette raison, avait été obligé de renoncer à la ferme du petit moulin, où son travail, loin de le mettre dans l'aisance, avait contribué à le jeter dans une indigence plus profonde. En attendant des jours meilleurs, il travaillait, — non point chez lui, car il ne possédait rien, pas même un petit jardin, — mais de divers côtés, chez quelques voisins qui l'employaient, au hasard de leurs besoins, comme journalier.

Il se nommait François Soubirous.

Sa femme, Louise Castérot, était une bonne chrétienne et soutenait son courage.

Ils avaient quatre enfants: deux filles, dont l'aînée avait environ quatorze ans, et deux garçons beaucoup plus jeunes; le dernier avait environ trois ans.

Depuis quinze jours seulement leur fille aînée, une chétive enfant, habitait avec eux. C'est cette petite fille qui doit jouer un rôle considérable dans notre récit, et nous avons étudié avec soin toutes les particularités et tous les détails de sa vie.

Lors de sa naissance, sa mère, malade à cette époque, n'avait pu l'allaiter, et elle l'avait mise en nourrice dans un village voisin, à Bartrès, où l'enfant demeura après son sevrage. Louise Soubirous était devenue mère une seconde fois ; et deux enfants à soigner en même temps l'eussent retenue au logis et empêchée d'aller en journée et dans les champs, ce qu'elle pouvait faire aisément avec un seul nourrisson : c'est pour cela que les parents laissèrent leur première-née à Bartrès. Ils payaient pour son entretien, quelquefois en argent et plus souvent en nature, une pension de cinq francs par mois.

Lorsque la petite fille eut atteint l'âge d'être utile et qu'il fut question de la reprendre dans la maison paternelle, les bons paysans qui l'avaient nourrie s'aperçurent qu'ils s'étaient attachés à elle et qu'ils la considéraient, ou à peu près, comme une de leurs enfants. Dès ce moment, ils se chargèrent d'elle pour rien, l'employant à garder les brebis. Elle grandit ainsi au milieu de cette famille adoptive, passant toutes ses journées dans la solitude, sur les coteaux déserts où paissait son humble troupeau.

En fait de prières, elle ne connaissait que le chapelet. Soit que sa mère nourrice le lui eût recommandé, soit que ce fût un besoin naïf de cette âme innocente, partout et à toute heure, en faisant pâture ses brebis, elle récitait cette prière des simples. Puis elle s'amusait toute seule avec ces joujoux naturels que la Providence maternelle fournit aux

enfants du pauvre, plus aisés à contenter, en cela comme en tout, que les enfants du riche : elle jouait avec les pierres qu'elle entassait en petits édifices enfantins, avec les plantes et les fleurs qu'elle cueillait çà et là, avec l'eau des ruisseaux où elle jetait et suivait de l'œil d'immenses flottes de brins d'herbe ; elle jouait avec celui qui était son préféré dans le troupeau confié à ses soins. « De tous mes agneaux, disait-elle un jour, il y en a un que j'aime plus que tous les autres. — Et lequel ? lui demandait-on. — Celui que j'aime, c'est le plus petit. » Et elle se plaisait à le caresser et à folâtrer avec lui.

Elle était elle-même parmi les enfants comme ce pauvre agneau, faible et petit, qu'elle aimait. Quoiqu'elle eût déjà quatorze ans, tout au plus si on lui en eût donné onze ou douze. Sans être précisément malade, elle était sujette aux oppressions d'un asthme qui parfois la faisait beaucoup souffrir. Elle prenait en patience son mal, et elle acceptait ses douleurs physiques avec cette résignation tranquille qui paraît si difficile aux riches et que les indigents semblent trouver toute naturelle.

A cette école innocente et solitaire, la pauvre bergère apprit ce que le monde ne sait point et ne veut pas savoir : la simplicité, qui plaît tant à Dieu. Loin de tout contact impur, s'entretenant avec la Vierge Marie, passant son temps et ses heures à la couronner de prières en égrenant son chapelet, elle conserva cette candeur absolue, cette pureté baptismale que le souffle du siècle ternit si vite, même chez les meilleurs.

Telle était cette âme d'enfant, limpide et paisible comme ces lacs inconnus qui sont perdus dans les hautes montagnes et où se mirent en silence toutes les splendeurs du ciel. « Heureux les cœurs purs, dit l'Evangile : ce sont ceux-là qui verront Dieu ! »

Ces grands dons sont des dons cachés, et l'humilité qui les possède ne s'en rend point compte à elle-même. Si tous ceux qui approchaient par hasard de cette petite fille se sentaient eux-mêmes attirés vers elle et secrètement charmés, elle n'en avait point conscience. Elle se considérait comme la dernière et la plus arriérée des enfants de son âge. Elle ne savait, en effet, ni lire, ni écrire. Bien plus, elle était tout à fait étrangère à la langue française, et ne connaissait que son pauvre patois pyrénéen. On ne lui avait jamais enseigné le catéchisme. En cela aussi son ignorance était extrême : *Notre Père, Je vous salue, Je crois en Dieu, Gloire au Père*, récités au courant du chapelet, constituaient tout son savoir religieux.

Après de tels détails, il est inutile d'ajouter qu'elle n'avait point fait sa première communion. C'était précisément pour l'y préparer et l'envoyer au catéchisme que les Soubirous venaient de la retirer du village perdu, habité par ses parents nourriciers, et de la prendre chez eux, à Lourdes, malgré leur excessive indigence.

Elle était depuis deux semaines rentrée au logis paternel. Préoccupée de son asthme, de sa frêle apparence, sa mère avait pour elle des soins parti-

culiers. Tandis que les autres enfants de la famille allaient nu-pieds dans leurs sabots, celle-ci avait des bas dans les siens; tandis que sa sœur et ses frères couraient librement au dehors, elle était presque constamment utilisée à l'intérieur. L'enfant, habituée au grand air, eût aimé à sortir.

Donc ce jour-là était le Jeudi-Gras : onze heures avaient sonné, et ces pauvres gens n'avaient pas de bois pour préparer leur dîner.

— Va en ramasser sur le bord du Gave ou dans les communaux, dit la mère à Marie, sa seconde fille.

De même qu'en bien des endroits, les indigents avaient, dans la commune de Lourdes, un menu droit de cueillette sur les branches desséchées que le vent faisait tomber des arbres, sur les épaves de bois mort que le torrent déposait et laissait parmi les cailloux du rivage.

Marie chaussa ses sabots.

L'aînée, celle dont nous venons de parler, la petite bergère de Bartrès, la regardait d'un œil d'envie.

— Permettez-moi de la suivre, dit-elle enfin à sa mère. Je rapporterai, moi aussi, mon petit paquet de bois.

— Non, répondit Louise Soubirous : tu tousses, tu prendrais du mal.

Une jeune fille de la maison voisine, Jeanne Abadie, âgée d'environ quinze ans, était entrée sur ces entrefaites et se disposait également à aller à la

cueillette du bois. Toutes ensemble insistèrent, et la mère se laissa fléchir.

L'enfant avait en ce moment, comme c'est la coutume parmi les paysannes du Midi, la tête coiffée d'un mouchoir, noué sur le côté.

Cela ne parut pas suffisant à la mère :

— Prends ton capulet, lui dit-elle.

Le capulet est un vêtement très gracieux, particulier aux races pyrénéennes, et qui tient à la fois de la coiffure et du petit manteau ; c'est une espèce de capuchon, en drap très fort, tantôt blanc comme la toison des brebis, tantôt d'un rouge éclatant, qui couvre la tête et retombe en arrière sur les épaules jusqu'à la hauteur des reins. Lorsqu'il fait très froid ou qu'il y a du vent, les femmes le ramènent sur le devant et s'en enveloppent le cou et les bras ; quand ce vêtement leur semble trop chaud, elles le plient en carré et le portent sur la tête, comme une sorte de béret quadrangulaire.

Le capulet de la petite bergère de Bartrès était blanc.

III

Les trois enfants sortirent de la ville, et traversant le pont arrivèrent bientôt sur la rive gauche du Gave. Elles passèrent par le moulin de M. de Laffite, et entrèrent dans l'île du Chalet, cherchant çà et là des débris de bois pour faire leur petit fagot.

Elles descendaient pas à pas la prairie en suivant

le cours du Gave. La frêle enfant que la mère avait hésité à laisser sortir cheminait un peu en arrière. Moins heureuse que ses deux compagnes, elle n'avait encore rien trouvé, et son tablier était vide ; tandis que ceux de sa sœur et de Jeanne commençaient à se garnir de menues branches et de copeaux.

Vêtue d'une robe noire tout usée et raccommodée, son délicat visage encadré dans le capulet blanc qui recouvrait sa tête et retombait sur ses épaules, les pieds fermés dans ses grossiers sabots, elle avait une grâce innocente et rustique qui charmait le cœur plus encore que les yeux.

Elle était petite pour son âge. Bien que ses traits enfantins fussent un peu hâlés par le grand air, ils n'avaient rien perdu de leur délicatesse native. Ses cheveux noirs et fins paraissaient à peine sous son mouchoir. Son front, assez découvert, était d'une incomparable pureté de lignes. Sous ses sourcils bien arqués, ses yeux bruns, plus doux en elle que des yeux bleus, avaient une beauté tranquille et profonde, dont aucune passion mauvaise n'avait jamais troublé la limpidité magnifique. C'était l'œil simple dont parle l'Évangile. La bouche, merveilleusement expressive, laissait deviner dans l'âme un mouvement habituel de bonté et de compassion pour toute souffrance.

La physionomie, douce et intelligente, plaisait ; et tout cet ensemble possédait un attrait extraordinaire, qui se faisait sentir aux côtés les plus élevés de l'âme. Qu'était-ce que cet attrait, j'allais dire

cet ascendant et cette autorité secrète en cette pauvre enfant ignorante et vêtue de haillons ? C'était la plus grande et la plus rare chose qui soit en ce monde : la majesté de l'Innocence.

Nous n'avons point encore dit son nom. Elle avait pour patron un grand docteur de l'Église, celui dont le génie s'abrita plus particulièrement sous la protection de la Mère de Dieu, l'auteur du *Memorare*, « Souvenez-vous, ô très-pieuse Vierge Marie », l'admirable saint Bernard. Toutefois, suivant une habitude qui a sa grâce, ce grand nom donné à cette humble paysanne avait pris une tournure enfantine et champêtre. La petite fille portait un joli nom, gracieux comme elle : elle s'appelait Bernadette.

Elle suivait sa sœur et sa compagne le long de la prairie du moulin, et cherchait, mais inutilement, parmi les herbes, quelques morceaux de bois pour le foyer de la maison.

Telle devait être Ruth ou Noëmi, allant glaner dans les champs de Booz.

IV

C'est en cheminant de la sorte que les trois petites filles arrivèrent au fond de l'île du Châlet, juste en face de la triple excavation que présente aux regards la Grotte de Massabielle. Elles n'en étaient séparées que par le cours d'eau du moulin, ordinairement très fort, qui baignait le pied des rochers.

Or, ce jour-là, le moulin de Savy étant en répa-

ration, on avait, autant que possible, fermé en amont la prise d'eau, et le canal était, sinon tout à fait sec, du moins très aisé à franchir : il n'y avait guère qu'un filet d'eau.

Tombées des divers arbustes qui poussaient dans les anfractuosités du rocher, quelques branches de bois mort tapissaient ce lieu désert, que le dessèchement accidentel du canal rendait plus accessible que de coutume.

Joyeuses de cette trouvaille, diligentes et actives comme la Marthe de l'Évangile, Jeanne et Marie ôtèrent bien vite leurs sabots et traversèrent le ruisseau.

— L'eau est bien froide, dirent-elles en arrivant sur l'autre rive et remettant leurs sabots.

On était au mois de février, et ces torrents de la Montagne, à peine sortis des neiges éternelles où leur source se forme, sont généralement d'une température glaciale.

Bernadette, moins alerte ou moins empressée, chétive d'ailleurs, était encore en deçà du petit cours d'eau. C'était pour elle tout un embarras que de traverser ce faible courant. Elle avait des bas, tandis que Marie et Jeanne étaient nu-pieds dans leurs sabots, et elle avait à se déchausser.

Devant l'exclamation de ses compagnes, elle redouta le froid de l'eau.

— Jetez deux ou trois grosses pierres au milieu du ruisseau, leur dit-elle, pour que je puisse passer à pied sec.

Les deux glaneuses de bois s'occupaient déjà à

composer leur petit fagot. Elles ne voulurent pas perdre leur temps à se déranger :

— Fais comme nous, répondit Jeanne : mets-toi nu-pieds.

Bernadette se résigna, et, s'adossant à un fragment de roche qui était là, elle commença à défaire sa chaussure.

Il était environ midi. L'*Angelus* devait sonner en ce moment à tous les clochers des villages pyrénéens.

V

Elle était en train d'ôter son premier bas, lorsqu'elle entend autour d'elle comme le bruit d'un coup de vent se levant dans la prairie avec je ne sais quel caractère d'irrésistible puissance.

Elle crut à un ouragan soudain et se retourna instinctivement. A sa grande surprise, les peupliers qui bordent le Gave étaient dans une complète immobilité. Aucune brise, même légère, n'agitait leurs branches paisibles.

— Je me serai trompée, se dit-elle.

Et, songeant encore à ce bruit, elle ne savait que croire.

Elle se remit à se déchausser.

Et alors l'impétueux roulement de ce souffle inconnu se fit entendre de nouveau.

Bernadette leva la tête, regarda en face d'elle et poussa aussitôt, ou plutôt voulut pousser un grand



BERNADETTE

cri, qui s'étouffa dans sa gorge. Elle frissonna de tous ses membres, et, terrassée, éblouie, écrasée en quelque sorte par ce qu'elle aperçut devant elle, elle s'affaissa sur elle-même, ploya, pour ainsi dire, tout entière, et tomba à deux genoux.

Un spectacle vraiment inouï venait de frapper son regard. Le récit de l'enfant, les interrogations innombrables que lui ont faites depuis cette époque mille esprits investigateurs et sagaces, les particularités précieuses et minutieuses dans lesquelles tant d'intelligences en éveil l'ont forcée de descendre, permettent de tracer, d'une main aussi sûre de chaque détail que de la physionomie générale, le por-

trait étonnant de l'Être merveilleux qui apparut en cet instant aux yeux de Bernadette terrifiée et ravie.

VI

Au-dessus de la Grotte devant laquelle Marie et Jeanne, empressées et courbées vers la terre, ramassaient du bois mort; dans cette niche rustique formée par le rocher se tenait debout, au sein d'une clarté surhumaine, une femme d'une incomparable splendeur.

L'ineffable lueur qui flottait autour d'elle ne troublait ni ne blessait les yeux comme l'éclat du soleil. Tout au contraire, cette auréole, vive comme un faisceau de rayons et paisible comme l'ombre profonde, attirait invinciblement le regard, qui semblait s'y baigner et s'y reposer avec délices. C'était, comme l'Étoile du matin, la lumière dans la fraîcheur. Rien de vague, d'ailleurs, ou de vaporeux dans l'Apparition elle-même. Elle n'avait point les contours fuyants d'une vision fantastique; c'était une réalité vivante, un corps humain, que l'œil jugeait palpable comme la chair de nous tous, et qui ne différait d'une personne ordinaire que par son auréole et par sa céleste et inexprimable beauté.

Elle était de taille moyenne. Elle semblait toute jeune : elle avait la grâce de la vingtième année ; mais sans rien perdre de son exquise délicatesse, cet éclat, fugitif dans le temps, avait en elle un caractère éternel. Bien plus, dans ses traits aux lignes

divines se mêlaient en quelque sorte, sans en troubler l'harmonie, les beautés successives et isolées des quatre saisons de la vie humaine. L'innocente candeur de l'Enfant, la pureté absolue de la Vierge, la gravité tendre de la plus haute des Maternités, une Sagesse supérieure à celle de tous les siècles accumulés, se résumaient et se fondaient ensemble, sans se nuire l'une à l'autre, dans ce merveilleux visage de jeune fille. A quoi le comparer en ce globe déchu, où les rayons du beau sont épars, brisés et ternis, et où ils ne se rencontrent jamais sans quelque impur mélange? Toute image, toute comparaison serait un abaissement de ce type indicible. Nulle majesté dans l'univers, nulle distinction de ce monde, nulle simplicité d'ici-bas, ne peut en donner une idée et aider à le faire mieux comprendre. Ce n'est point avec les lampes de la terre que l'on peut faire voir et, pour ainsi dire, éclairer les astres du ciel.

La régularité même et l'idéale pureté de ces traits, où rien n'était heurté, les dérobent à la description. Nous savons cependant que la courbe ovale du visage était d'une grâce infinie, que les yeux étaient bleus et d'une suavité qui semblait fondre le cœur de quiconque en était regardé. Les lèvres respiraient une bonté et une mansuétude divines. Le front paraissait contenir la sagesse suprême, c'est-à-dire la science de toutes choses, unie à la vertu sans bornes.

Les vêtements, d'une étoffe inconnue, et tissés sans doute dans l'atelier mystérieux où s'habille

le lys des vallées, étaient blancs comme la neige immaculée des montagnes, et plus magnifiques en leur simplicité que le costume éclatant de Salomon dans sa gloire. La robe, longue et traînante, la robe aux chastes plis, laissait ressortir les pieds, qui reposaient sur le roc et foulaient légèrement la branche de l'églantier. Sur chacun de ces pieds, d'une nudité virginale, s'épanouissait la Rose mystique, couleur d'or.

Sur le devant, une ceinture, bleue comme le ciel et nouée à moitié autour du corps, pendait en deux longues bandes qui touchaient presque à la naissance des pieds. En arrière, enveloppant dans son amplitude les épaules et le haut des bras, un voile blanc, fixé autour de la tête, descendait jusque vers le bas de la robe.

Ni bagues, ni collier, ni diadème, ni joyaux : nul de ces ornements dont s'est parée de tout temps la vanité humaine. Un chapelet, dont les grains étaient blancs comme des gouttes de lait, dont la chaîne était jaune comme l'or des moissons, pendait entre les mains, jointes avec ferveur. Les grains du chapelet glissaient l'un après l'autre entre les doigts. Toutefois les lèvres de cette Reine des Vierges demeuraient immobiles. Au lieu de réciter le rosaire, elle écoutait peut-être en son propre cœur l'écho éternel de la Salutation Angélique et le murmure immense des invocations venues de la terre. Chaque grain qu'Elle touchait, c'était sans doute une pluie de grâces célestes qui tombait sur les âmes, comme des perles de rosée dans le calice des fleurs.

Elle gardait le silence ; mais, plus tard, sa propre parole et les faits miraculeux que nous aurons à raconter devaient attester qu'Elle était la Vierge immaculée, la très auguste et très sainte Marie, Mère de Dieu.

Cette Apparition merveilleuse regardait Bernadette qui, dans son saisissement, s'était, comme nous l'avons dit, affaissée sur elle-même, et, sans s'en rendre compte, prosternée soudainement à genoux.

VII

Dans sa première stupeur, l'enfant avait instinctivement saisi son chapelet; et, le tenant dans ses doigts, elle voulut faire le signe de la Croix et porter la main à son front. Mais son tremblement était tel, qu'elle n'eut pas la force de lever le bras; il retomba impuissant sur ses genoux ployés.

Nolite timere. « Ne craignez point », disait Jésus à ses Disciples, quand il vint à eux en marchant sur les flots de la mer de Tibériade.

Le regard et le sourire de la Vierge incomparable semblèrent dire la même chose à la petite bergère effrayée.

D'un geste grave et doux, qui avait l'air d'une toute-puissante bénédiction pour la terre et les cieux, Elle fit elle-même, comme pour encourager l'enfant, le Signe de la Croix; et la main de Bernadette, se soulevant peu à peu, comme invisiblement portée

par Celle que l'on nomme le Secours des Chrétiens, fit en même temps le signe sacré.

Ego sum, nolite timere. « C'est Moi-même, ne craignez point », disait Jésus à ses disciples.

L'enfant n'avait plus peur. Eblouie, charmée, doutant pourtant par instants d'elle-même et se frottant les yeux, le regard constamment attiré par cette céleste Apparition, ne sachant trop que penser, elle récitait humblement son chapelet : « Je crois en Dieu ; Je vous salue, Marie, pleine de grâces... »

Comme elle venait de le terminer en disant : « Gloire au Père, au Fils et à l'Esprit, dans les siècles des siècles, » la Vierge lumineuse disparut tout à coup, rentrant sans doute dans les cieux éternels où réside la Trinité sainte.

Bernadette éprouva comme le sentiment de quelqu'un qui redescend ou qui retombe. Elle promena ses regards autour d'elle. Le Gave courait toujours en mugissant à travers les cailloux et les roches brisées ; mais ce bruit lui semblait plus dur qu'auparavant : elle trouvait les eaux plus sombres, le paysage plus terne, la lumière du soleil moins claire. Devant elle s'étendaient les Roches de Massabielle, sous lesquelles ses compagnes glanaient des débris de bois. Au-dessus de la Grotte, la niche où reposait la branche d'églantier était toujours béante ; mais rien d'inaccoutumé n'y apparaissait, nulle trace ne lui était restée de la visite divine, et elle n'était plus la Porte du Ciel.

VIII

Toute cette scène avait duré environ un quart d'heure : non point que Bernadette eût eu conscience du temps, mais il se peut mesurer par cette circonstance qu'elle avait pu dire les cinq dizaines de son chapelet.

Complètement revenue à elle, Bernadette acheva de se déchausser, traversa le ruisseau et rejoignit ses compagnes. Absorbée par la pensée de ce qu'elle avait vu, elle ne craignait plus la froideur de l'eau. Toutes les forces enfantines de l'humble petite fille étaient concentrées à songer en elle-même à tous les détails de cette Apparition inouïe.

Jeanne et Marie l'avaient aperçue tombant à genoux et priant (mais ce n'était point rare, Dieu merci, parmi les enfants de la Montagne), et, occupées à leur besogne, elles n'y avaient fait nulle attention.

Bernadette fut surprise du calme complet de sa sœur et de Jeanne, lesquelles, après avoir achevé en ce moment même leur petit travail, étaient entrées sous la Grotte et s'étaient mises à jouer comme si rien d'extraordinaire ne se fût accompli.

— Est-ce que vous n'avez rien vu ? leur demanda l'enfant.

— Non ! rien du tout.... Et toi ? ajoutèrent-elles en remarquant qu'elle paraissait agitée et émue.

La Voyante craignit-elle tout d'abord de profaner,

en la répandant au dehors, la suave et indéfinissable impression qui remplissait son âme? Voulut-elle la savourer en silence? Fut-elle retenue par une sorte de timidité craintive? Toujours est-il qu'elle obéit à ce besoin instinctif des âmes humbles de cacher comme un trésor les grâces particulières dont Dieu les favorise.

— Si vous n'avez rien vu, répondit-elle, je n'ai rien non plus à vous raconter.

Les fagots étaient terminés. Les trois enfants reprirent la route de Lourdes.

Mais Bernadette n'avait pu dissimuler son trouble. Chemin faisant, Marie et Jeanne la tourmentèrent pour savoir ce qui lui était advenu. La petite bergère céda à leurs instances et à leur promesse de garder le secret.

— J'ai vu, dit-elle, quelque chose habillé de blanc.

Et elle leur décrivit, en son langage, sa Vision merveilleuse.

— Voilà ce que j'ai vu, dit-elle en terminant; mais, je vous en prie, n'en parlez pas.

Marie et Jeanne ne doutèrent point. L'âme, dans sa pureté et son innocence première, est naturellement croyante, et le doute n'est point le mal de l'enfance naïve. D'ailleurs, l'accent vivant et sincère de Bernadette, encore tout émue, encore tout imprégnée du souvenir de ce qu'elle venait de contempler, s'imposait irrésistiblement. Marie et Jeanne ne doutèrent pas, mais elles furent effrayées. Les enfants des pauvres sont toujours craintifs. Cela n'est que

trop explicable : la souffrance leur arrive de tous les côtés.

— C'est peut-être quelque chose pour nous faire du mal, dirent-elles ; n'y retournons plus, Bernadette.

A peine rentrées à la maison, les confidentes de la petite bergère ne purent garder longtemps leur secret. Marie raconta tout à sa mère.

— Ce sont des enfantillages, dit celle-ci... Que me raconte donc ta sœur ? reprit-elle en interrogeant Bernadette.

La petite fille recommença son récit.

La mère Soubirous haussa les épaules.

— Tu t'es trompée. Ce n'était rien du tout. Tu as cru voir, et tu n'as rien vu. Ce sont des lubies, des enfantillages.

Bernadette persista dans son dire.

— Quoi qu'il en soit, reprit la mère, n'y va plus. Je te le défends.

Cette défense serra le cœur de Bernadette ; car, depuis que l'Apparition s'était évanouie, son plus grand désir était de la revoir.

Cependant elle se résigna et ne répondit rien.

IX

Deux jours, le vendredi et le samedi, se passèrent. Cet événement extraordinaire se représentait à chaque instant à la pensée de Bernadette, et il faisait le sujet constant de ses entretiens avec

sa sœur Marie, avec Jeanne et quelques autres enfants.

Bernadette avait encore au fond de l'âme, et dans toute sa suavité, la vivante mémoire et l'image idéale de la céleste Vision. Une passion, si l'on peut se servir de ce mot profané pour désigner un sentiment si pur, était née dans ce cœur innocent de petite fille : l'ardent désir de contempler encore la Dame incomparable. Ce nom de « Dame » était celui qu'elle employait en son naïf mais très juste langage, et que nous employons après elle : les Latins disaient *Domina*, et nous disons « Notre Dame. » Toutefois, quand on lui demandait si cette Apparition ressemblait à quelqu'une des dames qu'elle apercevait, soit dans la rue, soit à l'église, à quelqu'une des personnes célèbres dans le pays pour leur beauté éclatante, elle secouait la tête et souriait doucement :

— Rien de tout cela n'en donne une idée, répondait-elle. Elle est d'une beauté qu'il est impossible d'exprimer.

Elle désirait donc la revoir. Les autres enfants étaient partagées entre la peur et la curiosité.



X

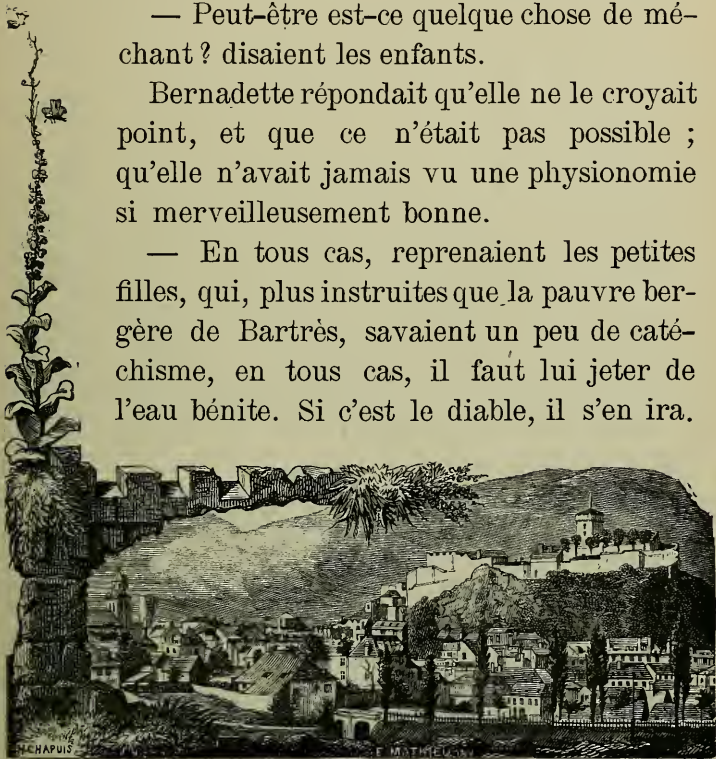
Le dimanche le soleil s'était levé radieux, et il faisait un temps magnifique. Il y a souvent dans les vallées pyrénéennes de ces jours de printemps, tièdes et doux, égarés dans la saison d'hiver.

En rentrant de la Messe, Bernadette pria sa sœur Marie, Jeanne et deux ou trois autres enfants, d'insister auprès de sa mère pour qu'elle levât sa défense et leur permit de retourner aux Roches Massabielle.

— Peut-être est-ce quelque chose de méchant ? disaient les enfants.

Bernadette répondait qu'elle ne le croyait point, et que ce n'était pas possible ; qu'elle n'avait jamais vu une physionomie si merveilleusement bonne.

— En tous cas, reprenaient les petites filles, qui, plus instruites que la pauvre bergère de Bartrès, savaient un peu de catéchisme, en tous cas, il faut lui jeter de l'eau bénite. Si c'est le diable, il s'en ira.



Tu lui diras : « Si vous venez de la part de Dieu, approchez ; si vous venez du Démon, allez-vous-en. »

Ce n'est point tout à fait la formule précise des exorcismes ; mais, en vérité, les petites théologiennes de Lourdes raisonnaient, en cette affaire, avec autant de prudence et de justesse qu'aurait pu le faire un Docteur en Sorbonne.

Il fut donc décidé, dans ce concile enfantin, que l'on emporterait de l'eau bénite. Une certaine appréhension avait d'ailleurs gagné Bernadette elle-même à la suite de ces causeries.

Restait à obtenir la permission.

Les enfants toutes réunies la demandèrent après le repas de midi. La mère Soubirous voulut d'abord maintenir sa défense, alléguant que le Gave longeait et baignait les Roches Massabielle ; qu'il y aurait peut-être du danger ; que l'heure des Vêpres était proche et qu'il ne fallait pas s'exposer à les manquer ; que c'étaient là des enfantillages, etc. Mais on connaît à quel point d'insistance et de pression irrésistible peut s'élever une légion d'enfants. Toutes promirent d'être prudentes, d'être expéditives, d'être sages, et la mère finit par céder.

Le petit groupe se rend à l'église et y prie quelques instants. Une des compagnes de Bernadette avait apporté une bouteille d'un demi-litre : on la remplit d'eau bénite.

Arrivées à la Grotte, rien ne se manifeste tout d'abord.

— Prions, dit Bernadette, et récitons le chapelet.

Voici les enfants qui s'agenouillent et qui commencent, chacune à part soi, la récitation du Rosaire.

Tout à coup le visage de Bernadette paraît se transfigurer et se transfigure en effet. Une émotion puissante se peint dans tous ses traits ; son regard plus brillant, semble aspirer une lumière divine.

Les pieds posés sur le roc, vêtue comme la première fois, la céleste Apparition venait de se manifester de nouveau.

— Regardez ! dit-elle : La voilà.

Hélas ! les yeux des autres enfants n'étaient pas miraculeusement dégagés comme les siens du voile de chair qui empêche de voir, par delà les sens, les corps spiritualisés. Les petites filles n'apercevaient que le rocher désert et les branches de l'égantier, qui descendaient, en faisant mille arabesques, jusqu'au pied de cette niche mystérieuse où Bernadette contemplait un Être inconnu.

Toutefois la physionomie de Bernadette était telle qu'il n'y avait point moyen de douter. L'une des enfants plaça la bouteille d'eau bénite entre les mains de la Voyante.

Alors Bernadette, se souvenant de ce qu'elle avait promis, se leva et, secouant vivement et à plusieurs reprises la petite bouteille, elle aspergea la Dame merveilleuse, qui se tenait toute gracieuse à quelques pas devant elle dans l'intérieur de la niche.

« — Si vous venez de la part de Dieu, approchez », dit Bernadette.

A ces mots, à ces gestes de l'enfant, la Vierge s'inclina à plusieurs reprises et s'avança presque sur le bord du rocher. Elle avait l'air de sourire aux précautions de Bernadette et à ses armes de guerre; et, au nom sacré de Dieu, son visage s'illumina.

« — Si vous venez de la part de Dieu, approchez », répétait Bernadette...

Mais, la voyant si belle, si éclatante de gloire, si resplendissante de bonté céleste, elle sentit son cœur lui faillir au moment d'ajouter : « Si vous venez de la part du Démon, allez-vous-en. » Ces paroles qu'on lui avait dictées lui parurent monstrueuses, en présence de l'Etre incomparable, et elles s'enfuirent pour jamais de sa pensée sans être montées jusqu'à ses lèvres.

Elle se prosterna de nouveau et continua de réciter le chapelet, que la Vierge semblait écouter, en faisant elle-même glisser le sien entre ses doigts.

A la fin de cette prière, l'Apparition s'évanouit.

XI

En reprenant le chemin de Lourdes, Bernadette était dans la joie. Elle repassait au fond de son cœur le souvenir de cette vision si profondément extraordinaire. Ses compagnes éprouvaient une vague terreur. La transfiguration du visage de Bernadette leur avait montré la réalité d'une Apparition surnaturelle. Or, tout ce qui dépasse la nature l'effraye. « Eloignez-vous de nous, Seigneur, de

peur que nous ne mourions », disaient les Juifs du Vieux Testament.

— Nous avons peur, Bernadette. Ne retournons plus ici. Ce que tu as vu vient peut-être pour nous faire du mal, disaient à la jeune Voyante ses compagnes craintives.

Comme elles l'avaient promis, les enfants rentrèrent pour les Vêpres. A la sortie de l'église, la beauté du temps attira sur la route une partie de la population, allant, venant, devisant aux derniers rayons du soleil, si doux en ces splendides jours d'hiver. Le récit des petites filles circula çà et là dans quelques groupes de promeneurs. Et c'est ainsi que le bruit de ces choses étranges commença à se répandre dans la ville. La rumeur, qui n'avait d'abord agité qu'une humble société d'enfants, grossissait comme un flot qui monte, et pénétrait, de l'une à l'autre, dans les couches populaires. Les carriers, très nombreux en ce pays ; les couturières, les ouvriers, les paysans, les servantes, les bonnes femmes, les pauvres gens s'entretenaient de ce prétendu fait de l'Apparition, ceux-ci pour y croire, ceux-là pour le contester, d'autres pour en rire, plusieurs pour l'exagérer et broder des contes. Sauf une ou deux exceptions, la bourgeoisie ne prit pas même la peine d'arrêter sa pensée à ces enfantillages.

Détail singulier ! le père et la mère, tout en n'ayant aucun doute sur la pleine sincérité de Bernadette, considéraient l'Apparition comme une illusion.

— C'est une enfant, répétaient-ils : elle a cru voir ; mais elle n'a rien vu. Ce sont des imaginations de petite fille.

Toutefois, la précision extraordinaire des récits de Bernadette les préoccupait. Par moment, entraînés par l'accent de leur fille, ils se sentaient ébranlés dans leur incrédulité. Tout en désirant qu'elle cessât d'aller à la Grotte, ils n'osaient plus le lui défendre.

Elle n'y retourna pourtant point jusqu'au jeudi.

XII

Durant ces premiers jours de la semaine, plusieurs personnes parmi les gens du peuple vinrent chez les Soubirous pour interroger Bernadette. Les réponses de l'enfant furent nettes et précises. Elle pouvait être dans l'illusion ; mais il suffisait de la voir et de l'entendre, pour être certain de sa bonne foi. Sa parfaite simplicité, son âge innocent, l'accent irrésistible de son affirmation et de son récit, je ne sais, dans tout cet ensemble, quelle autorité étonnante, imposaient la confiance, et, la plupart du temps, déterminaient la conviction. Tous ceux qui la voyaient sortaient de leur entretien complètement convaincus de sa véracité et persuadés qu'un fait extraordinaire s'était passé aux Roches de Massabielle.

La déclaration de cette petite fille ignorante ne pouvait pourtant pas suffire pour établir un événe-

ment aussi entièrement en dehors de la marche habituelle des choses. Il fallait d'autres preuves que la parole d'un enfant.

Qu'était-ce, d'ailleurs, que cette Apparition, en la supposant réelle? Était-ce un esprit de lumière ou un ange de l'abîme? N'était-ce point quelque âme en souffrance, errante, et demandant des prières? Ou bien telle ou telle personne, morte naguère dans le pays en odeur de sainteté, et se manifestant dans sa gloire? La foi et la superstition proposaient chacune leurs hypothèses.

Les cérémonies funèbres du Mercredi des Cendres contribuèrent-elles à incliner vers l'une de ces solutions une jeune fille et une dame de Lourdes? Virent-elles, dans la blancheur éclatante des vêtements de l'Apparition, quelque idée de linceul ou quelque apparence de fantôme? Nous ne savons. La jeune fille se nommait Antoinette Peyret et faisait partie de la Congrégation des Enfants de Marie; l'autre était M^{me} Millet.

— C'est sans doute quelque âme du Purgatoire qui implore des Messes, pensèrent-elles.

Et elles allèrent trouver Bernadette.

— Demande à cette Dame qui elle est et ce qu'elle veut, lui dirent-elles. Qu'elle te l'explique; ou mieux encore, comme tu pourrais ne pas bien comprendre, qu'elle te le mette par écrit.

Bernadette, qui se sentait, par un mouvement intérieur, vivement portée à retourner à la Grotte, obtint de ses parents une nouvelle permission; et le lendemain matin, jeudi 18 février, vers six heures,

à la naissance de l'aube, après avoir entendu à l'église la Messe de cinq heures et demie, elle prit, avec Antoinette Peyret et M^{me} Millet, la direction de la Grotte.

XIII

La réparation du moulin de Sâvy était terminée et le canal qui le faisait mouvoir avait été rendu à son libre cours; de sorte qu'il était impossible de passer comme auparavant par l'île du Châlet pour aller aux Roches Massabielle. Il fallait monter sur le flanc des Espélugues, en suivant un chemin fort malaisé qui conduisait à la forêt de Lourdes, redescendre ensuite par des casse-cou jusqu'à la Grotte, au milieu des roches et du tertre, rapide et sablonneux, de Massabielle.

Devant ces difficultés inattendues, les deux compagnes de Bernadette furent un peu effrayées. Celle-ci, au contraire, parvenue en cet endroit, éprouva comme un frémissement, comme une hâte d'arriver. Il lui semblait que quelqu'un d'invisible la soulevait et lui prêtait une énergie inaccoutumée. Elle, d'ordinaire si frêle, se sentit forte en cet instant. Son pas devint si rapide à la montée de la côte, qu'Antoinette et M^{me} Millet, toutes deux dans la vigueur de l'âge, avaient peine à la suivre. Son asthme, qui lui interdisait toute course précipitée, paraissait avoir momentanément disparu. Au sommet de la côte, elle n'était ni haletante ni fatiguée; tandis que ses deux compagnes ruisselaient de

sueur, son visage était calme et reposé. Elle descendit alors les rochers, qu'elle franchissait pourtant pour la première fois, avec la même aisance et la même agilité, ayant toujours conscience d'un invisible appui qui la guidait et qui la soutenait. Sur ces pentes à peu près à pic, au milieu de ces pierres roulantes, au-dessus de l'abîme, son pas était aussi ferme et aussi assuré que si elle eût marché sur le sol large et plan d'une grande route. M^{me} Millet et Antoinette n'essayèrent pas de la suivre dans cette impossible allure. Elles descendirent avec la lenteur et les précautions nécessitées par une voie si périlleuse.

Bernadette arriva par conséquent à la Grotte quelques minutes avant elles. Elle se prosterna, commença la récitation du chapelet, en regardant la niche, encore vide, que tapissaient les branches de l'églantier.

Tout à coup elle pousse un cri. La clarté bien connue de l'auréole rayonne dans le fond de l'excavation ; la merveilleuse Apparition se trouvait encore une fois debout à quelques pas au-dessus de l'enfant. La Vierge admirable penchait vers la Voyante son visage tout illuminé d'une sérénité éternelle ; et, d'un geste de sa main, elle lui faisait signe d'approcher.

A ce moment arrivaient, après mille efforts pénibles, Antoinette et M^{me} Millet. Elles aperçoivent les traits de l'enfant, transfigurés par l'extase.

Celle-ci les entend et les voit :

— Elle est là, dit-elle. Elle me fait signe d'avancer.

— Demande-lui si Elle est fâchée que nous soyons ici avec toi. En ce cas, nous nous retirerions.

Bernadette regarda la Vierge, invisible pour tout autre qu'elle, écouta un instant et se retourna vers ses compagnes.

— Vous pouvez rester, répondit-elle.

Les deux femmes s'agenouillèrent à côté de l'enfant et allumèrent un cierge bénit qu'elles avaient apporté.

C'était sans doute pour la première fois depuis la création du monde qu'une telle lueur brillait en ce lieu sauvage. Cet acte si simple, qui semblait inaugurer un sanctuaire, avait en lui-même une mystérieuse solennité.

A supposer que l'Apparition fût divine, ce signe d'adoration visible, cette humble petite flamme allumée par deux pauvres femmes de la campagne ne s'éteindrait plus, et irait chaque jour grandissant dans la longue série des siècles. Le souffle de l'incrédulité aurait beau s'épuiser en efforts, l'orage de la persécution aurait beau se lever; cette flamme, entretenue par la foi des peuples, continuerait de monter, droite et inextinguible, vers le trône de Dieu. Tandis que ces rustiques mains, sans doute inconscientes d'elles-mêmes, l'allumaient ainsi en toute simplicité et pour la première fois dans cette Grotte inconnue où priait une enfant, l'aube, blanchissante d'abord, avait successivement pris la teinte de l'or et celle de la pourpre; et le soleil, qui devait bientôt, à travers et malgré les nuages, inonder la terre de sa lumière, commençait à poindre derrière la cime des monts.

Bernadette, ravie en extase, contemplait la Beauté sans tache : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.*

Ses compagnes l'interpellèrent de nouveau.

« — Avance vers Elle, puisqu'Elle t'appelle et te fait signe. Approche-toi. Demande-lui qui Elle est, pourquoi Elle vient ici?... Est-ce une âme du Purgatoire qui implore des prières, qui souhaite qu'on dise des Messes pour elle?... Prie-la d'écrire sur ce papier ce qu'elle veut, tout ce qui est nécessaire pour son repos. »

La petite fille prit le papier, l'encre et la plume qu'on lui tendait, et elle s'avança vers l'Apparition, dont le regard maternel l'encouragea à s'approcher.

Pourtant, à chaque pas que faisait l'enfant, l'Apparition reculait peu à peu dans l'intérieur de l'excavation. Bernadette la perdit de vue un instant et pénétra sous la voûte de la Grotte d'en bas. Là, toujours au-dessus d'elle, mais beaucoup plus près, dans l'ouverture de la niche, elle revit la Vierge rayonnante.

Bernadette, ayant en main les objets qu'on venait de lui donner, se dressa sur ses pieds pour atteindre, avec ses petits bras et sa modeste taille, à la hauteur où se tenait debout l'Être surnaturel.

Ses deux compagnes s'avancèrent aussi pour tâcher d'entendre l'entretien qui allait s'engager. Mais Bernadette, sans se retourner, et comme obéissant elle-même à un ordre de l'Apparition, leur commanda, par un geste, de ne point approcher.

Toutes confuses, elles se retirèrent un peu à l'écart.

— Ma Dame, dit l'enfant, si vous avez quelque chose à me communiquer, voudriez-vous avoir la bonté d'écrire qui vous êtes et ce que vous désirez?

La divine Vierge sourit à cette demande naïve. Ses lèvres s'ouvrirent et elle parla ainsi :

— Ce que j'ai à vous dire, je n'ai point besoin de l'écrire. Faites-moi seulement la grâce de venir ici pendant quinze jours.

— Je vous le promets, dit Bernadette.

La Vierge sourit de nouveau et fit un signe de satisfaction, témoignant ainsi de sa pleine confiance en la parole de cette pauvre paysanne de quatorze ans.

Elle savait que la petite bergère de Bartrès était comme ces enfants très purs dont Jésus aimait à caresser les têtes blondes, en disant : « Le Royaume des cieux est pour ceux-là qui leur ressemblent. »

A la promesse de Bernadette, Elle répondit, elle aussi, par cet engagement solennel :

— Et Moi, je vous promets de vous rendre heureuse, non point dans ce monde, mais dans l'autre.

A l'enfant qui lui accordait quelques jours, Elle assurait, en compensation, l'éternité.

Bernadette, sans perdre de vue l'Apparition, retourna vers ses compagnes.

Elle observa que, tout en la suivant elle-même des yeux, la Vierge reposa longuement et avec bien-

veillance son regard sur Antoinette Peyret, celle des deux qui n'était point mariée et qui faisait partie de la Congrégation des Enfants de Marie.

Elle leur répéta ce qui venait de se passer.

— Elle te regarde en ce moment, dit la Voyante à Antoinette.

Celle-ci fut toute saisie de cette parole ; et, depuis lors, elle vit de ce souvenir.

— Demande-lui, dirent-elles, si cela la contrarie que, durant cette Quinzaine, nous t'accompagnions ici tous les jours.

Bernadette s'adressa à l'Apparition.

— Elles peuvent revenir avec vous, répondit la Vierge, elles et d'autres encore. Je désire y voir du monde.

En prononçant ces mots, Elle disparut, laissant après elle cette clarté lumineuse dont Elle était environnée et qui s'évanouit peu à peu.

Cette fois-là, comme les autres, l'enfant remarqua un détail qui semblait comme la loi de cette auréole dont la Vierge était constamment entourée.

— Quand l'Apparition se montre à moi, disait-elle en son langage, je vois la Lumière tout d'abord et ensuite la « Dame » ; quand la Vision cesse, c'est la « Dame » qui disparaît la première et la Lumière en second lieu.





XIV

De retour à Lourdes, Bernadette instruisit ses parents de la promesse qu'elle avait faite à la « Dame » mystérieuse et des quinze jours consécutifs pendant lesquels elle devait se rendre à la Grotte. De leur côté, Antoinette et M^{me} Millet racontèrent ce qui s'était passé, la merveilleuse transfiguration de l'enfant durant l'extase, les paroles de l'Apparition, l'invitation de revenir pendant la Quinzaine.

Le bruit de ces étranges choses se propagea aussitôt de toutes parts, et franchissant bien vite les couches populaires, jeta, soit dans un sens, soit dans un autre, la plus profonde agitation dans la société de ce pays. Ce jeudi, 18 février 1848, était précisément jour de marché à Lourdes. Il y avait comme à l'ordinaire beaucoup de monde ; de sorte que, le soir même, la nouvelle des visions, vraies ou fausses, de Bernadette se répandit dans la montagne et dans les

vallées, à Bagnères, à Tarbes, à Cauterets, à Saint-Pé, à Nay, dans toutes les directions du département et dans les villes du Béarn les plus rapprochées. Dès le lendemain, une centaine de personnes se trouvaient déjà à la Grotte lorsque Bernadette y arriva. Le surlendemain, il y en avait quatre ou cinq cents. On en comptait plusieurs milliers le dimanche matin.

Que voyait-on cependant? Qu'entendait-on sous ces roches sauvages? Rien, absolument rien, sinon une pauvre enfant en prière, qui disait voir et qui disait entendre. Plus petite en apparence était la cause, plus inexplicable humainement était l'effet.

Il fallait, prétendaient les croyants, ou que le reflet d'en haut fût réellement visible sur cette enfant, ou que le souffle de Dieu, qui agite les cœurs comme il veut, eût passé sur ces multitudes. *Spiritus ubi vult spirat.*

Un courant électrique, une irrésistible puissance à laquelle nul ne pouvait se soustraire semblaient avoir soulevé cette population à la parole d'une ignorante bergère. Dans les chantiers, dans les ateliers, dans l'intérieur des familles, dans les réunions, parmi les laïques et parmi le clergé, chez les pauvres et chez les riches, au cercle, dans les cafés, dans les auberges, sur les places, dans les rues, le soir, le matin, en particulier, en public, on ne s'entretenait que de cela. Qu'on fût sympathique, qu'on fût hostile, qu'on ne fût ni l'un ni l'autre, mais seulement curieux ou inquiet de la vérité, il n'était personne dans le pays dont ces événements singuliers

ne fussent en ce moment la plus violente, j'allais dire l'unique préoccupation.

L'instinct populaire n'attendait pas que l'Apparition se fût nommée pour la reconnaître. — C'est sans doute la sainte Vierge, disait-on de tous côtés dans la multitude.

Devant l'autorité, si minime en elle-même, d'une petite fille de treize à quatorze ans, prétendant voir et entendre ce que nul autour d'elle ne voyait ni n'entendait, les philosophes de la contrée, nourris à la prose puissante des journaux, avaient beau jeu contre la Superstition.

— Cette enfant n'a pas même l'âge de prêter serment; on l'écouterait à peine devant un tribunal, déposant sur un fait insignifiant : et on veut la croire quand il s'agit d'un événement impossible, d'une Apparition?... N'est-il pas absolument clair que c'est une comédie, ourdie, dans quelque intérêt d'argent, par la famille ou par le parti-prêtre? Il suffit de deux bons yeux pour percer à jour cette misérable intrigue. Le premier venu d'entre nous n'en aurait pas pour dix minutes.

Quelques-uns de ceux qui parlaient de la sorte voulurent connaître Bernadette, l'interroger, assister à ses extases. Les réponses de l'enfant furent simples, naturelles, sans aucune contradiction, faites avec un accent de vérité auquel il était impossible de se méprendre, et qui portait dans les esprits les plus prévenus la conviction de son entière sincérité. Après avoir vu ses extases, ceux qui avaient applaudi, à Paris, les grandes actrices de

notre temps, déclarèrent que l'art ne pouvait aller jusque-là. L'hypothèse d'une comédie ne tint pas vingt-quatre heures devant l'évidence.

Les sàvants, qui avaient laissé d'abord les philosophes trancher la question, prirent alors le haut du pavé.

— Nous connaissons parfaitement cet état, déclarèrent-ils. Rien n'est plus naturel. Cette petite fille est sincère dans ses réponses, parfaitement sincère; mais elle est hallucinée : elle s'imagine voir et ne voit pas; elle s'imagine entendre et n'entend pas. Quant à ses extases, également sincères de sa part, elles ne relèvent ni de la comédie ni de l'art, qui seraient impuissants à produire de tels résultats; elles relèvent de la Médecine. La fille Soubirous est atteinte d'une maladie : elle est cataleptique. Un dérangement du cerveau, compliqué d'un trouble musculaire et nerveux, voilà toute l'explication des phénomènes dont le populaire fait tant de bruit. Rien n'est plus simple.

La petite feuille hebdomadaire de la localité, le *Lavedan*, journal avancé qui paraissait habituellement en retard, différa son tirage d'un jour ou de deux pour parler de cet événement, et, dans un article aussi hostile qu'il sut le faire, il résuma les hautes considérations de philosophie et de médecine élaborées par les fortes têtes de l'endroit. A cette date, c'est-à-dire vers le vendredi soir ou le samedi, le thème de la comédie était déjà abandonné devant la clarté des faits, et Messieurs de la Libre Pensée n'y revinrent plus, comme on peut le constater par tous les journaux d'alors.

Conformément à la tradition universelle de la Haute Critique en matière de religion, le bon rédacteur du *Lavedan* commençait par calomnier un peu et par insinuer que Bernadette et ses compagnes étaient des voleuses :

« Trois enfants en bas âge étaient allées ramasser des branches d'arbres, débris d'une coupe faite aux portes de la ville. Ces filles, *se voyant surprises par le propriétaire*, s'enfuirent à toutes jambes dans l'une des grottes qui avoisinent le chemin de la forêt de Lourdes. »

C'est toujours de cette façon que la Libre Pensée a écrit l'histoire. Après cette loyale action, qui témoignait clairement de son bon vouloir et de son admirable équité, le rédacteur du *Lavedan* faisait, sans d'excessives inexactitudes, le récit des faits mêmes qui se passaient aux Roches Massabielle. Ils étaient trop notoires, ils avaient trop de témoins pour être niés.

« Nous ne raconterons pas, ajoutait-il, les mille versions qui ont été faites à ce sujet : nous dirons seulement que la jeune fille va chaque matin prier à l'entrée de la Grotte, un cierge à la main, escortée de plus de cinq cents personnes. Là, on la voit passer du plus grand recueillement à un doux sourire et retomber ensuite dans un état extatique des plus prononcés. Des larmes s'échappent de ses yeux immobiles, qui restent constamment fixés sur l'endroit de la Grotte où elle croit voir la sainte Vierge. — Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette aventure, qui trouve chaque jour de nouveaux adeptes. »

De comédie, de jonglerie, pas un mot. On sentait que, de ce côté, tout s'écroulait au premier entretien avec l'enfant, au premier regard jeté sur Bernadette en extase, sur les larmes qui par moments inondaient ses joues. L'excellent rédacteur, pour mieux faire croire qu'elle était malade, affectait de la plaindre. Il ne parlait d'elle qu'en la nommant avec une douce commisération : « la pauvre visionnaire. » « Tout, disait-il en terminant son article, fait supposer que cette jeune fille est atteinte de catalepsie. »

« L'hallucination, la catalepsie » étaient les deux grands mots des savants de Lourdes. — « Sachez bien, répétaient-ils souvent, qu'il n'y a pas de Surnaturel, que la Science en a fait pleine justice. La Science explique tout, la Science seule est certaine. Elle compare, elle juge, elle ne connaît que les faits. Le Surnaturel était bon dans ces siècles d'ignorance où le monde était abruti dans la superstition, où l'on ne savait pas observer ; mais maintenant nous le défions de se produire : nous sommes là. Voilà bien la stupidité du peuple ! Parce qu'une petite fille est malade ; parce que, dans sa fièvre, elle a des lubies, tous ces imbéciles crient au miracle. Il faut que la bêtise humaine dépasse toute mesure, pour voir une Apparition dans ce qui ne paraît pas, et une Voix dans ce que personne n'entend. Que la prétendue Apparition arrête le soleil comme Josué ; qu'elle frappe le rocher comme Moïse et qu'elle en fasse jaillir de l'eau ; qu'elle guérisse des incurables ; que, d'une façon quelconque, elle commande à la Nature : alors, nous croirons. Mais qui ne sait

que de pareilles dérogations aux lois physiques n'arrivent jamais et ne sont jamais arrivées ? »

Tels étaient, en ces termes ou en d'autres, les propos qui s'échangeaient du matin au soir, entre les sagaces intelligences qui représentaient à Lourdes la Médecine et la Philosophie.

La plupart de ces penseurs avaient assez vu Bernadette pour constater qu'elle ne jouait pas la comédie. Cela suffisait à leur esprit d'examen. De ce qu'elle était manifestement de bonne foi, ils concluaient qu'elle ne pouvait être que folle ou cataleptique. La possibilité de toute autre explication n'était pas même admise par leur ferme génie. Quand on leur proposait d'étudier le fait, d'examiner encore l'enfant, d'aller ou de retourner à la Grotte, de suivre dans tous leurs détails ces surprenants phénomènes, ils haussaient les épaules, riaient philosophiquement et disaient : « Nous savons tout cela par cœur. Ces crises sont connues. Avant un mois cette enfant sera complètement folle et probablement paralysée. »

Quelques-uns pourtant ne raisonnaient pas tout à fait ainsi.

« De tels phénomènes sont rares, répondait nettement à ses confrères l'un des médecins les plus distingués de la ville, M. le docteur Dozous, et, pour mon compte, je ne manquerai pas cette occasion de les analyser avec soin. Les partisans du Surnaturel les jettent trop souvent à la face de la Médecine pour que je ne sois pas curieux, puisque les voilà aujourd'hui à la portée de mes yeux, de les

étudier attentivement et de vider à fond, *de visu* et par expérience, cette célèbre question. »

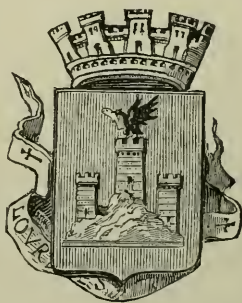
M. Dufo, avocat, et plusieurs membres du barreau ; M. Pougat, président du tribunal ; un grand nombre d'autres, résolurent de se livrer, pendant les quinze jours annoncés à l'avance, aux plus scrupuleuses observations, et de se trouver, autant que possible, aux premières places. A mesure que la chose prenait des proportions plus considérables, le nombre des observateurs augmentait.

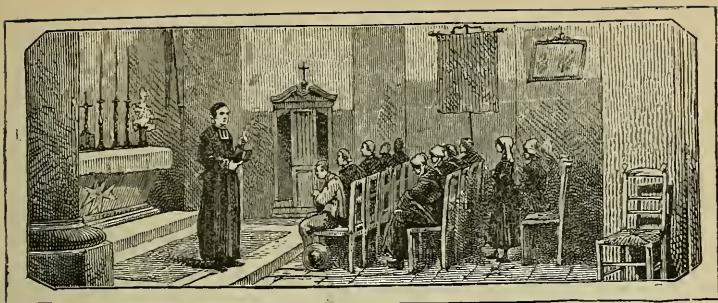
Quelques médecins, quelques Socrates autochtones, quelques philosophes locaux se prétendant Voltairiens pour faire croire qu'ils avaient lu Voltaire, se roidissaient seuls contre leur propre curiosité et tenaient à honneur de ne pas figurer dans la foule stupide qui chaque jour allait grossissant. Comme cela arrive à peu près constamment, ces fanatiques du Libre Examen avaient pour principe de ne pas examiner du tout. Pour eux, aucun fait n'était digne d'attention, qui dérangeait les dogmes inflexibles qu'ils avaient appris dans le *Credo* de leur journal. Du haut de leur infaillible sagesse, sur la porte de leur boutique, à la devanture du café, aux fenêtres du cercle, ces esprits de premier ordre voyaient passer, avec un dédain transcendant, les innombrables flots humains que je ne sais quel courant vertigineux emportait vers la Grotte.



Le Clergé, surpris comme tout le monde par l'événement singulier qui s'était brusquement em-

paré de l'attention publique, se préoccupait vivement d'en connaître la nature. Là où, dans sa largeur d'idées, le Voltairianisme local n'apercevait qu'une solution possible, le Clergé en discernait plusieurs. Le fait pouvait être naturel, et, dans ce cas, être produit par une comédie très habile ou par une maladie très étrange ; mais il pouvait être surnaturel, et alors, il y avait à examiner si ce Surnaturel était diabolique ou divin. Dieu a ses miracles, mais le démon a ses prestiges. — Le Clergé savait tout cela, et il résolut d'étudier avec un soin extrême les moindres circonstances de l'événement qui était en train de se produire. Il avait d'ailleurs, dès les premiers moments, accueilli avec une très grande défiance le bruit d'un fait aussi surprenant. Toutefois, ce pouvait être divin, et il n'entendait pas se prononcer à la légère.





XV

L'enfant dont le nom était devenu subitement si célèbre dans ce pays était complètement inconnue des prêtres de la ville. Depuis sa rentrée à Lourdes chez ses parents, elle allait au Catéchisme; mais l'ecclésiastique qui en était chargé cette année-là, M. l'abbé Pomian, ne l'avait point remarquée. S'il l'avait peut-être questionnée une fois ou deux, c'était sans faire aucune attention à sa personne perdue qu'elle était dans la foule des enfants, ignorée encore comme le sont habituellement les dernières venues. Lorsque toutes les populations accouraient déjà à la Grotte, vers le troisième jour de la Quinzaine demandée par l'Apparition mystérieuse, M. l'abbé Pomian, désirant connaître

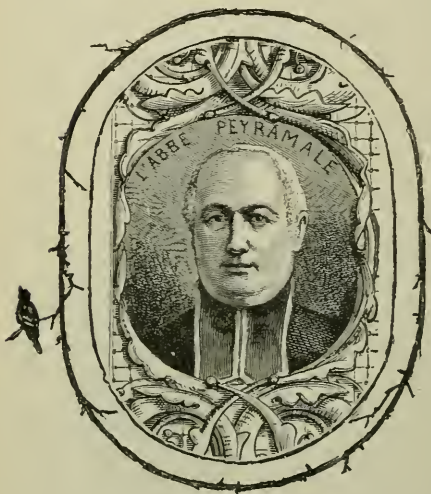


cette enfant extraordinaire dont on parlait de toutes parts, l'appela par son nom au Catéchisme, comme il avait coutume de faire quelquefois quand il voulait interroger. Au nom de Bernadette Soubirous, une petite fille, assez chétive et pauvrement vêtue, se leva humblement. L'ecclésiastique ne remarqua en elle que sa simplicité et aussi son extrême ignorance de toute matière religieuse.



La paroisse avait alors à sa tête un prêtre dont il importe de faire le portrait.

M. l'abbé Peyramale, âgé à cette époque d'envi-



ron cinquante ans, était, depuis déjà deux années, curé-doyen de la ville et du canton de Lourdes. C'était un homme que la nature avait fait brusque, violent peut-être dans son amour du bien, et que la grâce avait adouci, tout

en laissant deviner par instants l'arbre primitif, l'arbre rugueux, mais foncièrement bon, sur lequel la délicate et puissante main de Dieu avait greffé le chrétien et le prêtre. Sa fougue native, entière-

ment apaisée pour tout ce qui le concernait lui-même, était devenue le pur zèle de la maison de Dieu.

En chaire, sa parole, apostolique toujours, était quelquefois rude; elle poursuivait tout ce qui était mal, et aucun abus, aucun désordre moral, d'où qu'il vînt, ne le trouvait indifférent ou faible. Souvent la société de l'endroit, flagellée dans quelqu'un de ses vices ou de ses travers par l'ardente parole du Pasteur, avait jeté les hauts cris. Il ne s'en était point ému et avait fini presque toujours par être, Dieu aidant, vainqueur dans la lutte.

Ces hommes de devoir sont gênants, et on leur pardonne rarement l'indépendance et la sincérité de leur langage. On le pardonnait pourtant à celui-là : car, lorsqu'on le voyait cheminer par la ville avec sa soutane rapiécée et reprise, ses gros souliers raccommodés et son vieux tricorne déformé, on savait que l'argent de sa garde-robe s'employait à secourir les malheureux. Ce prêtre, si austère dans ses mœurs, si sévère dans ses doctrines, était d'une bonté de cœur inexprimable, et il dépensait son patrimoine à faire le bien aussi obscurément qu'il le pouvait. Mais son humilité n'avait pu parvenir à cacher comme il l'eût voulu tous ses actes de charité chrétienne et de dévouement : la reconnaissance des pauvres avait parlé. La vie privée est d'ailleurs bien vite percée à jour dans les petites villes, et il était devenu l'objet de la vénération générale. Rien qu'à voir la façon dont ses paroissiens ôtaient leurs chapeaux quand il passait dans la rue;

rien qu'à l'accent familier, affectueux et content dont les pauvres gens, assis sur le pas de leur porte, disaient : « Bonjour, Monsieur le Curé ! » on devinait qu'un lien sacré, celui du bien modestement accompli, unissait le Pasteur à ses ouailles. Les libres penseurs parlaient de lui en ces termes : « Il n'est pas toujours commode, mais il est charitable et ne tient pas à l'argent. C'est le meilleur des hommes, malgré la soutane. »

Plein d'abandon et de bonhomie dans les relations ordinaires de la vie, ne supposant alors jamais le mal, et se laissant même quelquefois tromper par de fausses misères qui exploitaient sa bonté, il était, comme prêtre, prudent jusqu'à la défiance dans tout ce qui touchait aux fonctions de son Ministère et à l'intérêt éternel de la Religion. L'homme pouvait parfois être abusé, le prêtre jamais. Il y a des grâces d'état.

Ce prêtre éminent unissait à un cœur d'apôtre un bon sens d'une grande fermeté et un caractère que rien au monde ne pouvait faire fléchir quand il s'agissait de la Vérité. Les événements ne devaient pas tarder à mettre en lumière ces qualités de premier ordre. En le plaçant à Lourdes, la Providence avait eu ses desseins.

Domptant en cela sa peu expectante nature, M. l'abbé Peyramale, avant de permettre à son clergé de faire un seul pas et de se montrer à la Grotte, avant de se le permettre à lui-même, résolut d'attendre que les événements eussent pris un caractère nettement déterminé, que les preuves se fussent

produites dans un sens ou dans l'autre, et que l'autorité ecclésiastique eût prononcé.

XVI

S'il était nécessaire de faire connaître quel était alors en ce pays l'homme du ciel, il est également utile d'esquisser en quelques traits quel était l'homme de la terre.

Le plus intelligent de la petite légion des fonctionnaires de Lourdes, à cette époque, était assurément M. Jacomet, bien que M. Jacomet fût hiérarchiquement le dernier de tous, puisqu'il occupait le modeste emploi de Commissaire de Police. Il était jeune, très sagace en certaines circonstances et doué d'un art de parole assez rare chez ses pairs. Sa finesse était extrême. Personne mieux que lui ne comprenait les coquins. Il était merveilleusement apte à déjouer leurs ruses; et, à ce sujet, on raconte de lui des



traits étonnants. Il comprenait beaucoup moins les honnêtes gens. Très à l'aise devant les choses louches et compliquées, cet homme se troublait en présence de la simplicité. La Vérité le déconcertait et lui semblait suspecte ; le désintéressement excitait sa défiance ; la franchise mettait à la torture son génie, avide de découvrir partout des duplicités et des détours. A cause de cette monomanie, la Sainteté lui eût paru sans doute la plus monstrueuse des fourberies et l'eût trouvé implacable. De tels travers se rencontrent souvent parmi les hommes de cette profession, habitués par leur emploi même à chercher des délits et à surprendre des crimes. Ils prennent à la longue une disposition d'esprit éminemment inquiète et soupçonneuse, qui leur inspire des traits et des combinaisons d'une incomparable profondeur quand ils ont affaire à des fripons, et des sottises énormes quand ils ont affaire à des honnêtes gens, à des âmes loyales. Quoique jeune, M. Jacomet avait contracté cette maladie des vieux policiers. Il était donc comme ces chevaux des Pyrénées dont le pied est ferme dans les sentiers tortueux et pierreux de la Montagne, et qui s'abattent tous les deux cents pas dans les chemins larges et unis ; comme ces oiseaux de nuit qui ne voient que dans les ténèbres, et qui, en plein jour, se cognent contre les arbres et contre les murs.

Content de sa personne, il était mécontent de sa position, à laquelle il était supérieur par son intelligence. De là un certain orgueil remuant et un ardent désir de se signaler. Il avait plus que de l'in-

fluence, il avait de l'ascendant sur ses chefs, et il affectait de traiter d'égal à égal avec le Procureur impérial et avec tous les autres fonctionnaires. Il se mêlait de tout, dominait presque tout le monde, et menait, ou peu s'en faut, les affaires de la ville. Pour tout ce qui concernait le canton de Lourdes, le préfet du département, M. le baron Massy, ne voyait que par les yeux de Jacomet.

Tel était le Commissaire de Police, tel était le personnage important de Lourdes lorsqu'eurent lieu les Apparitions à la Grotte de Massabielle...

XVII

Le 21 février, premier Dimanche de Carême, c'était le troisième jour de la Quinzaine.

Avant le lever du soleil, une foule immense, plusieurs milliers d'hommes et de femmes étaient déjà réunis devant la Grotte et tout autour, sur les bords du Gave et dans la prairie. C'était l'heure où Bernadette avait coutume de venir. Elle arriva, enveloppée dans son capulet blanc, suivie de quelqu'un des siens, sa mère ou sa sœur. Ses parents avaient assisté, la veille ou l'avant-veille, à ses extases; ils l'avaient vue transfigurée, et maintenant ils croyaient.

L'enfant traversa simplement, sans assurance comme sans embarras, la foule qui s'écarta avec respect devant elle en lui livrant passage; et, sans

paraître s'apercevoir de l'attention universelle, elle alla, comme si elle eût été toute seule au fond d'un désert, s'agenouiller et prier au-dessous de la niche où serpentait la branche d'églantier.

Quelques instants après, on vit son front s'illuminer et devenir rayonnant. Le sang pourtant ne se portait point au visage; au contraire, elle pâlisait légèrement, comme si la nature fléchissait quelque peu en présence de l'Apparition qui se manifestait devant elle. Tous ses traits montaient, montaient, et entraient comme dans une région supérieure, comme dans un pays de gloire, exprimant des sentiments et des impressions qui ne sont point d'ici-bas. La bouche entr'ouverte était béante d'admiration, et paraissait aspirer le Ciel. Les yeux, fixes et bienheureux, contemplaient une beauté invisible, qu'aucun autre regard n'apercevait, mais que tous sentaient présente, que tous, pour ainsi dire, voyaient par réverbération sur le visage de l'enfant. Cette pauvre petite paysanne semblait ne plus appartenir au pays de l'exil.

C'était l'Ange de l'innocence, laissant le monde un instant derrière lui et tombant en adoration au moment où il entr'ouvre les portes éternelles et où il aperçoit le Paradis.

Tous ceux qui ont vu Bernadette en extase parlent de ce spectacle comme étant tout à fait sans analogue sur la terre. Lorsque, dix ans après, nous en avons interrogé un grand nombre, leur impression était aussi vive que le premier jour.

Quoique son attention fût entièrement absorbée par la contemplation de la Vierge pleine de grâces, Bernadette avait en partie conscience de ce qui se passait autour d'elle.

Ainsi, un souffle du vent ayant éteint son cierge, elle étendit la main pour que la personne la plus proche le rallumât.

Quelqu'un ayant voulu, avec un bâton, toucher l'églantier, elle fit instinctivement signe de le laisser, et son visage exprima la crainte.

— J'avais peur, dit-elle ensuite naïvement, qu'on n'atteîgnit la « Dame » et qu'on ne lui fît du mal.

Un des observateurs dont nous avons cité le nom, M. le docteur Dozous, était à côté d'elle.

— Ce n'est là, pensait-il, ni la catalepsie avec sa roideur, ni l'extase inconsciente des hallucinés; c'est un fait extraordinaire, d'un ordre tout à fait inconnu à la Médecine.

Il prit le bras de l'enfant et lui tâta le pouls. Elle parut n'y pas faire attention. Le pouls, parfaitement calme, était régulier comme dans l'état ordinaire.

— Il n'y a donc aucune excitation malade, se dit le savant docteur, de plus en plus bouleversé.

En ce moment, la Voyante fit, sur ses genoux, quelques pas en avant dans la Grotte. L'Apparition s'était déplacée, et Bernadette l'apercevait maintenant par l'ouverture intérieure.

Le regard de la sainte Vierge sembla, comme en

un clin d'œil, parcourir toute la terre, et Elle le reporta, tout imprégné de douleur, vers Bernadette agenouillée.

— Qu'avez-vous ? Que faut-il faire ? murmura l'enfant.

— Prier pour les pécheurs, répondit la Mère du genre humain.

En voyant ainsi la douleur voiler, comme un nuage, l'éternelle sérénité de la Vierge bienheureuse, le cœur de la pauvre bergère ressentit tout à coup une cruelle souffrance. Une indicible tristesse se répandit sur ses traits. De ses yeux, toujours tout grands ouverts et fixés sur l'Apparition, deux larmes roulèrent sur ses joues et s'y arrêtrèrent, sans tomber.

Un rayon de joie revint enfin éclairer son visage : car la Vierge avait sans doute tourné elle-même son regard vers l'espérance et contemplé dans le sein du Père la source intarissable de la miséricorde infinie descendant sur le monde, au nom de Jésus et par les mains de l'Eglise.

Ce fut en cet instant que l'Apparition s'évanouit. La Reine du Ciel était rentrée dans son Royaume.

L'auréole, comme de coutume, demeura encore quelques secondes, puis s'effaça insensiblement, pareille à une brume lumineuse qui se fond et disparaît dans l'air.

Les traits de Bernadette descendirent peu à peu. Il sembla qu'elle passait de la région du soleil à celle de l'ombre, et la vulgarité de la terre reprit possession de ce visage, que l'on venait de voir éclatant et transfiguré.

Autour d'elle se pressait la foule haletante, anxieuse, émue, recueillie. Nous aurons ailleurs l'occasion de décrire son attitude.

XVIII

Durant toute la matinée, après la Messe et jusqu'à l'heure des Vêpres, il ne fut bruit à Lourdes que de ces étranges événements, auxquels on donnait naturellement les interprétations les plus diverses. — Pour ceux qui avaient vu Bernadette en extase, la preuve était faite d'une façon qu'ils prétendaient irrésistible. Quelques-uns rendaient leur pensée par des comparaisons assez heureuses : « — Dans nos vallées, le Soleil se montre tard, caché qu'il est à l'orient par le pic et le mont du Ger. Mais, bien avant de l'apercevoir, nous pouvons remarquer, à l'ouest, le reflet de ses rayons sur les flancs des montagnes de Bastsurguères, qui deviennent resplendissantes tandis que nous sommes encore dans l'ombre ; et alors, quoique nous ne voyions pas directement le Soleil, mais seulement son reflet sur les pentes, nous affirmons sa présence derrière les masses énormes du Ger. « Bastsurguères voit le Soleil, disons-nous ; et, si nous étions à la hauteur de Bastsurguères, nous le verrions aussi. » Eh bien ! il en est de même quand on arrête son regard sur Bernadette, illuminée par l'invisible Apparition : la certitude est la même, l'évidence toute semblable. Le visage de la Voyante devient tout à coup si clair,

si transfiguré, si manifestement imprégné de rayons divins, que ce reflet merveilleux que nous apercevons nous donne la pleine assurance du centre lumineux que nous n'apercevons pas. Et si nous n'avions pas, pour nous le cacher, toute une montagne de fautes, de misères, de préoccupations matérielles, d'opacité charnelle ; si nous étions, nous aussi, à la hauteur de cette innocence d'enfant, de cette neige éternelle qu'aucun pied humain n'a foulée, nous aussi, nous verrions, non plus par reflet, mais directement, ce que contemple Bernadette ravie, ce qui rayonne sur ses traits en extase. »

De telles raisons, excellentes peut-être en elles-mêmes et concluantes pour ceux qui avaient été témoins de ce spectacle inouï, ne pouvaient être suffisantes pour ceux qui n'avaient rien vu. La Providence, à supposer qu'elle fût en réalité dans tout ceci, devait, ce semble, affirmer son action par des preuves, sinon meilleures (puisque presque personne ne résistait à celles-là dès qu'il les avait pu expérimenter), du moins plus matérielles, plus continues et en quelque sorte plus palpables. Peut-être était-ce là le profond dessein de Dieu, et ne convoquait-il de telles multitudes que pour avoir, à l'heure voulue, d'innombrables et d'irrécusables témoins.

A l'issue des Vêpres, Bernadette sortit de l'église avec la troupe des fidèles. Elle était comme on le pense bien, l'objet de l'attention générale. On l'interrogeait, on l'entourait. La pauvre enfant répon-

dait tout simplement, et, embarrassée de ce concours, tâchait de percer la foule afin de rentrer chez elle.

En ce moment, un homme revêtu des insignes de la force publique, un Sergent de ville, Officier de police, s'approcha d'elle et la toucha sur l'épaule.

— Au nom de la Loi, dit-il.

— Que me voulez-vous ? dit l'enfant.

— J'ai ordre de vous prendre et de vous emmener.

— Et où ?

— Chez le Commissaire de Police. Suivez-moi.

XIX

Un murmure menaçant parcourut la multitude. Beaucoup de ceux qui étaient là avaient vu le matin l'humble enfant transfigurée par l'extase divine, illuminée par les rayons d'en haut. Pour eux, cette petite fille bénie de Dieu avait quelque chose de sacré. Aussi, lorsque l'Agent de la force publique osa poser sa main sur elle, ils frémirent d'indignation et voulurent intervenir. Mais un prêtre, qui sortait en cet instant de l'église, fit signe à la foule de se calmer : — Laissez faire l'Autorité, dit-il.

Par une coïncidence merveilleuse, comme on en rencontre souvent dans l'histoire des événements

surnaturels, quand on se donne la peine ou plutôt la joie de les approfondir, l'Église universelle avait chanté en ce jour, premier Dimanche de Carême, les paroles immortelles destinées à consoler et à conforter l'innocent et le faible en présence des persécutions : « Dieu t'a confié au soin de ses Anges pour qu'ils te gardent en ton chemin. Ils te porteront en leurs mains, de peur que tes pieds ne se heurtent et ne se blessent contre les pierres de la route... Espère en Lui : il te protégera à l'ombre de ses ailes. Sa Vertu toute-puissante t'entourera en quelque sorte comme d'un invincible bouclier. Va en toute confiance ! tu écraseras sous tes pieds l'aspic et le serpent ; le lion et le dragon seront abattus par toi... Parce qu'il a espéré en moi, dit le Seigneur, je le délivrerai. Je le protégerai, parce qu'il a confessé mon nom. Il m'invoquera et je l'exaucerai. *Je suis avec lui dans la tribulation* (1). »

L'Évangile de la messe racontait comment le Sauveur des hommes, type éternel des justes sur la terre, avait, à l'origine de sa mission divine, eu à subir sa Tentation ; et il donnait tous les détails de sa lutte illustre et de sa victoire contre l'Esprit mauvais dans la solitude du désert : *Ductus est Jesus in desertum, ut tentaretur a diabolo...*

Tels étaient les textes, si consolants pour la faiblesse innocente et persécutée, que l'Église avait fait entendre ; tels étaient les grands souvenirs

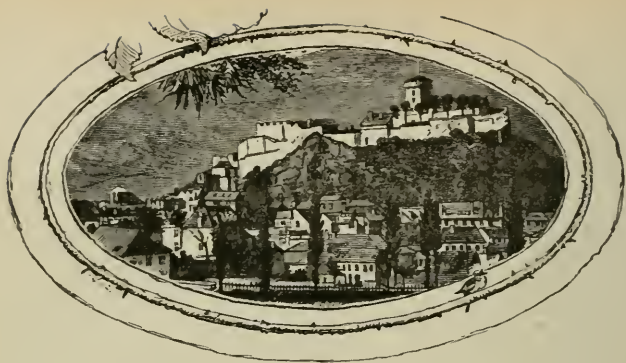
(1) Missel et Paroissien romains. 1^{er} Dimanche de Carême. Introit, Graduel et Trait de la Messe, Répons des Vêpres.

qu'elle avait évoqués et dont elle célébrait la mémoire, précisément en ce jour où, au fond d'une obscure ville de la montagne, un Agent de la force publique venait de saisir, au nom de la Loi, une petite fille ignorante, pour la conduire auprès du plus adroit et du plus retors des représentants de l'Autorité.

La multitude, émue et troublée, avait suivi Bernadette emmenée par l'Agent officiel. La maison du Commissaire de police n'était pas loin. Le Sergent entra avec l'enfant et, la laissant seule dans le corridor, se retourna pour fermer la porte à la clef et au verrou.

Un instant après, Bernadette se trouvait en face de M. Jacomet. Une foule immense stationnait au dehors.





XX

L'homme très intelligent qui allait interroger Bernadette se sentait assuré d'un facile triomphe, et il s'en était à l'avance hautement réjoui.

Il était de ceux qui repoussaient obstinément l'explication des savants du pays.

Il ne croyait ni à la catalepsie, ni à l'hallucination, ni aux diverses illusions d'une extase malsaine. La précision des récits qu'on attribuait à l'enfant, les remarques faites par le docteur Dozous et par plusieurs autres témoins des scènes de la Grotte lui paraissaient inconciliables avec une telle hypothèse. Quant au fait même des Apparitions, il n'admettait point, dit-on, la possibilité



de ces visions ultra-mondaines; et son génie policier, très apte à dépister des fripons derrière un fait illégal, n'allait peut-être pas jusqu'à découvrir Dieu derrière un fait surnaturel. Aussi, convaincu en lui-même qu'il ne pouvait y avoir que de fausses Apparitions, avait-il résolu de trouver, par ruse ou par force, le point de l'erreur, et de rendre aux libres penseurs du Pouvoir ou d'ailleurs le service signalé de saisir une manifestation surnaturelle, une croyance populaire, en flagrant délit d'imposture. Il avait là une admirable occasion de porter un rude coup à la prétendue authenticité de toutes les Visions du passé, surtout s'il parvenait à découvrir et à montrer que le Clergé, qui s'abstenait si soigneusement dans cette affaire, la dirigeait ou l'exploitait secrètement.

A supposer que Dieu ne fût pour rien dans cet événement et que les hommes y fussent pour le tout, le raisonnement de Jacomet était excellent.

A supposer, au contraire, que Dieu y fût pour le tout et les hommes pour rien, le malheureux Commissaire de police s'engageait en ce moment dans la voie la plus funeste.

Dans ces dispositions d'esprit, M. Jacomet avait, dès les premiers jours, fait surveiller avec soin toutes les démarches de Bernadette, pour voir s'il ne surprendrait pas quelque communication mystérieuse entre la Voyante et tel ou tel membre du Clergé, soit de Lourdes, soit des environs. Il avait même, paraît-il, poussé le zèle de ses fonctions jusqu'à placer dans l'église une créature à lui pour

avoir l'œil sur le confessionnal. Mais les enfants du catéchisme se confessaient à tour de rôle toutes les quinzaines ou tous les mois, et le tour de Bernadette n'était pas encore venu durant ces jours-là. Tous ces consciencieux efforts n'avaient amené la découverte d'aucune complicité dans les actes de fourberie qu'il attribuait à Bernadette. Il en conclut qu'elle agissait probablement seule, sans cependant renoncer tout à fait à ses soupçons : car le véritable homme de police soupçonne toujours, même sans preuve ; c'est ce qui constitue son type particulier et son génie propre.

Lorsque Bernadette entra, il arrêta sur elle ses yeux perçants et aigus, qu'il eut l'art merveilleux d'imprégner tout à coup de bonhomie et d'abandon. Lui, qui avait habituellement le verbe haut avec tout le monde, il se montra plus que poli avec la pauvre fille du meunier Soubirous ; il fut doux et insinuant. Il la fit asseoir et prit, pour l'interroger, l'air bienveillant d'un véritable ami.

— Il paraît que tu vois une belle Dame à la Grotte de Massabielle, ma bonne petite ? Raconte-moi tout.

Comme il disait ces mots, la porte de la salle s'ouvrit doucement et quelqu'un entra. C'était M. Estrade, Receveur des Contributions indirectes, un des hommes considérables de Lourdes et l'un des plus intelligents. Ce fonctionnaire occupait une partie de la maison où demeurait M. Jacomet ; et averti, par la rumeur de la foule, de l'arrivée de

Bernadette chez le Commissaire, il avait eu la très naturelle curiosité d'assister à l'interrogatoire. Il partageait d'ailleurs, au sujet des Apparitions, les idées de Jacomet, et il croyait, comme lui, à une fourberie de l'enfant. Il haussait les épaules quand on lui donnait toute autre explication. Il considérait ces prétendues Visions comme tellement absurdes qu'il n'avait pas même daigné aller à la Grotte regarder les scènes étranges dont tout le monde parlait. Ce philosophe s'assit un peu à l'écart, après avoir fait signe au Commissaire de ne point s'interrompre. Tout cela se passa sans que Bernadette parût y faire grande attention.

La scène et le dialogue des deux interlocuteurs se trouvaient ainsi avoir un témoin.

A la question de M. Jacomet, l'enfant avait levé sur l'homme de police son beau regard innocent et s'était mise à raconter en son langage, c'est-à-dire en patois du pays, avec une sorte de timidité personnelle qui ajoutait encore quelque chose à son accent de vérité, les événements extraordinaires qui remplissaient sa vie depuis quelques jours.

M. Jacomet l'écoutait avec un vive attention, continuant d'affecter la bonhomie et la bienveillance. De temps en temps il jetait quelques notes sur un papier qu'il avait devant lui.

L'enfant le remarqua, mais ne s'en préoccupa nullement.

Quand elle eut achevé son récit, le Commissaire,

de plus en plus doucereux et empressé, lui posa des questions sans nombre, comme si sa piété enthousiaste s'intéressait outre mesure à de si divines merveilles. Il formulait toutes ses interrogations coup sur coup, sans aucun ordre, par petites phrases brèves et précipitées, afin de ne pas laisser à l'enfant le loisir de la réflexion.

A ces diverses questions, Bernadette répondait sans nul trouble, sans l'ombre d'une hésitation, avec la tranquille assurance de quelqu'un que l'on interroge sur l'aspect d'un paysage ou d'un tableau qu'il a sous les yeux. Parfois, afin de se mieux faire comprendre, elle ajoutait quelque geste imitatif, quelque mimique expressive, comme pour suppléer à l'impuissance de sa parole.

La plume rapide de M. Jacomet avait noté cependant au fur et à mesure toutes les réponses qui lui étaient faites.

Ce fut alors, après avoir de la sorte essayé de fatiguer et d'embrouiller l'esprit de l'enfant dans la minutieuse infinité des détails, ce fut alors que le redoutable agent de la Police prit, sans transition, une physionomie menaçante et terrible, et changea brusquement de langage :

— Tu mens, s'écria-t-il violemment et comme saisi d'une soudaine colère ; tu trompes tout le monde : et, si tu ne confesses tout de suite la vérité, je te ferai prendre par les Gendarmes.

La pauvre Bernadette fut aussi stupéfaite à l'aspect de cette subite et formidable métamorphose, que si, croyant tenir en ses mains une inoffensive

branche d'arbre, elle eût senti tout à coup se tordre, s'agiter entre ses doigts les anneaux glacés d'un serpent. Elle fut stupéfaite d'horreur ; mais, contrairement au calcul profond de Jacomet, elle ne se troubla point : elle resta en sa tranquillité, comme si une puissance invisible eût soutenu son âme devant ce choc imprévu.

Le Commissaire s'était dressé debout en regardant la porte, donnant à entendre qu'il n'avait qu'à faire un signe pour appeler les Gendarmes et envoyer la visionnaire en prison.

— Monsieur, répondit Bernadette avec une fermeté paisible et douce qui, dans cette misérable petite paysanne, avait une incomparable et simple grandeur ; monsieur, vous pouvez me faire prendre par les Gendarmes, mais je ne puis dire que ce que j'ai dit. C'est la vérité.

— C'est ce que nous allons voir, répliqua le Commissaire en se rasseyant, et jugeant, d'un coup d'œil exercé, que la menace était absolument impuissante sur cette enfant extraordinaire.

Témoin muet et impartial de cette scène, M. Estrade était partagé entre l'étonnement prodigieux que lui inspirait l'accent de conviction de Bernadette et l'admiration dont le frappait la stratégie habile de Jacomet, dont il avait, à mesure qu'elle se déployait devant lui, compris toute la portée.

La lutte prenait un caractère tout à fait inattendu entre cette force doublée de finesse et cette faiblesse enfantine, sans autre défense que sa simplicité.

Jacomet cependant, armé des notes qu'il venait

de tracer depuis trois quarts d'heure, se mit à recommencer, mais dans un tout autre ordre et avec mille forme captieuses, son interrogatoire, procédant toujours, suivant sa méthode, par brusques et rapides questions, et demandant des réponses immédiates. Il ne doutait point de faire entrer de la sorte, au moins sur quelques points de détail, la petite fille en contradiction avec elle-même. Cela fait, l'imposture était démontrée et il devenait maître de sévir à son gré. Mais il épuisa vainement toute la dextérité de son esprit dans les multiples évolutions de cette subtile manœuvre. L'enfant ne se contredit en rien, pas même dans ce point imperceptible, dans ce minime iota dont parle l'Évangile. Aux mêmes questions, quels qu'en fussent les termes, elle répondait toujours, sinon les mêmes mots, du moins les mêmes choses et avec la même nuance. M. Jacomet s'obstinait cependant, ne fût-ce que pour fatiguer de plus en plus cette intelligence qu'il voulait prendre en défaut. Il tournait et retournait en tous les sens le récit des Apparitions, sans le pouvoir entamer. Il était comme un animal qui voudrait mordre sur un diamant.

— C'est bien, dit-il enfin à Bernadette, je vais rédiger le procès-verbal et te le lire.

Il écrivit rapidement deux ou trois pages en consultant ses notes. Il avait à dessein introduit sur certains détails quelques variantes de peu d'importance, comme, par exemple, la forme de la robe, la longueur ou la position du voile de la Vierge. C'était un nouveau piège. Il fut aussi inutile que tous les

autres. A chacune de ces légères altérations de son récit, Bernadette, tandis qu'il lisait et ajoutait de temps en temps : « C'est bien cela, n'est-ce pas ? » Bernadette répondait humblement, mais avec fermeté, aussi simple et douce qu'inébranlable :

— Non, je n'ai point dit cela, mais ceci.

Et elle rétablissait dans sa vérité première et dans sa nuance le détail inexact.

Dans la plupart des cas, Jacomet contestait ;

— Mais tu as dit cela !... Je l'ai écrit au moment même !... Tu as raconté cela de telle façon à plusieurs témoins qui sont prêts à l'attester, etc., etc.

Bernadette répondait :

— Non, je n'ai point parlé ainsi, et je n'ai pu le faire, car ce n'est point la vérité.

Et le Commissaire était toujours obligé de céder aux réclamations de l'enfant.

Chose étrange que l'assurance modeste et invincible de cette petite fille ! M. Estrade l'observait avec une surprise croissante. Personnellement, Bernadette était et paraissait d'une extrême timidité ; son attitude était humble, un peu confuse même, devant tout interlocuteur qui lui était inconnu ou même qui n'appartenait point à son entourage habituel. Et cependant, sur tout ce qui touchait à la réalité des Apparitions, elle montrait une force d'âme et une énergie d'affirmation peu communes. Quand il s'agissait de rendre témoignage de ce qu'elle avait vu, elle répondait sans trouble, avec une impassible fermeté. Toutefois, même alors, il était aisé de deviner cette virginale pudeur d'une âme qui eût aimé

à se cacher à tous les regards. On voyait manifestement que c'était seulement par respect pour la vérité intérieure dont elle était la messagère parmi les hommes, par amour pour la « Dame » apparue à la Grotte, qu'elle triomphait de sa timidité ordinaire. Il ne fallait rien moins que le sentiment de sa fonction pour surmonter en elle le penchant intime de sa nature, craintive en toute autre circonstance, et ennemie de l'éclat et du bruit.

Le Commissaire eut de nouveau recours à la menace.

— Si tu continues d'aller à la Grotte, je te fais mettre en prison, et tu ne sortiras d'ici qu'en t'engageant à n'y plus retourner.

— J'ai promis à la Vision d'y aller, dit l'enfant. Et puis, quand arrive le moment, je suis poussée par quelque chose qui vient en moi et qui m'appelle.

L'interrogatoire, on le voit, touchait à sa fin. Il avait été long et n'avait pas tenu moins d'une grande heure. Au dehors, la multitude attendait, non sans une inquiète impatience, la sortie de l'enfant, que l'on avait vue le matin même transfigurée dans la lumière de l'extase divine. De la salle où se passait la scène que nous racontons, on entendait confusément les cris, les paroles, les interpellations, les mille bruits divers dont se compose le tumulte des foules.

La rumeur semblait grossir et prendre un caractère menaçant, lorsqu'il se fit brusquement dans

cette foule une agitation particulière, comme s'il arrivait au milieu d'elle un nouveau venu, vivement attendu et désiré.

Presque aussitôt des coups redoublés retentirent à la porte de la maison.

Le Commissaire ne sembla pas s'en émouvoir.

Les coups devinrent plus violents. Celui qui frappait secouait en même temps la porte et essayait de l'ébranler. Jacomet irrité se leva et alla ouvrir lui-même.

— On n'entre pas, dit-il avec colère. Que voulez-vous ?

— Je veux ma fille ? répondit le meunier Soubirous, en pénétrant de force et suivant le Commissaire dans la pièce où se trouvait Bernadette.

La vue de la physionomie paisible de sa fille calma l'anxieuse agitation du père, et ce ne fut plus qu'un pauvre homme du peuple un peu tremblant devant le personnage qui, malgré sa modeste position, était, par son activité et son intelligence, le plus important et le plus redouté de ce petit pays.

François Soubirous avait ôté son béret béarnais et le roulait entre ses mains. Jacomet, à qui rien n'échappait, devina la peur du meunier.

Il revêtit son air de bonhomie et de pitié compatissante. Il lui frappa familièrement sur l'épaule :

— Père Soubirous, lui dit-il, prenez garde ! prenez garde ! prenez garde ! Votre fille est en train de se faire une mauvaise affaire, elle s'engage tout droit dans le chemin de la prison. Je veux bien ne pas l'y envoyer pour cette fois, mais à la condition que vous

lui défendrez de retourner à cette Grotte où elle joue la comédie. A la première récidive je serai inflexible ; et d'ailleurs, vous savez que M. le Procureur impérial ne plaisante pas.

— Puisque vous le voulez, monsieur Jacomet, répondit le pauvre père effrayé, je le lui défendrai, et sa mère aussi ; et, comme elle nous a toujours obéi, elle n'ira certainement pas.

— En tout cas, si elle y va, si ce scandale continue, je m'en prendrai non seulement à elle, mais à vous, dit le terrible Commissaire, redevenant menaçant et les congédiant d'un geste.

Lorsque Bernadette et son père sortirent, la foule fit entendre des cris de satisfaction. Puis, l'enfant étant rentrée chez elle, la multitude se dispersa par la ville.

Le Receveur et le Commissaire de police, demeurés seuls, se communiquaient leurs impressions sur cet interrogatoire.

— Quelle fermeté inébranlable dans ses dépositions ! s'écriait M. Estrade, frappé d'un étonnement profond.

— Quelle obstination invincible dans son mensonge ! répondait Jacomet, stupéfait d'avoir été vaincu.

— Quel accent de vérité ! continuait le Receveur. Rien dans son langage ou dans son attitude ne s'est démenti une seule fois. Il est évident qu'elle croit avoir vu.

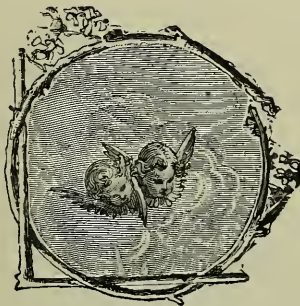
— Quelle souplesse d'intelligence ! reprenait le

Commissaire. Elle ne s'est pas coupée malgré mes efforts. Elle possède sa fable sur le bout du doigt.

Le Commissaire et M. Estrade persistaient d'ailleurs l'un et l'autre dans leur incrédulité relativement au fait même de l'Apparition. Mais une nuance séparait déjà leurs deux négations, et cette nuance était un abîme. L'un supposait Bernadette adroite dans son mensonge, l'autre la jugeait de bonne foi dans son illusion.

— Elle est habile, disait le premier.

— Elle est sincère, disait le second.





HOSPICE. — ÉCOLE DES SŒURS DE NEVERS A LOURDES

XXI

Bien qu'il eût été impuissant contre les réponses simples, précises, sans contradiction de Bernadette, M. Jacomet avait remporté, à la fin de cette longue lutte, un avantage décisif. Il avait fortement effrayé le père de la Voyante, et il comprenait que par ce côté il était, du moins pour l'heure présente, maître de la position.

François Soubirous était un fort brave homme, mais ce n'était point un héros. Devant l'autorité officielle il était timide, comme le sont habituellement les gens du menu peuple et les indigents, pour lesquels la moindre tracasserie est un désastre immense à cause de leur misère, et qui se sentent entièrement désarmés contre l'arbitraire et la persécution. Il croyait, il est vrai, à la réalité des Apparitions; mais, ne se rendant point compte de ce que c'était, n'en mesurant nullement l'importance, éprouvant même une certaine terreur au

sujet de ces faits extraordinaires, il ne voyait pas grand inconvénient à s'opposer au retour de Bernadette à la Grotte. Il avait bien peut-être une vague crainte de déplaire à la « Dame » invisible qui se manifestait à son enfant; mais la peur d'irriter un homme en chair et en os, la peur d'engager la lutte avec un adversaire aussi redouté que le Commissaire de Lourdes, le touchait de plus près, et agissait plus puissamment encore sur son esprit.

— Tu vois que tous ces messieurs du pays sont contre nous, dit-il à Bernadette, et que, si tu reviens à la Grotte, M. Jacomet, qui peut tout, te fera mettre toi et nous, en prison. N'y retourne plus.

— Père, disait Bernadette, quand j'y vais, ce n'est pas tout à fait de moi-même. En un certain moment il y a quelque chose en moi qui m'y appelle et qui m'y attire.

— Quoi qu'il en soit, reprit le père, je te défends formellement d'y aller désormais. Tu ne me désobéiras certainement pas pour la première fois de ta vie.

La pauvre enfant, prise de la sorte entre la promesse faite à l'Apparition et la défense expresse de l'autorité paternelle, répondit :

— Je ferai alors tout mon possible pour m'empêcher d'y aller et résister à l'attrait qui m'y appelle.

Ainsi se passa tristement la soirée de ce même Dimanche qui s'était levé dans la glorieuse et bienheureuse splendeur de l'extase.



BERNADETTE

XXII

Ce fut donc en vain que dans la matinée du jour suivant (lundi 22 février) on attendit Bernadette sur les rives du Gave à l'heure habituelle des Apparitions. On ne la vit point venir. Ses parents l'avaient, dès le lever du soleil, envoyée à l'École ; et l'enfant, ne sachant qu'obéir, s'y était rendue, le cœur tout gros de larmes.

Les Sœurs, que leurs fonctions de charité et d'enseignement, peut-être aussi les recommandations de M. le Curé de Lourdes, retenaient à l'Hôpital ou à l'École, n'avaient jamais été témoins des extases de Bernadette et n'ajoutaient pas foi aux Apparitions. En fait de Surnaturel, d'ailleurs, si le peuple se montre parfois trop crédule, il se trouve que, par un phénomène qui surprend d'abord,

mais qui est incontestable, les Ecclésiastiques, les Religieux et les Religieuses sont très sceptiques et très rebelles à croire, et que, tout en admettant théoriquement la possibilité de telles manifestations divines, ils exigent, avec une sévérité souvent excessive, qu'elles soient dix fois prouvées. Les Sœurs joignirent leur défense formelle à celle des parents, disant à Bernadette que toutes ces visions n'avaient rien de réel, qu'elle avait le cerveau dérangé ou qu'elle mentait. L'une d'elles, soupçonnant une imposture en une matière si grave et si sacrée, se montrait même assez dure :

— Méchante enfant, lui disait-elle, tu fais là un indigne Carnaval dans le saint temps du Carême.

D'autres personnes qui la virent aux récréations l'accusaient de vouloir se faire passer pour une Sainte et de se livrer à un jeu sacrilège. La moquerie de quelques enfants de l'École s'ajoutait aux reproches amers et aux humiliations dont elle était abreuvée.

Dieu voulait éprouver Bernadette. L'ayant, les jours précédents, inondée de consolations, il entendait, en sa sagesse, la laisser maintenant dans le délaissement absolu, en butte aux railleries et aux injures et la mettre aux prises, seule et abandonnée, avec l'hostilité de tous ceux qui l'entouraient.

La malheureuse petite fille souffrait cruellement, non seulement de ces contradictions extérieures, mais plus encore peut-être des angoisses intérieures de son âme.

Cette enfantine bergère, qui n'avait encore connu,

en sa vie si courte, d'autres douleurs que les douleurs physiques, entraînait dans une voie plus haute, et elle commençait à ressentir d'autres tortures et d'autres déchirements. D'un côté, elle ne voulait désobéir ni à l'autorité de son père, ni à celle des Religieuses; et, de l'autre, elle ne pouvait supporter la pensée de manquer à la promesse qu'elle avait faite à la divine Apparition de la Grotte. Dans cette jeune âme, jusque-là si paisible, se livrait une lutte cruelle. Il lui semblait qu'elle oscillait invinciblement entre deux abîmes également mortels : — Aller à la Grotte, c'était pécher envers son père ; ne pas y aller, c'était pécher envers la Vision venue d'en haut. Dans les deux cas c'était, à ses yeux, évidemment pécher contre Dieu. — Et cependant, par une alternative inévitable, il fallait se décider pour l'un ou l'autre de ces deux partis ; il n'y avait point de milieu, et il était impossible de ne pas faire ce choix fatal. Il est vrai que ce qui est impossible à l'homme, dit l'Évangile, est possible à Dieu.

La matinée se passa dans ces angoisses, d'autant plus pénibles et déchirantes qu'elles arrivaient dans une âme toute neuve, à cet âge habituellement calme et pur, où les impressions sont si vives : l'accoutumance des douleurs humaines n'a pas encore formé comme un calus autour des fibres délicates du cœur.



Vers le milieu du jour, les enfants rentraient chez elles pour prendre leur repas.

Bernadette, l'âme brisée entre les deux termes inconciliables de cette situation sans issue, se dirigeait tristement vers sa maison. La cloche de l'église de Lourdes venait de sonner l'*Angelus* de midi.

En ce moment une force étrangère s'empara d'elle tout à coup, agissant, non sur son esprit, mais sur son corps, comme eût pu le faire un bras invisible, et la poussa hors du chemin qu'elle suivait, pour la porter invinciblement dans la direction du sentier qui longe les glacis du Fort. Cette impulsion était pour elle, paraît-il, ce que serait pour une feuille gisant à terre l'impérieux souffle du vent. Elle ne pouvait pas plus s'empêcher d'avancer que si elle eût été placée soudainement sur la plus rapide des pentes. Tout son être physique se trouva brusquement entraîné vers la Grotte, où ce sentier conduisait. Il lui fallut marcher, il lui fallut courir.

Et cependant, le mouvement qui l'emportait n'était ni brusque ni violent. Il était irrésistible, mais n'avait rien de heurté ni de dur, tout au contraire : c'était la suprême force dans la suprême douceur. La main toute puissante se faisait maternelle et douce, comme si elle eût craint de blesser cette frêle enfant.

La Providence avait donc résolu l'insoluble problème. L'enfant, soumise à son père, n'allait point à la Grotte, où son cœur seul s'élançait, et voilà qu'emportée de force par l'Ange du Seigneur elle y arriva pourtant, selon sa promesse à la Vierge, sans

que, malgré cela, sa volonté eût désobéi à l'autorité paternelle.

De tels phénomènes se sont plus d'une fois produits dans la vie de certaines âmes dont la pureté profonde a plu au regard de Dieu. Saint Philippe de Néri, sainte Ida de Louvain, saint Joseph de Cupertino, sainte Rose de Lima, ont éprouvé des choses semblables ou analogues.

L'humble cœur de Bernadette, meurtri et abandonné, souriait déjà à l'espérance à mesure que ses pas s'approchaient de la Grotte.

— Là, se disait l'enfant, je reverrai l'Apparition bien-aimée; je serai consolée de tout; là, je contemplerai ce visage si beau dont la vue me ravit de bonheur. A ces peines cruelles va succéder la joie sans bornes, car la « Dame, elle, ne m'abandonnera pas ».

Elle ne savait point, en son inexpérience, que l'Esprit de Dieu souffle où il veut.

XXIII

Un peu avant l'arrivée à la Grotte, la force mystérieuse qui avait emporté l'enfant parut, sinon cesser tout à fait d'agir, du moins diminuer sensiblement. Bernadette marcha moins vite et avec une fatigue qu'elle n'avait pas habituellement : car c'était justement à cet endroit que, les autres jours, une puissance invisible semblait à la fois et l'attirer vers la Grotte et la soutenir dans sa marche. Elle n'éprouva ce jour-là ni cette attraction secrète ni cet appui mystérieux. Elle avait été *poussée* vers la Grotte, elle n'y avait point été *attirée*. La main

cachée qui l'avait saisie et guidée lui avait marqué le chemin du devoir, et montré qu'avant tout il fallait tenir la promesse faite à l'Apparition; mais l'enfant n'avait point, comme les autres fois, entendu la Voix intérieure et ressenti le tout-puissant attrait. Quiconque a l'habitude de l'analyse saisira ces nuances, plus faciles à comprendre qu'à exprimer.

Bien que la très grande multitude, qui, durant toute la matinée, avait si vainement espéré Bernadette, se fût dispersée, il se trouvait pourtant en ce moment devant les Roches Massabielle une foule considérable. Les uns y étaient venus pour prier, les autres par simple curiosité. Beaucoup, ayant vu de loin Bernadette cheminer dans cette direction, étaient accourus et arrivaient sur ses pas.

L'enfant, comme de coutume, s'agenouilla devant la Grotte et se mit à réciter son chapelet, en regardant l'ouverture, tapissée de mousse et de branches sauvages, où la Vision céleste avait, déjà six fois, daigné apparaître à ses yeux.

La foule, attentive, curieuse, recueillie, hale-tante, s'attendait à tout instant à voir le visage de l'enfant rayonner et marquer, par sa splendeur, que l'Être surhumain était debout devant elle.

Un temps très long se passa ainsi.

Bernadette priait avec ferveur, mais rien dans ses traits immobiles ne s'éclairait du divin reflet. La Vision merveilleuse ne se montra point à ses yeux, et l'enfant implora, sans être exaucée, la réalisation de ses espérances. Le Ciel parut l'abandonner comme la terre et demeurer aussi dur à sa

prière et à ses larmes que les roches de marbre devant lesquelles ses genoux étaient ployés.

De toutes les épreuves auxquelles elle était soumise depuis la veille, celle-là était la plus cruelle, et ce fut là l'amertume des amertumes.

— Pourquoi avez-vous disparu ? disait-elle. Et pourquoi m'abandonnez-vous ?

L'Être merveilleux lui-même semblait en effet la repousser aussi et, en cessant de se manifester, donner raison aux contradicteurs et laisser le champ libre à ses ennemis.

La foule déconcertée interrogea Bernadette. Mille questions lui étaient posées par ceux qui l'entouraient.

— Aujourd'hui, répondait l'enfant, les yeux rouges de larmes, la « Dame » ne m'est point apparue. Je n'ai rien vu.

— Tu dois comprendre maintenant, ma pauvre petite, que c'était une illusion et qu'il n'y a jamais rien eu : tu avais des lubies, disaient les uns.

— En effet, ajoutaient les autres, pourquoi, si la « Dame » est apparue hier, n'apparaîtrait-elle pas aujourd'hui ?

— Les autres jours, je l'ai vue comme je vous vois, répétait Bernadette ; et nous nous parlions, Elle et moi. Mais aujourd'hui, Elle n'y est plus, et je ne sais pas pourquoi.

— Bah ! reprenait un sceptique, le Commissaire de police a fait son effet, et vous verrez que tout est fini :

De par le Roi défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Les croyants qui se trouvaient là étaient troublés en leur foi et péniblement déçus.

Quant à Bernadette, sûre d'elle-même et sûre du passé, le doute ne l'effleura même pas. Mais elle était dans une tristesse profonde, et, en rentrant au logis paternel, elle versait des larmes amères.

Elle attribuait l'absence de l'Apparition à quelque mécontentement. « Aurais-je fait quelque faute ? » se demandait-elle. Mais sa conscience ne lui répondait par aucun reproche. Son élan vers la Vision divine, qu'elle brûlait de contempler encore, redoublait cependant de ferveur. Elle cherchait en son âme naïve comment elle ferait pour la revoir, et elle ne le savait. Elle se sentait impuissante à évoquer cette Beauté sans tache qui lui était apparue, et elle pleurait, le cœur tourné en haut, ne sachant pas que pleurer, c'est prier.

Au fond, tout à fait au fond d'elle-même persistait toutefois une secrète espérance ; et quelques rayons de joie, perçant çà et là tous ces nuages sombres, passaient par instants sur son cœur et affermissaient sa foi à la divine Apparition, qu'elle aimait toujours et en laquelle elle croyait, bien qu'elle ne la vît plus. Et pourtant, sans aucun doute, la pauvre et ignorante enfant ne savait pas et ne pouvait savoir le sens des paroles que l'on chantait en ce moment à l'Épître de la Messe : « Vous vous réjouirez en Dieu, s'il devient nécessaire que vous soyez attristés par diverses épreuves, afin que, raffermie de la sorte, votre foi, infiniment plus précieuse que l'or (lequel passe aussi par l'épreuve du feu), se tourne

en louange, en gloire, en honneur, pour la manifestation de Jésus-Christ : *Lui, que vous aimez toujours, quoique vous ne l'ayez point vu ; Lui, en qui vous croyez, bien que vous ne le voyez point maintenant : et c'est précisément parce que vous croyez ainsi que vous serez comblés d'une joie inénarrable et glorieuse (1). »*

Elle ne pressentait point davantage l'événement



qui était à la veille de s'accomplir, et elle ne pouvait, cette humble paysanne, connaître ni appliquer au Roc de Massabielle ces mots que les prêtres de tout l'Univers prononçaient en ce même jour à l'Évangile de la Messe : *Super hanc petram cedi-*

cabo Ecclesiam meam. « Sur ce rocher je bâtirai

(1) In quo (Deo) exultabitis, modicum nunc si oportet contristari in variis tentationibus : ut probatio vestræ fidei, multo pretiosior auro (quod per ignem probatur), inveniatur in laudem et gloriam, et honorem, in revelatione Jesu Christi Domini nostri : *quem, quum non videritis, diligitis ; in quem, nunc quoque non videntes, creditis ; credentes autem exultabitis lætitia inenarrabili et glorificata.* (Missel romain. 22 février. Fête de la Chaire de saint Pierre à Antioche. Double majeur. Épître de la Messe). Les derniers mots en italique terminent, dans le texte de la première Épître de saint Pierre, la phrase qui est coupée par le milieu dans le fragment de la Messe du jour.

mon Église (1). » Elle ne devinait point que bientôt, c'est-à-dire le lendemain, de ces heures pleines de larmes, elle annoncerait elle-même prophétiquement et demanderait, au nom de l'Apparition, l'érection d'un Temple sur ces roches désertes.

Toutes ces choses étaient cachées dans l'insondable obscurité de l'avenir.



— D'où viens-tu ? lui demanda son père lorsqu'elle rentra.

Elle raconta ce qui lui était arrivé.

— Et tu dis, reprirent les parents, qu'une force t'a emportée malgré toi ?

— Oui, répondit Bernadette.

— Cela est vrai, pensèrent-ils, car cette enfant n'a jamais menti.

Le père Soubirous réfléchit un long moment. Il semblait y avoir en lui comme une lutte intérieure. Enfin il releva la tête et parut prendre une résolution définitive.

— Eh bien, reprit-il, puisqu'il en est ainsi, puisqu'une force supérieure t'a entraînée, je ne te défends plus d'aller à la Grotte, et je te laisse libre.

La joie, une joie vive et pure, descendit sur le visage de Bernadette.

Ni le meunier ni sa femme n'avaient présenté

(1) Ibid. *Missel romain*. 22 février. Fête de la Chaire de saint Pierre à Antioche. Évangile de la Messe.

comme une objection la non-Apparition de ce jour. Peut-être, au fond intime de leur cœur, en voyaient-ils la cause dans la résistance que, par effroi de l'Autorité officielle, ils avaient apportée aux ordres surhumains.

XXIV

Tout ceci s'était passé dans l'après-midi, et le bruit s'en était rapidement répandu dans la ville.

La brusque interruption des Apparitions surnaturelles servait de thème aux commentaires les plus opposés : les uns prétendant en faire un argument sans réplique contre toutes les Visions précédentes ; les autres, au contraire, en tirant une preuve de plus en faveur de la sincérité de l'enfant.

Cette force irrésistible qui aurait entraîné Bernadette malgré elle faisait hausser les épaules philosophiques de l'endroit, et fournissait un sujet d'interminables thèses aux honorables savants qui expliquaient tout par une perturbation du système nerveux.

Le Commissaire, voyant que ses injonctions avaient été violées, et apprenant en outre que François Soubirous avait levé la défense qu'il avait faite à sa fille, les manda tous deux devant lui, ainsi que la mère, et il renouvela ses menaces. Il parvint encore à les effrayer ; mais, malgré la terreur qu'il leur inspirait, il ne trouva plus, à sa grande surprise, dans François Soubirous la docilité ou la faiblesse de la veille.

— Monsieur Jacomet, disait le pauvre homme, Bernadette n'a jamais menti ; et si le bon Dieu, la Vierge Marie ou quelque Sainte, l'appelle, nous ne pouvons nous y opposer. Mettez-vous à notre place, monsieur le Commissaire : Dieu nous punirait !

— D'ailleurs, tu declares toi-même que la Vision n'a plus lieu, argumentait Jacomet, s'adressant à l'enfant. Tu n'as plus rien à y faire.

— J'ai promis d'y aller tous les jours de la Quinzaine, répondait Bernadette.

— Tout cela, ce sont des contes ! s'écriait le Commissaire exaspéré ; et je vous ferai tous mettre en prison, si cette fille continue d'ameuter les multitudes par ses simagrées.

— Je m'en vais prier toute seule, je n'appelle personne, faisait observer Bernadette ; et, s'il vient tant de foule après moi, et avant moi, ce n'est pas ma faute. C'est qu'on a dit que c'était la Sainte Vierge : mais moi, je ne sais pas ce que c'est.

Habitué aux arguties, aux allures détournées du monde des coquins, l'homme de police était déconcerté devant cette simplicité profonde. Ses ruses, ses menaces, tous les vieux tours, déliés ou terribles, de son métier, avaient jusque-là échoué contre ce qui lui avait semblé tout d'abord, contre ce qui lui semblait encore la faiblesse même. N'admettant pas un seul instant qu'il fût dans le faux, il ne pouvait comprendre la cause de sa complète impuissance. Aussi, loin de renoncer à s'opposer au libre cours des choses, il résolut d'appeler d'autres forces à son aide.

— En vérité, s'écria-t-il en frappant du pied, voilà une stupide affaire !

Et, laissant les Soubirous rentrer chez eux, il courut chez le Procureur impérial.

M. Dutour, malgré son horreur de la superstition, ne pouvait trouver dans l'arsenal de nos Codes aucun texte pour traiter la Voyante en criminelle. Elle ne convoquait en rien la multitude qui accourait d'elle-même sur ses pas ; elle ne tirait de cette affaire aucun profit d'argent ; elle allait prier sur un terrain communal, ouvert à tous et à chacun et où nulle loi ne l'empêchait de s'agenouiller ; elle ne faisait tenir à l'Apparition aucun discours subversif ou contraire au Gouvernement ; les populations ne se livraient à aucun désordre : il n'y avait évidemment aucun moyen de sévir.

Quant à poursuivre Bernadette pour délit de « fausses nouvelles, » il était établi par l'expérience qu'elle ne se contredisait jamais ; et, en dehors d'une contradiction dans ses paroles, parfaitement constatée, il était difficile de lui prouver qu'elle mentait, sans attaquer directement le principe même des Apparitions surnaturelles, principe admis à toutes les époques par l'Église catholique. Or, sans l'agrément des hautes autorités de la Magistrature et de l'État, un simple Procureur impérial ne pouvait prendre sur lui d'engager un pareil conflit.

Pour qu'elle fût passible de poursuites, il fallait au moins que Bernadette se contredit un jour ou l'autre, qu'elle ou ses parents tirassent quelque pro-

fit de ce qui se passait, que la foule se livrât à quelque désordre.

Tout cela pouvait se produire.

De cette hypothèse au désir de la réaliser, de cette claire vue de la situation dans des esprits ennemis du fanatisme populaire, à l'envie de tendre des pièges à la multitude ou à l'enfant, il n'y aurait eu sans doute qu'un pas pour les natures vulgaires qui s'agitent au-dessous du monde officiel. Mais M. Jacomet était un fonctionnaire, et la moralité de la Police est à l'abri de pareils soupçons. Il n'y a que les esprits mal pensants qui puissent croire à l'existence des agents provocateurs.

XXV

Le lendemain (mardi 23 février), la foule se trouvait devant la Grotte avant le lever du soleil. Bernadette arriva avec cette calme simplicité que n'altéraient ni l'hostilité menaçante des uns, ni la vénération enthousiaste des autres. La tristesse et les angoisses de la veille avaient laissé quelques traces sur son visage. Elle ne se sentait plus entièrement sûre de revoir l'Apparition, et, quelle que fût son espérance, elle n'osait s'y abandonner.

Elle s'agenouilla humblement, appuyant l'une de ses mains sur un cierge bénit qu'elle avait apporté ou qu'on lui donna, tenant de l'autre le chapelet.

Le temps était calme, et la flamme du cierge ne montait pas plus droit vers le ciel que la prière de

cette âme vers les régions invisibles d'où avait coutume de descendre l'Apparition bienheureuse. Il en était sans doute ainsi : car à peine l'enfant se fut-elle prosternée que l'ineffable Beauté dont elle invoquait si ardemment le retour se manifesta à ses yeux et la ravit hors d'elle-même. L'Auguste Souveraine du Paradis arrêta sur l'enfant de ce monde un regard plein d'une inexprimable tendresse, paraissant l'aimer encore davantage depuis qu'elle avait souffert. Elle, le plus grand, le plus sublime, le plus puissant des êtres créés ; Elle, dont la gloire, dominant tous les âges et remplissant l'éternité, fait pâlir ou plutôt disparaître toute autre gloire ; Elle, la Fille, l'Épouse et la Mère de Dieu, elle sembla vouloir rendre tout à fait intimes et familiers les liens qui l'unissaient à cette petite fille inconnue et ignorante, à cette humble gardeuse de brebis. Elle lui parla, de cette voix harmonieuse dont le charme profond ravit l'oreille des Anges.

— J'ai à vous dire pour vous seule et concernant vous seule une chose secrète. Me promettez-vous de ne jamais la répéter ?

— Je vous le promets, dit Bernadette.

Le dialogue continua et entra dans un mystère profond, qu'il ne nous est ni possible ni permis de sonder.

Quoi qu'il en soit, quand cette sorte d'intimité fut établie, la Reine du Royaume éternel regarda cette petite enfant, qui la veille encore avait souffert et qui devait encore souffrir pour l'amour d'Elle, et

il lui plut de la choisir comme l'ambassadrice de l'une de ses volontés parmi les hommes.

« — Et maintenant, dit-elle à Bernadette, et maintenant allez dire aux prêtres que JE VEUX que l'on m'élève ici une Chapelle » (1). — Et, en prononçant ces mots, sa physionomie, son regard et son geste semblaient promettre qu'Elle y répandrait des grâces sans nombre.

Ayant donné cet ordre, Elle disparut; et le visage de Bernadette rentra dans l'ombre, comme, le soir, y rentre la terre, quand le soleil s'est effacé peu à peu dans les profondeurs de l'horizon.

La multitude se pressait autour de l'enfant. Tous les cœurs étaient émus. On l'interrogeait de toutes parts. On ne lui demandait point si la Vision avait eu lieu : car, au moment de l'extase, tous avaient compris, avaient eu conscience que l'Apparition était là; mais on voulait savoir les paroles qui

(1) La Vierge employa le mot *Je veux*, ainsi que le constatent les procès-verbaux officiels de la Commission d'enquête, la brochure de M. l'abbé Fourcade, secrétaire général, publiée au nom de l'Évêché et enfin *le Mandement de l'Évêque*, pièce décisive et faisant autorité.

Mettre sur les lèvres de Marie cette expression : « Allez dire aux Prêtres qu'il doit se bâtir ici une Chapelle » au lieu de « Allez dire aux Prêtres que JE VEUX que l'on m'élève ici une Chapelle », est une altération des paroles de la Sainte Vierge. Notre-Dame de Lourdes n'a point fait une prédiction : Elle a donné un ordre formel... Modifier arbitrairement ses paroles, ainsi que nous avons eu le regret de le voir faire, au mépris de tous les documents officiels, c'est dénaturer la physionomie et le caractère du message dont elle a chargé la Voyante. L'Histoire a le devoir de protester et de rétablir la vérité. (Note de l'auteur, 1879.)



avaient été prononcées. Chacun faisait effort pour approcher de l'enfant et pour l'entendre.

— Que vous a-t-Elle dit? Que vous a dit la Vision? était une question qui partait de toutes les bouches.

— Elle m'a dit deux choses, l'une pour moi seule et l'autre pour les prêtres, et je vais tout de suite vers eux, répondait Bernadette, qui avait hâte de reprendre le chemin de Lourdes pour remplir son message.

Elle s'étonnait, ce jour-là comme précédemment, que tout le monde n'entendit pas le dialogue et ne vit point la « Dame ». « La Vision parle assez haut pour qu'on l'entende, disait-elle; et moi aussi, j'élève la voix comme à l'ordinaire. » Or, durant l'extase, on remarquait bien les lèvres de l'enfant qui s'agitaient, mais c'était tout : on ne distinguait aucune parole. Dans cet état mystique, les sens sont en quelque sorte spiritualisés, et les réalités qui les frappent sont absolument imperceptibles pour les organes grossiers de notre nature déchue. Bernadette voyait et entendait, elle parlait elle-même; et cependant nul ne percevait autour d'elle, ni le son des paroles, ni le corps de l'Apparition. Bernadette était-elle dans l'erreur? Non : elle seule était dans le vrai. Elle seule, aidée du secours spirituel de la grâce extatique, apercevait momentanément ce qui échappait aux sens de tous; de même que l'astronome, aidé du secours matériel d'un télescope, contemple un instant dans les cieux

l'étoile énorme, mais lointaine, qui est invisible aux yeux du vulgaire. Hors de l'extase, elle ne voyait plus rien ; de même que, sans cet instrument d'optique qui centuple la portée de son œil, l'astronome est, à découvrir l'étoile cachée, aussi impuissant que qui que ce soit.

XXVI

Quel avait été cependant cet étrange et intime entretien, ce secret particulier dont Bernadette parlait sans en vouloir dire la nature ? Entre la Mère du Créateur souverain de la Terre et des Cieux et l'humble fille du meunier Soubirous ; entre cette Majesté rayonnante, la plus haute qui soit après celle de Dieu ; entre cette Reine suprême des Royaumes de l'Infini et la petite bergère des coteaux de Bartrès, quel secret pouvait-il y avoir ? Assurément nous n'essayerons point de le deviner, et nous considérerions comme un sacrilège d'écouter aux portes du Ciel.

Toutefois, il nous est permis de remarquer la profonde et délicate connaissance du cœur humain et la maternelle sagesse, qui déterminèrent sans doute l'Auguste Interlocutrice de Bernadette à faire précéder de quelques paroles, entièrement secrètes, la mission publique dont elle l'investissait. Favorisée aux yeux de tous de Visions merveilleuses, chargée envers les prêtres du vrai Dieu d'un message d'outre-monde, cette âme d'enfant, jusque-là si pai-

sible et si solitaire, se trouvait transportée tout à coup au centre des foules innombrables et des agitations infinies. Elle allait être en butte aux con-



tradictions des uns, aux menaces des autres, aux railleries de plusieurs, et, ce qui était bien plus dangereux pour elle, à l'enthousiasme vénération d'un grand nombre. Les jours approchaient où des multitudes l'acclameraient et se disputeraient comme des reliques saintes les lambeaux de ses vêtements ; où des personnages éminents et illustres se prosterneraient devant elle et lui demanderaient de les bénir, où un Temple magnifique s'élèverait et où des peuples entiers s'ébranleraient en pèlerinages et en processions incessantes sur la foi de sa

parole. Et c'est ainsi que cette pauvre fille du peuple était sur le point de traverser l'épreuve la plus terrible qui pût assaillir son humilité, épreuve où elle pouvait perdre à jamais sa simplicité et sa candeur, toutes ces vertus modestes et douces qui avaient germé et fleuri au sein de la solitude. Les grâces

mêmes qu'elle recevait devenaient ainsi pour elle un péril redoutable, un péril auquel plus d'une fois ont succombé des âmes d'élite, honorées des faveurs du Ciel. Saint Paul lui-même, après ses Visions, était tenté d'orgueil et avait besoin que le Mauvais Ange de la chair le souffletât pour l'empêcher de s'exalter en son cœur.

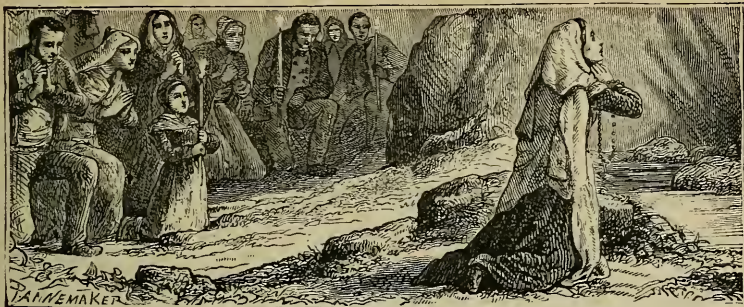
La Sainte Vierge voulait garantir cependant cette petite fille qu'elle aimait, sans permettre au Mauvais Ange d'approcher de ce lys de pureté et d'innocence, éclos aux rayons de sa grâce. Or, que fait la Mère quand un danger menace son enfant ? Elle le serre davantage et plus tendrement sur son sein et elle lui dit *tout bas*, dans le mystère d'une parole doucement murmurée en son oreille : « Ne crains rien, je suis là. » Et, si elle est obligée de le quitter un instant et de le laisser seul, elle ajoute : « Je ne m'éloigne point, je suis à deux pas de toi, ici même, et tu n'as qu'à étendre la main pour prendre la mienne. » Ainsi fit, pour Bernadette, la Mère de nous tous. Au moment où le monde et ses tentations diverses, Satan et ses pièges subtils pouvaient s'efforcer de la lui arracher, Elle voulut la faire entrer plus profondément dans son intimité ; Elle l'entoura de ses bras et la pressa plus fortement sur son cœur. Dire, — Elle, la Reine du Ciel ! — un secret à l'enfant de la terre, c'était faire tout cela : c'était élever Bernadette jusqu'à la portée de ses lèvres parlant à voix basse ; c'était fonder dans le souvenir de la petite fille un lieu de refuge inacces-

sible, un lieu de paix et d'intimité, que nul ne viendrait jamais troubler.

Un secret, confié et entendu, crée entre deux âmes le plus étroit des liens. Dire un secret, c'est donner un gage assuré d'affectueux abandon et de fidélité; c'est établir un sanctuaire fermé et comme un rendez-vous sacré entre deux cœurs. Quand quelqu'un, et surtout quelqu'un d'infiniment au-dessus de nous, nous a révélé son secret, nous ne pouvons plus douter de lui. Son amitié, par cette intime confiance, a pris en quelque sorte domicile en nous-mêmes, et il se rend par là l'hôte constant, j'allais dire, avec plus de netteté, l'habitant de notre âme. Penser à ce secret, c'est en quelque sorte serrer mystérieusement sa main et le sentir présent.

Et c'est ainsi qu'un secret confié par la Vierge à Bernadette devenait pour cette dernière la plus sûre des sauvegardes. Ce n'est point la théologie qui nous l'enseigne : c'est l'étude même du cœur humain qui le rend évident.





XXVII

Lorsque Bernadette arriva dans la ville, les flots populaires s'étaient portés en avant pour voir ce qu'elle allait faire.

L'enfant descendit la route qui traverse Lourdes et en forme la principale rue ; puis, s'arrêtant devant le mur de clôture d'un agreste jardin, elle en ouvrit la porte verte à claire-voie, et elle se dirigea vers la maison dont ce jardin dépendait (1).

La foule, par un sentiment de respect et de convenance, ne suivit pas Bernadette et demeura dans la rue.

Humble et simple, vêtue de ses pauvres habits, raccommodés en maint endroit, la tête et les épaules couvertes de son petit capulet blanc en étoffe grossière, n'ayant en un mot nul signe extérieur d'une

(1) M. le curé Peyramale, qui n'a jamais eu de Presbytère, habitait alors la maison de M. Lavigne située sur la route de Paris à Barèges, maison dont nous avons parlé dans le *Miracle du 16 septembre 1877*.

mission d'en haut, sinon peut-être ce royal manteau de l'indigence que Jésus-Christ a porté, la messagère de la divine Vierge apparue à la Grotte entra chez l'homme vénérable dans lequel se personnifiait, en ce coin de terre et pour cette enfant, l'indéfectible autorité de l'Église catholique.

Quoiqu'il fût encore de bonne heure, M. le curé de Lourdes avait déjà dit l'Office divin.

Au moment où pour la première fois il allait entendre cette pauvre bergère, si petite aux regards de la Chair et du Monde, si grande peut-être suivant le Ciel, sa mémoire lui rappela-t-elle les diverses paroles qu'il venait de prononcer, précisément ce jour-là, à l'Introït et au Graduel de la messe ? *In medio Ecclesie aperuit os ejus... Lingua ejus loquetur judicium. Lex Dei ejus in corde ipsius.* « Ses lèvres ont parlé au milieu de l'Église. Sa langue a proféré ce qui est juste. La loi de Dieu est dans son cœur » (1).

M. l'abbé Peyramale, tout en étant pleinement pénétré, comme tous les fidèles, de la possibilité des Apparitions, avait quelque peine à croire à la réalité divine de cette Vision extraordinaire qui, d'après le propos d'une enfant, se manifestait sur les rives du Gave, dans la Grotte, naguère inconnue, des Rochers Massabielle. L'aspect de l'extase l'eût convaincu sans doute ; mais il n'avait rien vu de toutes ces choses

(1) *Missel romain*. 23 février. Fête de saint Pierre Damien. Introït et Graduel de la Messe.

que par des yeux étrangers, et de grands doutes étaient en lui, d'abord sur le fait même des Apparitions, et ensuite sur leur caractère divin. L'Ange de ténèbres se transforme en effet quelquefois en Ange de Lumière, et une certaine inquiétude est légitime en ces matières. Il jugeait nécessaire d'éprouver par lui-même la sincérité de la Voyante. Aussi accueillit-il Bernadette avec une défiance, assez brusque dans l'expression, et allant même jusqu'à la sévérité.

Quoiqu'il se fût tenu, comme nous l'avons expliqué, à l'écart des événements, et qu'il n'eût, de sa vie, parlé à Bernadette, si nouvelle d'ailleurs, parmi ses ouailles, il la connaissait pourtant de vue, quelques personnes la lui ayant montrée, la veille ou l'avant veille, alors qu'elle passait dans la rue.

— N'est-ce pas toi qui es Bernadette, la fille de Soubirous, le meunier ? lui dit-il, dès que, après avoir traversé le jardin, elle se présenta devant lui.

Le prêtre éminent dont nous avons fait le portrait était, avec ses paroissiens, familier comme un père et il avait coutume de tutoyer de la sorte tous les petits enfants de son troupeau. Seulement, ce jour-là, le ton du père était sévère.

— Oui, c'est moi, Monsieur le Curé, répondit l'humble messagère de la Sainte Vierge.

— Eh bien, Bernadette, que me veux-tu ?... Que viens-tu faire ici ? reprit-il, non sans quelque rudesse et en arrêtant sur l'enfant un regard dont la froide réserve et la défiante inquisition étaient faites pour déconcerter une âme peu sûre d'elle-même.

— Monsieur le Curé, je viens de la part de la « Dame » qui m'apparaît à la Grotte de Massabielle...

— Ah ! oui ! fit le Prêtre en lui coupant la parole, tu prétends avoir des Visions et tu fais courir tout le pays avec tes histoires. Qu'est-ce que tout cela ? Que t'est-il arrivé ? Qu'est-ce donc que ces faits extraordinaires que tu affirmes et que rien ne prouve ?

Bernadette était peinée, surprise peut-être en son innocence, par l'attitude sévère et le ton presque dur qu'avait pris en la recevant M. le curé Peyramale, habituellement si bon, si paternel et si doux avec ses paroissiens, et en particulier avec les humbles et les petits.

Bernadette, le cœur un peu serré, mais sans nul trouble et avec la paisible assurance de la vérité, raconta simplement ce que le lecteur connaît déjà.

L'homme de Dieu savait être supérieur à ses préventions personnelles. Accoutumé par une longue pratique, à lire dans le fond même et par delà les surfaces, il admirait en lui-même, tandis qu'elle parlait, le caractère étonnamment vrai de cette petite paysanne, lui exposant en son rustique langage des événements aussi merveilleux. A travers ces yeux limpides, derrière ce candide visage, il apercevait l'innocence profonde de cette âme privilégiée. Il était impossible à sa noble et droite nature d'entendre un tel accent de vérité et de regarder ces traits harmonieux et purs, où tout était bon, sans se sentir intérieurement porté à croire en la parole de cette enfant.

Les incrédules eux-mêmes, nous l'avons expliqué, n'accusaient déjà plus la sincérité de la Voyante. Dans ses extases, la Vérité venue d'en haut semblait l'illuminer tout entière et entrer en elle. Dans ses récits, la Vérité semblait sortir de sa personne et rayonner, réchauffant les cœurs, et dissipant, ainsi que de vains nuages, les confuses objections de l'esprit. Cette enfant extraordinaire avait, en un mot, autour de son front, comme une auréole de sincérité, et sa parole avait le don de chasser le doute.

Quelque inébranlable et arrêté que fût le caractère de M. Peyramale, quelles que fussent sa trempe intellectuelle et sa fermeté d'âme, quelque vive que fût sa défiance, son cœur fut étrangement remué par une émotion — en apparence inexplicable — aux accents de cette Bernadette dont on parlait tant et qu'il entendait pour la première fois. Cet homme si fort se sentait vaincu par cette toute-puissante faiblesse. Toutefois, il avait trop d'empire sur lui-même, trop de prudence, pour se laisser aller à une impression qui, après tout, aurait pu le tromper. Simple particulier, il eût peut-être répondu à l'enfant : « Je te crois. » Pasteur d'un vaste troupeau, préposé à la garde de la Vérité, il avait résolu de ne se rendre qu'aux preuves palpables et visibles. Aucun muscle de son visage ne trahit son émotion intérieure. Il eut la difficile énergie de garder envers l'enfant sa physionomie rude et sévère :

— Et tu ne sais pas le nom de cette Dame?

— Non, répondit Bernadette. Elle ne m'a point dit qui elle était.

— Ceux qui te croient, reprit le Prêtre, s'imaginent que c'est la Sainte Vierge Marie. Mais sais-tu bien, ajouta-t-il d'une voix grave et vaguement menaçante, que si c'est faussement que tu affirmes la voir dans cette Grotte, tu prends le chemin de ne la jamais voir dans le Ciel. Ici, tu te prétends seule à la voir. Là-haut, si tu mens en ce monde, les autres la verront; et toi tu seras, pour ta tromperie, à jamais loin d'Elle, à jamais dans l'Enfer.

— Je ne sais point si c'est la Sainte Vierge, Monsieur le Curé, répondit l'enfant; mais je vois la Vision comme je vous vois, et Elle me parle comme vous me parlez. Et je viens vous dire, de sa part, qu'*Elle veut* qu'on lui élève une Chapelle aux Roches de Massabielle où Elle m'apparaît.

Le Curé regarda cette petite fille, lui intimant avec une si entière assurance cette demande formelle; et, malgré son émotion d'auparavant, il ne put, devant la chétive apparence de l'ambassadrice du Ciel, s'empêcher de sourire de cet étrange message. L'idée que cette enfant était dans l'illusion succéda dans son esprit à l'émotion de son cœur, et le doute reprit le dessus.

Il fit répéter à Bernadette les termes mêmes qu'avait employés la Dame de la Grotte.

— Après m'avoir confié le secret qui me concerne et que je ne puis révéler, elle a ajouté : « Et maintenant, allez dire aux prêtres que *Je veux* que l'on me bâtisse ici une Chapelle. »

Le Doyen de Lourdes garda un instant le silence. « Après tout, songeait-il, c'est possible ! » Et cette pensée que la Mère de Dieu lui envoyait, à lui, pauvre prêtre inconnu, un message direct, le remplissait d'agitation et de trouble. Puis, il arrêta ses yeux sur l'enfant et se demandait : « Où donc est la garantie de cette petite fille, et qu'est-ce qui me démontre qu'elle n'est pas le jouet d'une erreur ? »

— Si la « Dame » dont tu me parles est vraiment la Reine du Ciel, répondit-il, je serai heureux, dans la mesure de mes forces, de contribuer à lui faire élever une Chapelle ; mais ta parole n'est pas une certitude. Rien ne m'oblige à te croire. Je ne sais qui est cette « Dame, » et, avant de m'occuper de ce qu'elle désire, je veux savoir si elle y a droit. Demande-lui, par conséquent, de me donner quelque preuve de sa puissance.

La fenêtre était ouverte, et le regard du prêtre, plongeant sur le jardin, apercevait la végétation arrêtée et la mort momentanée que donnent aux plantes les frimas de l'hiver.

— L'Apparition, me racontes-tu, a sous ses pieds un rosier sauvage, un églantier qui sort des Roches. Nous sommes au mois de février. Dis-lui de ma part que, si elle veut la Chapelle, elle fasse fleurir le rosier.



Et il congédia l'enfant.

On n'avait pas tardé à savoir dans tous ses détails ce dialogue entre Bernadette, messagère du Monde

invisible, et le Prêtre, vénéré de tous, qui était, à cette époque, Curé de la ville de Lourdes.

— Il l'a mal reçue, disaient avec joie les philosophes et les savants : il a trop de raison pour croire aux rêveries d'une hallucinée, et il s'est tiré avec infiniment d'esprit d'une situation difficile. D'un côté, donner son assentiment à de telles folies était un parti absolument inacceptable pour un homme d'une si ferme raison et d'une si droite conscience ; de l'autre, opposer à tout cela une négation pure et simple, c'était se mettre à dos toute cette multitude fanatisée. Au lieu d'échouer contre ce double écueil, au lieu de se laisser prendre dans les cornes de ce dilemme, il s'échappe tranquillement de la difficulté ; et, sans aller directement contre la croyance populaire, il demande très finement une preuve visible, palpable, certaine, de l'Apparition, un Miracle en un mot, c'est-à-dire l'impossible. Il condamne le mensonge ou l'illusion à se réfuter d'eux-mêmes, et, avec l'épine d'un rosier sauvage, il fait crever ce gros ballon. C'est fort bien trouvé !

Jacomet, M. Dutour et leurs amis se réjouissaient de cette mise en demeure signifiée à l'Être invisible de la Grotte. « L'Apparition est sommée de montrer son passeport » était un mot qu'on répétait en riant dans les parages officiels...

— L'égantier fleurira, disaient les plus fermes parmi les croyants, ceux qui étaient encore sous l'impression du spectacle de Bernadette en extase.

Un grand nombre, tout en ayant foi en l'Apparition, redoutaient une épreuve. Le cœur de l'homme

est ainsi fait, et le centenier de l'Évangile parlait pour la plupart d'entre nous quand il disait : *Credo, Domine : adjuva incredulitatem meam*. « Je crois, Seigneur : venez en aide à mon incrédulité ! »

Les uns et les autres attendaient avec impatience la journée du lendemain.

XXVIII

Parmi ceux qu'un dédain transcendant de la Superstition avait empêchés jusque-là de se mêler, pour examiner les choses, aux flots de la multitude, plusieurs résolurent de se trouver désormais à la Grotte, afin d'assister à la déception populaire. L'un d'eux était M. Estrade, ce Receveur des Contributions indirectes dont nous avons parlé et qui avait assisté, chez M. Jacomet, à l'interrogatoire de la Voyante. Il avait été alors, on s'en souvient, vivement frappé par l'étrange accent de sincérité de Bernadette,



et, ne pouvant mettre en doute la bonne foi de l'enfant, il avait attribué sa pleine assurance aux suites d'une hallucination. Parfois cependant, cette impression première s'éloignant, il inclinait vers la solution de Jacomet, lequel continuait à ne voir là-dedans qu'une comédie très habile et un miracle de fourberie. Sa philosophie, très ferme d'ailleurs en ses principes, oscillait entre ces deux explications, les seules possibles selon lui. Son mépris pour ces extravagances mystiques et ces impostures était tel qu'il s'était fait jusqu'à ce moment malgré sa secrète curiosité, un point d'honneur de ne pas aller aux Roches Massabielle. Il se décida néanmoins ce jour-là à s'y rendre, — un peu pour assister à un spectacle bizarre, — un peu pour observer, — un peu aussi par complaisance, pour accompagner sa sœur, très émue de ces récits, et quelques dames du voisinage. Il nous a lui-même raconté ses impressions peu suspectes.

« J'arrivai, nous dit-il, très disposé à examiner, et, pour tout avouer, à bien me réjouir et à rire, m'attendant à une comédie ou à des singularités grotesques. Un peuple immense s'amassait peu à peu autour de ces roches sauvages. J'admirais la simplicité de tant de niais, et je souriais en moi-même de la crédulité d'une foule de bonnes femmes qui se tenaient béatement à genoux devant les rochers.

« Nous étions venus de très bon matin, et, grâce à mes coudes, je pus, sans trop de difficulté, me placer au premier rang.

« A l'heure accoutumée, vers le lever du soleil,

Bernadette arriva. J'étais près d'elle. Je remarquai en ses traits enfantins ce caractère de douceur, d'innocence et de tranquillité profonde qui m'avait frappé quelques jours auparavant chez le Commissaire. Elle se mit à genoux, naturellement, sans ostentation et sans embarras, sans trouble, sans préoccupation de la foule qui l'entourait, absolument comme si elle eût été seule, loin de tout regard humain, dans une église ou dans un bois désert. Elle tira son chapelet et commença à prier. Bientôt son regard parut recevoir et refléter une lumière inconnue : il devint fixe et s'arrêta émerveillé, ravi, radieux de bonheur, sur l'ouverture du Rocher.

« J'y portai aussitôt les yeux, et je ne vis, moi, rien autre chose, absolument rien, que les branches dépouillées de l'églantier.

« Et cependant, que vous dirai-je ? Devant la transfiguration de l'enfant, toutes mes préventions antérieures, toutes mes objections philosophiques, toutes mes négations préconçues tombèrent tout à coup et firent place à un sentiment extraordinaire qui s'empara de moi, malgré moi. J'eus la certitude, j'eus l'irrésistible intuition qu'un Être mystérieux se trouvait là. Mes yeux ne le voyaient point ; mais mon âme, mais celle des innombrables spectateurs de cette heure solennelle le voyaient comme moi avec la lumière intime de l'évidence. Oui, je l'atteste, un Être divin était là. Subitement et complètement transfigurée, Bernadette n'était plus Bernadette. C'était un ange du ciel, plongé dans d'inénarrables ravissements. Elle n'avait plus le

même visage : une autre intelligence, une autre vie, j'allais dire une autre âme s'y peignait. Elle ne se ressemblait plus à elle-même, et il semblait que ce fût une autre personne. Son attitude, ses moindres gestes, la manière, par exemple, dont elle faisait le signe de la Croix, avaient une noblesse, une dignité, une grandeur plus qu'humaines. Elle ouvrait de grands yeux insatiables de voir, des yeux béants et presque immobiles ; elle craignait, ce semble, de baisser la paupière et de perdre un seul instant la vue ravissante de la merveille qu'elle contemplait. Elle souriait à cet Être invisible, et tout cela donnait bien l'idée de l'extase et de la béatitude.

« Je n'étais pas moins ému que les autres spectateurs. Comme eux, je retenais mon haleine, pour tâcher d'entendre le colloque qui s'était établi entre la Vision et l'enfant. Celle-ci écoutait avec l'expression du respect le plus profond, ou pour mieux dire, de l'adoration la plus absolue, mêlée à un amour sans limites et aux plus doux des ravissements. Quelquefois cependant une teinte de tristesse passait sur son visage, mais l'expression habituelle était celle d'une grande joie. J'observai que, par instants, elle ne respirait plus.

« Durant tout ce temps, elle avait son chapelet à la main, tantôt immobile (car parfois elle paraissait l'oublier pour s'abîmer dans la contemplation de l'Être divin), tantôt glissant plus ou moins régulièrement entre ses doigts. Chacun de ses mouvements était en parfait accord avec sa physionomie, qui exprimait tour à tour l'admiration, la prière, la joie.

Elle faisait par intervalles ces signes de Croix si pieux, si nobles, si empreints de puissance, dont je viens de parler. Si, dans le Ciel, on fait des signes de Croix, ils sont assurément semblables à ceux de Bernadette en extase. Ce geste de l'enfant, tout restreint qu'il était, semblait en quelque sorte embrasser l'infini.

« A un certain moment, Bernadette s'avança en marchant sur les genoux du point où elle priait, c'est-à-dire des bords du ruisseau jusqu'au fond de la Grotte. Il y a environ dix à douze mètres. Pendant qu'elle montait cette pente un peu abrupte, les personnes qui étaient sur son passage l'entendirent très distinctement prononcer ces paroles : « Pénitence ! pénitence ! pénitence ! »

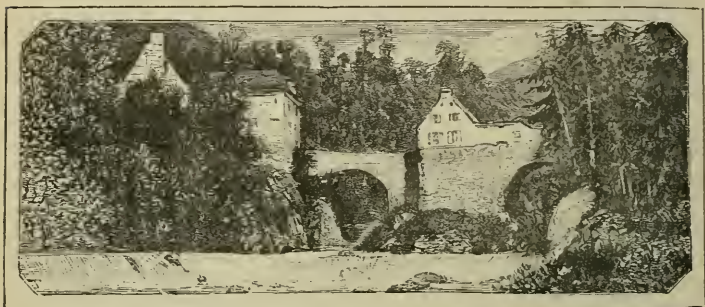
« Quelques instants après elle se leva, et reprit le chemin de la ville au milieu de la foule. C'était une pauvre fille en haillons qui semblait n'avoir eu que la part commune à ce spectacle surprenant. »

Durant toute cette scène cependant le rosier sauvage n'avait point fleuri. Ses branches dénudées et sans charme serpentaient immobiles le long du rocher, et c'était en vain que la multitude avait attendu le miracle embaumé et charmant qu'avait demandé le premier Pasteur de la ville.

Circonstance digne de remarque ! la croyance des fidèles en fut peu ébranlée ; et, malgré cette apparente protestation de la matière inanimée contre toute puissance surnaturelle, plusieurs hommes considérables, entre autres celui dont nous venons

de rapporter le récit, se sentirent convertis à la foi par le spectacle inouï de la transfiguration de la Voyante.

La foule, comme toujours, examinait la Grotte en tous sens après la fin de l'extase et le départ de l'enfant. M. Estrade l'explora ainsi que tout le monde avec le plus grand soin. Chacun cherchait à y voir quelque chose d'extraordinaire; mais rien



PONT DE LA GRANDE RUE A LOURDES

n'y frappait les yeux. C'était une cavité vulgaire dans une roche dure et sur un sol partout desséché, sauf à l'entrée et à l'ouest, quand les longues pluies ou les orages y faisaient pénétrer une humidité fugitive.

XXIX

— Eh bien, l'as-tu vue encore aujourd'hui, et que t'a-t-elle répondu? demanda le Curé de Lourdes, lorsque Bernadette se présenta chez lui en revenant de la Grotte.

— J'ai vu la Vision, et je lui ai dit : « M. le

Curé vous demande de donner quelques preuves, par exemple de faire fleurir le rosier qui est sous vos pieds, parce que ma parole ne suffit pas aux prêtres et qu'ils ne veulent pas s'en rapporter à moi. » Alors Elle a souri, mais sans parler. Puis Elle m'a dit de prier pour les pécheurs et m'a commandé de monter jusqu'au fond de la Grotte. Et Elle a crié par trois fois les mots : « Pénitence ! pénitence ! pénitence ! » que j'ai répétés en me traînant sur mes genoux jusqu'au fond de la Grotte. Là, Elle m'a révélé encore un second secret qui m'est personnel. Puis, Elle a disparu.

— Et qu'est-ce que tu as trouvé au fond de la Grotte ?

— J'ai regardé après qu'Elle a disparu (car pendant qu'Elle est là je ne fais attention qu'à Elle, et Elle m'absorbe), et je n'ai vu que le rocher, et par terre quelques brins d'herbe qui poussaient au milieu de la poussière.

Le Curé demeura songeur.

— Attendons, se dit-il.

Le soir, M. l'abbé Peyramale racontait cette entrevue aux vicaires de Lourdes et à quelques ecclésiastiques des environs. Ils plaisantèrent leur Doyen sur le peu de succès de sa demande.

— Si c'est la Sainte Vierge, très cher maître, lui disait-on, ce sourire, en entendant votre requête, nous semble fâcheux pour vous ; et une ironie, venant de si haut, nous paraît inquiétante.

Le Curé se tira de cet argument avec sa présence d'esprit accoutumée :

— Ce sourire est en ma faveur, répondit-il. La Sainte Vierge n'est pas moqueuse. Si j'avais mal parlé, elle n'aurait pas souri ; elle se serait apitoyée sur mes raisons. Elle a souri : donc elle approuve.

XXX

Il y avait certainement du vrai dans la fine repartie de l'abbé Peyramale, mais peut-être un peu moins qu'il ne le pensait. Certes, si en ce moment, avec sa sagacité profonde et sa hauteur d'âme, il eût mûrement réfléchi aux paroles qu'avait prononcées, peu de temps après avoir souri, la céleste Apparition, il eût compris ce que signifiait ce sourire que la pauvre enfant, favorisée de telles visions, était impuissante à interpréter.

« Prier pour les pécheurs ; faire pénitence ; gravir à genoux la pente escarpée et pénible qui va, des ondes rapides et tumultueuses du torrent, au Roc immuable sur lequel doit se fonder un des sanctuaires de l'Église », tels avaient été les ordres de l'Apparition à la suite de la requête de l'enfant, telle avait été sa réponse à la demande de faire fleurir le rosier sauvage, tel avait été, en sa propre bouche, le très clair commentaire de son sourire. Qui ne voit, en y réfléchissant, le sens admirable de cette réponse symbolique ?

« — Eh quoi ? alors que je suis la Mère du Dieu sauveur, la Mère de ce Jésus qui a passé en faisant le bien et en consolant les affligés, n'y a-t-il à solli-

citer de moi, pour preuve de ma puissance, que l'oiseuse et fragile merveille que feront d'eux-mêmes d'ici à quelques jours les rayons de mon serviteur le Soleil ? Quand la multitude des pécheurs, indifférents ou hostiles à la Loi de Dieu, couvre la surface du globe ; quand les peuples, coupables ou égarés, se désaltèrent aux fleuves empoisonnés de ce monde, à ces torrents troublés qui courent aux abîmes ; quand ils ont, avant tout, besoin de monter à genoux le rude chemin qui sépare de la vie immuable de l'esprit la vie fuyante et agitée de la chair ; quand le salut de tant de malheureux et la guérison de tant de malades sont la préoccupation constante de mon cœur maternel, n'ai-je pas à donner de meilleurs témoignages de mon Pouvoir et de ma Bonté que de faire fleurir les roses en plein hiver ? Et est-ce donc pour un si vain amusement que j'apparais à une jeune fille de la terre et que j'ouvre devant elle mes mains pleines de grâces ? »

Tel était, ce nous semble, autant qu'il est permis à un misérable homme de pénétrer et d'interpréter de si hauts mystères, le sens profond de ce sourire et de ces ordres par lesquels la Mère du genre humain répondit à la demande du Pasteur de Lourdes. Dieu ne daigne pas, surtout en des temps nécessaires et mauvais, amuser en quelque sorte sa toute-puissance à des prodiges frivoles qui ne frappent que les yeux, à des signes éphémères qui se flétriraient du matin au soir et qu'emporterait le premier souffle du vent : Dieu entend faire des œuvres utiles et bonnes, et ses miracles sont toujours des

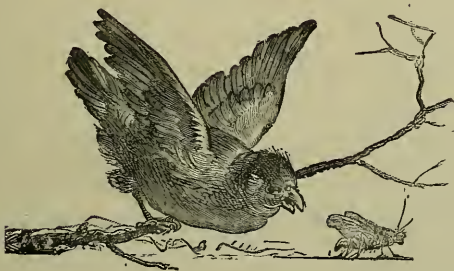
bienfaits. Quand il veut fonder quelque chose d'éternel, il l'appuie tout d'abord sur une preuve éternelle, que les siècles ne pourront entamer.

Que signifiait cependant cet ordre donné à Bernadette de monter à genoux le sol de la Grotte jusqu'au moment où elle fût arrêtée par l'escarpement du rocher desséché ? Nul ne le savait ; et devant cette roche aride personne ne songeait que, depuis que la Synagogue s'est suicidée en croyant tuer Jésus, la baguette de Moïse a passé en héritage au peuple chrétien.

M. le Curé de Lourdes, malgré sa haute portée, ne vit donc point tout d'abord, pas plus que les simples Fidèles, ce que l'avenir devait rendre évident. Le doute très accentué qu'il y avait au fond de lui-même sur la réalité de l'Apparition l'empêchait de méditer avec un soin attentif ces diverses circonstances et d'y arrêter ce clair regard qu'il avait coutume de jeter sur les choses de Dieu.

Bien qu'ils fussent quelque peu déconcertés en présence des conversions opérées le jour même aux Roches Massabielle par l'éclat extraordinaire de la transfiguration de Bernadette, les Libres Penseurs du lieu triomphaient singulièrement de l'échec éprouvé par les croyants, au sujet de la preuve gracieuse et fleurie, demandée par M. le curé Peyramale. Ils louaient ce dernier plus encore que la veille d'avoir exigé un miracle : « Jacomet, disait-on, a été maladroit en voulant tuer l'Apparition : le

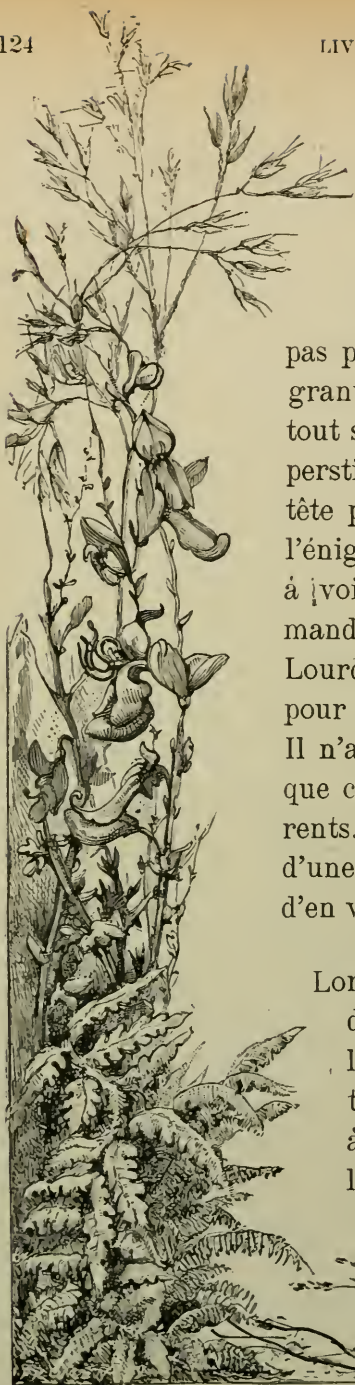
Curé, bien plus habile, la force à se tuer elle-même ». Incapables de comprendre la loyale simplicité de cette impartiale sagesse, qui, sans doute, voulait des preuves avant de croire, mais aussi avant de nier, ils appelaient ruse ce qui était prudence, et ils voyaient un piège dans la naïve prière d'une âme droite, en quête de la vérité. Peu s'en fallait vraiment que ces messieurs ne décernassent en cette occasion au vénérable pasteur de Lourdes la gloire, très grande peut-être, mais à coup sûr fort imméritée, de le compter comme un des leurs.



XXXI

L'honorable M. Jacomet paraissait cependant s'en vouloir de n'avoir pas pris la fourberie en flagrant délit et détruit, à lui tout seul, cette naissante superstition. Il se creusait la tête pour deviner le mot de l'énigme : car il commençait à voir clairement, par la demande même du Curé de Lourdes, que le Clergé n'était pour rien dans cette affaire. Il n'avait donc en face de lui que cette petite fille et ses parents. Il ne doutait point, d'une façon ou d'une autre, d'en venir enfin à bout.

Lorsque par hasard Bernadette sortait dans la rue, la foule s'empressait autour d'elle; on l'arrêtait à tout pas; chacun voulait ouïr de sa bouche le détail des Apparitions



Plusieurs au nombre desquels M. Dufo, avocat, un des hommes éminents de ce pays, la firent appeler et l'interrogèrent. Ils ne résistèrent pas à la secrète puissance que la Vérité vivante mettait en ses paroles.

Beaucoup de personnes allèrent dans la journée chez les Soubirous pour se rendre compte par elles-mêmes des récits de Bernadette. Elle se prêtait en toute candeur et complaisance à ces incessantes interrogations : témoigner de ce qu'elle avait vu et entendu constituait désormais pour elle sa fonction particulière et son devoir.

Dans un coin de la pièce où l'on pénétrait, une petite chapelle, ornée de fleurs, de médailles, d'images pieuses, et surmontée d'une statue de la Vierge, présentait une apparence de luxe et attestait la piété de cette famille. Tout le reste de la chambre offrait le plus douloureux dénûment : un grabat, quelques mauvaises chaises, une table boiteuse, formaient tout l'ameublement de ce logis, où l'on venait s'informer des splendides secrets du ciel. La plupart des visiteurs étaient frappés et émus par la vue de cette extrême indigence écrite sur toutes choses, et ne résistaient pas à la douce tentation de laisser quelque souvenir, quelque aumône à ces pauvres gens. Mais l'enfant et les parents refusaient toujours, et de telle façon qu'on ne pouvait insister.

Parmi ces visiteurs, plusieurs étaient étrangers à la ville. L'un de ces derniers se présenta un soir, alors que le va-et-vient de la journée était un peu

calmé, et qu'il n'y avait plus là qu'une voisine assise au foyer. Il interrogea soigneusement Bernadette, voulant qu'elle n'omît aucun détail, et paraissant prendre un intérêt extraordinaire au récit de l'enfant. Son enthousiasme et sa foi se trahissaient à chaque instant par des exclamations pleines d'attendrissement. Il félicita Bernadette d'avoir reçu une si grande faveur du ciel, puis il s'apitoya sur la misère dont il voyait les marques autour de lui.

— Je suis riche, dit-il, permettez-moi de vous venir en aide.

Et sa main déposa sur la table une bourse qu'il entr'ouvrit et qu'il laissa voir pleine d'or.

La rougeur de l'indignation monta au visage de Bernadette.

— Je ne veux rien, Monsieur, fit-elle vivement. Reprenez cela.

Et elle repoussa vers l'inconnu la bourse déposée sur la table.

— Ce n'est point pour vous, mon enfant, c'est pour vos parents qui sont dans le besoin, et que vous ne pouvez vouloir m'empêcher de secourir.

— Ni Bernadette ni nous, nous ne voulons rien, dirent le père et la mère.

— Vous êtes pauvres, continua l'étranger en insistant. Je vous ai dérangés, je m'intéresse à vous. C'est donc par orgueil que vous refusez ?

— Non, Monsieur ; mais nous ne voulons rien recevoir, absolument rien. Rempportez votre or.

L'inconnu reprit sa bourse et sortit, ne parvenant

point à dissimuler une physionomie des plus contrariées.

D'où venait cet homme et qui était-il? Était-ce un bienfaiteur compatissant? Était-ce un tentateur habile? Nous l'ignorons. — La police était si bien faite à Lourdes, que M. Jacomet, plus heureux que nous, savait peut-être ce secret, et mieux que tout autre connaissait le mot de l'énigme.

Donc, si par un de ces hasards, comme il s'en rencontre parfois dans les affaires de police, le très retors Commissaire apprit le soir même les détails de cette scène entre Bernadette et ce mystérieux étranger, il dut se dire que les pièges et les tentations étaient aussi inutiles contre cette enfant extraordinaire que les paroles captieuses et les menaces violentes. Le nœud de cette situation devenait de plus en plus inextricable pour ce personnage si profondément habile pourtant, et si expert dans tout ce qui était purement humain. Si l'impossibilité de faire naître la moindre contradiction dans le récit de Bernadette l'avait surpris, son désintéressement absolu, sa fermeté à repousser une bourse d'or ne pouvait que le plonger dans la stupeur.

Une telle conduite cependant se fût expliquée à la rigueur pour la sagesse policière, si la demande faite par le Curé, d'une preuve visible, d'un prodige aussi irréalisable que la floraison du rosier sauvage en hiver, n'eût montré avec la dernière évidence que le Clergé n'était point caché derrière la Voyante. Mais Bernadette et ses parents, réduits

à eux-mêmes, pauvres, dans le besoin, manquant de pain, et ne tirant aucun profit de l'enthousiasme et de la crédulité populaires, c'était là, pour le Commissaire, un phénomène entièrement inconcevable.

La petite fille avait-elle inventé son imposture pour attirer autour d'elle un vain bruit ? Mais, outre que de telles ambitions paraissent peu probables dans une humble gardeuse de brebis, comment expliquer l'indestructible unité de son récit, comment expliquer que son désintéressement s'étendit jusqu'aux membres de sa famille, tous si indigents et par suite très tentés probablement d'exploiter la foi aveugle des multitudes ?

M. Jacomet n'était pas homme à reculer pour quelques objections insolubles, et il attendait avec confiance les événements, ne doutant nullement qu'il ne lui réservassent un triomphe d'autant plus glorieux qu'il aurait été, dès l'abord, plus hérissé de difficultés et d'obstacles.

XXXII

La nuit avait mis fin aux agitations de tant d'esprits si divers, les uns croyant à la réalité de l'Apparition, d'autres niant résolûment, beaucoup restant dans le doute. L'aurore allait se lever, et l'Église universelle, sur toute la surface du globe, murmurait au fond des Temples, dans le silence des Presbytères déserts, dans l'ombre peuplée des Cloi-

tres, sous la voûte des Abbayes, des Monastères et des Couvents, ces paroles du Psalmiste dans l'office des Matines : *Tu es Deus qui facis mirabilia. Notam fecisti in populis virtutem tuam...* Viderunt te aquæ, Deus, viderunt te aquæ, et timuerunt, et turbatae sunt abyssi. « Vous êtes le Dieu qui faites des merveilles. Vous avez montré votre puissance au milieu des multitudes... *Les eaux vous ont aperçu, Seigneur, les eaux vous ont aperçu* ; et elles ont tressailli en votre présence, et les abîmes en ont été troublés » (1).

Bernadette, arrivée devant les Roches Massabielle, venait de s'agenouiller.

Une multitude immense l'avait précédée à la Grotte et se pressait autour d'elle. Bien qu'il y eût là bon nombre de sceptiques, de négateurs et de simples curieux, un religieux silence s'était fait tout à coup dès qu'on avait aperçu l'enfant. Un frisson, une commotion étrange avait passé sur cette foule. Tous, par un instinct unanime, les incrédules comme les croyants, s'étaient découvert le front. Plusieurs s'étaient agenouillés en même temps que la fille du meunier.

En ce moment l'Apparition divine se manifestait à Bernadette, ravie soudainement en son extase merveilleuse. Comme toujours, la Vierge lumineuse se tenait dans l'excavation ovale du rocher, et ses pieds foulaient le rosier sauvage.

(1) *Ordo* de 1858, 25 février. Jeudi de la 1^{re} semaine de Carême. Office de Matines. Ps. LXXVI.

Bernadette la contemplait avec un sentiment d'amour indicible, un sentiment doux et profond, qui inondait son âme de délices, sans troubler en rien son esprit et sans lui faire oublier qu'elle était encore sur la terre.

La Mère de Dieu aimait cette enfant innocente. Elle voulut, par une intimité de plus en plus étroite, la presser davantage sur sa poitrine ; Elle voulut fortifier encore le lien qui l'unissait à l'humble bergère, afin que cette dernière, au milieu des agitations de ce monde, sentît, à tout instant, en elle-même, que la Reine des cieux la tenait invisiblement par la main.

— Je veux vous confier, dit-Elle, toujours pour vous seule et concernant vous seule, un dernier secret que, pas plus que les deux autres, vous ne révélez à personne.

Nous avons exposé plus haut les raisons profondes qui faisaient, de ces confidences intimes, la future sauvegarde de Bernadette, parmi les périls moraux auxquels les faveurs extraordinaires dont elle était l'objet pouvaient évidemment l'exposer. Par ce triple secret, la Vierge revêtait sa messagère comme d'une triple armure contre les dangers et les tentations de la vie.

Bernadette, en la joie de son cœur, écoutait cependant l'ineffable musique de cette parole si douce, si maternelle et si tendre, qui charmait, il y a dix-huit cents ans, les oreilles filiales de l'Enfant Dieu.

— Et maintenant, reprit la Vierge après un si-

lence, allez boire et vous laver à la fontaine, et mangez l'herbe qui pousse à côté.

Bernadette, à ce mot de « fontaine », regarda autour d'elle. Nulle source n'existait et n'avait jamais existé en ce lieu. L'enfant, sans perdre la Vierge de vue, se dirigea donc tout naturellement vers le ruisseau qui coulait devant la Grotte et qui allait, à travers les cailloux et les roches brisées, rejoindre le Gave à quelques pas plus loin.

Une parole et un geste de l'Apparition l'arrêtèrent dans sa marche :

— N'allez point là, disait la Vierge : je n'ai point dit d'y boire ; allez à la Fontaine, elle est ici.

Et, étendant sa main, cette main délicate et puissante à laquelle la nature est soumise, Elle montra du doigt à l'enfant, au côté droit de la Grotte, ce même coin desséché vers lequel, la veille au matin, Elle l'avait déjà fait monter à genoux.

Bien qu'elle ne vit à l'endroit indiqué rien qui semblât avoir rapport aux paroles de l'Être divin, Bernadette obéit à l'ordre de la Vision céleste.

La voûte de la Grotte allait en s'abaissant ; la petite fille gravit sur ses genoux l'espace qu'elle avait à parcourir.

Arrivée au terme, elle n'aperçut devant elle nulle apparence de fontaine. Tout contre le roc poussaient çà et là quelques touffes de cette herbe, de la famille des Saxifragées, que l'on nomme la *Dorine*.

Soit sur un nouveau signe de l'Apparition, soit par un mouvement intérieur de son âme, Berna-

dette, avec cette foi simple qui plaît tant au cœur de Dieu, se baissa, et, grattant le sol de ses doigts, se mit à creuser la terre.

Les innombrables spectateurs de cette scène, n'entendant ni ne voyant l'Apparition, ne savaient que penser du singulier travail de l'enfant. Déjà plusieurs commençaient à sourire et à croire à quelque dérangement dans le cerveau de la pauvre bergère. Qu'il faut peu de chose pour ébranler la foi !

Tout à coup le fond de cette petite cavité creusée par l'enfant devint humide. Arrivant de profondeurs inconnues, à travers les roches de marbre et les épaisseurs du sol, une eau mystérieuse se mit à sourdre goutte à goutte sous les mains de Bernadette et à remplir ce creux, de la grandeur d'un verre, qu'elle avait achevé de former.

Cette eau nouvelle venue, se mêlant à la terre brisée, ne faisait tout d'abord que de la boue. Bernadette, par trois fois, essaya de porter à ses lèvres ce liquide bourbeux ; mais, par trois fois, son dégoût fut si fort qu'elle le rejeta sans se sentir la force de l'avaler. Cependant elle voulait, avant tout, obéir à l'Apparition rayonnante qui dominait cette scène étrange ; et à la quatrième fois, dans un suprême effort, elle surmonta sa répugnance. Elle but, elle se lava, elle mangea une pincée de la plante champêtre qui poussait au pied du rocher.

En ce moment l'eau de la Source franchit les bords du petit réservoir creusé par l'enfant, et se

mit à couler en un mince filet, plus exigü peut-être qu'une paille, vers la foule qui se pressait sur le devant de la Grotte.

Ce filet était si minime que, pendant un long temps, c'est-à-dire jusqu'à la fin de ce jour, la terre desséchée l'absorba tout entier au passage, et qu'on ne devinait sa marche progressive que par le ruban humide tracé sur le sol, et qui, s'allongeant peu à peu, s'avavançait avec une lenteur extrême dans la direction du ruisseau et du Gave.

Quand Bernadette eut accompli, ainsi que nous venons de le raconter, tous les ordres qu'elle avait reçus, la Vierge arrêta sur elle un regard satisfait, et, un instant après, Elle disparut à ses yeux.

L'émotion de la multitude fut grande devant ce prodige. Dès que Bernadette fut sortie de l'extase, on se précipita vers la Grotte. Chacun voulait voir de ses yeux le creux où l'eau avait surgi sous la main de l'enfant. Chacun voulait y plonger son mouchoir et en porter une goutte à ses lèvres. De sorte que cette source naissante, dont on agrandissait peu à peu le terreux réservoir, prit bientôt l'aspect d'une flaque de boue liquide. La Source cependant, à mesure qu'on y puisait, devenait de plus en plus abondante. L'orifice par où elle arrivait des abîmes s'élargissait insensiblement.

— C'est de l'eau qui aura suinté par hasard du rocher dans les temps pluvieux, et qui, par hasard aussi, aura formé sous le sol un petit amas intérieur que l'enfant aura découvert, toujours par

hasard, en grattant la terre, dirent les savants de Lourdes.

Et les philosophes se contentèrent de cette explication.

Le lendemain, poussée des mystérieuses profondeurs par une puissance inconnue et grandissant à vue d'œil, la Source sortait du sol nu par un jaillissement de plus en plus fort. Elle coulait déjà de la grosseur du doigt. Toutefois, le travail intérieur qu'elle opérait à travers la terre pour se frayer son premier passage la rendait encore boueuse. Ce fut seulement au bout de quelques jours qu'après avoir augmenté en quelque sorte d'heure en heure, elle cessa de croître et devint absolument limpide. Elle s'échappa dès lors par un jet très considérable, qui avait à peu près la grosseur du bras d'un enfant. — N'anticipons point pourtant sur les événements, et continuons de les suivre jour par jour, comme nous l'avons fait jusqu'ici.

Reprenons-les au point où nous les avons laissés, c'est-à-dire au jeudi matin, 25 février, vers sept heures.

XXXIII

Précisément à cette heure-là, à l'instant où la Source, comme un premier témoignage divin, jaillissait doucement, mais irrésistiblement, sous la main de la Voyante, la philosophie de Lourdes publiait sur les événements de la Grotte un nouvel

article dans le journal libre penseur de la localité.

Le *Lavedan*, que nous avons déjà cité, sortait des presses et se distribuait en ville, juste au moment où la foule émerveillée revenait des Roches Massabielle.

Or, dans cet article, pas plus que dans le précédent, pas plus que dans aucune des descriptions écrites à cette époque, il n'était question qu'une source existât dans la Grotte. Et, de la sorte, l'incrédulité paralysait par avance l'affirmation audacieuse sur laquelle, après un certain temps, les Libres Penseurs pourraient être tentés de se rejeter, en disant que la Source avait toujours coulé là. La Providence voulait qu'en dehors du témoignage public, on pût leur opposer leurs propres articles, leurs propres publications imprimées, datées, authentiques, irréfutables. Si, avant le 25 février, avant la scène dont nous venons de faire le récit, avant l'ordre et l'indication donnés par la Vierge à Bernadette en extase, il y avait eu là ces belles eaux jaillissantes qui existent aujourd'hui, comment donc vos journaux, dont les yeux étaient si ouverts, dont les détails étaient parfois si minutieux, n'ont-ils pas aperçu cette Source puissante et n'en ont-ils jamais fait mention ? Nous mettons au défi la Libre Pensée de produire un seul document, — nous disons un seul, — parlant de Source ou même d'eau avant l'époque où la Vierge ordonna et où la Nature obéit.

XXXIV

L'émotion populaire avait pris des proportions considérables. Bernadette était acclamée quand elle passait, et la pauvre enfant rentrait en toute hâte chez elle pour échapper à ces ovations. Cette âme humble, qui avait vécu jusque-là ignorée, dans le silence et dans la solitude, se trouvait tout à coup placée en pleine lumière, au milieu du tumulte et de la foule, sur le piédestal de la renommée. Cette gloire, que tant d'autres recherchent, était pour elle le plus cruel des martyres. Ses moindres paroles étaient commentées, discutées, admirées, repoussées, bafouées, livrées en un mot aux souffles divers des disputes humaines. Et c'est alors qu'elle goûtait l'intime joie de n'avoir pas tout à dire, et de trouver, dans les trois secrets que lui avait révélés la Vierge, comme un sanctuaire réservé où elle pouvait, en toute paix, retirer son cœur et le rafraîchir dans l'ombre de ce mystère et dans le charme de cette intimité avec la Reine du ciel. Un avenir était proche où cette épreuve de la popularité allait grandir encore.

Ainsi que nous l'avons raconté tout à l'heure, le jaillissement de la Source avait eu lieu vers le lever du soleil, en présence d'une foule nombreuse. C'était le 25 février, un jeudi, le troisième du mois, jour de grand marché à Tarbes. La nouvelle de l'événement merveilleux qui s'était produit le matin aux

Roches Massabielle fut donc portée au chef-lieu par une multitude de témoins oculaires, et répandue dès le soir même dans tout le département jusqu'aux villes les plus proches des départements voisins. Le mouvement extraordinaire qui depuis une huitaine attirait à Lourdes tant de pèlerins et de curieux, prit dès ce moment un développement inouï.

Un grand nombre de visiteurs vinrent coucher à Lourdes pour s'y trouver le lendemain ; d'autres marchèrent toute la nuit : et, aux premiers rayons de l'aube, à l'heure où Bernadette avait coutume d'arriver, cinq à six mille personnes se pressant sur les rives du Gave, sur les tertres et sur les rochers, campaient aux abords de la Grotte. La Source, plus abondante que la veille, était déjà considérable.

Quand la Voyante, toute simple et paisible au milieu de cette agitation, se présenta pour prier, les populations s'écrièrent : « Voilà la Sainte ! voilà la Sainte ! » Plusieurs cherchaient à toucher ses vêtements, considérant comme sacré tout objet qui appartenait à cette privilégiée du Seigneur.

La Mère des humbles et des petits ne voulait point cependant que ce cœur innocent succombât à la tentation de la vaine gloire, et que Bernadette pût s'enorgueillir un instant des faveurs singulières dont elle était l'objet. Il était bon que l'enfant, saluée de tous côtés par ces acclamations, sentît qu'elle n'était rien, et qu'elle constatât une fois de plus son impuissance à évoquer par elle-même la Vision divine. Vainement elle pria. On ne vit point se

répandre sur ses traits l'éclat surhumain de l'extase ; et quand elle se releva, après sa longue prière, elle répondit avec tristesse aux interrogations dont on l'entourait, que la Vision d'en haut n'était point apparue.

XXXV

Cette absence de la Vierge avait sans doute pour but de maintenir Bernadette dans l'humilité et dans la conscience de son néant ; mais elle contenait peut-être aussi, pour le peuple chrétien, un haut et mystérieux enseignement, dont la portée n'échappera point aux âmes accoutumées à contempler et à admirer les secrètes harmonies que Dieu se plaît à cacher en ses œuvres, comme une signature de sa main.

Si le ciel s'était ce jour-là fermé aux regards de Bernadette, si la céleste Créature qui lui apparaissait dans une chair visible avait semblé rentrer tout à coup dans la région inaccessible aux sens, la preuve de la réalité et de la puissance de cet Être surhumain, la fontaine, surgie la veille et de plus en plus grandissante, était manifeste à tous les regards et ruisselait sur le sol incliné de la Grotte aux yeux des multitudes émerveillées.

La Vierge se retirait pour laisser en quelque sorte parler son œuvre. La Vierge se retirait aussi et se taisait pour laisser parler l'Église de ce pays dont les paroles, à l'Introït de la Messe et aux Répons de Matines, pouvaient servir à indiquer le principe et à

marquer la nature de cette Fontaine extraordinaire qui avait surgi soudainement sous la main de Bernadette en extase.

Tandis, en effet, que ceci se passait à la Grotte, devant la Source miraculeuse jaillie du côté droit de l'aride rocher, on célébrait dans le diocèse de Tarbes et dans plusieurs diocèses de France la mémoire d'une autre Source, la plus illustre et la plus vivifiante de toutes celles qui, depuis six mille années, ont arrosé l'héritage des enfants d'Adam. Ce jour-là, 26 février 1858, vendredi de la première semaine de Carême, était fête de la Sainte Lance et des Clous de Notre-Seigneur (1). Et la Source dont nous parlons, et dont les Offices particuliers du diocèse glorifiaient le souvenir, était la grande Source divine que la lance du centurion romain, perçant le côté droit du Christ inanimé, avait fait jaillir comme un fleuve de vie pour régénérer la terre et sauver le genre humain. *Vidi aquam egredientem de templo, a latere dextro ; et omnes ad quos pervenit aqua ista salvi facti sunt.* « J'ai vu une eau qui jaillissait du temple, du côté droit, et tous ceux à qui cette eau arrivait ont été sauvés, » s'était écrié le Prophète, contemplant à travers les siècles les prodiges de la miséricorde de Dieu. « *En ce jour-là*, disaient les prêtres en l'Office des Matines, *il y aura, pour la*

(1) *Ordo du diocèse de Tarbes* pour 1858, 26 février. Vendredi de la 1^{re} semaine de Carême. Fête de la sainte Lance et des Clous. Introït de la Messe. (Voir cette Messe dans le Missel romain, en l'Appendice : *Missæ celebrandæ in aliquibus locis ex Indulto Apostolico.*)

maison de David et les habitants de Jérusalem, une Fontaine ouverte, servant à la purification du pécheur et de toute personne souillée » (1).

Par ces coïncidences vraiment étonnantes et que nous engageons instamment le lecteur à vérifier lui-même dans les textes liturgiques que nous indiquons en notes ; par de telles coïncidences, l'Église de ce pays répondait avec une clarté éblouissante aux questions sans nombre que l'on se faisait autour de la fontaine merveilleuse, jaillissant au côté droit de la Grotte. La Source qui surgissait ainsi à la base des Pyrénées relevait, par une filtration mystérieuse, de ce fleuve immense de grâces divines qui, sous les Clous des soldats et la Lance du centurion, commença à couler il y a dix-huit siècles au sommet du mont Golgotha.

Tel était le principe intime auquel il fallait remonter pour trouver l'origine cachée de la Source miraculeuse, et il était bon que les Offices célébrés à son point de départ, au lieu où elle venait de percer la terre, conduisissent d'eux-mêmes l'esprit vers ces mystiques hauteurs. Quant aux résultats pratiques, quant aux effets extérieurs que devait produire au dehors cette Fontaine de l'Apparition, il en fallait tout naturellement demander l'interprétation et le secret, non plus au centre et au point de départ, non plus dans le cercle restreint et à la fête exception-

(1) « In die illa erit fons patens domui David, et habitantibus Jerusalem, in ablutionem peccatoris et menstruatæ. » *Ordo du diocèse de Tarbes*. Office de Matines. Répons de la III^e leçon du II^e Nocturne.

nelle d'un diocèse particulier, mais bien aux Offices universels que l'Église catholique, apostolique et romaine célébrait partout à cette heure dans le monde chrétien. Or, ce même jour, 26 février 1858, Vendredi de la première semaine de Carême, l'Évangile de la Messe contenait ces paroles qui n'ont pas besoin de réflexions : « Et il y avait à Jérusalem la Piscine probatique, appelée en hébreu Bethesda. Elle a cinq portiques, *sous lesquels gisaient une grande multitude de malades, d'aveugles, de boiteux, de gens dont les membres étaient paralysés, attendant le mouvement des eaux.* Car l'Ange du Seigneur descendait à un certain moment dans la Piscine et l'eau s'agitait. Et celui qui le premier, après le mouvement de l'eau, se plongeait dans la Piscine, ÉTAIT GUÉRI DE SON INFIRMITÉ QUELLE QU'ELLE FUT » (1).

XXXVI

Quoique dans la multitude nul peut-être ne fît de tels rapprochements, l'idée que les eaux de la Source jaillie à la Grotte pouvaient guérir les malades, avait dû venir d'elle-même à l'esprit de tous. Dans le cou-

(1) « Est autem Jerosolymis Probatice piscina, quæ cognominatur hebraice Bethesda, quinque porticus habens. In his jacebat multitudo magna languentium, cæcorum, claudorum, aridorum, expectantium aquæ motum. Angelus autem Domini descendebat secundum tempus in piscinam, et movebatur aqua. Et qui prior decendisset in piscinam, post motionem aquæ, sanus fiebat a quacumque detinebatur infirmitate. » *Ordo et Missel romains*. 1858, 26 février. Vendredi de la 1^{re} semaine de Carême. Évangile de la Messe.

rant même de ce jour, le bruit de plusieurs guérisons merveilleuses commença à se répandre de tous côtés. Au milieu de ces versions contradictoires qui circulaient, en présence de la sincérité des uns, de l'exagération volontaire ou involontaire des autres, de l'absolue négation de plusieurs, des hésitations et du trouble d'un grand nombre, de l'émotion universelle, il était difficile tout d'abord de discerner le vrai du faux parmi les faits miraculeux, que l'on affirmait de toutes parts, mais en les racontant de diverses sortes, tantôt en estropiant les noms, tantôt en confondant les personnes, tantôt en mêlant les circonstances de plusieurs épisodes différents et étrangers l'un à l'autre.

Avez-vous jamais, en vous promenant dans la campagne, jeté brusquement une poignée de blé dans une fourmilière? Les fourmis effarées courent de côté et d'autre dans une agitation extraordinaire : elles vont, elles viennent, elles se croisent, elles se heurtent, elles s'arrêtent, elles reprennent leur marche, retournent sur leurs pas, s'éloignent tout à coup du point où elles semblaient courir, ramassent un grain de blé, puis le laissent là, errant de toutes parts dans un fiévreux désordre, en proie à une confusion inexprimable.

Telles étaient à Lourdes les multitudes d'habitants et d'étrangers, dans la stupeur où les jetaient les merveilles surhumaines qui leur arrivaient du Ciel. Tel est toujours d'ailleurs le monde naturel, quand il est visité tout à coup par quelque fait du monde surnaturel.

Peu à peu cependant l'ordre se fait dans la fourmière, un instant troublée.



Ce fut en ce moment que se produisirent les premiers miracles par l'usage de l'eau de la Grotte, et l'invocation de Celle qui y apparaissait. Les raconter ici serait sortir du cadre des épisodes relatifs à la Voyante. Nous renvoyons donc à notre livre intitulé *Notre-Dame de Lourdes*, d'où toute cette première partie est extraite, ceux qui voudraient connaître le détail de ces guérisons surnaturelles, à la suite desquelles l'affluence prit des proportions tout à fait extraordinaires.

Reprenons le récit de ce qui touche plus directement à Bernadette.

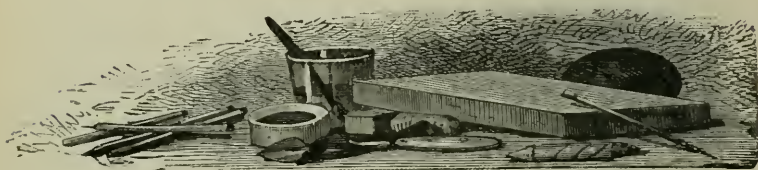
XXXVII

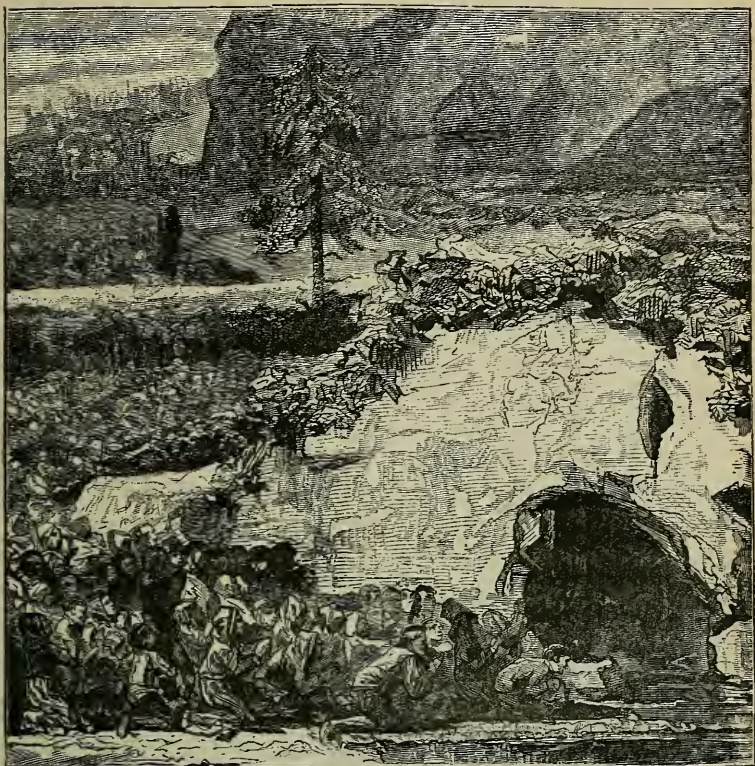
A la Grotte, malgré cet immense concours, tout continuait de se passer avec le plus grand ordre. On puisait à la Source, on chantait des cantiques, on priait.

Les soldats de la garnison, émus comme tout le peuple de ces pays, avaient demandé au Commandant du fort la permission d'aller, eux aussi, aux Roches Massabielle. Avec l'instinct de discipline développé en eux par le régime militaire, ils veillaient d'eux-mêmes à éviter l'encombrement, à laisser libres certains passages, à empêcher la foule de

se trop avancer sur les rives périlleuses du Gave ; ils s'employaient de côté et d'autre, prenant spontanément une certaine autorité, que personne, avec raison, ne songeait à leur contester.

Quelques jours s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels l'Apparition se manifesta sans aucune particularité nouvelle, sinon que la Source grandissait toujours et que les guérisons miraculeuses se multipliaient de plus en plus. Il y eut dans le camp de la Libre Pensée un moment de stupeur profonde. Les faits devenaient si nombreux, si constatés, si patents, qu'à chaque instant des défections se produisaient parmi les incrédules. Les meilleurs et les plus droits se laissaient gagner par l'évidence. Toutefois il restait un indestructible noyau d'esprits se disant forts, et dont la force consistait à se roidir contre les preuves et à refuser de se rendre à la vérité. Cela semblerait impossible si l'univers entier ne savait qu'une grande partie du peuple juif a résisté aux miracles même de Jésus-Christ et des Apôtres, et qu'il a fallu quatre siècles de prodiges pour ouvrir complètement les yeux du monde païen.





LES ROCHES MASSABIELLE

XXXVIII

Le 2 mars, Bernadette se rendit de nouveau auprès de M. le Curé de Lourdes et lui parla une seconde fois au nom de l'Apparition.

— Elle veut qu'on construise une chapelle et qu'on fasse des processions à la Grotte, déclara l'enfant.

Les faits avaient marché, la Source avait jailli, les guérisons avaient eu lieu, les miracles étaient venus témoigner au nom de Dieu de la véracité de Bernadette. Le prêtre n'avait plus de preuves à demander : il n'en demanda point. Sa conviction était faite. Le doute ne pouvait désormais effleurer sa foi.

La « Dame » invisible de la Grotte n'avait point dit son nom. Mais l'homme de Dieu l'avait reconnue à ses bienfaits maternels, et peut-être ajoutait-il déjà à ses litanies et à ses oraisons : « Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous. »

Toutefois, malgré le secret enthousiasme qui remplissait son cœur ardent au spectacle de ces grandes choses, il avait, par une rare prudence, su contenir l'expression prématurée des sentiments profonds et doux dont il était agité, à la pensée que la Reine du Ciel était descendue parmi l'humble troupeau de ses paroissiens, et il avait maintenu vis-à-vis de son clergé la défense formelle d'aller à la Grotte.

— Je te crois, dit-il à Bernadette en cette seconde entrevue. Mais ce que tu me demandes au nom de l'Apparition ne dépend pas de moi. Cela dépend de Mgr l'Évêque, que j'ai déjà instruit de ce qui se passe. Aujourd'hui même j'irai le voir pour lui faire part de cette nouvelle démarche. C'est à lui seul qu'il appartient d'agir.

.

XXXIX

En dépit de l'hostilité inquiète et ombrageuse du monde officiel, la renommée de ces faits merveilleux s'était propagée dans toutes les contrées environnantes avec une électrique rapidité.

Toute la Bigorre et tout le Béarn, déjà agités par les premiers bruits de l'Apparition, étaient entrés dans un profond émoi à la nouvelle du jaillissement de la Source et des guérisons miraculeuses. Toutes les routes du département étaient couvertes de voyageurs, accourant en grande hâte. A tout instant, de tous les côtés, par tous les chemins, par tous les sentiers qui aboutissent à Lourdes, arrivaient en foule et pêle-mêle des véhicules de toute sorte, calèches, charrettes, chars-à-bancs, des cavaliers, des piétons.

La nuit même ralentissait à peine ce mouvement. Les habitants de la Montagne descendaient à la lueur des étoiles pour se trouver à la Grotte dès le matin.

Les voyageurs précédemment arrivés étaient pour la plupart restés à Lourdes, ne voulant rien perdre de ces scènes extraordinaires, comme on n'en avait certainement point vu depuis des siècles, comme on n'en avait peut-être vu jamais. Les hôtels, les auberges, les maisons particulières regorgeaient de monde. Il devint presque impossible d'héberger les nouvelles foules qui survenaient.

On passait la nuit en prière devant la Grotte illuminée, afin de se trouver le lendemain plus près de la Voyante.

Le jeudi, 4 mars, était le dernier jour de la Quinzaine.

Lorsque l'aurore commença à blanchir l'horizon, une multitude plus prodigieuse encore que précédemment inondait les abords de la Grotte.

Un peintre comme Raphaël, ou Michel-Ange eût tiré de ce vivant spectacle le sujet d'un admirable tableau.

Ici, tout courbé par les ans et vénérable comme un patriarche, un vieux montagnard s'appuyait de ses mains tremblantes sur son énorme bâton ferré, dont le poids et les oscillations faisaient crier le gravier. Autour de lui se pressait toute sa famille, depuis l'aïeule, la matrone antique aux traits anguleux, au visage hâlé et ridé, encapuchonnée dans sa grande mante noire doublée de rouge, jusqu'au dernier fils qui se dressait sur ses pieds afin de mieux voir. Les mains jointes avec ferveur, belles, paisibles et graves comme les vierges splendides de la campagne romaine, les jeunes filles de la Montagne priaient isolément ou par groupes. Plusieurs faisaient courir entre leurs doigts les perles rustiques de leur chapelet. Quelques-unes lisaient en silence dans leur livre d'église. D'autres, tenant en main ou même sur la tête une cruche de terre pour la remplir de l'eau miraculeuse, rappelaient les figures bibliques de Rébecca ou de Rachel.

Là, c'était le paysan du Gers à la tête ronde et forte, au cou de taureau, au corps ramassé et trapu. A côté se profilait la tête fine du Béarnais, que les innombrables portraits d'Henri IV ont rendue si populaire.

De taille moyenne, mais paraissant grands tant ils sont merveilleusement droits, les Basques, à la poitrine saillante, aux épaules un peu hautes et aux membres agiles, regardaient dans une immobilité absolue et semblaient plantés dans le sol comme des statues. Leur large front, leur menton étroit et proéminent, leur visage maigre et osseux, taillé dans l'angle d'un V, leurs traits caractéristiques, la netteté de leur type, indiquaient la pureté primordiale de cette race, la plus ancienne peut-être du pays des Gaules.

Présentant des formes moins rudes, mais aussi moins accentuées, plus effacés ou plus polis, plus distingués selon les uns, plus vulgaires selon les autres, des hommes du monde de toute profession, des avocats, des employés, des médecins, étaient mêlés en grand nombre à cette foule.

Les dames, en chapeau et en voile, les mains plongées dans leurs manchons, se sentaient, malgré leurs précautions contre le froid, pénétrées par l'air glacial du matin. On les voyait à tout moment changer de place et s'agiter pour se réchauffer.

Impassibles et dignes, debout et drapés du haut en bas dans leurs grands manteaux aux vastes plis, quelques Espagnols se tenaient çà et là et attendaient, dans une tranquillité sculpturale. Ils

regardaient la Grotte et priaient. Un incident, une ondulation de la multitude les tiraient-ils forcément de leur contemplation, ils détournaient à peine la tête; ils promenaient un instant sur la foule la flamme noire de leur regard et se remettaient à prier.

En plusieurs endroits, les pèlerins, fatigués par le voyage ou par la station de la nuit, s'étaient assis à terre. Il y en avait qui, dans leur prévoyance, avaient avec eux des havre-sacs garnis de provisions. D'autres portaient en bandoulière une gourde remplie de vin. Plusieurs enfants s'étaient endormis, étendus sur le sol. Les mères, se dépouillant de leur capulet, les en recouvraient avec précaution.

Quelques militaires, appartenant au régiment de cavalerie de Tarbes ou au dépôt de Lourdes, étaient venus à cheval et se tenaient hors du tohu-bohu, dans le courant du Gave. Beaucoup de pèlerins ou de curieux étaient grimpés sur les arbres; et, autour de ces têtes isolées qui dominaient les autres et ressortaient vivement, tous les champs, toutes les prairies, tous les chemins, tous les coteaux, tous les tertres, toutes les roches d'où l'on pouvait avoir vue sur la Grotte, étaient littéralement couverts d'une multitude innombrable d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards, de gens du monde, d'ouvriers, de paysans, de soldats, agités, pressés et ondoyants comme les épis mûrs. Les costumes pittoresques de ces pays se détachaient en voyantes couleurs aux premiers rayons du Soleil, dont le disque commen-

çait à paraître derrière les cimes du Ger. De loin, des coteaux de Vizens, par exemple, les capulets des femmes, les uns d'un blanc de neige, les autres d'un rouge flamboyant; les grands bérêts bleus des paysans béarnais, éclataient comme des marguerites. des coquelicots et des bleuets, au milieu de cette moisson humaine. Les casques des cavaliers campés dans le Gave étincelaient à la naissante lueur qui venait de l'orient.

Il y avait bien là plus de vingt mille hommes répandus sur la rive du Gave, et cette multitude grossissait incessamment par l'arrivée de nouveaux pèlerins qui débouchaient de tous les côtés (1).

La foi, la prière, la curiosité, le scepticisme se peignaient sur ces visages. Toutes les classes, toutes les idées, tous les sentiments étaient représentés dans cette immense multitude. Il était là, le rude chrétien des premiers âges, qui sait que rien n'est impossible à Dieu. Il était là, le chrétien tourmenté par le doute et venant, devant ces roches sauvages,

(1) Cette évaluation est celle des divers témoins que nous avons consultés. Quant aux détails du tableau que nous faisons de cette scène et du mouvement général de toute la contrée, ils sont, pour la plupart, littéralement empruntés à un journal très hostile à l'événement, à l'*Ère impériale* de Tarbes, dans son numéro du 26 mars.

Quatre ou cinq semaines après, en avril, alors que la Quinzaine demandée par l'Apparition était terminée depuis un mois et que Bernadette n'allait plus régulièrement à la Grotte, le Maire fit faire le dénombrement de la foule. Or, ce jour-là, un jour ordinaire, alors que l'on ne savait pas à l'avance que l'enfant dût s'y rendre, il s'y trouvait encore neuf mille soixante personnes. (Lettre du Maire au Préfet, en date du 7 avril. *Archives de la Mairie de Lourdes*. N° 86.)

chercher des arguments pour sa foi. Elle était là, la femme croyante, demandant à la divine Mère de guérir quelque cher malade, de convertir quelque âme bien-aimée. Il était là aussi, le négateur de parti pris, ayant des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre. Il était là, l'esprit frivole, oublieux de son âme, en quête seulement, devant le paradis entr'ouvert, d'un amusement curieux et d'un vain spectacle.

Autour de cette foule et sur le chemin couraient, allaient, s'empressaient, criaient, dans une sorte d'effarement, les Sergents de ville et les Gendarmes. L'Adjoint, revêtu de son écharpe, se tenait immobile.

Attentifs à toutes choses et prêts à sévir au moindre désordre, on remarquait sur une petite hauteur Jacomet et le Procureur impérial.

Une rumeur énorme, vague, multiple, confuse, indescriptible, composée de mille bruits divers, de paroles, de conversations, de prières, de cris, sortait de cette multitude et ressemblait à l'ina paisable tumulte des flots.

Tout à coup une clameur vole sur toutes les bouches : « Voilà la Sainte ! voilà la Sainte ! » s'écrie-t-on de toutes parts, et une agitation extraordinaire se fait au milieu de cette foule. Tous les cœurs, même les plus froids, sont émus ; toutes les têtes se dressent, tous les yeux se fixent sur le même point : instinctivement tous les fronts se découvrent.

Bernadette, accompagnée de sa mère, venait de

paraître sur le sentier que la Confrérie des carriers avait tracé les jours précédents, et descendait paisiblement vers cet océan humain. Bien qu'elle eût tout ce vaste peuple sous les yeux et qu'elle fût sans doute heureuse de ce témoignage d'adoration pour « la Dame » merveilleuse, elle était tout entière à la pensée de revoir cette incomparable Beauté. Quand le ciel est prêt de s'ouvrir, qui donc regarde la terre? Elle était tellement absorbée par l'espérance joyeuse qui remplissait son cœur, que les cris : « Voilà la Sainte ! » et les explosions enthousiastes de la vénération populaire ne semblaient point l'atteindre. Elle était si pleine de l'image de la Vision, elle était si parfaitement humble, qu'elle n'avait pas même la vanité d'être confuse et de rougir.

Les Gendarmes cependant étaient accourus; et, perçant ces masses compactes devant Bernadette, ils formaient une escorte à l'enfant et lui faisaient un passage jusqu'à la Grotte.

Ces braves gens, de même que les soldats, étaient croyants; de sorte que leur attitude sympathique, émue, religieuse, avait empêché la foule de s'irriter de ce déploiement de la force armée, et trompé le calcul des habiles.

Les mille rumeurs de la multitude s'étaient tues peu à peu et il s'était fait un grand silence. Il n'y a pas, au moment de la Messe, un jour d'Ordination ou de Communion, plus de recueillement dans les églises de la Chrétienté. Ceux-là mêmes qui ne croyaient pas étaient saisis de respect. Chacun retenait en quelque sorte sa respiration. Quelqu'un qui

eût fermé les yeux n'aurait jamais deviné qu'il y eût là une immense foule, et, au milieu du silence universel, il n'aurait eu l'oreille frappée que par le fracas du Gave. Ceux qui étaient près de la Grotte entendaient le murmure de la Source miraculeuse, qui s'écoulait paisiblement dans le petit réservoir par la rigole de bois qu'on y avait naguère placée.

Quand Bernadette se prosterna, tout ce peuple, d'un mouvement unanime, tomba à genoux.

Presque aussitôt les rayons surhumains de l'extase illuminèrent les traits transfigurés de l'enfant. Nous ne décrirons pas une fois de plus ce spectacle merveilleux, dont, à plusieurs reprises déjà, nous avons tâché de donner une idée au lecteur. Ce spectacle était toujours nouveau, comme l'est chaque matin le lever de l'aurore. La puissance qui produit de telles splendeurs dispose de l'infini, et elle l'emploie à diversifier sans cesse la forme extérieure de son éternelle unité ; mais la plume d'un pauvre écrivain n'a que des ressources bornées et des couleurs indigentes. Si Jacob, fils d'Isaac, lutta avec l'Ange, l'artiste, en son infirmité, ne peut lutter avec Dieu ; et il vient un moment où, se sentant impuissant à traduire toutes les délicates nuances de l'œuvre divine, il se tait et se borne à adorer. C'est ce que je fais. Et je laisse aux âmes qui me lisent le soin d'imaginer toutes les joies successives, tous les attendrissements, toutes les grâces et toutes les célestes ivresses que la bienheureuse Vision de la Vierge sans tache, de la Beauté admirable qui charma Dieu lui-même, faisait passer sur le front innocent de

Bernadette ravie. Que chacun devine donc ce que je ne dis point et qu'il essaye de contempler, par la pensée et par le cœur, directement et sans mon secours, ce que mon talent misérable est incapable d'exprimer.

L'Apparition, comme les jours précédents, avait commandé à l'enfant d'aller boire et se laver à la Fontaine, et de manger cette herbe dont nous avons parlé ; puis elle lui avait de nouveau ordonné de se rendre vers les prêtres et de leur faire savoir qu'elle voulait une chapelle et des processions en ce lieu.

L'enfant avait prié l'Apparition de lui dire son nom ; mais la « Dame » rayonnante n'avait point répondu à cette question. Le moment n'était point encore venu. Ce nom, il fallait qu'ils s'écrivît auparavant sur la terre et qu'il se gravât dans les cœurs par d'innombrables œuvres de miséricorde. La Reine du Ciel voulait être devinée à ses bienfaits ; Elle entendait que la clameur reconnaissante de toutes les bouches la nommât et la glorifiât avant de répondre et de dire : « Votre cœur ne vous a pas trompés : c'est bien Moi, *ego sum Mater.* »

.
.

XL

La philosophie incroyante, irritée cependant par les événements qu'elle semblait mépriser, et contre

lesquels elle n'osait pas tenter l'épreuve décisive d'une enquête publique, cherchait d'autres moyens de se débarrasser de ces faits écrasants. Elle eut recours à une manœuvre d'une habileté profonde, et dont le machiavélisme indique toutes les ressources d'esprit que la haine du Surnaturel faisait déployer au groupe des Libres Penseurs. Au lieu d'examiner les vrais miracles, ils en inventèrent de faux, dont ils se réservaient plus tard de dévoiler l'imposture. Leurs journaux ne parlèrent ni de Louis Bourriette, ni de l'enfant de Croisine Ducouts, ni de Blaise Maumus, ni de la veuve Crozat, ni de Marie Daube, ni de Bernarde Soubie, ni de Fabien Baron, ni de Jeanne Crassus, ni d'Auguste Bordes, ni de cent autres (1). Mais ils fabriquèrent perfidement une légende imaginaire, espérant la propager par la voie de la presse et la réfuter ensuite à leur aise.

Une telle assertion peut sembler étrange : aussi ne marchons-nous que preuves en mains.

« Ne vous étonnez pas, disait le journal de la Préfecture, l'*Ère Impériale*, s'il y a encore des gens qui persistent à soutenir que la jeune fille est prédestinée, et qu'elle est douée d'une puissance surnaturelle. Pour ces gens-là il est avéré :

« 1° Qu'une colombe a plané avant-hier sur la
« tête de l'enfant pendant le temps qu'a duré son
« extase ;

« 2° Que la jeune fille a soufflé sur les yeux d'une
« petite aveugle et lui a rendu la vue ;

(1) Tous ces miracles sont racontés dans *Notre-Dame de Lourdes*.

« 3° Qu'elle a guéri un autre enfant dont le bras
« était paralysé ;

« 4° Enfin, qu'un paysan de la vallée de Campan
« ayant déclaré qu'il n'était pas dupe de ces scènes
« d'hallucination, la petite fille avait obtenu dans
« la soirée même que les péchés de ce paysan
« fussent changés en serpents, lesquels serpents
« l'avaient dévoré, sans qu'on ait trouvé trace des
« membres de l'irrévérencieux » (1).

Quant aux vraies guérisons, quant aux faits miraculeux réellement constatés, quant au jaillissement de la Source, l'habile rédacteur se gardait bien d'en parler. Avec un art non moins grand, il ne citait aucun nom, afin d'éviter les démentis.

« Voilà où nous en sommes, et où nous n'en serions pas à Lourdes, si les parents de la jeune fille avaient suivi le conseil des médecins, qui les invitaient à envoyer la malade à l'Hospice » (2).

Il est à remarquer que nul médecin jusque-là n'avait donné ce conseil. C'était un simple ballon d'essai, jeté par la feuille administrative. Après avoir inventé ces fables, le pieux et judicieux écrivain s'alarmait au nom de la raison et de la foi :

« C'est là, continuait-il, l'opinion de tous gens raisonnables qui portent en eux les sentiments de la vraie piété, qui respectent et aiment sincèrement la Religion, qui regardent la manie des superstitions comme très dangereuse, et qui ont pour principe

(1) *Ère impériale*, numéro du 6 mars.

(2) *Ère impériale*, numéro du 6 mars.

qu'on ne doit admettre des faits au rang des Miracles que lorsque l'Église a prononcé. »

Cette foi dévote, cette gènesflexion finale couronnaient dignement la diplomatie remarquable qui avait dicté ce travail. Ce sont là les formules ordinaires de tous ceux qui entendent réduire à l'étroite mesure de leurs petits systèmes la place qu'il plaît à Dieu de se faire en ce monde. Quant à la dernière affirmation, présentée comme un principe sur la question des faits miraculeux, est-il besoin de dire qu'ils s'imposent par eux-mêmes comme tous les faits, et qu'ils tirent leur caractère, non de l'Église, qui ne fait que les reconnaître, mais de Dieu même, dont la puissance les produit directement ? La décision de l'Église ne crée pas le Miracle, elle le constate ; et, sur l'autorité de son examen et de sa parole, les fidèles croient. Mais nulle loi, ni dans l'ordre de la foi ni dans l'ordre de la raison, n'empêche les chrétiens, témoins d'un fait surnaturel manifeste, d'en reconnaître eux-mêmes le caractère miraculeux. L'Église n'a jamais exigé des croyants cette abdication de leur intelligence et de leur sens commun ; elle se réserve le droit de prononcer en dernier ressort : voilà tout.

« Il ne paraît point jusqu'ici, ajoutait l'article en terminant, que ce qui s'est passé ait été jugé digne par l'autorité religieuse d'une attention sérieuse. »

Le directeur du journal administratif se trompait en ce point, ainsi que le lecteur l'a déjà appris dans le cours de ce récit. Toutefois son observation, précieuse du moins en cela, constatait pour l'avenir et

pour l'Histoire que le Clergé avait été absolument étranger aux événements qui s'étaient accomplis jusque-là, et que ces événements continuaient à s'accomplir entièrement en dehors de lui.

Placé au centre même des événements, le pauvre *Lavedan*, journal de Lourdes, se sentait écrasé par les faits, et il s'était tu tout à coup. Son silence devait durer plusieurs semaines. Il ne disait pas un mot de ces choses inouïes et de cette affluence de peuple. On aurait cru volontiers qu'il était rédigné à l'autre bout du monde, s'il n'eût rempli ses colonnes d'articles empruntés çà et là dans les feuilles publiques et dirigés contre la Superstition en général.



XLI

Depuis le dernier jour de la Quinzaine, Bernadette était retournée à la Grotte à diverses reprises, mais un peu comme tout le monde, c'est-à-dire sans ouïr en elle-même cette voix intérieure qui l'appelait irrésistiblement.

Cette voix, elle l'entendit de nouveau le 25 mars dans la matinée, et elle prit aussitôt le chemin des Roches Massabielle. Son visage rayonnait d'espérance. Elle sentait en elle-même que, devant ses yeux charmés, le Paradis allait une fois de plus entr'ouvrir ses portes éternelles et qu'elle allait revoir la céleste Apparition.

Comme on le pense bien, elle était devenue dans la ville de Lourdes l'objet de l'attention géné-



rale, et elle ne pouvait faire un pas sans être le centre de tous les regards.

— Bernadette va à la Grotte ! s'écria-t-on de l'un à l'autre en la voyant passer.

Et en un instant, sortant de toutes les maisons, accourant par tous les sentiers, la foule se précipita dans la même direction et arriva aussitôt que l'enfant.

Dans la vallée, la neige avait fondu depuis la veille ou l'avant-veille, mais elle couronnait encore la crête des cimes environnantes. Il faisait un temps clair et beau. Pas une tache dans le bleu paisible du ciel. Le Soleil Roi semblait naître à cette heure au sein de ces blanches montagnes et faisait resplendir son berceau de neige.

C'était l'anniversaire du jour où l'ange Gabriel était descendu vers la très-pure Vierge de Nazareth et l'avait saluée au nom du Seigneur. L'Église célébrait la fête de l'Annonciation.

Tandis que la multitude courait vers la Grotte, et qu'on remarquait parmi elle la plupart de ceux qui avaient été guéris, Louis Bourriette, la veuve Crozat, Blaisette Soupenne, Benoîte Cazeaux, Auguste Bordes et vingt autres, l'Église catholique, sur la fin de son Office matinal, chantait ces paroles étonnantes : « Et alors les yeux des aveugles seront ouverts, les oreilles des sourds auront recouvré l'ouïe, le boiteux bondira comme un cerf, *parce que les eaux ont surgi dans le désert* et les torrents dans la solitude » (1).

(1) « Tunc aperientur oculi cæcorum, et aures surdorum patebunt. Tunc saliet sicut cervus claudus... : quia scissæ sunt in deserto

Le pressentiment joyeux qu'avait éprouvé Bernadette ne l'avait point trompée : la voix qui l'avait appelée était la voix de la Vierge fidèle.

Dès que l'enfant fut tombée à genoux, l'Apparition se manifesta. Comme toujours, rayonnait autour d'Elle une auréole ineffable, dont la splendeur était sans limites, dont la douceur était infinie : c'était la gloire éternelle dans la paix absolue. Comme toujours, son voile et sa robe aux chastes plis avaient la blancheur des neiges éclatantes. Les deux roses qui fleurissaient sur ses pieds avaient la teinte jaune qu'a la base du ciel aux premières lueurs de l'aube virginale. Sa ceinture était bleue comme le firmament.

Bernadette en extase avait oublié la terre devant la Beauté sans tache.

— O ma Dame, lui dit-elle, veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes et quel est votre nom.

La royale Apparition sourit et ne répondit point. Mais en ce moment même l'Église universelle, poursuivant les solennelles prières de son Office, s'écriait :

« Sainte et immaculée Virginité, quelles louanges pourrai-je te donner ? En vérité, je ne le sais : car tu as porté, enfermé dans ton sein, Celui que les Cieux ne peuvent contenir » (1).

aquæ, et torrentes in solitudine.» *Bréviaire romain*. 25 mars. Fête de l'Annonciation de la Bienheureuse Vierge Marie. 1^{er} nocturne, III^e leçon.

(1) Sancta et immaculata Virginitas, quibus te laudibus efferam

Bernadette n'entendait point ces voix lointaines, et ne pouvait soupçonner ces harmonies profondes. Devant le silence de la Vision elle insista et reprit :

— O ma Dame, veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes et quel est votre Nom.

L'Apparition parut rayonner davantage, comme si sa joie allait grandissant, et Elle ne répondit point encore à la demande de l'enfant. Mais l'Église, en toute la chrétienté, continuait ses invocations et ses chants, et elle était arrivée à ces paroles :

« Félicitez-moi, vous tous qui aimez le Seigneur parce que, étant encore tout enfant, le Très-Haut m'a aimée : et de mes entrailles fut enfanté l'Homme-Dieu. Les générations me proclameront bienheureuse, parce que Dieu a daigné jeter son regard sur son humble servante : et de



nescio; * Quia quem cœli capere non poterant, tuo gremio contulisti. » *Bréviaire romain*. 25 mars. Fête de l'Annonciation de la B. V. Marie, II^e nocturne, répons de la VI^e leçon.

mes entrailles maternelles fut enfanté l'Homme-Dieu » (1).

Bernadette répéta sa prière :

— O ma Dame, veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes et quel est votre Nom.

L'Apparition semblait entrer de plus en plus dans la gloire bienheureuse; et, comme concentrée en sa félicité, Elle continua de ne point répondre. Mais, par une coïncidence inouïe, le chœur universel de l'Église faisait éclater à cette heure un chant d'allégresse et prononçait le nom terrestre de l'Apparition merveilleuse : « Je vous salue MARIE, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes » (2).

Bernadette renouvela encore une fois sa demande suppliante :

— O ma Dame, je vous en prie, veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes et quel est votre Nom.

L'Apparition avait les mains jointes avec ferveur et le visage dans le rayonnement splendide de la béatitude infinie. C'était l'Humilité dans la Gloire.

(1) « Congratulamini mihi, omnes qui diligitis Dominum, quia cum essem parvula, placui Altissimo : * Et de meis visceribus genui Deum et hominem. ⁂ Beatam me dicent omnes generationes, quia ancillam humilem respexit Deus : * Et de meis visceribus genui Deum et hominem. » *Bréviaire romain*. 25 mars. Fête de l'Annonciation de la B. V. Marie, II^e nocturne, répons de la VII^e leçon.

(2) « Ave, MARIA, gratia plena, Dominus tecum : benedicta tu in mulieribus. » *Bréviaire romain*. 25 mars. Fête de l'Annonciation de la B. V. Marie, 2^e Ant. de Laudes.

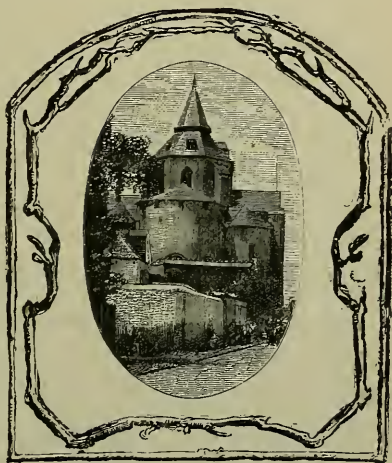
De même que Bernadette contemplait la Vision, la Vision, sans doute, contemplait, au sein de la Trinité divine, Dieu le Père dont elle était la Fille, Dieu le Saint-Esprit dont Elle était l'Épouse, Dieu le Fils dont Elle était la Mère.

A la dernière question de l'enfant, Elle disjoignit les mains, faisant glisser sur son bras droit le chapelet au fil d'or et aux grains d'albâtre. Elle ouvrit alors ses deux bras et les inclina vers le sol, comme pour montrer à la Terre ses mains virginales, pleines de bénédictions. Puis, les élevant vers l'éternelle région d'où descendit, à pareil jour, le divin Messager de l'Annonciation, Elle les rejoignit avec ferveur, et, regardant le Ciel avec le sentiment d'une indicible gratitude, Elle prononça ces paroles :

— JE SUIS L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Ayant dit ces mots, Elle disparut, et l'enfant se trouva, comme la multitude, en face d'un rocher désert.

A côté d'elle, la miraculeuse Fontaine, tombant par une rigole de bois dans son bassin rustique, faisait entendre le murmure paisible de ses flots.



CHEVET DE L'ÉGLISE DE LOURDES

C'était le jour et c'était l'heure où la sainte Église

entonnait en son Office l'hymne magnifique : « O la plus glorieuse des Vierges... »

*O gloriosa Virginum,
Sublimis inter sidera* (1).

XLII

La Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ n'avait point dit : « Je suis Marie immaculée. » Elle avait dit : « Je suis l'Immaculée Conception, » comme pour marquer le caractère absolu, le caractère en quelque sorte substantiel du divin privilège qui n'a été départi qu'à elle seule depuis qu'Adam et Ève furent créés de Dieu. C'est comme si elle eût dit, non pas : « Je suis pure, » mais : « Je suis la Pureté même ; » non pas : « Je suis vierge, » mais : « Je suis la Virginité incarnée et vivante ; » non pas : « Je suis blanche, » mais : « Je suis la Blancheur. »

Une chose blanche peut cesser de l'être ; mais la Blancheur est toujours blanche. C'est son essence même, et non sa qualité.

Marie est plus que conçue sans péché : elle est l'Immaculée Conception elle-même, c'est-à-dire le type essentiel et supérieur, l'archétype de l'humanité sans souillure, de l'humanité sortie des mains de Dieu sans avoir été atteinte par la tache origi-

(1) *Bréviaire romain*. 25 mars. Fête de l'Annonciation, hymne des Laudes. Les Laudes, comme chacun le sait, se disent à la première heure du jour.

nelle, par l'élément impur que la faute de nos premiers parents mêla à la source même de ce fleuve immense des générations qui coule depuis six mille années, et dont chacun de nous est une onde fuyante.

Lorsque d'une source tourbeuse vous voulez tirer de l'eau pure, que faites-vous ? Vous prenez un filtre, et l'eau se dégage de ses plus grossiers éléments. Vous la passez dans un second filtre, puis dans un troisième, et ainsi de suite. Vient enfin un moment où vous avez un vase d'eau absolument nette et claire, un diamant liquide. Ainsi avait fait Dieu quand la source originelle fut troublée. Il choisit une famille, et dirigea de siècle en siècle cette race élue : depuis Seth jusqu'à Noé, depuis Sem jusqu'à David, depuis David jusqu'à Joachim et Anne, parents de la Sainte Vierge. Et quand le sang humain se fut ainsi filtré, pour ainsi dire, malgré les accidents de quelques intermédiaires coupables, à travers près de cinquante générations de patriarches et de justes, il vint au monde une créature absolument pure, une créature sans tache, une fille d'Adam entièrement immaculée. Elle s'appela Marie, et sa Virginité féconde enfanta Jésus-Christ.

La Vierge, à la Grotte de Lourdes, avait voulu attester, par sa présence, par ses miracles et par sa parole même, le dernier dogme qu'a défini l'Église, et qu'a proclamé saint Pierre parlant par la voix de Pie IX.

La petite Bergère à laquelle apparaissait la Vierge divine entendait pour la première fois ces mots : « Immaculée Conception. » Et, ne les comprenant point, elle faisait, en retournant à Lourdes, tous ses efforts pour les retenir.

« Je les répétais en moi-même tout le long du chemin pour ne point les oublier, nous racontait-elle un jour ; et jusqu'au presbytère, où j'allais, je disais : *Immaculée Conception, Immaculée Conception*, à chaque pas que je faisais, parce que je voulais porter à M. le Curé les paroles de la Vision, afin que la Chapelle se bâtît. »

XLIII

La Fête de Pâques était arrivée.

Malgré les pieuses appréhensions de M. le Ministre des Cultes (1), les apparitions et les miracles n'avaient point « affaibli le sentiment religieux des populations ». Des conversions sans nombre avaient eu lieu : les confessionnaux étaient assiégés de monde. Des usuriers ou des voleurs avaient restitué ; beaucoup de scandales avaient cessé. Les Fidèles se pressaient autour de la Table sainte.

Le jour même où le Préfet était allé chez Sa

(1) Nous racontons dans *Notre-Dame de Lourdes* les oppositions violentes de l'administration, du Commissaire de Police Jacomet, du Procureur impérial Dutour, du Préfet Massy et du Ministre des Cultes Rouland contre la marche des événements.

Grandeur, c'est-à-dire le lundi de Pâques, 5 avril (1), la Mère de Dieu avait fait de nouveau entendre un appel intérieur à la fille du meunier ; et l'enfant bientôt suivie d'une foule immense, s'était rendue à la Grotte, où, comme précédemment, le Ciel s'était ouvert devant elle, et lui avait laissé voir la Vierge Marie dans sa gloire.

C'est à cette date que s'accomplit, aux yeux émerveillés de la multitude, un fait fort étrange.

Le cierge que Bernadette avait apporté ou qu'on lui avait donné était très grand, et elle l'avait appuyé par terre en le soutenant par le bout, entre les doigts de ses mains, à demi jointes.

La vierge lui apparut.

Et voilà que, par un mouvement instinctif d'adoration, la Voyante, tombant en extase devant la beauté immaculée, éleva un peu les mains et les laissa reposer doucement, et sans y songer, sur le bout du cierge allumé. Et alors la flamme se mit à passer à travers ses doigts, à demi entr'ouverts, et



(1) Nous avons pris cette date dans le mandement de l'Évêque portant jugement sur l'Apparition, et en faisant officiellement l'historique.

à s'élever au-dessus, oscillant çà et là, suivant le léger souffle du vent. Bernadette pourtant demeurerait immobile et abîmée dans la céleste contemplation, ne s'apercevant même pas du phénomène qui faisait la stupéfaction de la multitude.

Les témoins se pressaient les uns sur les autres pour mieux voir. MM. Jean-Louis Fourcade, Martinou, Estrade, le Garde Forestier Callet, les demoiselles Tard'hivail, cent autres personnes, furent les spectateurs de ce fait inouï.

M. Dozous, dès les premiers moments, avait tiré sa montre : cet état extraordinaire dura un peu plus d'un quart d'heure.

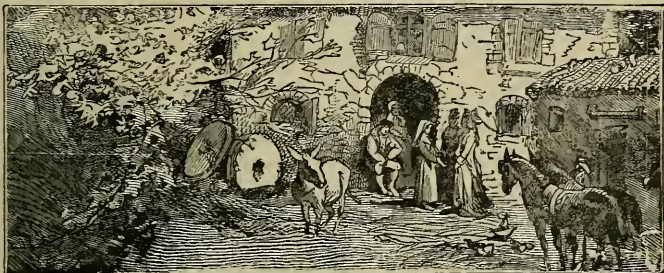
Tout à coup, un léger frissonnement fait tressaillir le corps de Bernadette. Ses traits redescendent. La Vision avait cessé, et l'enfant était revenue à son état naturel. On regarde sa main : rien que de normal n'y apparaissait. La flamme avait respecté la chair de la Voyante, en extase devant Marie. La foule, non sans raison, criait au miracle.

L'un des spectateurs cependant, voulant faire la contre-épreuve, avait pris ce cierge encore allumé, et, sans qu'elle y fit attention, il l'approcha de la main de Bernadette.

— Ah ! Monsieur, s'écria-t-elle en se retirant vivement, vous me brûlez (1) !

(1) Ce fait du cierge fit beaucoup de bruit. Le *Lavedan* ne put se dispenser d'en parler quelque temps après. « Depuis la fameuse journée du 4 mars, dit-il, Bernadette a été sobre de visites à la Grotte. C'est à peine si elle y est revenue deux ou trois fois. Dans une de ses visites, un témoin a pu nous assurer qu'étant en extase elle avait longtemps tenu la main au contact de la flamme du cierge

Tous ces événements avaient produit une telle commotion dans le pays, que, ce jour-là, bien qu'on ne fût point comme dans la Quinzaine, prévenu à l'avance, la multitude réunie en un instant autour de Bernadette s'était élevée à près de dix mille personnes (1).



MAISON DE LA RUE DES PETITS-FOSSÉS

XLIV

Bernadette était constamment visitée par les innombrables étrangers que la piété ou la curiosité faisaient affluer à Lourdes. Il y en avait de toutes les classes, de toutes les professions, de toutes les

et qu'elle n'en avait pas ressenti les plus légères douleurs. Vous pensez bien qu'on a crié au miracle. » — Cette dernière réflexion est des plus naïves. Le rédacteur du *Lavedan* considère-t-il donc ce fait comme absolument naturel ?

(1) Averti dès le premier moment, le Maire avait fait placer des agents à tous les chemins ou sentiers pour faire le dénombrement. Il y avait, d'après le rapport qu'il adressa le soir même au Préfet, 9.060 personnes, dont 4.822 habitants de Lourdes et 4.238 étrangers. — *Archives de la Mairie de Lourdes*. — Lettre du Maire au Préfet, n° 86.

philosophies. Nul ne prit en défaut cette parole simple et loyale ; nul, après avoir vu et entendu la Voyante, n'osa dire qu'elle mentait. Au milieu des partis agités et des discussions sans nombre, cette petite enfant, par un privilège inconcevable, inspirait à tous le respect, et elle ne fut pas une seule fois en butte à la calomnie. L'éclat de cette innocence était tel, que sa personne ne fut ni atteinte ni attaquée : une invisible égide la protégeait.

D'une intelligence ordinaire en toutes choses (1), Bernadette était au-dessus d'elle-même dès qu'il s'agissait de rendre témoignage de l'Apparition. Aucune objection ne la troublait.

Elle avait des réponses profondes.

M. de Rességuier, conseiller général et ancien député des Basses-Pyrénées, vint la voir ; il était accompagné de plusieurs dames de sa famille. Il se fit raconter les Visions dans le plus grand détail. Lorsque Bernadette lui apprit que l'Apparition s'exprimait en patois béarnais, il se récria :

— Tu ne dis pas la vérité, mon enfant ! Le bon Dieu et la sainte Vierge ne comprennent pas ton patois, et ils ne savent pas ce misérable langage.

— S'ils ne le savaient pas, monsieur, répondit-elle, comment le saurions-nous nous-mêmes ? Et s'ils ne le comprenaient pas, qui nous rendrait capables de le comprendre ?

(1) L'intelligence de Bernadette enfant était en effet fort ordinaire ; mais elle se développa beaucoup avec l'âge, elle devint assez vive et surtout pleine de saveur primesautière, d'esprit naturel et d'imprévu.

Elle avait des reparties spirituelles.

— Comment la sainte Vierge a-t-elle pu t'ordonner de manger de l'herbe ? Elle te prenait donc pour une bête ? lui disait un jour un sceptique.

— Est-ce que vous pensez cela de vous quand vous mangez de la salade ? lui répliqua-t-elle en souriant.

Elle avait des réponses naïves.

Ce même M. de Rességuier lui parlait de la beauté de l'Apparition de la Grotte.

— Était-elle aussi belle que les personnes que voici ? lui demanda-t-il.

Bernadette promena son regard sur le cercle charmant des jeunes filles et des dames qui avaient accompagné le visiteur, puis elle eut comme une moue de dédain :

— Oh ! c'était bien autre chose que *tout cela* ! fit-elle.

« Tout cela, » c'était l'élite de la société de Pau.

Elle déconcertait les subtilités captieuses par lesquelles on cherchait à l'embarrasser.

— Si M. le Curé vous défendait formellement d'aller à la Grotte, que feriez-vous ? lui disait quelqu'un.

— Je lui obéirais.

— Mais si vous receviez en même temps de l'Apparition l'ordre d'y aller, que feriez-vous alors entre ces deux ordres contraires ?

L'enfant tout aussitôt, sans hésiter le moins du monde, répondit :

— J'irais demander la permission à Monsieur le Curé.

Rien, ni à cette époque ni plus tard, ne lui fit perdre sa simplicité, pleine de grâce. Jamais, à moins d'être interrogée, elle ne parlait de l'Apparition. Elle se considérait toujours comme la dernière à l'école des Sœurs. On avait de la peine à lui apprendre à lire et à écrire. L'esprit de cette enfant était ailleurs; et, si nous osions pénétrer dans cette nature exquise et visitée par la grâce, nous dirions peut-être que son âme, peu curieuse sans doute de ce savoir humain, faisait l'école buissonnière dans les halliers du Paradis.



Aux récréations, elle se confondait avec ses compagnes. Elle aimait à jouer.

Quelquefois un visiteur, un étranger, venu de loin, demandait aux Sœurs de lui montrer cette Voyante, cette privilégiée du Seigneur, cette bien-aimée de la Vierge, cette Bernadette dont le nom était déjà si célèbre.

— La voilà, disait la Sœur en la désignant du doigt parmi les autres enfants.

Le visiteur regardait, et il voyait une petite fille

chétive et misérablement vêtue, jouant aux barres, à cache-cache, à pigeon-vole, sautant à la corde, tout entière aux innocents plaisirs de l'enfance. Mais ce qu'elle préférait à tout, c'était de figurer, elle la trentième ou la quarantième, dans une de ces rondes immenses que les enfants font en chantant et en se tenant par la main.

La Mère de Dieu en apparaissant à Bernadette, en lui donnant le rôle d'un témoin des choses célestes, en faisant d'elle le centre d'un concours innombrable et comme un objet de vénération publique, avait protégé, par un miracle plus grand que tout autre, sa simplicité et sa candeur, et elle lui avait fait le don extraordinaire, le don divin de demeurer une enfant.

.
.

XLV

Dans le courant de ces mois de mars et d'avril, avant comme après la lettre du Ministre (1), M. le Préfet Massy avait employé sa vive intelligence à trouver en dehors du Surnaturel la clef de ces étranges affaires de Lourdes. Les interrogatoires avaient

(1) Voir, dans *Notre-Dame de Lourdes*, comment M. Rouland, Ministre des Cultes, était intervenu pour se mettre en travers du grand événement religieux qui se produisait, et comment les rapports étaient demeurés des plus tendus entre le Préfet et l'Évêque.

été inutilement renouvelés par le Parquet et par Jacomet. Ni le Commissaire de Police ni M. Dutour n'avaient pu prendre l'enfant en défaut. Cette petite bergère de treize à quatorze ans, ignorante et ne sachant ni lire, ni écrire, ni même parler français, déconcertait par sa simplicité profonde les habiles et les prudents.

Un disciple des Mesmer et des Du Potet, surgi on ne sait d'où, avait vainement essayé d'endormir Bernadette du sommeil magnétique. Ses passes avaient échoué contre ce tempérament paisible et peu nerveux, et il n'avait réussi qu'à donner une migraine à l'enfant. La pauvre petite se prêtait d'ailleurs avec résignation aux expériences et à l'examen de chacun. Dieu voulait qu'elle fût en butte à toutes les épreuves, et que de toutes, sans exception, elle sortît triomphante.

On avait appris qu'une famille étrangère et immensément riche, ayant, comme tout le monde, subi le charme de Bernadette, lui avait proposé de l'adopter en offrant aux parents une fortune, cent mille francs, avec la faculté de rester auprès de leur enfant. Le désintéressement de ces braves gens n'avait pas même été tenté, et ils avaient voulu rester pauvres.

Tout échouait : les pièges de la ruse, les offres de l'enthousiasme, la dialectique des esprits les plus déliés.

Quelle que fût son horreur pour le fanatisme, M. le Procureur impérial Dutour ne pouvait découvrir, ni dans le Code d'instruction criminelle, ni

dans le Code pénal, un article quelconque qui l'autorisât à sévir contre Bernadette et à la faire incarcérer. Une arrestation de cette nature eût été illégale au premier chef, et aurait pu avoir pour le magistrat qui l'eût ordonnée des conséquences fâcheuses. Aux yeux de la loi pénale, Bernadette était innocente.

M. le Préfet, avec sa très grande netteté d'esprit, se rendit compte de tout cela et aussi bien qu'eût pu le faire un jurisconsulte. Il songea alors à arriver au même résultat à l'aide d'un autre moyen, et à procéder par mesure administrative à cet emprisonnement qui lui semblait utile, et dont la Magistrature, paralysée par le texte des codes, ne se croyait pas le droit de prendre l'initiative.

XLVI

Il y a dans l'immense arsenal de nos lois et règlements une arme redoutable, imprudemment créée, à notre avis, dans la pensée très-louable de protéger l'individu contre lui-même, mais qui peut, entre les mains de la malveillance ou de l'aveuglement, donner lieu à la plus épouvantable des tyrannies, c'est-à-dire à la séquestration arbitraire et sans appel d'un innocent. Nous voulons parler de la loi sur les Aliénés. Sans débat public, sans défense possible, sur le certificat d'un ou deux médecins le déclarant atteint de trouble mental, un malheureux peut être saisi brusque-

ment, par simple décision administrative, et jeté dans la plus terrible des prisons, dans le cabanon d'une maison de fous. Que, dans la plupart des cas, cette loi s'applique suivant l'équité, par suite de l'honorabilité générale et de la capacité du corps médical, nous le croyons, et nous avons besoin de le croire. Mais que cette honorabilité et ce savoir autorisent à supprimer toute défense, toute publicité et tout appel; que la décision à huis clos de deux médecins soit dispensée de cette triple garantie dont la loi a voulu entourer les jugements de la Magistrature, c'est ce que nous avons quelque peine à comprendre. Les médecins sont capables, sans doute, et nous reconnaissons qu'en trouver deux en parfait accord rend assez probable la vérité de leur thèse commune : mais y a-t-il là une certitude assez grave, assez évidente, assez certaine, si on nous permet ce pléonasme, pour qu'elle donne irrévocablement le droit d'enlever, sans autre forme de procès, la liberté à un citoyen ? Les médecins sont honorables, cela est également hors de doute, et, plus que personne, nous vénérons les hommes de cette noble profession ; mais surtout en matière de folie, leurs idées préconçues et leurs doctrines philosophiques ne peuvent-elles pas, malgré eux, incliner parfois leur esprit vers de regrettables erreurs ? Dans un livre qui a eu un certain retentissement, l'un d'eux, M. Lélut, a rangé parmi les aliénés Socrate, Newton, sainte Thérèse, Pascal et un grand nombre d'autres qui furent, comme ceux-là, la gloire de l'Humanité. Un tel maître et

ses élèves mériteraient-ils, par exemple, qu'on les investît du droit de faire incarcérer comme fous, sans défense contradictoire, sans publicité et sans appel, sur une simple consultation, tous ceux qu'ils jugeraient tels ? Et cependant M. Lélut est un savant remarquable, une des notoriétés médicales : il est membre de l'Institut. Que dire de la garantie offerte par les individus de la plèbe scientifique, par quelques-uns de ces pauvres petits docteurs de villages qui succèdent au barbier-chirurgien dont se contentaient nos aïeux ?

Convaincu comme il l'était de l'impossibilité actuelle du Surnaturel, M. le préfet Massy n'hésita pas, dans l'impuissance où se trouvait la Magistrature, à chercher dans cette loi redoutable une solution à la question extraordinaire qui avait surgi tout à coup dans son département.

XLVII

En apprenant que la Vierge était apparue de nouveau et avait dit son nom à Bernadette, M. le Préfet envoya chez les Soubirous une commission composée de deux Médecins. Il les prit parmi ceux qui n'admettaient pas plus que lui le Surnaturel, parmi ceux qui avaient leurs conclusions écrites d'avance dans leur prétendue philosophie médicale. Ces deux Médecins, qui étaient de Lourdes, et dont l'un était l'ami particulier du Procureur impérial, s'épuisaient depuis trois semaines à soutenir toutes

sortes de théories sur la catalepsie, le somnambulisme, l'hallucination, et se débattaient exaspérés contre l'inexplicable rayonnement de l'extase, contre le jaillissement de la Source, contre les guérisons soudaines qui venaient à chaque instant battre en brèche les doctrines qu'ils avaient rapportées de la Faculté.

Ce fut à ces hommes et dans ces circonstances que M. le Préfet, dans sa sagesse, jugea bon de confier l'examen de Bernadette.

Ces messieurs palpèrent la tête de l'enfant, et n'y trouvèrent aucune lésion. Le système de Gall consulté n'indiquait nulle part la protubérance de la folie. Les réponses de l'enfant étaient sensées, sans contradictions, sans bizarreries. Rien d'exagéré dans le système nerveux; tout au contraire, un plein équilibre et je ne sais quoi de profondément calme. Un asthme fatiguait souvent la poitrine de la petite fille; mais cette infirmité n'avait aucune liaison avec un dérangement du cerveau.

Les deux Médecins, très consciencieux d'ailleurs malgré leurs préventions, consignèrent toutes ces choses dans leur rapport, et constatèrent l'état très sain et très normal de l'enfant.

Toutefois, comme, sur la question des Apparitions, elle persistait invariablement dans son récit, ces messieurs, qui ne croyaient point à la possibilité de pareilles visions, s'appuyèrent là-dessus pour dire que Bernadette *pourrait bien être hallucinée*.

Malgré leurs idées anti-surnaturelles, ils n'osèrent pourtant, devant l'état si bien équilibré et si

intellectuellement normal de l'enfant, hasarder une formule plus affirmative. Ils sentaient instinctivement que c'était, non leur science positive, avec ses certitudes, mais leurs opinions philosophiques préconçues qui concluaient de la sorte, et qui répondaient à la question par la question.

M. le Préfet n'y regardait pas de si près, et ce rapport lui parut suffisant. Muni de cette pièce, et en vertu de la loi du 30 juin 1838, il résolut de faire arrêter Bernadette et de la faire conduire à Tarbes, pour être internée provisoirement à l'hospice, et ensuite, sans doute, dans une maison de fous.

Frapper cette enfant n'était pas tout : il fallait opposer enfin une digue à ce mouvement extraordinaire de la population. M. Rouland avait insinué, dans sa lettre au Préfet, comment on le pouvait, sans sortir en quoi que ce fût de la stricte légalité. Il n'y avait pour cela qu'à considérer la Grotte comme un oratoire, et à la faire dépouiller des ex-voto et des offrandes des croyants.

Si les croyants opposaient de la résistance, un escadron de cavalerie se tiendrait à Tarbes, prêt à tout événement. Une émeute eût comblé bien des vœux secrets.

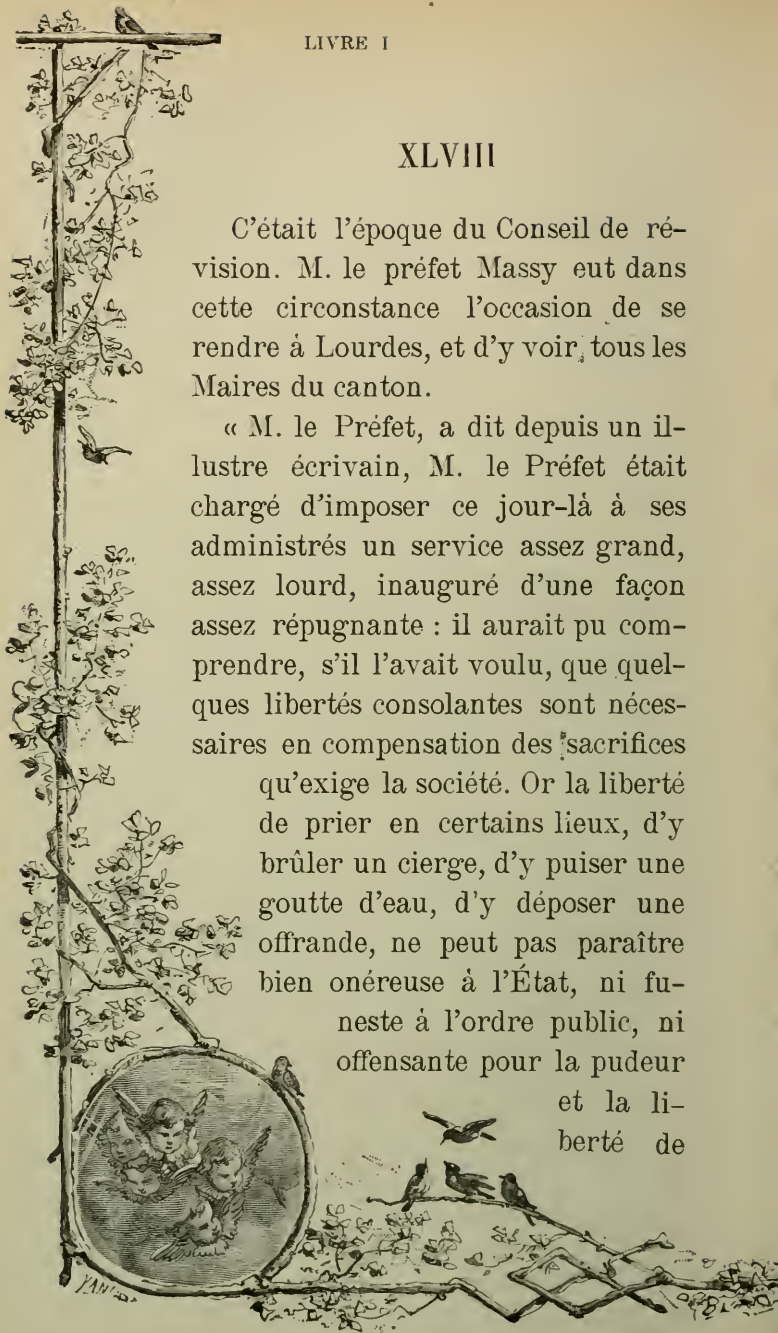
Restait à faire exécuter, contre Bernadette et contre la population, ces diverses mesures, dont l'infailibilité préfectorale avait reconnu la nécessité et l'urgence pour parer à l'invasion croissante de la Superstition.



XLVIII

C'était l'époque du Conseil de révision. M. le préfet Massy eut dans cette circonstance l'occasion de se rendre à Lourdes, et d'y voir tous les Maires du canton.

« M. le Préfet, a dit depuis un illustre écrivain, M. le Préfet était chargé d'imposer ce jour-là à ses administrés un service assez grand, assez lourd, inauguré d'une façon assez répugnante : il aurait pu comprendre, s'il l'avait voulu, que quelques libertés consolantes sont nécessaires en compensation des sacrifices qu'exige la société. Or la liberté de prier en certains lieux, d'y brûler un cierge, d'y puiser une goutte d'eau, d'y déposer une offrande, ne peut pas paraître bien onéreuse à l'État, ni funeste à l'ordre public, ni offensante pour la pudeur et la liberté de



personne ; cependant elle console profondément ceux qui en usent. Laissez donc la foi vivre ! Dans vos emplois, dans vos puissances, dans vos fortunes, songez que la plupart des hommes que vous gouvernez ont besoin de demander à Dieu le pain de chaque jour, et ne le reçoivent que par une sorte de miracle. La foi, c'est déjà du pain : elle aide à manger le pain noir ; elle aide à attendre encore patiemment, passé l'heure où il devait venir. Et quand Dieu semble vouloir ouvrir un de ces lieux de grâce où la foi coule plus abondante et donne de plus prompts secours, ne les fermez pas. Vous-mêmes, les premiers, en aurez besoin. C'est là que vous pourrez faire des économies sur le budget des hôpitaux et des prisons (1). »

Telles n'étaient point les pensées, tels n'étaient point les sentiments de M. le baron Massy. Après avoir prélevé au nom du Pouvoir ce terrible impôt du sang que l'on nomme la Conscription, il adressa aux Maires du canton un discours officiel. Il sut invoquer à la fois, à propos des Apparitions et des Miracles, l'intérêt de l'Église et celui de l'État, le Pape et l'Empereur. En chacune de ses phrases, périphrases et paraphrases, il commençait par la piété et finissait par l'administration. Les prémisses étaient d'un théologien, les conclusions étaient d'un préfet.

« M. le Préfet a montré aux Maires, disait le surlendemain le journal de la Préfecture, ce que les

(1) Louis VEUILLOT, *Univers* du 28 août 1858.

scènes qui s'étaient produites avaient de regrettable, et *quelle défaveur elles tendaient à jeter sur la Religion*. Il s'est appliqué surtout à leur faire comprendre que le fait de la création d'un oratoire à la Grotte, *fait suffisamment constitué par le dépôt d'emblèmes religieux et de cierges*, était une atteinte portée à l'Autorité *ecclésiastique et civile*, une *illégalité* qu'il était du devoir de l'Administration de faire cesser, puisque, *aux termes de la Loi*, aucune chapelle publique ou oratoire ne peut être fondé *sans l'autorisation du Gouvernement*, sur l'avis de l'Évêque diocésain » (1).

« Mes sentiments, avait ajouté le dévot fonctionnaire, ne doivent être suspects à personne. Tout le monde, dans ce département, connaît mon respect profond pour la Religion. J'en ai donné, — je crois, — assez de preuves, pour qu'il soit impossible de mal interpréter mes intentions.

« Vous ne serez donc pas surpris d'apprendre, Messieurs, que j'ai donné ordre au Commissaire de Police d'enlever et de transporter à la Mairie, où ils seront mis à la disposition de ceux qui les ont déposés, les objets placés dans la Grotte.

« J'ai prescrit, en outre, d'ARRÊTER et de conduire à Tarbes, *pour y être traitées comme malades*, aux frais du Département, les personnes qui se diraient visionnaires, et je ferai poursuivre, *comme propagateurs de fausses nouvelles*, tous

(1) *Ère impériale* du 8 mai.

« ceux qui auraient contribué à mettre en circulation les bruits absurdes que l'on fait courir » (1).

Cela se passait le 4 mai. C'est ainsi que le très religieux Préfet inaugurait son Mois de Marie.

Ces paroles furent accueillies par un *enthousiasme unanime*, suivant le journal de la Préfecture.

La vérité est que les uns désapprouvèrent hautement la voie violente dans laquelle s'engageait l'Autorité, tandis que d'autres, appartenant à la secte des Libres Penseurs, s'imaginèrent que la main du Préfet allait suffire à enrayer brusquement la marche irrésistible des choses.

Au dehors, les philosophes et les savants se réjouissaient. Le *Lavedan*, absolument silencieux depuis deux mois, terrassé qu'il était par l'évidence des faits, retrouva l'indépendance de son verbe pour entonner un dithyrambe préfectoral.

Immédiatement après son discours, le Chef du Département avait quitté la ville, laissant s'exécuter, hors de sa présence, ce qu'il avait ordonné.

Les mesures de M. le Préfet se complétaient l'une par l'autre. Par l'arrestation de Bernadette, il atteignait la cause; par l'enlèvement des objets à la Grotte, il atteignait l'effet. Si, comme c'était

(1) Nous donnons ce discours d'après l'article de l'*Ère impériale*, journal de la Préfecture. N° du 8 mai.

probable, ces ardentes populations, blessées dans la liberté de leurs croyances, dans leur droit de prier, dans leur religion, essayaient quelque résistance ou se livraient à quelque désordre, l'escadron de cavalerie, mandé par dépêche, accourait à bride abattue, et, mettant ville et campagne au régime de l'état de siège, réfutait la Superstition par le tout-puissant argument du sabre. De même qu'il venait de transformer une question religieuse en question administrative, M. Massy était prêt à transformer la question administrative en question militaire.

Le Maire et le Commissaire de Police étaient chargés, chacun en ce qui les concernait, d'exécuter les volontés du Préfet. Le premier avait ordre de faire arrêter Bernadette; le second, de se transporter aux Roches Massabielle et de dépouiller la Grotte de tout ce que la piété ou la reconnaissance des fidèles y avait déposé.

Suivons-les tous les deux, et commençons par le Maire, ainsi que le veut la hiérarchie.

XLIX

Bien que M. Lacadé, Maire de Lourdes, évitât de se prononcer sur les événements extraordinaires qui se passaient, il en était très impressionné, et ce ne fut point sans une certaine terreur qu'il vit l'Administration entrer dans cette voie de violences. Il ignorait comment les populations allaient accueillir

ces actes de l'autorité ; et il était fort perplexe. Il est vrai que M. le Préfet annonçait l'envoi possible d'un escadron de cavalerie pour maintenir la tranquillité dans la ville de Lourdes à la suite de l'arrestation ; mais cela même ne laissait pas que de l'inquiéter gravement. Le côté surnaturel et les Miracles l'alarmaient aussi. Il ne savait que faire entre l'autorité du Préfet, la force du peuple et les puissances d'en haut. Il aurait voulu ménager la terre et le ciel. Il s'adressa, pour soutenir son courage, au Procureur impérial, M. Dutour ; et, tous deux ensemble, ils se rendirent chez M. le Curé de Lourdes pour lui communiquer l'ordre d'arrestation émané de la Préfecture. Ils expliquèrent à l'abbé Peyramale comme quoi, d'après le texte de la loi du 30 juin 1838, le Préfet agissait dans la plénitude de son droit légal.

Le Prêtre ne put contenir l'explosion de son indignation devant la cruelle iniquité d'une telle mesure, fût-elle à la rigueur possible d'après quelque une des innombrables lois, enfantées, un jour ou l'autre, par les Lycurgues d'occasion que le flux et le reflux de nos douze à quinze révolutions politiques ont jetés sur la grève du Palais Bourbon.

— Cette enfant est innocente ! s'écriait-il ; et la preuve, monsieur le Procureur impérial, c'est que, comme magistrat, vous n'avez pu, malgré vos interrogatoires de toutes sortes, trouver un prétexte à la moindre poursuite. Vous savez qu'il n'y a pas un tribunal en France qui ne reconnût cette innocence, éclatante comme le soleil ; qu'il n'y a pas un

Procureur général qui, en de telles circonstances, ne déclarât monstrueuse et ne fit cesser, non seulement une arrestation, mais une simple action judiciaire.

— Aussi la Magistrature n'agit-elle pas, répondait M. Dutour. M. le Préfet, sur le rapport des médecins, fait enfermer Bernadette comme atteinte de démence ; et cela, dans son intérêt, pour la guérir. C'est une simple mesure administrative, qui ne touche en rien à la Religion, puisque ni l'Évêque ni le Clergé ne se sont prononcés sur tous ces faits, qui se passent en dehors d'eux.

— Une telle mesure, reprit le Prêtre en s'animant de plus en plus, serait la plus odieuse des persécutions ; d'autant plus odieuse, qu'elle prend un masque hypocrite, qu'elle affecte de vouloir protéger, qu'elle se cache sous le manteau de la légalité, et qu'elle a pour objet de frapper un pauvre être sans défense. Si l'Évêque, si le Clergé, si moi-même nous attendons qu'une lumière de plus en plus grande se fasse sur ces événements pour nous prononcer sur leur caractère surnaturel, nous en savons assez pour juger de la sincérité de Bernadette et de l'intégrité de ses facultés intellectuelles. Et dès qu'ils ne constatent aucune lésion cérébrale, en quoi vos deux Médecins seraient-ils plus compétents pour juger de la folie ou du bon sens que l'un quelconque des mille visiteurs qui ont interrogé cette enfant, et ont admiré la pleine lucidité et le caractère normal de son intelligence ? Vos Médecins eux-mêmes n'osent affirmer et ne concluent que par une hypothèse.

M. le Préfet ne peut, à aucun titre, faire arrêter Bernadette.

— C'est légal.

— C'est illégitime. Prêtre, Curé-Doyen de la ville de Lourdes, je me dois à tous, et en particulier aux plus faibles. Si je voyais un homme armé attaquer un enfant, je défendrais l'enfant au péril de ma vie, car je connais le devoir de protection qui incombe au bon Pasteur. Et je ne saurais agir autrement, alors même que cet homme serait un Préfet, et que son arme serait le mauvais article d'une mauvaise loi. Allez donc dire à M. Massy que ses Gendarmes me trouveront sur le seuil de la porte de cette pauvre famille, et qu'ils auront à me renverser, à me passer sur le corps, à me fouler aux pieds, avant de toucher à un cheveu de la tête de cette petite fille.

— Cependant...

— Il n'y a pas de cependant. Examinez, faites des enquêtes : vous êtes libres, et tout le monde vous y convie. Mais si, au lieu de cela, vous voulez persécuter, si vous voulez frapper les innocents, sachez bien qu'avant d'atteindre le dernier et le plus petit parmi mon troupeau, c'est par moi qu'il faudra commencer.

Le Prêtre s'était levé. Sa haute taille, sa tête aux traits puissants, la plénitude de force qui éclatait en lui, son geste résolu, son visage ardent d'émotion, commentaient ses paroles et leur donnaient toute leur physionomie.

Le Procureur et le Maire se turent un instant. Puis ils parlèrent des mesures relatives à la Grotte.

— Quant à la Grotte, reprit le Prêtre, si M. le Préfet veut, au nom des lois de la Nation et au nom de sa piété particulière, la dépouiller des objets que d'innombrables fidèles y ont déposés en l'honneur de la sainte Vierge, qu'il le fasse. Les croyants seront attristés et même indignés. Mais qu'il se rassure : les habitants de ce pays savent respecter l'Autorité, même quand elle s'égare. On dit qu'à Tarbes un escadron est en selle, attendant pour accourir à Lourdes un signal du Préfet. Que l'escadron mette pied à terre. Quelque ardentes que soient les têtes, quelque ulcérés que soient les cœurs, on écoute ma voix, et je réponds, sans la force armée, de la tranquillité de mon peuple. Avec la force armée, je n'en réponds plus.

L

Cette conversation avec M. le Curé de Lourdes, que l'on savait incapable de plier dans tout ce qu'il considérait comme son devoir, introduisait dans la question un élément imprévu, quoique très aisé à prévoir.

Le Procureur impérial, dès qu'il s'agissait d'une mesure administrative, n'avait point à intervenir ; et ce n'était qu'officieusement que M. Dutour avait accompagné M. Lacadé au presbytère. Tout le poids de la décision à prendre portait donc sur ce dernier.

M. Lacadé avait la certitude que le Curé de Lour-

des ferait infailliblement ce qu'il avait dit. Quant à opérer par surprise et à arrêter brusquement Bernadette à l'insu du Pasteur, il n'y fallait point songer, maintenant que l'abbé Peyramale était prévenu et qu'il avait l'œil ouvert. Nous avons vu tout à l'heure les impressions que ressentait le Maire en présence du Surnaturel surgissant tout à coup sous ses yeux. L'apparente impassibilité du magistrat municipal cachait un homme très anxieux et très agité.

Il fit part au Préfet de la conversation que M. Dutour et lui venaient d'avoir avec le Curé-Doyen, des paroles de l'homme de Dieu et de la nature de résistance que l'on était certain de rencontrer chez lui. L'arrestation de Bernadette, ajoutait-il, pourrait, en outre, dans l'état des esprits, soulever la ville et provoquer une révolte indignée contre les Autorités constituées. Quant à lui, devant la détermination si formellement exprimée par M. le Curé et en présence de si redoutables éventualités, il se voyait à regret obligé de se refuser, — fallût-il résigner les honneurs de la Mairie, — à faire exécuter personnellement une pareille mesure. C'était au Préfet, s'il le jugeait bon, d'agir lui-même, sans intermédiaire, et de faire opérer l'arrestation par un ordre direct à la Gendarmerie.

Pendant que le sort et la liberté de Bernadette étaient soumis à ces incertitudes, M. Jacomet, en grande tenue et revêtu de son écharpe, se préparait à exécuter, aux Roches Massabielle, les prescriptions de M. Massy.

Les lecteurs de *Notre-Dame de Lourdes* connaissent ce qui s'y passa.

.

LI

L'attitude, non moins menaçante, mais inflexible, de l'abbé Peyramale, sa détermination d'intervenir de sa personne pour protéger Bernadette contre l'arrestation projetée, préoccupaient bien plus le préfet Massy que les miracles et toutes les marques du pouvoir céleste. Dieu, en un mot, l'inquiétait moins que le Curé.

Le refus de M. Lacadé de procéder à cette mesure; sa démission offerte, — circonstance très étrange de la part de ce fonctionnaire timide; — le visible mécontentement des maires du canton au discours du Conseil de révision; les symptômes de grave effervescence qui avaient accueilli l'enlèvement des ex-voto de la Grotte; l'incertitude où l'on était peut-être de la passive obéissance des Gendarmes et des Soldats, lesquels partageaient à l'égard de Bernadette l'enthousiasme et la vénération populaires, lui donnèrent également à réfléchir. Il comprit que, dans un tel ensemble de conjectures, l'incarcération de la Voyante pourrait avoir les conséquences les plus désastreuses.

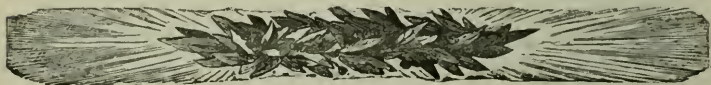
Ce n'est point qu'il n'eût bravé volontiers une émeute. Quelques-uns des détails que nous avons racontés feraient même supposer qu'il l'avait secrè-

tement désirée. Mais un soulèvement des populations, précédé de la démission du Maire, compliqué de l'intervention d'un des prêtres les plus respectés du diocèse, suivi, selon toute probabilité, d'une plainte au Conseil d'État pour séquestration arbitraire, accompagnée d'une énergique protestation de la presse catholique ou simplement indépendante, avait un caractère de gravité qui ne pouvait manquer de frapper vivement un homme aussi intelligent et aussi attaché à ses fonctions que M. le baron Massy.

Il devait pourtant en coûter singulièrement à l'orgueilleux Préfet de s'arrêter dans l'exécution de cette mesure radicale, qu'il avait si publiquement annoncée la veille au Conseil de révision; et assurément il n'eût point agi de la sorte si le rapport des médecins, au lieu d'être une simple et hésitante hypothèse, peu sûre d'elle-même, avait constaté la folie ou l'hallucination de la Voyante. Que Bernadette eût été réellement atteinte d'aliénation mentale, et rien n'était plus facile au Préfet que d'ordonner un second examen; rien de plus aisé que de faire vérifier et attester le trouble cérébral de l'enfant par deux autres docteurs, choisis parmi les notabilités scientifiques du pays, et assez autorisés comme gens de savoir et d'honneur pour imposer leur décision à l'opinion publique. Mais M. Massy, au courant de tous les interrogatoires de Bernadette, comprit qu'il ne se trouverait pas un médecin sérieux qui ne reconnût et ne proclamât avec tout le monde la pleine raison, la droite intelligence et la bonne foi de l'enfant.

Devant l'évidence d'une telle situation, en présence des impossibilités morales, presque matérielles, qui se dressaient inopinément devant lui, le sage Préfet, malgré son entêtement proverbial, se vit contraint de s'arrêter net et de ne pas aller plus avant. Il était condamné à l'inaction par la force des choses. Quant à retourner complètement sur ses pas et à révoquer la mesure déjà exécutée publiquement par Jacomet aux Roches Massabielle, une telle solution ne pouvait même pas aborder la pensée du baron Massy. L'enlèvement des objets de la Grotte, étant un fait accompli, fut maintenu. Mais la Voyante demeura libre, ignorant sans doute, entre ses prières du matin et celles du soir, l'orage qui venait de passer sur elle et qui n'avait point éclaté.

L'Autorité civile, par cette tentative avortée et non reprise, constatait elle-même l'impossibilité absolue de convaincre Bernadette du moindre trouble cérébral. En laissant la Voyante libre, après avoir tenté de l'enfermer, le Pouvoir officiel rendait, malgré lui, un public hommage à la pleine intégrité de cette raison et de cette intelligence. L'incrédulité, par de tels coups mal dirigés, se blessait avec ses propres armes et servait précisément la cause même qu'elle prétendait attaquer. Ne l'accusons pourtant pas de maladresse. Il doit être difficile de lutter contre l'évidence ; et, en un tel combat, les fautes les plus lourdes sont inévitables.





LII

Au milieu de ces passions si diverses et de ces multiples calculs, on n'avait point manqué de tenter sur Bernadette de nouvelles épreuves, aussi inutiles que les précédentes.

Elle se préparait à faire sa première communion, et elle la fit le 3 juin, jeudi de la Fête-Dieu, dans la Chapelle de l'Hospice. C'était le jour même où le

Conseil municipal de Lourdes chargeait un illustre chimiste de Toulouse, M. Filhol, d'analyser la Source mystérieuse, jaillie naguère sous la main de la Voyante en extase. Dieu entrant dans ce cœur d'enfant et de jeune fille faisait aussi l'analyse d'une onde pure ; et nous imaginons qu'il dut admirer et bénir, dans cette âme virginale, la source la plus fraîche et le plus limpide cristal.



Malgré la retraite où elle eût aimé à se cacher et à se recueillir, on continuait à la visiter.

Elle était toujours l'enfant innocente et simple dont nous avons essayé de tracer le portrait. Par sa candeur, par son éclatante bonne foi, par son parfum délicat de sainteté paisible, elle charmait tous ceux qui l'approchaient.

Un jour, une dame, après s'être entretenue avec elle, voulut, dans un mouvement de vénération enthousiaste, assez concevable pour ceux qui ont connu Bernadette, échanger son chapelet de pierres précieuses contre celui de l'enfant :

— Gardez le vôtre, Madame, répondit-elle en montrant son modeste instrument de prière. Voici le mien, et je ne veux point le changer. Il est pauvre comme moi et convient à mon indigence.

Un ecclésiastique essaye de lui faire accepter une

pièce d'argent, elle refuse. Il insiste, nouveau refus, si formel, qu'une plus longue insistance semble inutile. Le prêtre pourtant ne se tient pas pour battu :

— Prenez, dit-il, ce ne sera point pour vous ; ce sera pour les pauvres, et vous aurez le plaisir de faire l'aumône.

— Faites-la de vos mains à mon intention, monsieur l'abbé, et cela vaudra mieux que si je la faisais moi-même, répondit l'enfant.

La pauvre Bernadette entendait servir Dieu gratuitement, et remplir, sans sortir de sa noble pauvreté, la mission qu'elle avait reçue d'en haut. Et cependant, elle et sa famille manquaient quelquefois de pain.

Vers la fin du mois de mai, Bernadette, épuisée par son asthme, fatiguée sans doute aussi par tant de visiteurs qui voulaient la voir et l'entendre, tomba malade.

Dans son vif désir de calmer les esprits et d'éloigner toute cause d'agitation, Monseigneur profita de cette circonstance pour faire conseiller aux parents d'envoyer Bernadette aux eaux de Cauterets, qui sont toutes voisines de Lourdes. C'était un moyen de soustraire la Voyante à ces dialogues, à ces interrogations, à ces récits de l'Apparition, dont chacun était avide, et qui entretenaient l'émotion populaire. Les Soubirous, inquiets de l'état de Bernadette, et trouvant, de leur côté, que ces perpétuelles visites la brisaient, la confièrent à une tante qui allait elle-même à Cauterets et qui se chargea gratui-

tement des menues dépenses de ce voyage, d'ailleurs très peu coûteux à cette époque de l'année, où les thermes sont encore presque déserts. Les privilégiés et les riches n'y viennent qu'un peu plus tard, et il n'y a guère à Cauterets, pendant le mois de juin, que quelques pauvres gens de la Montagne. Malade, cherchant le silence et le repos, essayant de se soustraire le plus possible à la curiosité publique, Bernadette y prit les eaux pendant deux ou trois semaines.

A mesure que juin s'inclinait vers son terme, on entraient cependant dans la grande période des eaux pyrénéennes.

Bernadette retourna alors à Lourdes, chez ses parents (1)

LIII

Le 16 juillet, fête de Nore-Dame du Mont Carmel, Bernadette avait entendu en elle-même la voix qui s'était tue depuis quelques mois et qui l'appelait, non plus aux Roches Massabielle, alors fermées et gardées, mais sur la rive droite du Gave, dans

(1) Voir dans *Notre-Dame de Lourdes* comment, sur l'ordre du Préfet, le Maire avait fait fermer la Grotte par des barrières, placé des gardes pour empêcher d'y aller, pour dresser des procès-verbaux contre les visiteurs qui leur résistaient, et les traduire en justice, où ils étaient condamnés à l'amende.

ces prairies où la foule se rassemblait et priait, à l'abri des procès-verbaux et des vexations de la Police. Il était huit heures du soir. A peine l'enfant se fut-elle agenouillée et eut-elle commencé la récitation du chapelet, que la très-sainte Mère de Jésus-Christ lui apparut. Le Gave, qui séparait Bernadette de la Grotte, avait en quelque sorte cessé d'exister aux yeux de l'extatique. Elle ne voyait devant elle que la Roche bénie, dont il lui semblait être aussi près qu'autrefois, et la Vierge immaculée qui lui souriait doucement, comme pour confirmer tout le passé et illuminer tout l'avenir. Aucune parole ne sortit des lèvres divines. A un certain moment, elle inclina la tête vers l'enfant, comme pour lui dire un « Au revoir » très lointain ou un adieu suprême; puis Elle disparut et rentra dans les cieux. Ce fut la dix-huitième Apparition : ce devait être la dernière

.

LIV

Une Commission d'enquête nommée par l'Évêque se transporta à Lourdes le 17 novembre suivant, et interrogea la Voyante.

« Bernadette, dit le procès-verbal du secrétaire, se présenta à nous avec une grande modestie, et cependant avec une assurance remarquable. Elle se montra calme, sans embarras, au milieu de cette nombreuse assemblée, en présence d'ecclésiastiques

respectables qu'elle n'avait jamais vus, mais dont on lui avait dit la mission. »

La jeune fille raconta les Apparitions, les paroles de la Vierge, son commandement formel d'élever en ce lieu une chapelle à son culte, la naissance soudaine de la Source, le nom de « l'Immaculée Conception » que la Vision s'était donné à elle-même. Elle exposa, avec la grave certitude d'un témoin assuré de lui-même et l'humble candeur d'une enfant, tout ce qui lui était personnel dans ce drame surnaturel, dont les péripéties se déroulaient depuis une année. Elle répondit à toutes les questions, et ne laissa aucune obscurité dans l'esprit de ceux qui l'interrogeaient, non plus au nom des hommes, comme Jacomet, le Procureur ou tant d'autres, mais au nom de l'Église catholique, l'immortelle Épouse de Dieu. Tout ce dont elle rendit témoignage, les lecteurs de *Notre-Dame de Lourdes* le connaissent. Nous avons exposé nous-même ces événements, à leur date, en diverses pages de ce récit.

LV

Six ans s'étaient passés.

Les résistances de l'administration, les oppositions multiples avaient été impuissantes contre l'œuvre que la Mère de Dieu avait voulu établir par la main d'une enfant, sans autre défense que l'énergie, considérable il est vrai, du Prêtre héroïque vers lequel Elle l'avait envoyée.



L'Évêque avait, dans un solennel Mandement, reconnu la vérité des Apparitions et des Miracles. L'immense pèlerinage voulu par la Vierge était fondé, et au-dessus de la Grotte sacrée se construisait déjà, sous la direction du Curé Peyramale, le temple demandé par Notre-Dame de Lourdes.

Parfois, aux heures où il y avait le moins de monde aux Roches Massabielle, une petite fille venait s'agenouiller humblement devant le lieu de l'Apparition et boire à la Source. C'était une en-

fant du peuple, pauvrement vêtue. Rien ne la distinguait du vulgaire, et, à moins que quelqu'un parmi les pèlerins ne la connût et ne la nommât, elle paraissait inaperçue; et nul ne devinait que ce fût là Bernadette.

La privilégiée du Seigneur était rentrée dans l'ombre et le silence. Elle allait toujours à l'école des Sœurs, où elle était la plus simple et aurait voulu être la plus effacée. Les visites innombrables qu'elle y recevait ne troublaient point cette âme paisible, où vivaient pour toujours le souvenir du ciel entr'ouvert et l'image de la Vierge incomparable. Bernadette conservait ces choses en son cœur. Les peuples cependant accouraient de toutes parts, les miracles s'accomplissaient et le temple s'élevait. Et Bernadette, de même que le saint Curé de Lourdes, attendait comme le plus fortuné des jours, après ceux de la visite divine, celui où elle verrait de ses yeux les Prêtres du vrai Dieu conduire eux-mêmes les Fidèles, la croix en tête et les bannières déployées, à la Roche de l'Apparition.



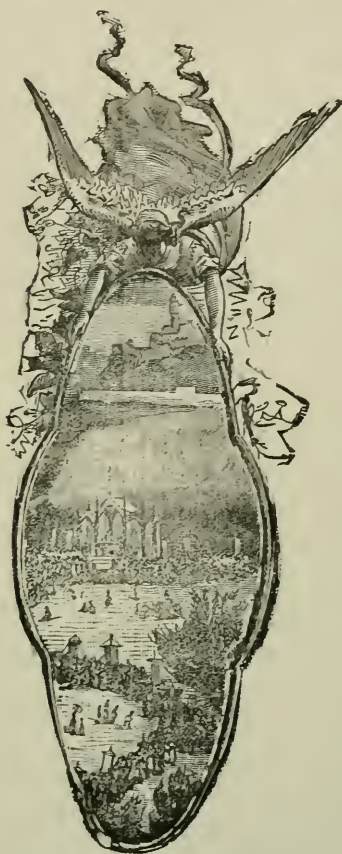


LVI

Bien que le Mandement de l'Évêque eût reconnu la vérité des divins événements de la Grotte, l'Église, en effet, n'avait encore pris possession, par aucune cérémonie publique, de ce sol à jamais sacré. Cette prise de possession eut lieu solennellement le 4 avril 1864, par l'inauguration et la bénédiction d'une superbe statue de la sainte Vierge, qui fut placée, avec toute la pompe usitée en pareil cas, dans cette niche rustique, bordée de plantes sauvages, où la Mère de Dieu était apparue à la fille des hommes (1).

(1) Cette statue, en beau marbre de Carrare, de grandeur naturelle, fut offerte à la Grotte de Lourdes par deux nobles et pieuses sœurs du diocèse de Lyon, mesdames de Lacour. Elle fut exécutée, sur les minutieuses indications de Bernadette, par M. Fabish, l'émi-

Le temps était magnifique. Le jeune soleil du printemps s'était levé et s'avavançait dans un dôme d'azur, que ne ternissait aucun nuage.



La ville de Lourdes était pavoisée de fleurs, d'oriflammes, de guirlandes, d'arcs de triomphe. A la haute tour de la paroisse, à toutes les chapelles de la cité, à toutes les églises des environs, les bourdons, les cloches et les campaniles sonnaient à toute volée. Des peuples immenses étaient accourus à cette grande fête de la Terre et du Ciel. Une procession, comme on n'en n'avait jamais vu de mémoire d'homme, se mit en marche pour aller de l'église de Lourdes à la Grotte de l'Apparition.

Des troupes, avec toutes les richesses et tout l'éclat de l'appareil militaire, tenaient la tête. A leur suite, les confréries de Lourdes, les Sociétés de secours mutuels, toutes les

nent sculpteur lyonnais. La Vierge est représentée telle que l'a décrite la Voyante, avec un scrupuleux respect des moindres détails et un rare talent d'exécution.

Corporations de ces contrées, portant leurs bannières et leur croix ; la Congrégation des Enfants de Marie, dont les traînantes robes avaient l'éclat de la neige ; les Sœurs de Nevers, avec leur long voile noir ; les Filles de la Charité, aux grandes coiffes blanches ; les Sœurs de Saint-Joseph, enveloppées dans leur manteau sombre ; les ordres religieux d'hommes, les Carmes, les Frères de l'Instruction et des Écoles chrétiennes ; des multitudes prodigieuses de pèlerins, hommes, femmes, enfants, vieillards ; cinquante à soixante mille hommes, rangés en deux interminables files, serpentaient le long du chemin fleuri qui conduisait aux Roches illustres de Massabielle. D'espace en espace des chœurs de voix humaines et d'instruments faisaient entendre des fanfares, des cantiques, toutes les explosions de l'enthousiasme populaire. Ensuite fermant ce cortège inouï, s'avavançait solennellement, entouré de quatre cents prêtres en habit de chœur, de ses grands vicaires, des dignitaires et du chapitre de son église cathédrale, très haut et très éminent Prélat, Sa Grandeur Monseigneur Bertrand-Sévère Laurence, évêque de Tarbes, la mitre au front, revêtu de son costume pontifical, d'une main bénissant les peuples, de l'autre s'appuyant sur son grand bâton d'or.

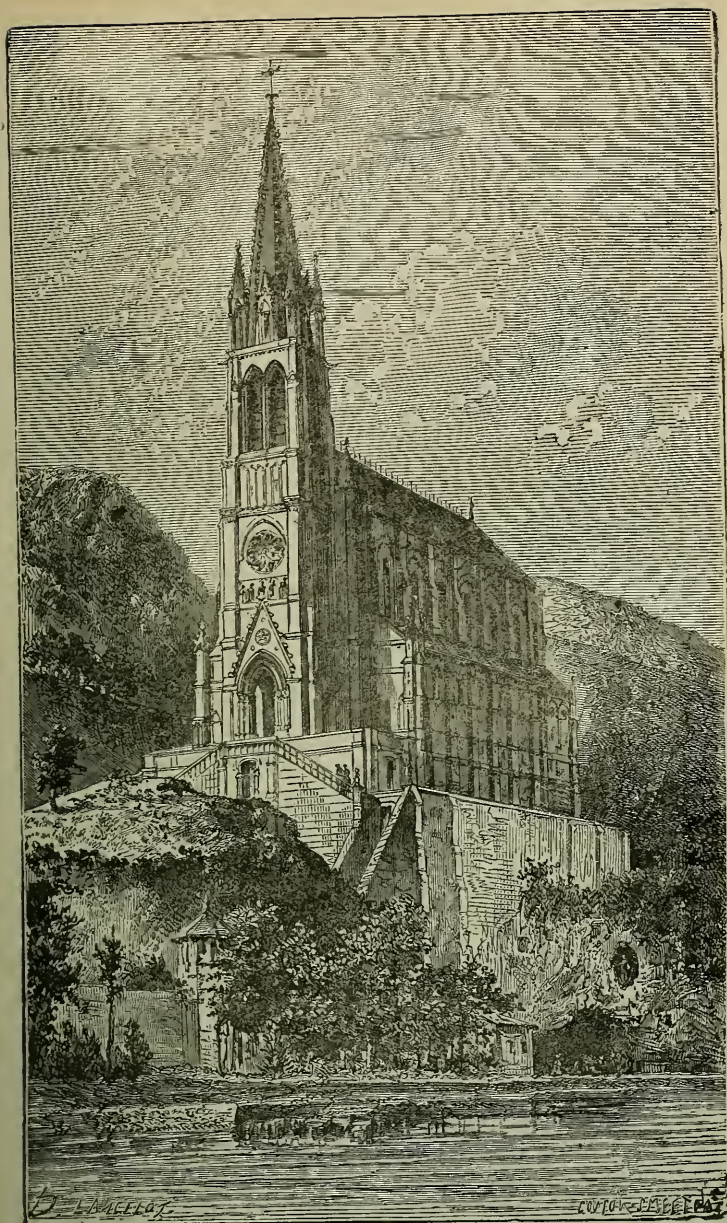
Une émotion indescriptible, une ivresse comme en connaissent seules les multitudes chrétiennes assemblées sous le regard de Dieu, remplissait tous les cœurs. Il était enfin venu, après tant de peines, tant de lutttes, tant de traverses, le jour lumineux

de la justice et du triomphe. Des larmes de bonheur, de sainte exaltation et d'amour coulaient sur les visages émus de ces peuples, remués par le souffle de Dieu.

Quelle joie indicible devait, au milieu de cette fête universelle, remplir le cœur de Bernadette marchant sans doute en tête de la Congrégation des Enfants de Marie ! Quels sentiments d'écrasante félicité devaient inonder l'âme du vénérable Curé de Lourdes, chantant sans doute, à côté de l'Évêque, l'*Hosanna* de la victoire divine ! Ayant été tous deux à la peine, le moment était pour eux arrivé d'être tous deux à la gloire.

Hélas ! parmi les Enfants de Marie, on cherchait en vain Bernadette ; parmi le Clergé qui entourait le Prélat, on cherchait en vain le Curé Peyramale. Il est des joies trop vives pour la terre et qui sont réservées pour le Ciel. Ici-bas, Dieu les refuse à ses fils les plus chers.

A cette heure où tout était en fête, et où le soleil heureux éclairait le triomphe des fidèles et des croyants, le Curé de Lourdes, atteint d'une maladie que l'on jugeait mortelle, était en proie à d'atroces souffrances physiques. Il était étendu sur son lit de douleur, au chevet duquel veillaient et priaient nuit et jour deux religieuses hospitalières. Il voulut se faire lever pour voir passer le grand cortège ; mais les forces lui manquèrent, et il n'eut même pas la vision fugitive de toutes ces splendeurs. A travers les rideaux fermés de sa chambre, le son joyeux des cloches argentines ne lui arrivait que comme un glas funèbre.



BASILIQUE DE NOTRE-DAME DE LOURDES

Quant à Bernadette, Dieu lui marquait également sa prédilection, comme il a coutume de le faire pour ses élus, en la soumettant, elle aussi, à la grande épreuve de la douleur. Tandis que, dominant l'immense procession des Fidèles, Sa Grandeur Mgr Laurence, évêque de Tarbes, allait, au nom de l'Église, prendre possession des Roches Massabielle et inaugurer solennellement le culte de la Vierge qui était apparue à la Voyante, Bernadette, comme le prêtre éminent dont nous venons de parler, était frappée par la maladie; et la maternelle Providence, redoutant peut-être pour son enfant bien-aimée la tentation de quelque vaine gloire, lui déroba le spectacle de ces fêtes inouïes, où elle eût entendu son nom acclamé par des milliers de bouches et glorifié du haut de la chaire chrétienne par l'ardente parole des prédicateurs. Trop indigente pour être soignée en sa maison, où ni elle ni les siens n'avaient jamais voulu recevoir aucun don, Bernadette avait été transportée à l'hôpital, où elle gisait sur l'humble grabat de la charité publique, au milieu de ces pauvres que le Monde qui passe appelle malheureux, mais que Jésus-Christ a bénis, en les déclarant les bienheureux de son Royaume éternel.

LVII

Quelques années s'écoulèrent encore. Le vaste Temple était presque achevé : il s'élevait jusqu'à la naissance des voûtes, et il y avait longtemps déjà

que l'on célébrait le saint Sacrifice à tous les autels de la crypte souterraine. Des Missionnaires diocésains de la congrégation de Garaison avaient été installés par l'Évêque à quelques pas de la Grotte et de l'église, pour distribuer aux pèlerins la parole apostolique, les sacrements et le Corps du Seigneur...

La main du Tout-Puissant continuait de répandre au lieu où sa Mère apparut, des grâces de toute nature. Les miracles y étaient fréquents.

Dieu avait fait son œuvre. Et de même qu'au septième jour, quand il rentra dans son repos, il avait remis aux hommes le soin de cette œuvre, leur laissant la faculté redoutable de la développer ou de la compromettre. Tout Bien, venu d'en haut, est confié à la liberté humaine, comme lui fut confié à l'origine le Paradis terrestre, lequel contenait tous les Biens, à la condition de savoir le travailler et le garder, *ut operaretur et custodiret illum*. Prions Dieu que les hommes ne perdent et ne détruisent jamais ce que la Providence a fait pour eux, et que, par des idées terrestres ou des actes anti-évangéliques, ils ne brisent point, dans leurs mains coupables ou maladroites, le vase des grâces divines, le vase sacré dont ils ont reçu le dépôt.



M. l'abbé Peyramale avait guéri de la cruelle maladie dont nous parlions plus haut. Il était toujours le vénéré Pasteur de cette chrétienne ville de Lourdes, où sa personnalité, puissante dans le bien, est

à jamais marquée en traits ineffaçables. Longtemps, très longtemps après lui, alors que seront couchées sous les herbes les générations qu'il a formées au Seigneur, alors que les successeurs de ses successeurs habiteront en son presbytère et occuperont à l'église son grand fauteuil de bois, sa pensée sera encore vivante dans l'âme de tous ; et quand on dira ces mots : « le Curé de Lourdes, » c'est à lui que l'on pensera.

Louise Soubirous, la mère de Bernadette, était morte le 8 décembre 1866, le jour même de la fête de l'Immaculée Conception. En choisissant cette fête pour arracher la mère aux misères de ce monde, Celle qui avait dit à l'enfant : « Je suis l'Immaculée Conception, » semble avoir voulu tempérer, dans le cœur de Bernadette, l'amertume d'une telle mort, et lui rappeler comme un gage certain d'espérance et de bienheureuse résurrection, le souvenir de son Apparition rayonnante.

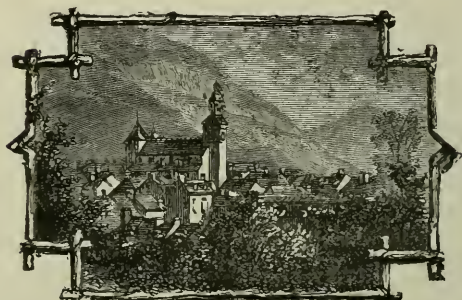
Tandis que les millions se dirigeaient vers la Grotte pour faire achever le Temple auguste, le père Soubirous était demeuré un pauvre meunier, vivant péniblement du labeur de ses mains. Marie, celle de ses filles qui était avec la Voyante lors de la première Apparition, avait épousé un bon paysan, qui est devenu meunier et qui travaille avec son beau-père.



Quant à Bernadette, elle avait, suivant l'expression du divin Maître, choisi la meilleure part. Elle

s'était fiancée au céleste Époux et avait pris son humble rang parmi les Vierges du Seigneur.

C'est au couvent de Saint-Gildard, chez les Sœurs de la Charité de Nevers, que nous la retrouverons dans l'étude intime que l'on va lire, et dont ces longs extraits de *Notre-Dame de Lourdes* ont dû former l'introduction naturelle.



LIVRE II
LE TÉMOIGNAGE

BERNADETTE
ET L'HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE LOURDES



BERNADETTE

ET L'HISTOIRE

DE NOTRE-DAME DE LOURDES

i



INSI Bernadette avait
quitté de l'humaine
vallée tout ce qu'on

peut en laisser; et sa mission publique étant achevée, elle était entrée dans ce vestibule du Ciel qu'on appelle la vie Religieuse.

Elle devait, durant douze années, fleurir et s'épanouir dans ce parterre du Seigneur.

Tout à l'heure nous allons l'y revoir, charmant et édifiant ses compagnes... Au dernier jour de la Voyante se sont ouvertes les portes du cloître, et nos lecteurs, y entrant avec nous, connaîtront, eux aussi, les suaves secrets du jardin fermé.

Mais auparavant, afin de bien saisir certaines nuances, il est nécessaire de dire quelques mots de ce qui s'est passé au dehors pendant le cours de ces douze années. La personne de Bernadette est du reste trop intimement unie à l'histoire de Notre-Dame de Lourdes, alors même qu'elle en semble absente, pour qu'il soit possible de l'en séparer tout à fait.

Ces douze années, on s'en souvient, hélas ! ont été terribles pour l'Église et pour le monde, toutes chargées de douloureux événements et de catastrophes sanglantes. Persécution religieuse dans presque toute l'Europe ; violation du Patrimoine Pontifical ; captivité et mort de Pie IX ; avènement de Léon XIII dans une semblable captivité ; la force primant le droit. Et dans notre malheureux pays, guerre fatale, France envahie, écroulement du second Empire, territoire démembré, crimes de la Commune, assassinat des otages, immolation des prêtres, meurtre de l'Archevêque, effroyables discords civiles, déchirement de la patrie... Que de ruines accumulées, que de cruels souvenirs et de sombres horizons durant l'espace de ces douze ans !

Et en même temps cependant, au milieu de tant

d'épreuves, on a vu grandir la foi, l'espérance et l'amour dans le cœur des enfants du Christ. Les Pèlerinages ont reparu sur la face du globe. Ils ont sillonné la terre; ils ont franchi les Océans : ils ont pris, grâce aux chemins de fer et à la vapeur, des proportions et un caractère particulier que ne connurent jamais aucune époque ni aucune nation depuis l'origine des âges. La cité de Dieu a eu, elle aussi, sa crise : elle a eu son grand mouvement vers la Vierge Immaculée apparue à la Grotte de Lourdes... Et un jour vint où, au sein de la plus considérable réunion d'Évêques qui se soit assemblée en France depuis cinq siècles (1), le Souverain Pontife de l'Église fit couronner par son Légat la statue de Notre-Dame de Lourdes comme l'image de la Reine du ciel.....



Après avoir raconté le rôle de Bernadette à l'origine de cet événement religieux et la mission qu'a remplie si admirablement le curé Peyramale, nous sera-t-il permis de dire aussi que Dieu, — qui se sert de tout et qui se plaît à faire éclater sa gloire par l'impuissance même des instruments qu'il choisit, — avait daigné bénir au delà de toute mesure un humble livre du plus indigne de ses serviteurs, et

(1) En France, depuis le Concile de Lyon, en 1311, la plus nombreuse réunion de prélats avait été la fameuse Assemblée de 1682, qui eut lieu par ordre du roi Louis XIV. Elle comptait *trente-quatre* évêques ou archevêques. Le 3 juillet 1876, il s'en trouva *trente-cinq* réunis spontanément à Lourdes pour le Couronnement.

l'employer à propager dans tout l'univers la bonne nouvelle des Apparitions de Marie et du jaillissement de la Source miraculeuse ?

Ce livre, qui est une histoire, appartient lui-même à l'Histoire. Surmontant donc, — pour des raisons que Dieu connaît, — un premier embarras, nous en parlerons, avec la même liberté et simplicité que s'il nous était tout à fait étranger et que si l'auteur, inconnu de nous, était mort depuis cinquante ans.

Quelle fut, dans ce livre, la part de Bernadette ? quels furent ses rapports avec l'historien ? C'est ce que nous allons exposer en imprimant ici pour le public un fragment de nos Mémoires intimes.

II

Ainsi que nos lecteurs le savent, j'avais été atteint en 1862 d'un affaiblissement de la vue qui m'empêchait absolument de lire et d'écrire. Sans espérance humaine de guérir et sur le conseil d'un ami protestant, j'eus recours à Notre-Dame de Lourdes, que je ne connaissais alors cependant que par les impertinences de quelques journaux mal pensants et en laquelle je n'avais qu'une foi des plus hésitantes. Je dictai à mon ami, pour M. le Curé de la paroisse de Lourdes, prêtre dont j'ignorais le nom, une lettre qu'il écrivit et que je signai. Je demandais une bouteille d'eau de la Grotte. Elle m'arriva le

vendredi 10 octobre 1862. A peine cette eau miraculeuse eut-elle baigné mes yeux que ma maladie disparut tout à coup et que ma vue me fut rendue dans toute sa force et toute sa netteté. Ce fait extraordinaire s'était accompli à Paris (1).

Je fis connaître ma guérison à M. le curé Peyramale et lui en adressai la relation. Il en fut, paraît-il, très ému. Et, sous le coup de cette émotion, il eut comme un pressentiment et une sorte d'intuition de l'avenir. Étant allé ce jour-là ou le lendemain à l'Hospice de Lourdes, chez les bonnes Sœurs de Nevers qui y soignent les malades et y font l'école aux enfants, il leur lut ces quelques pages.

Après cette lecture, il prononça, de sa voix grave et ferme, cette parole qui les frappa, — parole répétée souvent depuis par celles qui l'ont entendue, car elles se plaisent à en témoigner.

— Voilà l'homme qui sera l'historien de Notre-Dame de Lourdes ! La Sainte Vierge l'a guéri pour cela. Elle vient de le choisir.

Il devait en être ainsi en effet. Ayant, en son équité souveraine, choisi Bernadette pour lui apparaître

(1) La lettre à M. le Curé de Lourdes, écrite par mon ami et signée par moi, a été retrouvée dans les papiers de Mgr Peyramale et m'a été remise après sa mort. Ce témoignage du Miracle est d'autant plus irrécusable que, par suite des événements survenus en France, l'ami dont nous parlons a été, dans un parti qui n'est point le nôtre, porté aux plus hautes fonctions de l'État. J'ai également la lettre antérieure dans laquelle, en présence de l'infirmité de ma vue, il me conseille de recourir à Notre-Dame de Lourdes. Étranges rencontres de la Providence !

à cause de sa complète innocence; ayant élu le curé Peyramale pour être le fondateur humain de son œuvre, à cause de son héroïque vertu, Elle avait, en sa miséricorde infinie, jeté son regard sur l'extrémité opposée, dans l'Océan du monde, et m'avait désigné pour écrire son Histoire, à cause sans doute de mes fautes sans nombre, afin de montrer que si elle est la Reine des saints, elle n'en est pas moins la Mère des faibles et des malades, appelant également le juste et le pécheur à la participation de ses grâces.



En 1863 j'allai à Lourdes, sans autre but que de remercier Celle qui m'avait guéri par un acte surnaturel de sa puissance et de sa bonté. Je connus le Curé des Apparitions... Je m'entretins longtemps et plusieurs fois avec Bernadette, recueillant avec un soin pieux les moindres détails de ses récits. Je notais même, ne voulant rien oublier, toutes ses réponses à mes questions, questions que je faisais le cœur frémissant, avide de découvrir, dès ici-bas, quelque chose des gloires du Ciel et du travail de Dieu.

De son côté le curé Peyramale, qui avait été, après Bernadette, le grand ouvrier de Notre-Dame me raconta divers épisodes du drame divin qui s'était déroulé à Lourdes. Ces longues causeries, ces entretiens répétés, me faisaient entrevoir peu à peu, quoique vaguement encore, une histoire intime et détaillée de ces merveilleux événements, dont la brève Notice que j'avais lue ne présentait

que l'ensemble et, pour ainsi dire, l'esquisse générale (1).

A l'ombre de la Grotte, à côté de la Source, en face de cette excavation déserte où la Vierge avait posé son pied, je formai alors, (sans pourtant en prononcer le vœu), le projet d'écrire, si la grâce de Dieu me le permettait, cette histoire surhumaine.

M. le Curé de Lourdes, qui avait depuis près d'un an, depuis ma guérison surnaturelle, la pensée que j'étais appelé à cette œuvre, me répondit, lorsque je lui fis part de mon dessein :

— C'est la voix de Marie qui vous a parlé.



Mgr Laurence, évêque du diocèse, m'ouvrit les Archives de l'Évêché; il me communiqua les procès-verbaux de la Commission d'enquête, les rapports des Médecins, les correspondances qui avaient été échangées. Il eut même l'obligeance de s'en dessaisir et de me les confier.

— Toute l'histoire est là-dedans, me dit l'Évêque, en me remettant ces pièces. Nous serons heureux que vous sachiez l'en faire sortir.

Ni lui, ni moi, ni personne, sauf M. le Curé de Lourdes, que nous taxions d'exagération, ne pré-

(1) *L'Apparition à la Grotte de Lourdes en 1868*, Notice rédigée par M. l'abbé Fourcade, secrétaire-général de l'Évêché, secrétaire de la Commission d'Enquête.

voyait le retentissement extraordinaire que la Providence devait donner au livre, encore à écrire, dont nous nous entretenions.

III

A Lourdes, mon impression avait été vive... Rentré à Paris et dans le monde, je dois avouer en rougissant que cette impression s'effaça peu à peu. La grâce de Dieu se perd aisément chez certaines âmes faibles et chancelantes, et j'étais, je suis encore, hélas ! de ces âmes là. La Sainte Vierge qui avait guéri mes yeux, qui avait touché mon cœur, n'avait point changé le fond de ma pécheresse et fragile nature. Je me dissipai... Je voyageai ; j'allai à Rome. Je ne sus point résister à l'envahissement d'autres travaux accessoires et secondaires ; et je laissai en arrière ce travail essentiel et principal (1). Je fus ingrat. J'oubliai presque le bienfait et par suite la reconnaissance.

Ayant eu le tort de ne point me mettre au travail dès le premier jour, je différerais de semaine en semaine, puis de mois en mois et enfin d'année en année l'exécution de mon projet.

De temps en temps une lettre de M. le Curé de Lourdes venait éveiller mes remords, qui se ren-

(1) Ce fut durant cette période que j'écrivis *l'Évangile selon Renan* ; *l'Auteur du Maudit*, *la Pologne et la Catholicité*, et que je fondai le journal *le Contemporain*.

dormaient aussitôt et ma négligence s'enracinait en moi ainsi que mille autres misères.

Quatre ans s'écoulèrent ainsi.



Un soir, vers le commencement d'août 1867, je désirai me confesser. Ce n'était point ce jour-là que l'on rencontrait chez lui le vénérable abbé Ferrand de Missol auquel j'avais coutume de m'adresser. J'entrai, au hasard de ma promenade, dans une petite chapelle de la rue Duguay-Trouin. Je demandai un prêtre, et j'allai l'attendre dans l'ombre du confessionnal. La nuit se faisait.

Le prêtre arriva un instant après.

Nous étions inconnus l'un à l'autre; et, eût-il distingué mon visage et mes traits, en dépit de l'obscurité, qu'il n'en eût pas moins ignoré ma personne et mon nom.

Je m'accusai de mes fautes. Puis j'ajoutai :

— Tout péché par moi commis est d'autant plus grave que j'ai été jadis de la part de la Sainte Vierge, l'objet d'une insigne et miraculeuse faveur.

— Laquelle ? me demanda-t-il.

— Mes yeux étaient malades et je ne pouvais ni lire ni écrire. Notre-Dame de Lourdes m'a rendu instantanément l'intégrité de ma vue. Et, étant allé à la Grotte un an après ma guérison, j'avais même, sans cependant m'y engager par un vœu, pris la résolution d'écrire l'histoire des événements qui ont donné naissance au pèlerinage de Lourdes...

J'avais à peine dit ces mots que le prêtre m'interrompit, d'une voix dont je n'oublierai jamais l'accent souverain :

— Mettez-vous au travail !

— Assurément, mon Père, je ferai cela.... Plus tard... Mais, de quelques mois, j'en puis...

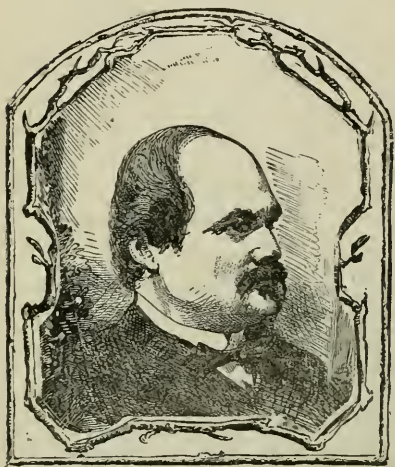
— Immédiate - ment.

— Mais enfin....

— En sortant du confessionnal.

— Pourtant....

— Je vous l'ordonne.



M. H. LASSERRE

Rien ne peut traduire l'ascendant de cette parole, qui avait

en ce moment un ton d'autorité inexprimable et qui commandait ainsi avec une force secrète, absolument irrésistible. Notez, comme je l'ai dit, que ce prêtre ignorait quel pouvait être le pénitent ainsi agenouillé auprès de lui de l'autre côté de la grille, qu'il ne m'avait jamais vu, qu'il ne savait en aucune sorte si j'étais ou pouvais devenir un écrivain. Il ne connaissait de moi que mes fautes; et certes elles n'étaient point faites pour lui donner lieu de penser que j'eusse vocation d'écrire une histoire d'un caractère si auguste et si saint. Ce n'était point lui qui parlait. Il me sembla que c'était la voix même du Ciel. Je courbai donc la tête sous cet ordre, et je répondis :

— J'obéirai.

Et j'obéis en effet.

En rentrant chez moi, je commençai à dépouiller le dossier couvert de poussière, que, quatre ans auparavant, m'avait confié l'Évêque de Tarbes.

Le prêtre qui m'avait ainsi parlé était le R. P. Th. Ratisbonne (1).

IV

Dès ce jour, plus grand pour moi que celui de ma guérison matérielle, le sol de la vie fut en quelque sorte changé sous mes pieds; et je compris à ma marche plus rapide, plus facile et plus sûre que j'étais entré dans mon vrai chemin.

Pendant que je compulsais une à une toutes les pièces du dossier que j'avais en main, essayant de ressaisir les moindres détails, je me sentais assisté comme par un secours invisible. Ma compréhension était plus forte, ma conception plus nette, mon intelligence plus vive. Après douze à quinze jours de travail assidu et de permanente contention, j'aperçus, se dessinant dans le lointain, les grandes lignes de cette admirable et surnaturelle histoire. Mais que de lacunes çà et là dans la trame des événements! Comment, avec les sommaires éléments que je possédais, avec ces procès-verbaux et ces rapports

(1) Le R. P. Ratisbonne, que nous avons personnellement connu depuis, se souvient de ce fait et croit, comme nous-même, qu'en cette circonstance il a été un instrument providentiel.

succincts, nouer ensemble les détails souvent épars, et entre lesquels le lien manquait !

Et cependant je voulais avoir la vérité tout entière. J'aurais rougi de prendre la plume pour écrire une histoire divine avec moins de soin que n'en ont mis parfois certaines consciences profanes pour retracer les histoires humaines.

Déterminé à tout contrôler par moi-même, à tout vérifier, à tout élucider, je conçus alors le dessein d'effectuer voyages sur voyages pour interroger tous ceux qui avaient été témoins de ces faits inouïs, pour voir de mes yeux et entendre ceux qui avaient été guéris par miracle, pour m'enquérir de ces incidents extraordinaires auprès de leurs médecins, de leur famille, de leur entourage, de leurs voisins.

Avant tout, je commençai par Nevers où Bernadette était entrée en Religion.



Guidé très sûrement dans mes informations par l'examen approfondi que je venais de faire de tous les documents manuscrits ou imprimés, je pus, en la questionnant de nouveau, éclaircir ce qui me semblait encore obscur, et parvenir ainsi à me rendre un compte exact et très net de tout ce qui concernait les Apparitions dont avait été favorisée la Privilégiée de Marie, de tous les faits auxquels elle avait été directement mêlée.

Inscrivant minutieusement toutes ses paroles, je lui répétais ensuite moi-même ce qu'elle venait de me raconter, afin d'être bien certain d'avoir bien compris la vérité, non seulement dans sa physionomie générale, mais encore dans la nuance particulière du moindre détail isolé (1).

Après m'avoir tout dit, après m'avoir donné de la sorte tout ce qu'elle-même possédait dans le trésor de ses souvenirs, Bernadette me promit un autre secours, celui de ses prières; et je pris la route du Midi pour continuer mon voyage d'exploration intellectuelle.



Toutefois je discernais de plus en plus la sainteté de l'œuvre que j'allais faire. A mesure que j'arrêtai mon esprit sur ces événements surhumains, à mesure que je respirais cette religieuse atmosphère et m'entretenais avec l'Enfant aimée de Marie, j'éprouvais en moi-même le sentiment grandissant de

(1) La Révérende Mère Joséphine Imbert, Supérieure générale des Sœurs de Nevers, présente à ces entretiens, s'étonnait parfois de telle ou telle de mes interrogations :

— Est-ce que vous raconterez ceci? me disait-elle à quelque demande, en apparence inutile et superflue. Ce serait sans intérêt.

— J'en conviens avec vous : mais il est nécessaire que je sache même les détails secondaires, perdus dans la pénombre, pour avoir un sentiment plus vif et plus vrai des faits principaux, pour pouvoir les présenter dans toute leur réelle physionomie. Je veux que rien ne m'échappe. L'historien ne doit pas tout relater, sans quoi il serait oiseux, interminable et puéril. Mais il doit tout connaître, le moindre incident peut contenir une lumière et éclairer l'esprit qui veut ressusciter le passé.

mon indignité à traiter un pareil sujet et à écrire un tel livre. Je tremblais d'y mettre la main : je sentais qu'il fallait auparavant me recueillir dans le silence et me préparer par la prière. En quittant Bernadette et Nevers, j'allai donc, loin de toute distraction et loin de tout bruit, me retirer une quinzaine de jours chez les Chartreux, à Vauclaire, dans la Dordogne; et ce fut après cette retraite et cette préparation devant Dieu que je repris le cours de mes recherches au pays de la Vérité.

V

Ma première étape et le premier Miracle que j'eus à constater fut, à Bordeaux, la guérison du jeune Lacassagne. Le père de cet enfant, entrant dans les détails les plus intimes, non point seulement de la maladie, mais des angoisses de la famille et des divers moyens par lesquels la Providence les avait amenés à recourir à Notre-Dame de Lourdes, le père de cet enfant fit passer sous mes regards émus une série de scènes des plus vivantes et du plus extraordinaire intérêt : scènes poignantes et pleines de larmes dans lesquelles le doigt de Dieu, à chaque instant visible, dirigeait toutes choses vers la suprême fin... A Tartas, chez M. Moreau de Sazenay, dont la fille avait recouvré subitement la vue; à Nay, où Notre-Dame de Lourdes avait soudainement délivré M^{me} Rizan d'une paralysie remontant à un quart de siècle, et guéri le jeune Busquet

d'un ulcère incurable; partout où je me mis à étudier et à approfondir quelque'un de ces actes exceptionnels de la puissance d'en haut, je remarquai de même, non sans un secret saisissement, une étonnante suite de providentiels incidents qui avaient précédé et préparé ce coup souverain de la grâce de Dieu, répondant à une prière et commandant à la Nature.

Dans l'examen des Miracles, je n'avais songé d'abord qu'à constater matériellement, d'un côté, la réalité de la maladie et, de l'autre, la certitude de la guérison en dehors de toute explication naturelle. Or, voilà que, après avoir fait ce premier et indispensable examen médical, je me voyais porté insensiblement hors de ce cercle restreint des enquêtes purement techniques et que je me trouvais en présence d'une seconde étude, bien autrement large et grandiose, car on y entrevoyait çà et là les secrets ressorts de l'action divine, le jeu mystérieux de la Providence remuant les âmes humaines, inclinant les volontés, accommodant les circonstances, coordonnant les événements sur un théâtre infiniment varié et vivant, qui changeait au gré de sa puissance.

Quels ont été les précédents, les conséquences, les contre-coups, les échos de cette guérison miraculeuse? Derrière la surface du fait matériel, quelles en sont les profondeurs? Quelle est la vie antérieure des personnages? Par quelles voies ont-ils été conduits à cette étonnante issue d'un mal incurable? Quels sont les incidents divers, les arrières-plans

échelonnés dans l'espace, les horizons lointains et toutes les harmonies de cette œuvre mystérieuse en laquelle Dieu est intervenu directement ? Vastes questions que je n'eusse point su poser de moi-même, mais dont j'entendais à chaque instant la réponse dans les confidences de ceux qui me parlaient et qui m'ouvraient leurs cœurs.

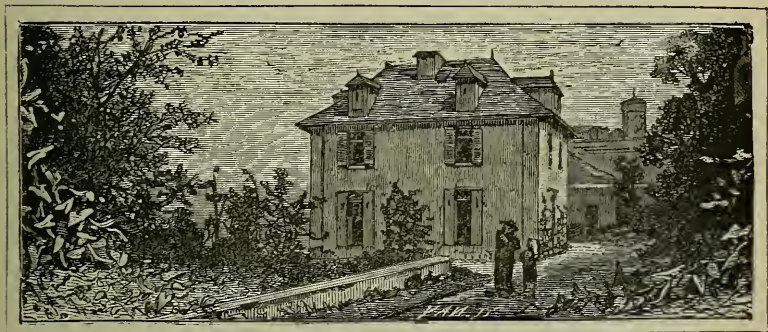
Le récit de ces âmes humbles et grandes qui me racontaient en ses moindres détails le plus prodigieux événement de leur existence projetait en effet de lumineuses clartés, tantôt sur un de ces points et tantôt sur un autre. Le Miracle se trouvait être le dénouement d'un drame moral et religieux, drame aux mille épisodes, aux péripéties émouvantes, dans lequel j'apercevais Dieu agissant avec poids, nombre et mesure, disposant toutes choses avec une puissance sans limite et une délicatesse infinie. Ainsi, aux antiques jours de la Création, tandis qu'il asseyait le fondement des montagnes et marquait leurs bornes aux immensités de l'abîme, sa droite ciselait en même temps la corolle de la fleur, la feuille tremblante de l'arbre, et l'humble brin d'herbe des prairies.

De même que Christophe Colomb arrivé en un certain point de la mer, et apercevant des végétations inconnues et un firmament inaccoutumé, comprit qu'il était sur la voie d'un monde nouveau et d'une terre inexplorée, de même je me rendis compte que mes études me conduisaient vers des horizons tout différents des points de vue ordina-

res, tout différents des interrogatoires purement techniques, des froides enquêtes et des procès-verbaux décolorés, et je goûtai la joie profonde d'une découverte inattendue.

Bien inattendue en effet ! car à l'opposé de Colomb dont le génie avait tout deviné, mon chétif esprit n'avait rien prévu à l'avance, rien pressenti ; et je ne devais qu'à la Providence d'avoir été poussé par le souffle de la grâce vers ces parages merveilleux.

Je poursuivis ma route.



PRESBYTÈRE DE LOURDES



J'arrivai à Lourdes le 8 septembre 1867, en la fête de la Nativité. Le grand Serviteur de Notre-Dame de Lourdes, M. le curé Peyramale, me donna l'hospitalité : j'étais sous un toit béni.

Je recueillis de nouveaux témoignages. De nombreux documents, des correspondances privées écrites au moment des Apparitions, des mémoires per-

sonnels de témoins oculaires, me furent apportés de toutes parts...

J'étais parvenu au terme du voyage. Autant du moins que mes yeux bornés pouvaient l'apercevoir, l'histoire totale de ces divins événements se présentait à moi dans la majesté de son ensemble, dans la grâce exquise et le charme profond de ses épisodes intimes. Les grandes lignes du panorama divin s'imposaient à mon regard. Comme le navigateur avec sa lunette d'observation, je pouvais, avec l'analyse et l'attention de l'intelligence, discerner nettement les moindres détails. Le marin s'écrie : « Terre ! Terre ! » Je criais : « Providence et Dieu ! » Et je ne cessais de m'absorber en cette contemplation, avide de graver en moi-même un impérissable souvenir de ce tableau inouï que je voulais essayer de montrer, à travers le cristal d'un récit fidèle, aux hommes de mon temps et à la postérité.

VI

Le premier type historique, que j'avais à tracer était celui de cette innocente Bernadette qui avait reçu le don incomparable de voir lui apparaître la Mère de Dieu, de converser avec Elle et de servir ainsi un instant de trait d'union entre le Ciel et la Terre.

Il me serait difficile d'exprimer à quel point j'avais été remué jusqu'au fond de l'âme, tant à Ne-

vers qu'à Lourdes, toutes les fois que Dieu m'avait fait la grâce de m'entretenir avec cette Enfant de prédilection, et de l'entendre me parler de la Vierge sans tache qui lui était apparue dix-huit fois aux Roches de Massabielle. Rien ne peut donner une idée de son imposante candeur et de la pure lumière de ses yeux limpides et profonds. Je ne sais quoi de supérieur à la terre, non par la puissance, mais par une pureté auguste, paraissait habiter en elle. Son regard était un reflet du firmament : l'accent de sa parole était un écho du Paradis.

En l'écoutant, en la voyant, mes larmes, malaisément contenues, oppressaient ma poitrine, et j'éprouvais quelque chose de ce que ressentirent les disciples d'Emmaüs alors qu'ils abandonnaient leur oreille charmée et leur cœur tout brûlant à l'entretien du divin voyageur... Ainsi étais-je moi-même en présence de cette innocence radieuse, me racontant à moi, indigne, les Apparitions de Marie et les beautés de la Vierge Immaculée.

Et lorsque, recueillant mon âme, je commençai à écrire la divine histoire, j'avais toujours devant moi la mémoire et l'image de cette âme virginale, tout embaumée du parfum des Cieux. Puis, dans le cours du récit, quand je venais à rencontrer le souvenir de Bernadette, à esquisser son portrait, à redire ses paroles, voilà que ma plume s'attendrissait ; voilà que mon pinceau allait de lui-même chercher ses plus délicates couleurs et qu'il s'attardait, avec amour et piété, à tracer les contours si purs de ce

céleste visage humain, de cette angélique figure d'une fille de la terre, de cette idéale réalité.

Mais, tandis que je m'abandonnais ainsi à la chrétienne joie de parler en toute vérité, il me vint un jour, il me vint invinciblement en la conscience, un scrupule qui me glaça soudain et rendit ma plume tremblante :

« — Eh quoi ! me dis-je, ce portrait de Bernadette, que je peins avec un si religieux respect, cette sorte de nimbe que je montre rayonnant autour de son front, ce piédestal sur lequel je dresse son image, ce trône royal où je l'assieds dans la justice de l'Histoire, toute cette auréole de gloire dont je l'environne, Bernadette elle-même, du fond de sa paisible solitude, va en être tout à coup le témoin. Et alors ce livre, ce livre que j'écris pour être l'édification de quiconque le lira, ne pourra-t-il point, par un étrange renversement de mon dessein, faire passer en cette âme bénie la tentation de quelque complaisance vaine et le nuage d'une pensée d'orgueil ? De sorte que, voulant faire du bien à tous, je cours l'affreux péril de commencer d'abord par lui faire du mal, à elle-même. »

J'essayais de me rassurer. Je me disais qu'après avoir résisté, encore enfant et au milieu du monde, à l'enthousiasme des multitudes, elle ne pouvait être désormais sensible à la louange des bouches humaines ? Je me disais qu'elle était assurément, du moins sur ce point particulier, confirmée en

grâce. Mais un nouvel écueil se présentait à mes yeux :

« — Oui, sans doute, elle n'aura pas même la tentation qu'aurait en sa place toute fille d'Ève. Mais, précisément, à cause de ces humbles sentiments d'elle-même que rien ne peut altérer, quelle douleur pour elle et quel effroyable chagrin quand elle se verra ainsi, dans la pleine lumière de la publicité, présentée à l'admiration, au respect et à l'amour de tout lecteur chrétien ! Lui imposerai-je cette cruelle peine et enfoncerai-je froidement la pointe aiguë de ce poignard dans l'humilité de son cœur ? »

Et, dans mon trouble, je ne savais que résoudre entre les deux côtés de l'inévitable dilemme : « Ce livre sera pour Bernadette : — ou une grande souffrance, la confusion ; — ou un grand mal, la tentation. »

Cette anxiété arrêta et paralysa mon esprit, lequel, par son particulier tempérament, n'admet d'autre dépendance que celle de la vérité et ne sait semouvoir que dans une liberté entière.

Une heureuse inspiration me montra enfin la solution très simple de cette difficulté. Je m'adressai à la Révérende Mère Joséphine Imbert, Supérieure générale de la Congrégation des Sœurs de Nevers, et je lui fis part naïvement de ce qui se passait en moi, tel que je viens de l'exposer. « Pour me sauver de cette angoisse, lui disais-je, donnez-moi l'assurance que l'humble Voyante, confiée par Dieu à

vosre garde, ne lira point les pages où je parle d'elle. Alors seulement, je pourrai la montrer telle qu'elle est, et faire comprendre à tous comment la Sainte Vierge l'a aimée et l'a élue. »

La Révérende Mère Générale me fit cette promesse, ajoutant du reste que Bernadette écartait de sa main tous les écrits où il était parlé d'elle, et qu'elle se refusait à entendre ou à lire tout ce qui pouvait glorifier sa personne.

Et voilà l'explication de la phrase qui termine *Notre-Dame de Lourdes*. Elle est, comme tout le reste, l'expression littérale de la vérité : « Ensevelie en sa cellule, ou absorbée dans le soin des malades, la Voyante de Lourdes a fermé son oreille à tous les tumultes de la terre : elle en détourne sa pensée pour se recueillir dans la paix de sa solitude ou dans les joies de sa charité. Elle vit dans l'humilité du Seigneur et elle est morte aux vanités d'ici-bas... Ce livre que nous venons d'écrire et qui parle tant de Bernadette, la Sœur Marie-Bernard ne le lira jamais. »

Donc je repris ma plume et, sans autre souci que celui d'être exact, je fis de Bernadette un portrait ressemblant.

VII

A partir de décembre 1867, notre ouvrage commença à paraître par fragments successifs dans la *Revue du Monde catholique*.

— Avec quelle impatience, nous a raconté une Sœur de Nevers, avec quelle impatience nous attendions ces pages, qui contenaient l'histoire de la Reine du Ciel, de ses récentes Apparitions et de ses Miracles !... Dès que la *Revue* arrivait à Saint-Gildard, nous apportant quelques chapitres nouveaux, notre Révérende Mère Joséphine Imbert avait hâte qu'il en fût donné lecture à la salle de réunion. Mais la présence de notre chère Sœur était un obstacle, et voici alors la petite scène qui se passait.

« Tantôt la Révérende Mère, tantôt la Maîtresse des novices, tantôt l'une des Assistantes, rencontrant la Sœur Marie-Bernard, lui disaient :

« — Ma chère Sœur, vous êtes délicate et il est bon que, de temps en temps, vous preniez un peu de repos : il faut vous prémunir contre la fatigue et vous réconforter par une nourriture meilleure. Vous allez aujourd'hui et demain dîner à l'infirmerie. »

Et c'est ainsi, qu'en l'absence momentanée de Bernadette sans défiance, les bonnes Sœurs lisaient à la communauté ou au réfectoire ce livre dont elle remplissait presque toutes les pages, ce livre dont, après la Très-Sainte Vierge Marie, elle était la principale et plus exquise figure.

Et lorsque, en un jour ou deux, la lecture était terminée, Sœur Marie-Bernard, ayant suffisamment profité de son repos exceptionnel et de son régime spécial, était de nouveau admise à la vie habituelle. Et elle venait alors, sans se douter de

rien, reprendre son humble place à la table commune.

On nous avait depuis longtemps, presque dès l'origine, fait part de cette anecdote. Et plus d'une fois nous l'avions en souriant répétée dans nos causeries.

Une ombre pourtant restait dans notre esprit. Eh quoi ! Bernadette ne connaîtrait-elle donc jamais en aucune façon ce récit de sa propre histoire ? et celle qui fut le Témoin des Apparitions quitterait-elle ce monde sans avoir pu dire : « — Ce livre est la vérité ! »

A cette question qui semblait résolue d'avance, l'avenir, comme on le verra, devait se charger de répondre tout autrement que nous ne le pensions.



C'est une loi universelle ; rien de ce que Dieu veut, rien de ce qu'il bénit ne s'accomplit ici-bas sans contradictions et sans traverses, traverses et contradictions suscitées par l'ennemi de tout Bien. Ce signe de céleste faveur ne manqua point à notre travail ; et là même où l'on devait le moins s'y attendre, l'œuvre de Vérité finit par rencontrer des obstacles et eut à surmonter des empêchements. Mais qu'importe le souvenir de ces inutiles détails ? Disons seulement que Dieu soutint notre courage, nous donnant pour secours en notre faiblesse les

prières de Bernadette; nous donnant pour guide, parmi toutes difficultés, la haute sagesse de son Serviteur, le curé Peyramale.

Dès que notre livre fut achevé, nous nous empressâmes naturellement, en fils soumis de l'Église, d'en adresser le premier exemplaire au Père commun des Fidèles.

Le Pape Pie IX lut ce récit et, malgré l'extrême réserve de la Cour romaine en ces matières, malgré le caractère laïque de l'historien, Sa Sainteté n'hésita point à adresser personnellement à ce dernier le Bref solennel qui reconnaissait implicitement, et pour la première fois, la vérité des Apparitions de la Vierge à la Grotte de Lourdes et la réalité des Miracles :

« Recevez Nos félicitations, bien cher Fils, nous écrivit le Chef de l'Église. Gratifié jadis d'un insigne bienfait, vous venez, scrupuleusement et avec amour, d'accomplir le vœu que vous aviez fait : vous venez d'employer vos soins à *prouver et à établir la récente Apparition de la très clément Mère de Dieu*; et cela *d'une telle manière* que la lutte même de l'humaine malice contre la Miséricorde divine *sert précisément à faire ressortir*, avec plus de force et d'éclat, LA LUMINEUSE ÉVIDENCE DU FAIT.

« Dans l'exposition que vous faites des événements, dans leur trame et leur enchaînement, tous les hommes pourront voir clairement et avec certitude comment notre très sainte Religion tourne et

aboutit au véritable avantage des peuples; comment elle comble de biens, non seulement célestes et spirituels, mais encore temporels et terrestres, tous ceux qui accourent à elle. Ils pourront voir comment, même en l'absence de toute force matérielle, cette Religion est toute puissante à maintenir l'ordre; comment, parmi les multitudes émues, elle sait contenir dans de sages limites l'emportement et l'indignation, même justes, des esprits agités. Ils pourront voir enfin comment le Clergé coopère par ses loyaux efforts et par son zèle à de tels résultats, et comment, bien loin de favoriser la superstition, il se montre prudent quand il s'agit de porter un jugement sur des faits qui semblent surpasser les forces de la nature.

« Avec une non moins vive lumière, votre récit rendra manifeste cette vérité, que l'impiété déclare tout à fait en vain la guerre à la Religion, et que les méchants tentent très inutilement d'entraver par des machinations humaines les divins conseils de la Providence, la perversité des hommes et leur coupable audace servant au contraire de moyen à la Providence pour donner à ses œuvres plus de puissance et plus de splendeur. »

Et après avoir ainsi indiqué lui-même, point par point, et mis en évidence la portée de cette histoire des événements accomplis à Lourdes, le Pontife Souverain, introduisant ce livre dans l'économie même du plan divin, ne craignit point de terminer le Bref par une affirmation prophétique :

« Telles sont les raisons qui Nous ont fait accueil-

lir avec la plus vive joie l'ouvrage intitulé : Notre-Dame de Lourdes : Car NOUS AVONS FOI que CELLE qui, de toutes parts, attire vers Elle, par les miracles de sa puissance et de sa bonté, des multitudes de pèlerins, VEUT ÉGALEMENT SE SERVIR DE CE LIVRE POUR PROPAGER PLUS AU LOIN ET EXCITER ENVERS ELLE LA PIÉTÉ ET LA CONFIANCE DES HOMMES, afin que TOUS puissent participer à la plénitude de ses grâces.

« Comme gage de ce succès que Nous prédisons à votre œuvre, recevez Notre Bénédiction apostolique, que Nous vous adressons bien affectueusement, en témoignage de Notre gratitude et de Notre paternelle bienveillance.

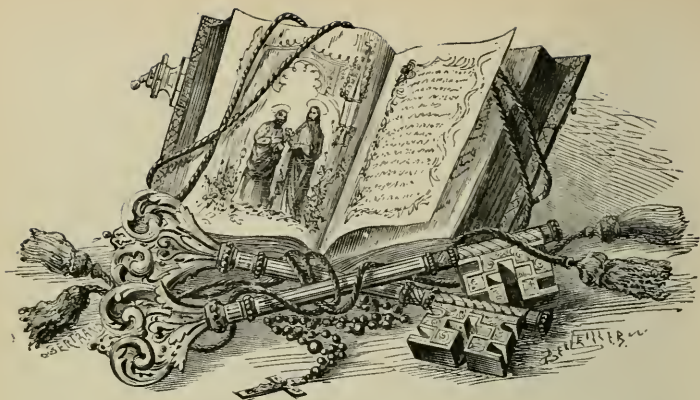
« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 4 septembre 1869, de Notre Pontificat l'an XXIV.

« PIE IX, Pape » (1).

(1) Voir à l'Appendice, *Note A*, le texte latin du Bref, et, à la suite, les lettres de Mgr Laurence, évêque de Tarbes, de M. l'abbé Peyramale, curé de Lourdes, du R. P. Sempé, supérieur des Missionnaires, relatives à cet ouvrage.

En outre, nous eûmes la consolation de recevoir — soit à cette époque, soit depuis à l'occasion du « Mois de Marie de N.-D. de Lourdes » qui en est l'abrégé, les approbations de Nos Seigneurs les Cardinaux, Archevêques et Évêques de Bordeaux, de Besançon, de Rennes, de Toulouse, de Bourges, d'Aix, d'Albi, de Nevers, de Quimper, de Rodez, de Saint-Claude, de Saint-Dié, de Saint-Jean-de-Maurienne, de Séz, de Tulle, de Troyes, de Valence, de Vannes, de Verdun, de Versailles, de Périgueux, de Nancy, de Moulins, de Montpellier, de Mende, de Luçon, de Limoges, de Langres, de Grenoble, de Gap, d'Evreux, de Châlons, de Carcassonne, de Beauvais, d'Autun, d'Arras, d'Aire, d'Amiens, de Tarentaise, du Puy, de Montauban, de Soissons, du Mans.





VIII

Et conformément à ces prophétiques paroles de l'infaillible Oracle du Vatican, conformément à la pensée émise dans les lettres laudatives de plus de quarante Évêques, il était advenu en effet que Marie avait fait choix de ce faible instrument pour propager sa gloire et donner à son œuvre un développement universel.

Notre-Dame de Lourdes ayant daigné bénir ce livre à son berceau, les éditions s'en multiplièrent tout à coup dans une proportion et avec une rapidité hors de toute comparaison avec les succès humains. Se répandant partout, chez les riches, chez les pauvres, dans toutes les classes, parmi les fidèles, parmi les incroyants ; — pénétrant jusque dans l'Église ; — lu publiquement en chaire, sous forme de Mois de Marie, dans d'innombrables paroisses ; — spontanément traduit dans toutes les langues,

en anglais, en allemand, en espagnol, en portugais, en italien, en flamand, en hollandais, en breton, en polonais, en hongrois, en slavons, dans les dialectes même de l'Orient ; — imprimé et réimprimé à Londres, à Madrid, à Lisbonne, à Amsterdam, à Gand, à Luxembourg, à Fribourg en Brisgau, à Trente, à Modène, à Buda-Pest, à Varsovie, à New-York, à Bogota, à Rio-Janeiro ; — aussi populaire en Amérique que dans l'Ancien Continent, ce livre, par la permission de Dieu, était allé dans toute contrée faire son office d'apôtre, et répéter, au nom de Marie Immaculée, l'écho des paroles de Notre-Seigneur : « Venez à moi, vous tous qui êtes chargés et je vous soulagerai... » (1).

Les peuples s'étaient émus à ce simple récit des Apparitions et des Miracles de Notre-Dame de Lourdes. Nombre d'incroyants avaient été ramenés à la foi ; nombre de malades avaient guéri (2). Les pèlerins lointains étaient accourus des quatre vents du ciel à la voix de Marie ; l'or du monde entier avait dressé à la Vierge apparue à Bernadette un temple magnifique...

Un enfant trouve une graine et la met en terre sans savoir ce qu'elle deviendra. La bénédiction du Seigneur en fait un arbre immense à l'ombre duquel viennent s'asseoir les générations et dont le feuil-

(1) Voir à l'Appendice, *Note B*, la liste des traductions.

(2) Voir à l'Appendice *Note C*, d'après les Annales de N.-D. de Lourdes, deux de ces guérisons surnaturelles, dans lesquelles le livre dont nous parlons a été l'instrument directement employé par Marie pour appeler à elle ceux qu'Elle voulait guérir et convertir.

lage sert d'abri aux oiseaux du ciel. L'enfant en sa faiblesse ploierait sous le poids de sa moindre branche s'il la voulait soulever..... Et telle est l'image de la toute-puissance de Dieu, quand il lui plaît d'employer à son œuvre le débile travail de sa chétive créature. *Non nobis, Domine, non nobis ; sed Nomini tuo da gloriam.*

Ah ! s'il devait ressortir de tout cela quelque gloire autre que celle de Dieu et de Marie, cette gloire humaine appartiendrait tout entière à l'humble Bernadette et à l'humble curé Peyramale. Nous n'étions que la parole, c'est-à-dire l'airain sonnant et la cymbale retentissante ; ils étaient la charité, l'action et la vie. Ce que nous racontions, ceux-là l'avaient fait. Nous n'étions que l'historien des événements : ils en étaient les héros.

IX

La Providence sembla vouloir rendre manifeste, par toutes les preuves et contre-preuves, ce que le Saint-Père avait appelé dans son Bref, *la Lumineuse évidence du fait*. Et après avoir, comme on vient de le voir, fait entendre sur ce point le témoignage des autorités de l'Église, après avoir elle-même sanctionné ce livre en le prenant pour instrument et pour moyen, il lui plut en outre de s'en servir encore pour réduire au silence et humilier les ennemis de toute croyance, pour exaucer en un mot

cette prière des Litanies des Saints : *Ut inimicos sanctæ Ecclesiæ humiliare digneris, te rogamus, audi nos.*

La Préface de *Notre-Dame de Lourdes* contenait ces mots :

« La vérité une fois connue, je l'ai écrite avec autant de liberté que si, comme le duc de Saint-Simon, j'eusse fermé ma porte, et raconté une histoire destinée à ne paraître que dans un siècle. J'ai voulu tout dire tant que les témoins sont encore vivants ; j'ai voulu donner leurs noms et leur demeure, pour qu'il fût possible de les interroger et de refaire, afin de contrôler mon propre travail, l'enquête que j'ai faite moi-même. J'ai voulu que chaque lecteur pût examiner par lui-même mes assertions, et rendre hommage à la vérité si j'ai été sincère ; j'ai voulu qu'il pût me confondre et me déshonorer si j'ai menti. »

Or la question ayant été ainsi posée avec cette précision et cette netteté, personne dans le camp ennemi, absolument personne, n'osa engager une lutte contre l'exactitude matérielle des faits que nous avons relatés. En présence de cette Histoire, en présence de son retentissement, les chefs et les critiques de la libre pensée, les Schérer, les Pouchet, les Guérout se mirent à nier bruyamment la possibilité métaphysique du miracle, mais aucun ne se rencontra pour se hasarder à prendre corps à corps un seul de ces épisodes extraordinaires, une de ces guérisons soudaines et surnaturelles, et en

contester la réalité (1). Tous sentaient que la certitude en était désormais acquise et que, sur le terrain de la vérité historique, ils seraient irrémissiblement vaincus.



Bien plus, un chrétien logique et ferme, M. Artus (qui nous était alors personnellement inconnu), entreprit de pousser sur ce point la Libre Pensée jusque dans ses dernier retranchements, de lui fermer toute échappatoire et de changer la fuite clandestine des critiques et des chefs en la déroute générale de l'armée. Ayant déposé son enjeu chez un notaire de Paris, il offrit de parier 10.000 francs minimum (et tout autre somme plus considérable au gré de l'adversaire), que tous les faits surnaturels et guérisons miraculeuses relatées dans ce livre étaient absolument et rigoureusement vrais, mettant au défi tout incrédule d'en établir la fausseté matérielle par une enquête contradictoire, et acceptant pour juges du débat tels ou tels magistrats de la Cour, tels ou tels membres de l'Institut ou de l'Académie de médecine, tirés au sort... Devant cette mise en demeure catégorique, quelques libres penseurs, attirés d'abord par l'appât du gain et ignorant la question, se présentèrent. Mais après réflexion, probablement après quelques informations auprès des

(1) Voir les journaux *le Temps* du 24 août 1869 (article Schérer), — *l'Avenir National* du 31 août (article Pouchet) ; — *l'Opinion Nationale* du 23 août (article Guérault), etc.

amis de la secte dans les localités où les faits racontés s'étaient accomplis, tous *sans exception*, reculèrent honteusement. La ²déroute fut aussi universelle que complète (1).

X

Malgré tant d'approbations, tant de témoignages, tant de signes manifestes de la bénédiction d'en haut sur le livre que Dieu nous avait fait la grâce d'écrire, faut-il avouer cependant un regret vif et profond qui demeurerait en moi ? Ayant mis un soin si religieux à tout étudier et à tout savoir pour le redire avec exactitude, il m'eût été très doux que Bernadette pût connaître mon récit dans son expression définitive et juger par elle-même combien j'avais été vrai. Et il n'avait fallu rien moins que les considérations exposées plus haut pour me déterminer à sacrifier cette satisfaction de cœur, cette satisfaction

(1) Voir à ce sujet la très intéressante *Histoire du Défi public à la Libre Pensée sur les Miracles de Notre-Dame de Lourdes*, par E. Artus. Paris, Palmé.

Quant aux faits étrangers à l'ordre surnaturel, quant aux agissements de l'Administration, bien que nous eussions, avec une indépendance entière et une rare franchise, parlé des hommes et des choses, pas une protestation, pas une réclamation ne se fit entendre de la part de ceux dont nous avons cru devoir faire le portrait et blâmer les actes avec la juste sévérité de l'histoire. Eux aussi savaient que nos preuves, nos pièces officielles étaient irréfutables, que tout débat aboutirait à leur confusion, et qu'il n'y avait qu'à courber la tête et se taire. Leur silence absolu, leur absence totale de réclamation est un acquiescement formel à l'exactitude de tout ce qui, dans notre récit, concerne le rôle qu'ils ont rempli. Appendice *Note D*.

d'esprit, qui m'eût été, tout le monde le comprend, si précieuse et si chère.

Mais on ne donne rien à Dieu, sans en recevoir plus encore. En acceptant ce sacrifice qui m'était cruel, la maternelle Providence devait, comme on va le voir bientôt, trouver le moyen de me rendre au centuple, sous une autre et meilleure forme, cette approbation de Bernadette et cette sanction à laquelle, par respect même pour la Voyante, j'avais renoncé sans retour.

Ce regret, je l'exprimais naguères devant des Sœurs de Saint-Gildard.

— Voilà donc, disais-je avec un soupir de mélancolie, voilà donc que Bernadette aura toujours ignoré tout ce que, dans *Notre-Dame de Lourdes*, je raconte de sa propre histoire?.,

— Oui et non, me fut-il répondu. Suivant votre désir elle n'a jamais eu ni la connaissance ni le soupçon du portrait que vous avez tracé d'elle. Mais quant au détail de tous les faits historiques qui la concernent elle-même ou qui touchent aux Apparitions, elle n'a pas eu besoin de lire votre livre pour connaître à fond ce que vous avez écrit là-dessus. »

Je laissai voir mon étonnement. Celle qui me parlait reprit :

« — Depuis le temps, déjà assez long (n'y a-t-il pas dix ou onze ans?) que cet ouvrage a paru, il est naturellement arrivé, en effet, que presque

toutes nos Sœurs, tantôt l'une, tantôt l'autre, dans l'intimité de nos causeries fraternelles, ont mainte et mainte fois interrogé Sœur Marie-Bernard sur chacun des épisodes de sa vie à Lourdes. Et toujours les détails qu'elle a donnés se sont trouvés rigoureusement conformes à votre récit.

« Souvent aussi on faisait la contre-épreuve; et lui répétant, aussi textuellement que pouvait le fournir la mémoire, tel ou tel passage de *Notre-Dame de Lourdes*, on lui disait : « — Voilà ce que l'on raconte. Est-ce ainsi que cela s'est passé? — Absolument, » répondait-elle.

« Tel est, au milieu de nous, et dans l'abandon cordial de la famille religieuse, l'examen qui s'est à chaque instant renouvelé et qui a confirmé et corrobore l'exactitude de votre livre.

— Et dans cet examen minutieux, dans cet examen point par point et à la loupe, aucune erreur n'a été découverte?

— Une seule et la voici. Racontant l'une des dix-huit Apparitions, la sixième, celle du 23 février, vous dites que la Vierge appela la Voyante par son nom : « Bernadette, ... ma fille ». C'est une petite erreur. Vous aurez, sur ce point, mal compris notre chère Sœur ou fait confusion dans vos notes. Mais ce détail est de si minime importance et touche si peu au fond des choses et à l'ensemble du livre qu'on ne vous en a point parlé jusqu'ici. Elle croyait aussi quelquefois se souvenir que l'Apparition de la semaine de Pâques, que l'on place généralement au lendemain de la fête, mais dont elle-même ne pouvait

marquer le jour, n'aurait eu lieu cependant ni un lundi ni un vendredi. Elle n'avait point d'ailleurs là-dessus d'affirmation positive, et s'en référait à ce qu'elle avait déclaré jadis à la Commission d'enquête, et à la brochure de M. l'abbé Fourcade. « — J'étais alors, disait-elle, une petite enfant sans aucune instruction, ne sachant ni lire ni écrire, ignorant mon catéchisme et ne connaissant nullement ce que c'était que la date du calendrier. Je ne faisais pas même attention la plupart du temps au jour de la semaine où nous étions... *Je ne pensais qu'à l'Apparition* » (1).

— Ainsi dans cette longue histoire si chargée d'incidents, parmi tant de faits exposés, tant de paroles rapportées, tant de dialogues reproduits, tant de scènes décrites, voilà la seule nuance d'erreur que Bernadette ait jamais relevée?

— La seule. « — Qu'on lise ce qui est écrit, répétait-elle souvent à ceux du dehors qui, par exception, étaient admis à l'interroger. J'ai tout dit à la Commission d'enquête, à M. l'abbé Fourcade, auteur de la brochure de l'Évêché, et à M. Henri Lasserre. »

Ma joie fut grande en entendant ces mots. Et je remerciai Notre-Dame de Lourdes qui n'avait point voulu que son enfant bien-aimée disparût de ce monde sans avoir attesté de la sorte, la vérité de l'histoire et la véracité de l'historien...

(1) Appendice, *Note E*.

Et voilà comment, après bien des années, je fus récompensé de mon sacrifice. La sanction que, par un craintif scrupule de mon âme envers l'humilité de Bernadette, je n'avais point voulu solliciter, venait d'elle-même à moi, sans que cette humilité eût eu, en aucune façon, à être tentée ou à être confuse. En faisant de la sorte recueillir les paroles de la Voyante par ses compagnes de la Maison de Dieu, en confiant pour jamais à la fidélité de ses Sœurs le dépôt de ce témoignage, la Providence, qui m'apportait avec tant de force cette preuve suprême, avait, vis-à-vis de Bernadette, tout disposé avec suavité (1).



Et puisque nous parlons ici de l'immuable attestation que Sœur Marie-Bernard rendait spontanément et avec amour à la Vérité, rappelons aussi, afin de compléter ce côté de sa physionomie, son invincible horreur pour toute invention imaginaire qui pouvait, en quoi que ce soit, altérer la pureté de l'Histoire.

Il y a plus de dix ans, nous eûmes l'occasion de lui communiquer de nombreux fragments d'un récit légendaire des Apparitions et de sa propre vie qui avait été composé par d'imprudents esprits, sans le secours d'aucun document officiel, sans aucune pièce de l'Évêché de Tarbes (nous les avons

(1) Appendice, *Note F*.

encore en main), sans même que la Voyante eût été seulement interrogée. La Sœur Marie-Bernard s'empressa tout aussitôt de protester, avec une vive énergie, contre toutes les erreurs de ce récit, leur opposant ses affirmations les plus précises, ses souvenirs les plus distincts, son démenti le plus formel. Elle nous remit, et nous avons en nos archives, l'original de cette protestation, signée par elle en présence de ses Supérieures, et contresignée par son Évêque (1). Passons.....

Et maintenant que nous avons achevé de faire connaître à nos lecteurs tout ce qui touche directement et indirectement à la vie publique de Bernadette et à son témoignage historique, allons demander aux Religieuses de Saint-Gildard ce que fut Sœur Marie-Bernard dans la vie cachée.

(1) Appendice, *Note G.*



LIVRE III
LA VIE CACHÉE ET LA MORT

SOEUR MARIE-BERNARD



LA SŒUR MARIE-BERNARD

SŒUR MARIE-BERNARD

I

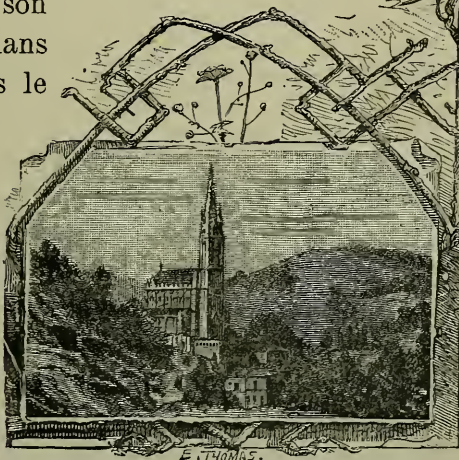


QUEL moment précis remontait la vocation religieuse de Bernadette ? C'est ce que nul ne peut dire, c'est ce qu'elle-même ignorait peut-être.

Tout ce que nous savons, c'est qu'elle datait de loin et très probablement venait de haut.

A Lourdes en effet, et même sur le chemin de la Grotte, tandis que les multitudes se pressaient sur ses pas, Bernadette aspirait déjà de toute son âme à vivre dans le silence, dans le travail, dans le soin pieux des malades, dans la prière et le recueillement, au sein du couvent solitaire.

Elle y aspi-



rait ardemment. Et cependant, tout en caressant un tel rêve, elle n'osait s'abandonner entièrement à cet espoir si doux.

Ayant été témoin, durant toute son enfance, de l'activité et des vertus des Sœurs de Nevers, elle se considérait comme indigne de prendre place dans leurs rangs. La pensée de devenir une jour l'une de leurs compagnes lui semblait par moments une ambition orgueilleuse. Sa vocation, quelque vive et forte qu'elle fût, était puissamment combattue en elle par son humilité.

Elle s'interrogeait et se sondait :

— A quoi pourrais-je être bonne.

Et ne sachant que se répondre en la conscience de son néant, elle laissait un jour échapper sa peine devant un vénérable personnage qui avait autorité pour recevoir ses confidences :

— Comment oser leur demander de me recevoir ? Comment charger les chères Sœurs de cette inutilité et de ce fardeau ?

— Il est vrai, ma pauvre enfant, que vous êtes bien peu capable, lui répondit-il ; mais enfin je viens tout à l'heure de vous voir peler des pommes de terre. Vous pourrez toujours être employée à la cuisine pour éplucher les légumes ? Et puis, ce sera de la part des chères Sœurs une œuvre de charité...

— Et de bien grande charité ! s'écria l'humble enfant qui avait eu la gloire de s'entretenir avec la Mère du Dieu trois fois saint, et dont le nom avait déjà retenti dans tous les continents.



Bien souvent sa prière frappait à la Porte du ciel pour solliciter un conseil ou un ordre de Celle dont ici-bas elle ne devait plus contempler l'ineffable visage, mais qui, du fond de l'invisible, veillait toujours sur sa Fille bien aimée et se faisait entendre à son cœur par de secrètes inspirations.

L'Enfant de Marie reçut sans doute le rayon de lumière qu'elle implorait. Vers le milieu de 1865, Bernadette demanda aux chères Sœurs de Nevers dont le maternel dévouement l'avait élevée comme écolière, de mettre le comble à leur bonté en daignant la recevoir comme postulante.

La Révérende Mère Roques était supérieure : ses bras s'ouvrirent, tout heureux, pour accueillir Bernadette.

Elle passa ainsi encore un an à l'Hospice de Lourdes, aidant assidûment les Sœurs à soigner les malades et à instruire les petits enfants.

Puis, le moment de partir pour la Maison-Mère, et d'entrer au noviciat étant devenu proche, Bernadette alla dans toute la ville embrasser une dernière fois les compagnes de son enfance, ses amies, sa parenté et donner à ceux qui l'aimaient un rendez-vous au Paradis. A chacun elle laissait quelque image de piété, avec ces mots écrits de sa main : « Priez pour Bernadette ».

Et un jour, ayant choisi une heure matinale, elle se rendit à la Grotte ; et devant le lieu sacré où la Vierge lui était apparue, elle fondit en larmes et en prières.

Elle fit ses adieux à cette Terre de miracles, à cette Grotte sainte dont elle avait appris le chemin à l'univers entier et d'où elle se bannissait désormais volontairement pour toute la durée de sa vie mortelle.

De quelles invocations fut accompagné ce suprême sacrifice ? C'est le secret de Dieu, de la Vierge et des Anges.

Quelques instants après, elle quitta la cité de Lourdes et prit la direction de Nevers.

II

Telle fut la fin de sa vie publique et son départ pour la vie cachée.

Et c'est ainsi qu'en 1869, nous écrivions ces mots, aux dernières pages de *Notre-Dame de Lourdes* :

« Bernadette n'est plus à Lourdes... On a vu comme elle avait, en maintes circonstances, repoussé les dons enthousiastes et refusé d'ouvrir à la fortune qui frappait à l'indigente porte de sa maison. Elle rêvait d'autres richesses.

« — Viendra un jour, avaient, à l'origine, prophétisé les incroyants, où tout le monde saura comment elle sera récompensée. »

« Bernadette, en effet, a choisi sa récompense et mis la main sur son trésor. Elle s'est faite Sœur de Charité. Elle s'est vouée à soigner, dans les hôpitaux, les pauvres et les malades recueillis par la pitié publique.

« Après avoir contemplé la face resplendissante de la Mère du Dieu trois fois saint, que pouvait-elle faire autre chose que de devenir la Servante attendrie de ceux dont le



Fils de la Vierge a dit : « Ce que vous ferez au plus humble de ces petits, c'est à Moi-même que vous le ferez. »

« C'est chez les Religieuses de la Charité et de l'Instruction chrétiennes, si connues sous le nom de « Sœurs de Nevers », que la Voyante a pris le voile. Ordre aimable et aimé, actif comme Marthe et pieux comme Marie ! Il convenait à Bernadette, de même que le nid convient à l'oiseau, de même que la ruche bourdonnante convient à la jeune abeille.

« Chaque famille religieuse a son type distinctif et particulier. Le type des Sœurs de Nevers est celui-

là même de Bernadette : paix profonde, inaltérable sérénité, éternelle jeunesse de l'âme, attrait innocent. Elles portent la croix de l'obéissance et du travail, de la souffrance et de la pauvreté; mais, pour elles comme pour saint Bernard, l'amour en a enlevé le poids. Quel que soit le joug, il est suave; quel que soit le fardeau il est léger. Contemplant et goûtant par avance, au milieu des traverses de la vie, la félicité du Ciel, elles ont l'aspect heureux des filles du Très-Haut, et leur visage doux, avenant et cordial, rayonne toujours de la paix du Seigneur.

« En attendant qu'elle l'appelle en Paradis, c'est dans ce berceau que la Très Sainte Vierge a posé son enfant.

« La Privilégiée de Notre-Dame de Lourdes se nomme maintenant la Sœur Marie-Bernard. Nous l'avons vue naguère en son costume de religieuse, à la Maison-Mère de cette Congrégation, au couvent de Saint-Gildard. Bien qu'elle ait aujourd'hui vingt-cinq ans, sa physionomie a conservé le caractère et la grâce de l'enfance. Elle possède un charme incomparable, un charme qui n'est point d'ici-bas et qui élève l'âme vers les régions du Ciel. En sa présence, le cœur se sent remué dans ce qu'il a de meilleur par je ne sais quel sentiment religieux, et on la quitte tout embaumé par le parfum de cette paisible innocence. On comprend que la Sainte Vierge l'ait aimée. D'ailleurs, rien d'extraordinaire, rien

qui la signale aux regards et qui puisse faire devenir le rôle immense qu'elle a rempli entre la Terre et le Ciel. Sa simplicité n'a pas même été atteinte par le mouvement inouï qui s'est fait autour d'elle. Le concours des multitudes et l'enthousiasme des peuples n'ont pas plus troublé son âme que l'eau ne ternirait, en le baignant une heure ou un siècle, l'impérissable pureté du diamant.

« Dieu la visite encore, non plus par des Apparitions radieuses, mais par l'épreuve sacrée de la souffrance. Elle est souvent malade, et ses tortures sont cruelles. Elle les supporte avec une patience douce et presque enjouée. Plusieurs fois on l'a crue à la mort : « Je ne mourrai pas encore, » dit-elle en souriant. »

III

Bernadette était arrivée au couvent de Saint-Gildard le 8 juillet 1866. La semaine suivante, le 16 juillet, en la fête du Mont-Carmel, elle y célébrait dans le fond de son cœur le huitième anniversaire de la dernière Apparition de Notre-Dame de Lourdes; et vingt et un jours plus tard, le 29 juillet, elle recevait le saint habit qu'elle ne devait plus quitter.

Elle n'eut point à changer de nom. Elle garda ceux qu'elle avait, au baptême, reçus de la Providence. Marie-Bernarde Soubirous devint la Sœur Marie-Bernard.

Dès le commencement, elle fut une admirable

Religieuse. Sa vocation était profonde. Bernadette avait eu, pour guider ses pas, une main au-dessus de toute main. La Vierge Marie n'avait-elle pas été sa première maîtresse des novices ?

Voulons-nous dire cependant que rien d'humain ne restât encore en cette enfant d'ici-bas, si exquise par la nature, si surélevée et sanctifiée par la grâce ? Ne se rencontrait-il en elle aucune fragilité ? Ne témoignait-elle pas çà et là quelque impatience dans la contradiction quand elle croyait voir attaquer la vérité ou la justice ? Son âme vive, son caractère droit et net ne laissèrent-ils jamais échapper, sous l'empire d'une première impression, telle ou telle parole dont la franchise était un peu âpre, dont la sincérité laissait voir quelque humeur, et quelque titillement de l'appétit irascible ?

Si nous prétendions cela, si nous déclarions qu'elle avait atteint toute perfection et que ses pieds ne touchaient plus la terre, Bernadette, du lieu de gloire où elle est sans doute, trouverait moyen de nous faire comprendre qu'elle nous désapprouve de parler ainsi, et elle nous arrêterait en nous disant : « Ceci ne fut point. »

Étant encore dans cette vallée des combats que traversent depuis six mille ans les soldats de l'Église militante, étant encore sur le sol de la lutte et du mérite, Bernadette ne devait point être soustraite aux conditions générales et à l'infirmité originelle de notre race. Les plus grands héros peuvent être blessés. Cette vaillante ne fut donc point invulné-

nable. Mais la maternelle Providence considérerait peut-être avec un sourire ces surprises de l'âme et ces légères imperfections; car elle voyait sa chère et admirable Bernadette trouver toujours, dans cette vénielle défectuosité d'un instant, l'occasion d'une vertu plus haute; dans ce minime accident, l'aliment de l'humilité; dans cette fugitive défaillance, le principe d'un élan nouveau.

Telle l'Aïeule aux grands bras ouverts regarde le petit enfant qui accourt à elle avec amour et qui tombe, une fois ou l'autre, sur le sable du rivage ou dans l'herbe de la prairie. Il roule, il s'inquiète, il se dépite, puis, se relevant d'un bond, il se remet à courir avec plus d'ardeur vers le sein bien-aimé de celle qui l'attend au bout du chemin.

— Allons! dit l'Aïeule, c'est par ces petites chutes que l'enfance apprend à marcher.

Mais l'être gracieux et charmant qui court et qui tombe n'a point cette philosophie : chaque accident pour lui est une catastrophe; et ce qui fait sourire l'Aïeule le fait pleurer.

Ses moindres imperfections semblaient donc des crimes à Bernadette; et elle s'en voulait amèrement, après tant de résolutions et de fermes propos, d'être encore si souvent surprise...



Hélas! à des degrés différents, c'est là l'histoire de quiconque fait effort ici-bas pour atteindre, autant qu'il est en lui et avec la grâce de Dieu, à la

chrétienne perfection. Il n'en est aucun qui ne tombe quelquefois, tantôt par un choc imprévu et un accident brusque, tantôt aussi par simple fatigue, lâcheté et faiblesse. Les uns trébuchent; les autres glissent; celui-là défaille épuisé et retourne un instant en arrière : tous font quelques chutes plus ou moins rares, plus ou moins graves. Un seul Saint ne tomba jamais : c'est Celui qu'on nomme le Saint des Saints; une seule Sainte n'eut aucun grain de poussière à sa robe sans tache, c'est la Vierge Immaculée, Reine de tous les Anges et de tous les Élus.

La Sainteté n'est pas la perfection absolue, mais bien une tendance énergique et déterminée vers cette perfection, une bataille irréconciliable, déjà maîtresse des hautes positions. Elle n'est point encore la victoire totale et universelle : elle est le triomphe puissamment commencé, mais encore entravé çà et là par la résistance et par les blessures que fait l'adversaire.

— Qu'est-ce que vaincre? demandait-on à un grand capitaine.

— Vaincre, c'est avancer.

Mais la bataille se compose de cent et cent combats isolés ; et, dans l'armée qui avance, il arrive au vif mécontentement du Chef, il arrive, tantôt, aux ailes et tantôt dans le centre, que tel régiment se laisse refouler, que telle compagnie lâche pied et que, sur le front de bandière, fléchissent et tombent mille soldats... Défaites de détail qui n'empêchent point (tout en l'affaiblissant pourtant un peu) la

victoire générale ! L'armée avance et le drapeau criblé de balles se plante successivement sur les bastions ennemis. Telle est la bataille des Saints.

Ils ne sont pas vainqueurs en tout ni partout, ils ont des points encore faibles : et pourquoi ne dirions-nous pas le mot devant lequel depuis un instant s'effraie notre plume ? ils ont « des défauts » contre lesquels ils réagissent, mais en subissant plus ou moins fréquemment de partielles défaites, qui étonnent souvent autour d'eux ces faibles esprits dont l'illusion est de croire que la vertu est tout d'une pièce et que le Saint est un Ange.

Donc, le Saint peut avoir des défauts, c'est à-dire une propension particulière vers tel ou tel genre d'imperfection, et se laisser surprendre de temps en temps par cette constante tentation de sa nature et de son caractère. Mais ce qui fait sa grandeur et sa gloire, c'est que, différent en cela des tièdes et des lâches, il ne vit nullement en paix avec cette défaillance, qu'il ne l'accepte point en principe, qu'il en gémit, qu'il lutte, qu'il fait effort. Tandis que la plupart des hommes prennent le parti de leurs inclinations dominantes : colère, susceptibilité, humeur, antipathies particulières, le vrai Chrétien et le Saint ne s'y résignent jamais. Chaque fois que, par fragilité ou surprise, ils tombent dans le défaut vers lequel leur nature penche, voilà qu'ils se relèvent vivement et s'en éloignent avec horreur, au lieu de s'y complaire et de s'y asseoir comme dans leur demeure. Étant donnée la faiblesse humaine, les Saints sont sans doute blessés sur bien des points,

mais on peut dire que, sur aucun, ils ne sont vaincus, c'est-à-dire soumis. Sur aucun, en effet, ils n'acceptent la domination de l'ennemi. Honteux d'eux-mêmes, se repentant vivement, ils réparent alors vis-à-vis des autres les peines qu'ils leur ont faites ou le scandale qu'ils ont pu leur causer...

Ayant, unis en son cœur, l'amour de Dieu et du prochain, voulant le bien et détestant le mal, fragile pourtant et peccable, le Saint est, avant toutes choses, « un homme de perpétuelle bonne volonté. »

IV

Ces pensées que nous écrivons ne sont pas une digression, et elles rentrent doublement dans notre sujet : car d'un côté elles expliquent les petites imperfections qui pouvaient rester encore dans notre vénérée Sœur, et qu'elle se reprochait avec une si inflexible sévérité ; et d'autre part ces pensées traduisent un sentiment profond qu'exprimait souvent Bernadette elle-même, en son bon sens exquis.

Elle avait beaucoup de goût pour la lecture ; et la maladie lui laissait le loisir de se livrer à cet attrait de son esprit et de son cœur. Or elle faisait entendre souvent des réflexions comme celles-ci :

— Je n'aime pas les Vies de Saints où on les présente comme étant entièrement parfaits, d'une perfection toute unie, sans une défaillance, sans une faute, sans une inégalité, sans une ombre. Ils sont

tellement célestes que cela tend à nous décourager, nous, qui sommes si loin d'un tel état... S'ils y sont arrivés, on devrait du moins nous marquer toutes les étapes du chemin qu'ils ont suivi pour y parvenir. Je voudrais qu'en même temps que leur pure vertu, on nous fit voir les défauts dont ils n'étaient pas encore tout à fait maîtres, les luttes qu'ils avaient à soutenir, les chutes qui les humiliaient et dont ils avaient à se relever... Après tout, cela devait se passer ainsi ! Leur Sainteté ne devait pas toujours marcher si facilement d'elle-même et comme sur des roulettes... Ils avaient certainement leur nature, leur suite du péché originel ; ils avaient bien leur caractère : — comme moi qui en ai un si mauvais !

« La contemplation de leur triomphe total ne m'enseigne rien : c'est la vue de leur combat qui m'apprendrait à lutter. Il faut qu'on nous montre qu'ils étaient comme nous, afin qu'ensuite nous-mêmes, nous devenions comme eux. »

Chose assez singulière pour elle, pour elle qui avait été favorisée des Apparitions de Marie ! elle ne se complaisait, en lisant ces mêmes Vies de Saints, ni dans les extases, ni dans les visions, ni dans les particularités extraordinaires... Elle recherchait avant tout, ce que chacun peut imiter : la pratique de l'idéal chrétien, la mise en application de la morale catholique et des conseils de Jésus-Christ.

Le texte sacré des Écritures avait pour la Voyante de Lourdes un charme profond dont elle ne se lassa jamais. Oserons-nous dire qu'elle le préférait à tous

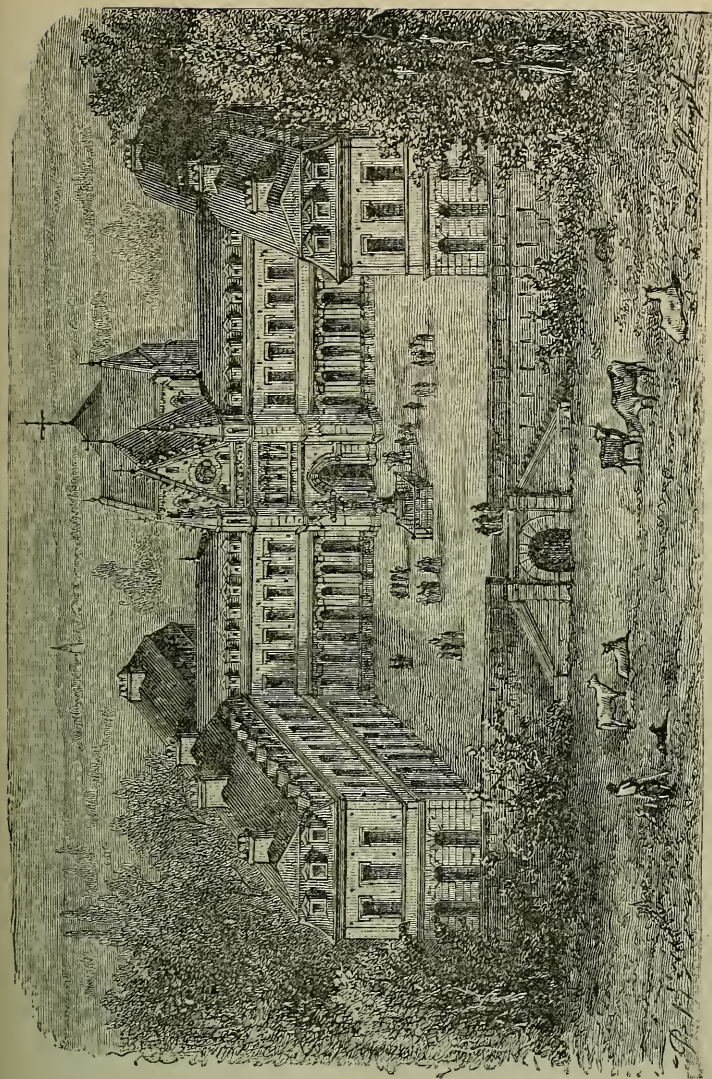
les sermons? Elle y trouvait une saveur inexprimable, une saveur sans cesse renaissante que son intelligence ou son âme ne savaient point toujours goûter dans les commentaires les plus éloquents. Parfois on la surprenait, l'Évangile à la main, versant des larmes sur les douleurs de l'Homme-Dieu :

— La Passion me touche plus quand je la lis que quand on me la prêche, disait-elle.



Tout d'abord Bernadette frappa ses compagnes par sa grâce, sa bienveillance cordiale, sa gaieté d'enfant, le tour original imprévu et prime-sautier de son esprit alerte et vif. A tout ce qu'elle faisait, elle était tout entière : — jouant à la récréation comme pas une ; — laborieuse, attentive, toujours l'aiguille en mouvement à l'heure du travail ; — ardente, recueillie, transfigurée, sublime, quand elle était à l'église, contemplant et priant. Indépendante peut-être par nature, mais dépendante par préférence et par choix, elle avait au plus haut degré l'amour de sa règle conventuelle. Elle était comme un rossignol qui aurait quitté les grands bois, les bois immenses sans autres limites que la fantaisie de son vol, et qui aurait élu pour sa patrie l'enceinte d'un jardin fermé. Volontairement prisonnière dans l'enclos sacré de la vie religieuse, elle s'y mouvait, voltigeait, battait des ailes et chantait toute joyeuse, dans la sainte liberté des enfants de Dieu.





COUVENT DE SAINT-GILDARD, A NEVERS

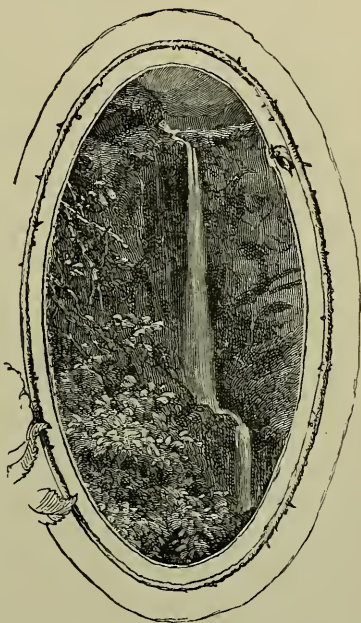
V

Assises à l'ombre d'un arbre sur la terrasse de Saint-Gildard, un groupe de religieuses, professes et novices, s'entretenaient un jour de l'importance qu'il y avait à suivre la règle avec rigueur et avec zèle, avec diligence et ponctualité.

— Au cœur du travail, disait l'une d'elles, le Bénédictin quitte une lettre commencée et manque à mettre un point sur un i pour se lever et obéir au son de la cloche.

— Cela n'est pas difficile, repartit la petite sœur Marie - Bernard qui était, pour la sainte observance, un modèle d'exactitude.

— Là-dessus, le plus bel exemple, reprit une autre, a été donné par sainte Thérèse. On raconte qu'étant en sa cellule elle vit l'Enfant Jésus lui apparaître. L'ayant pris sur ses bras, elle jouissait de son entretien, lorsqu'elle entend sonner la cloche du monastère appelant les Religieuses au Chapitre ou à la Chapelle, je ne sais. Tout aussitôt, sans hésiter,



sainte Thérèse pose l'Enfant Jésus à terre et se rend à l'exercice de communauté. Voilà pourtant qu'à son retour, elle le retrouve, ayant la taille et la figure de l'adolescence, et tel qu'il était quand il travaillait, avec la sainte Famille, dans l'atelier de Nazareth. — Ma fille, lui dit-il, par suite de ton acte d'obéissance à la règle, j'ai autant grandi en ton âme que je viens de grandir à tes yeux depuis ton départ de tout à l'heure.

Bernadette avait écouté attentivement la pieuse légende. Ses compagnes n'avaient qu'un cri pour trouver combien avait été sage et heureusement inspirée la Fondatrice du Carmel.

— Et vous, sœur Marie-Bernard, vous ne dites rien ? remarqua l'une d'elles.

— Moi, répond vivement Bernadette, je n'aurais certes point fait comme sainte Thérèse.

Stupéfaction générale.

— Et qu'auriez-vous donc fait ?

— Au lieu de poser à terre le petit Jésus, je l'aurais gardé sur mon bras et serais allée ainsi à l'exercice que l'on sonnait. Assurément il ne m'eût point quittée.

VI

Outre l'attrait profond qui l'avait entraînée vers la vie religieuse, vers cette sainte existence toute remplie par le travail, par les œuvres de charité, par la prière, par la méditation, par la contempla-

tion de Dieu, Bernadette avait éprouvé aussi le besoin de trouver un refuge assuré contre l'envahissement des foules, contre la curiosité, même pieuse, dont elle était l'objet.

Lorsque, pour la première fois, elle franchit le seuil de la Maison-Mère, elle implora de la Supérieure générale la grâce, si cela était possible, de ne jamais être appelée au parloir, se soumettant du reste, même en cela, à l'obéissance parfaite, mais exprimant bien haut le vœu de son cœur.

A chaque instant cependant arrivaient à Saint-Gildard des étrangers qui demandaient à être reçus par la sœur Marie-Bernard et qui se résignaient difficilement à ne pas même apercevoir ses traits.

— Montrez-nous du moins où se trouve dans le couvent la chambre qu'elle habite.

Et ils regardaient, tout pensifs et recueillis, les fenêtres de sa cellule.

D'autres voulaient s'agenouiller à la place qu'elle avait coutume d'occuper à l'église. Ils baisaient avec respect l'accoudoir où elle appuyait ses mains et sur lequel, au moment de l'Élévation, elle prosternait son front virginal.

Certains tentaient de la voir par surprise en s'adressant à quelqu'une de ses compagnes et la priant de la leur désigner et de la leur faire connaître si elle passait.



Une grande dame sonne vers midi ou une heure à Saint-Gildard par un temps de pluie, alors que la communauté presque entière allait et venait sous les cloîtres. La porte s'étant ouverte, la visiteuse aborde, à pas discrets, la première Sœur qu'elle rencontre, et, d'un air de mystère :

— Est-ce que vous ne pourriez pas m'indiquer quelle est la sœur Marie-Bernard?

— Vous demandez sœur Marie-Bernard? Ah! fort bien! fort bien!

Et la Religieuse, d'un pas non moins discret, s'éloigne, et, traversant la foule de ses compagnes, pénètre dans l'intérieur de la maison.

Comme elle tardait à revenir, la dame s'adresse à une autre :

— La sœur Marie-Bernard? répond cette seconde Religieuse; mais c'est à elle que vous venez de parler!... Vous l'avez vue partir. Ne comptez point sur son retour.

Le même incident se produisit plusieurs fois.

Comme elle préparait un matin l'autel de la Vierge et l'ornait de fleurs, un groupe de personnes du monde l'entoure sans la connaître.

— Ma bonne sœur? où donc se place Bernadette? C'est aujourd'hui un jour de procession et on nous a assuré qu'elle serait à la cérémonie. Pourrions-nous la voir?

— Oh ! non, non, c'est impossible. Elle ne se mettra pas aujourd'hui à sa place ordinaire.

Et, cela disant, elle disparaît.



Mais il advenait que son incognito était quelquefois trahi.

Un prêtre entrant un jour dans l'église de Saint-Gildard, accompagné d'une bonne et grosse dame de nature exubérante, aperçoit une Religieuse agenouillée, qui faisait le Chemin de la Croix. Il la reconnaît.

— Voilà sœur Marie-Bernard, dit-il tout bas à l'excellente personne qui était avec lui.

Or, à peine a-t-il prononcé ce mot imprudent que la dame s'élance et court se prosterner aux pieds de la jeune novice, baisant sa robe avec effusion et étendant les mains pour l'embrasser elle-même.

Bernadette effrayée la prend d'abord pour une folle et se lève en poussant un cri de terreur... Mais elle ne tarde pas à comprendre, et elle ne s'enfuit que plus vite.

— Oh ! ma Révérende Mère, de grâce, s'écrie-t-elle en se réfugiant chez la Supérieure, si je dois subir de telles avanies, laissez-moi ne descendre jamais à l'église !...

Et très souvent, en effet, les jours de grande fête ou de profession, quand elle prévoyait qu'il devait

venir des étrangers, elle demandait à être placée, longtemps à l'avance, dans un coin obscur de la tribune, d'où elle pouvait, sans être aperçue, assister à l'office.

Elle souffrait toutes les fois qu'on l'appelait au parloir, bien que la Révérende Mère violât le moins possible le désir qu'avait Bernadette de demeurer cachée. Elle souffrait, quand, à travers une porte entr'ouverte, elle devinait qu'un regard étranger tentait avidement de contempler ses traits : « — Pourquoi chercher à me voir, disait-elle douloureusement, et qu'ai-je de plus que les autres ? Le bon Dieu s'est servi de moi comme il s'est servi des bœufs de Betharram dont le pied s'est arrêté et a frappé à coups redoublés au-dessus de l'endroit où était enfouie la statue miraculeuse. Voilà tout. Rien de plus... »

VII

Quand quelqu'un se laissait aller, comme cela arrivait parfois, à des paroles de vénération envers elle ; quand on lui parlait de la couronne assurée qui lui était destinée en Paradis, elle savait aussitôt réprimer par le rire, par la moquerie et la plaisanterie fine, de semblables propos, et elle traitait ses adulateurs en ennemis : « — C'est bien vite fait de canoniser les gens ! Après cela, quand ils sont morts, on ne se croit point, naturellement, obligé de prier pour eux et on les laisse griller en Purgatoire, sans songer à les en tirer. »

Sa répugnance à se montrer ne diminua point avec le temps ; et elle donnait parfois lieu aux fuites les plus étonnantes.

Elle aperçoit un jour, arrivant au couvent, Mgr l'Évêque de Nevers, accompagné d'un ecclésiastique étranger. Ils se dirigeaient vers l'infirmierie. Tout aussitôt la sœur Marie-Bernard disparaît et se retire je ne sais où, à la lingerie, je crois, où elle se met à raccommoder silencieusement quelque guimpe déchirée. On va au jardin, on court à la cuisine, on interroge la sacristie, on entre dans la chapelle, on la cherche partout où on pouvait supposer qu'elle était, et on finit, après un long temps, par la découvrir en sa cachette.

— Vite ! vite ! sœur Marie-Bernard. La Révérende Mère vous demande. Monseigneur vient vous voir.

Bernadette lève sur sa compagne un regard tout chargé de mélancolie :

— Non ! non ! dit-elle en souriant tristement. Monseigneur ne vient pas *me voir*, il vient *me faire voir*.

Et se levant, elle se rendit, le cœur un peu gros, à l'appel qui lui était fait.



Une Sœur de Nevers nous a raconté ceci :

« — J'avais l'un de mes parents qui était extrêmement désireux de connaître Bernadette, d'autant plus peut-être que cela passait pour fort difficile.

Que la piété y fût pour une part, nous devons le penser ; mais la curiosité était aussi pour beaucoup, je le crains, dans cette violente envie. Il me sollicita avec les plus vives instances ; et à mon tour je sollicitai beaucoup notre Révérende Mère, qui trouva qu'il n'y avait point lieu de donner à notre Sœur l'ordre de paraître : « — Tout ce que je puis faire, c'est de le lui permettre. Allez lui dire de ma part que je l'autorise à venir, tout en la laissant libre. » Je cours donc trouver Bernadette : « — Chère sœur, il y a quelqu'un au parloir, et notre révérende Mère vous autorise à y descendre. » — « Et après ? me demanda-t-elle en me regardant, non sans malignité. » — « Mais, vous le voyez, elle vous autorise à descendre... » — « Et après ? Elle n'a pas ajouté autre chose ? » — « Elle a dit, repris-je timidement, qu'elle vous autorise... mais qu'elle vous laisse libre. » — « Elle me laisse libre ! s'écrie sœur Marie-Bernard toute pétillante de joie. Eh bien ! je ne veux pas ! je ne veux pas ! je ne veux pas ! » Et la voilà qui prend la course comme une enfant, et disparaît au fond du jardin.

« Et c'est ainsi que ne fut point satisfait l'ardent désir de mon pauvre cousin. »



En certaines circonstances elle cédait cependant à la pieuse curiosité dont elle était l'objet.

Un dimanche, plusieurs visiteurs, groupés près de la porte d'entrée au moment de la sortie du réfec-

toire, étaient en embuscade pour la regarder au passage.

Elle les découvre de loin et laisse échapper un geste de contrariété. Puis comme de coutume, elle prend instinctivement une autre direction.

— On vient me voir comme on va voir la bête curieuse et le bœuf gras ! dit-elle avec un soupir à une de ses compagnes.

Mais tout à coup elle se ravise :

— Eh bien, soit ! Que je me montre en spectacle comme la bête, pourvu que je sois la bête du bon Dieu !

Et, surmontant sa répugnance, elle rentra à son rang dans le défilé de la Communauté.



Ainsi, tantôt par une pudeur virginale, honteuse et rougissante de tout œil indiscret, voire parfois par une sorte d'innocente malice, elle détournait la tête et dérobaît ses traits, quand elle apercevait, sous le cloître ou dans les cours, des personnes inconnues qui se trouvaient là, par un hasard cherché dont elle devinait le motif. Tantôt au contraire, faisant un violent effort sur elle-même, elle passait sans timidité et sans assurance, simplement, noblement, religieusement.

Suivait-elle en cela l'inspiration du moment ou le mouvement de l'Esprit qui souffle où il veut ? Dieu seul le sait. Mais presque toujours, pour la déterminer à paraître, il lui fallait un ordre formel

de ses Supérieures, ordre qui se donnait rarement.



Quelques-uns parvenaient pourtant jusqu'à elle, étant de ceux à qui l'on ne peut résister.

Un soir (c'était, croyons-nous, en 1872), un prêtre de haute taille, d'aspect austère et distingué, se présenta au couvent de Saint-Gildard, à Nevers. La Supérieure générale était malade. Une des Assistantes le reçut :

— Je viens d'assez loin, lui dit-il ; et j'ai fait exprès ce voyage pour voir et pour connaître la sœur Marie-Bernard.

— Hélas ! monsieur le curé, je ne puis dans cette circonstance lever la clôture que sur l'autorisation formelle de Mgr de Nevers ; et je ne dois point vous cacher qu'il l'accorde bien difficilement. Sans cette règle, notre chère Sœur, qui a voulu la solitude, serait toujours au parloir.

Le prêtre parut contrarié.

— Or, ajouta l'Assistante, Monseigneur n'est point à Nevers... Toutefois, l'autorisation de M. le vicaire-général me suffirait.

— Je voulais précisément la voir incognito. Mais puisqu'il le faut, je me nomme.

Il écarta son manteau noir, et la Religieuse aperçut la croix épiscopale.

— Je suis l'Évêque d'Orléans, dit-il.

L'Assistante s'inclina, implora la bénédiction de l'illustre prélat et alla chercher Bernadette.

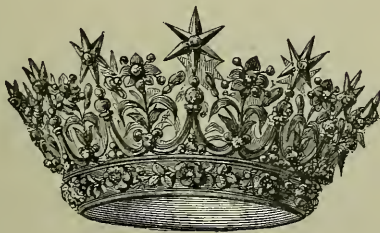
Malgré la surabondance de preuves qui ont établi la foi de la chrétienté en les Apparitions de Notre-Dame de Lourdes, quelques doutes, paraît-il, le visitaient parfois. Et voilà pourquoi il était parti pour Nevers afin de connaître par lui-même cette Bernadette dont le témoignage avait eu dans le monde un si universel retentissement.

Mgr Dupanloup s'entretint longtemps avec la Voyante.

En la quittant, l'Évêque avait les yeux pleins de larmes, et toute ombre de doute avait à jamais fui de son cœur.

— Je viens de voir l'innocence d'une âme, disait-il, et l'irrésistible puissance de la Vérité.

Quelques mois après il allait à Lourdes s'agenouiller à la Grotte sainte.





COUVENT DE SAINT-GILDARD, A NEVERS

VIII

Après son entrée à Saint-Gildard comme auparavant, l'aspect de Bernadette et l'accent de sa parole suffisaient en effet pour convaincre; et il n'est point étonnant que Mgr Dupanloup ait subi une telle impression.

— Ce rayonnement qui avait éclairé et captivé l'Évêque d'Orléans, remarquait l'une des Mères de la communauté, ce charme qui nous entraîne toutes vers elle, frappe surtout les enfants. Les enfants courent à Bernadette et Bernadette court aux enfants. On dirait que ce sont des âmes jumelles dont l'innocence fraternelle se reconnaît du premier regard. Et c'est à propos d'une enfant qu'il me revient en l'esprit une petite anecdote qui ne sortira jamais de ma mémoire.

La sœur de l'une de nos Religieuses arriva un jour ici, accompagnée de sa petite fille, âgée

d'environ six à sept ans. C'était du temps de notre Révérende Mère Joséphine Imbert. Cette dame (elle se nommait M^{me} Darfeuille), avait un immense désir de voir Bernadette, alors malade et alitée; mais la Mère générale qui respectait avec tant de sollicitude chez notre bien aimée Sœur l'amour profond de la retraite, ne crut point devoir accorder la permission demandée. Grand chagrin de M^{me} Darfeuille. Notre bonne Supérieure en eut pitié.

« — Eh bien, lui dit-elle, pour vous consoler un peu, je permets à votre chère fillette d'aller la visiter un instant. »

Et voilà la petite Madeleine montant, conduite par moi, l'escalier de l'Infirmerie.

L'enfant, apercevant Bernadette dans son lit, s'arrête sur le seuil toute charmée et joint les mains comme devant l'autel ou l'image des Saints, immobile, recueillie, les yeux dans la joie.

La sœur Marie-Bernard l'appelle aussitôt, et la fait s'approcher du lit. Puis elle lui met la main sur la tête, et la caresse affectueusement.

La petite fille, après avoir embrassé Bernadette, croise de nouveau ses doigts dans l'attitude de la contemplation et s'enhardit à lui parler :

— Ma sœur, vous avez vu la sainte Vierge?

— Oui.

— Et était-elle bien belle ?

Le rayon du souvenir a illuminé le visage de notre Sœur.

— Si belle, a-t-elle répondu à voix basse et d'un accent indéfinissable dont je suis encore tout émue en me le rappelant, si belle que, quand on l'a vue une fois, il tarde de mourir pour la revoir encore!...

L'enfant, gardant constamment ses mains jointes avec ferveur, a repris après un moment de silence :

— Ma sœur, je voudrais bien que vous la priiez pour moi.

— Très volontiers, chère petite! mais vous, à votre tour, vous la prierez pour moi.

La petite fille ne s'en allait point.

— Ma sœur, maman aussi voudrait beaucoup que vous priiez pour elle.

— Eh bien, je prierai aussi pour votre maman, a répondu Bernadette touchée.

Et la jeune Madeleine est alors sortie, mais toujours les mains jointes, et marchant à reculons pour voir notre Sœur plus longtemps.



— Sous cent formes diverses la même histoire s'est reproduite, remarquait une autre Sœur. Plus d'une fois je suis allée avec Bernadette à notre Salle d'Asile, où les enfants ignoraient entièrement que ce fût là la Voyante de Lourdes. Que se passait-il cependant?

Quand au-dessus d'un amas d'aiguille à coudre, on promène une pierre d'aimant, voilà que toutes

les aiguilles s'agitent, s'efforcent, se heurtent, se soulèvent et finissent par se pendre en grappe ou en faisceau contre l'aimant irrésistible. Telle, sœur Marie-Bernard arrivant dans la Salle d'asile. A peine étions-nous entrées que c'était une agitation extraordinaire dans tout ce petit monde, qui quittait l'un après l'autre ses jeux, et qui venait s'attacher à sa robe et faire essaim autour d'elle.



Elle-même d'ailleurs fut toujours une enfant, aimant à jouer, à plaisanter, à courir.

Par un hasard singulier elle était la plus petite de la Communauté. Et elle en était aussi la plus alerte et la plus vive.

La plus grande s'étant trouvée à côté d'elle à la récréation, il leur prit envie de lutter à la course. Et les voilà toutes deux s'élançant dans l'allée qui conduit à la fontaine de Notre-Dame des Eaux. L'une faisait des enjambées immenses; mais les pieds de Bernadette avaient des ailes, et elle était arrivée au but que sa compagne était à peine à moitié chemin...

Hélas! mais en même temps son cœur palpitait violemment et elle crachait le sang!

IX

Sa santé, en effet, était des plus fragiles et sa poitrine très faible. Son asthme s'était développé,

et elle toussait beaucoup... Elle était frêle, délicate, incapable par conséquent de tout travail fatigant.

Successivement elle fut chargée des fonctions d'infirmière [et de sacristine. Elle était Marthe et Marie. A la sacristie, elle instruisait les enfants de chœur, veillait au linge et aux fleurs des autels. A l'infirmerie, elle excellait à soigner ses compagnes malades, à panser leur corps, à reconforter leur âme, à les égayer, à les charmer. C'était, dans la salle de douleurs, un perpétuel rayon du Ciel.

Devenue fort habile dans la connaissance des remèdes et dans l'art de les appliquer, elle était pour le Docteur un coopérateur des plus intelligents, des plus dévoués, des plus précieux.



Pendant ce temps-là la Libre Pensée, stupéfaite et exaspérée du mouvement immense qui se produisait vers Notre-Dame de Lourdes, diffamait l'humble Religieuse et imprimait audacieusement qu'elle était enfermée comme folle. Et il advint même que, voulant savoir à quoi s'en tenir, un homme de science, M. le docteur Damoiseau, président de la Société des médecins du département de l'Orne, écrivit à son éminent collègue M. le docteur Robert Saint-Cyr, président de la Société des médecins de la Nièvre, pour le prier de s'informer soigneusement de la vérité sur ce point et de lui transmettre

un renseignement positif. Il reçut la réponse suivante (1) :

« Nevers, 3 septembre 1872.

« Mon cher Confrère,

« Vous ne pouviez mieux vous adresser pour avoir sur la jeune fille de Lourdes, aujourd'hui sœur Marie-Bernard, les renseignements que vous désirez.

« Médecin de la communauté, j'ai donné des soins pendant longtemps à cette jeune Sœur, dont la santé très délicate nous a causé de vives inquiétudes.

« Aujourd'hui cet état s'est amélioré ; et, de malade, elle est devenue mon infirmière, s'acquittant dans la perfection de sa besogne.

« Petite, d'apparence chétive, elle a vingt-huit ans. Nature calme et douce, elle soigne ses malades avec beaucoup d'intelligence, et sans rien omettre des prescriptions faites ; aussi jouit-elle sur elles d'une grande autorité, et de ma part d'une grande confiance.

« Vous voyez, mon cher Confrère, que cette jeune Sœur est bien loin d'être aliénée. Je dirai mieux : sa nature calme, simple et douce ne la dispose pas le moins du monde à glisser de ce côté.

« Je suis heureux, mon cher Confrère, de cette occasion de causer avec vous et de vous être agréa-

(1) Nous trouvons cette lettre dans le livre de M. E. Artus : *Histoire complète du Dêfi public à la Libre Pensée sur les Miracles de Notre-Dame de Lourdes* (p. 137), Paris, Palmé.

ble, en vous fournissant les renseignements demandés, etc.

« *Signé* : Robert SAINT-CYR,

« Président de la Société des médecins de la Nièvre. »



Tantôt à l'infirmierie pour le soin des malades, tantôt à la chapelle pour le service du culte divin, Bernadette réalisait donc tour à tour, sous ces deux formes, le grand commandement de la Loi : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toutes vos forces, de toute votre âme, et votre prochain comme vous-même. »

Tout près de la sacristie est un petit parterre où croissent les fleurs destinées aux autels. Bernadette les soignait avec amour.

Parfois on la voyait passer, revenant de la fontaine et portant, comme Rébecca ou Rachel, un vase d'eau fraîche et pure dont elle arrosait autour d'elle la terre sèche et les fleurs altérées. Symbolique travail et rustique labeur dans lequel sœur Marie-Bernard était vraiment la saisissante image d'elle-même.

Quelle avait été en effet et quelle était sa vie ? Aujourd'hui, à Saint-Gildard et dans l'ombre du cloître, elle employait une part de ses jours à puiser, dans la divine source du Tabernacle, les trésors de la grâce et de la vérité ; et puis, au chevet des malades

et dans tout l'enclos du jardin fermé, elle les répandait autour d'elle. Et jadis à Lourdes, dans la lumière du monde, aux Roches de Massabielle, n'avait-elle pas puisé aussi les mêmes trésors limpides, et fait couler ensuite sur les âmes affligées et parmi nos plaines arides des flots de rafraîchissement, de consolation et de paix?... Allez, allez, ô Bernadette, vous êtes bien l'image de vous-même lorsque vous passez de la sorte, apportant à la terre qui a soif la Source qui désaltère, et tenant en vos mains le vase d'eau fraîche et pure, ainsi que Rachel et Rébecca !... Tous le disent de vous et vous êtes la seule à ne pas l'entendre. Tous le pensent, tous le savent, tous le voient et vous êtes la seule à l'ignorer !

Chaque jour, sans exception, à moins d'être malade, Bernadette faisait dans la chapelle l'exercice du Chemin de la Croix. Elle restait souvent très longtemps prosternée devant l'autel de la Sainte Vierge, autel qu'elle aimait particulièrement à orner de fleurs et à parer avec une filiale sollicitude.

Elle priait... Pour elle-même ? Oui, sans doute, et avec tremblement, car plus que personne elle croyait avoir besoin du secours et du pardon divin ; ce cœur innocent et juste, avait l'humilité du Publicain. Mais ayant imploré pour elle-même, elle priait ardemment et sans cesse, pour tous ceux qui ont failli, pour tous ceux qui sont, hélas ! hors de la voie et de la vie.

Depuis que les lèvres immaculées de Marie lui avaient donné cet ordre : « *Priez pour les pé-*

cheurs, » elle n'avait cessé de consacrer à la conversion des âmes égarées toutes ses supplications à Dieu, et le mérite, quel qu'il fût, de ses souffrances et de toutes ses œuvres. Le salut des pécheurs était sa grande et quotidienne préoccupation.

« — Assurément, disait-elle, je m'intéresse aux âmes du Purgatoire. Mais enfin, elles sont sûres de leur bonheur, de la possession de Dieu. Ce n'est pour elles qu'une question de temps. Tandis que les pécheurs, ceux qui vivent en état de péché mortel, sont absolument sur le bord de l'abîme, et peuvent périr à jamais... Ce sont ceux-là qui sont en danger et qui ont besoin d'assistance, surtout aux heures de l'agonie, quand tout va devenir irrévocable. »

Lorsque le voile qui nous cache toutes choses sera écarté et que se lèvera la clarté du Jugement universel, combien parmi les Élus qui seront à la droite après avoir vécu longtemps à la gauche, combien s'apercevront peut-être qu'ils n'ont dû leur salut qu'aux mystérieux effets de telle prière, murmurée dans le secret de sa cellule, par une humble Religieuse qu'ils ne connurent jamais. Quelle gratitude montera alors dans les cœurs pour ce bienfait infini dont l'auteur sera ainsi révélé pour la première fois !... Et en ce moment, sans doute, nous en avons l'espérance, Bernadette resplendira d'un éclat nouveau.



Souvent, très souvent, sœur Marie-Bernard était malade et obligée de s'aliter, en proie à de cruelles

douleurs. Sa patience était angélique. Et pourtant elle ressentait, en son corps chétif, des tortures intolérables. Il semble que la souffrance fût le point culminant de sa vocation, tant elle y trouvait l'occasion d'épanouir toutes les richesses spirituelles dont son âme était remplie. « On ne peut souffrir ni plus ni mieux » : c'est l'expression d'une de ses compagnes. Bernadette dans la souffrance, c'était la Reine en son Royaume.

La douleur physique n'abattait en rien son activité naturelle. Dans son lit ou dans son fauteuil, elle priait et travaillait constamment, répandant autour d'elle les charmants rayons de son innocente gaieté.

Ses doigts étaient d'une habileté merveilleuse : elle tissait le tapis du sanctuaire et festonnait les nappes de l'autel ; elle brodait avec un art exquis l'aube du prêtre consécrateur, faisant courir sur la dentelle toutes les délicatesses de son aiguille, comme le bienheureux Angelico de Fiesole faisait jadis courir sur sa toile toutes les grâces de son pinceau... On conserve à Saint-Gildard une aube incomparable brodée par Bernadette et qui fut revêtue, pour la première fois, à Lourdes, par Mgr de Ladoue, lors de son sacre comme Évêque de Nevers.

Elle se plaisait aussi à mille autres petits travaux. Dans quelques lambeaux d'étoffe, elle taillait, découpait et ornait l'image du Cœur de Jésus. D'autres fois, elle promenait sur ces œufs en couleurs, connus sous le nom d'œufs de Pâques, la pointe de

son burin et y dessinait, d'un trait sûr et ferme, les symboles sacrés. Nous possédons une de ces merveilles dues au gracieux talent de la Voyante de Lourdes. C'est un œuf brun sur lequel elle a gravé, d'un côté, la tiare avec les attributs du Souverain Pontife et l'image de l'Esprit-Saint, planant au-dessus. De l'autre côté est le Calice du saint Sacrifice dans lequel, jaillissant du Cœur de Jésus, ruissellent les gouttes du sang divin. Deux oiseaux du ciel, deux âmes toutes blanches aux ailes déployées, viennent s'y désaltérer, tandis que deux autres colombes promènent tout autour, dans l'horizon étoilé, la croix du Rédempteur et l'olivier de la paix.



Durant ses longues insomnies, elle faisait glisser entre ses mains les dizaines de son Rosaire.

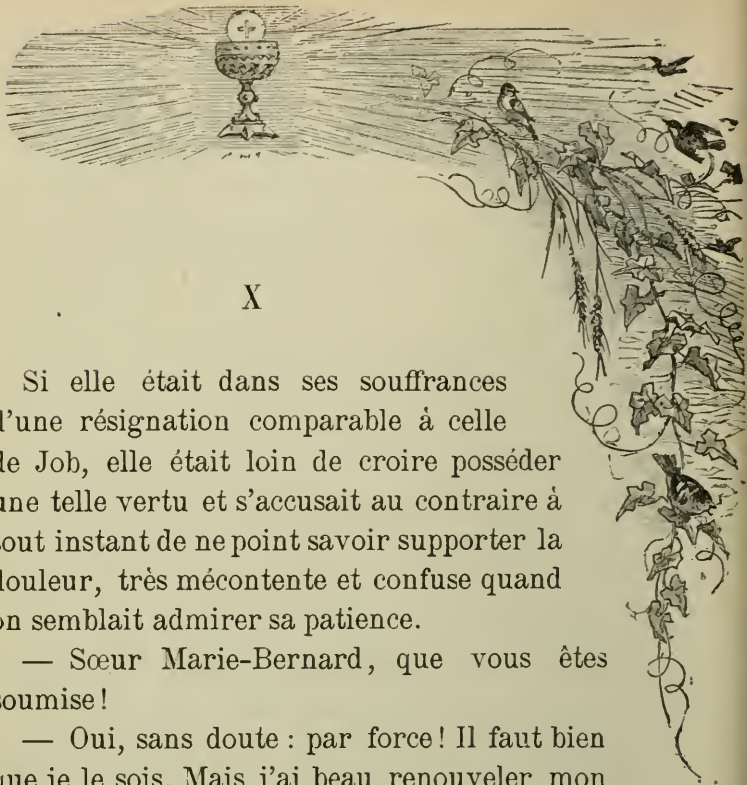
« — La terre est ronde, disait-elle ; et, quand il est nuit ici, il est jour en d'autres pays. A toute heure, par conséquent, à toute heure, quelle qu'elle soit, le saint Sacrifice s'offre quelque part, en un lieu qui existe en toute certitude, mais que nous ne connaissons point. J'assiste par la pensée et je m'unis à cette Messe qui se célèbre loin de moi dans une église que j'ignore.

« A la lueur de ma veilleuse, je regarde au bas de mon lit ces gravures collées au mur, cette représentation des cérémonies successives de la Messe, et je parviens à suivre ainsi le saint Sacrifice, même par les yeux. »

Et comme l'enjouement ne perdait jamais ses droits dans le caractère et dans l'esprit de Bernadette, elle ajoutait un jour :

« — Il n'y a que ce vilain petit enfant de chœur qui reste toujours immobile et qui n'agite jamais sa sonnette. J'en ai des impatiences. Il y a des moments où il me prend envie de le secouer. »





X

Si elle était dans ses souffrances d'une résignation comparable à celle de Job, elle était loin de croire posséder une telle vertu et s'accusait au contraire à tout instant de ne point savoir supporter la douleur, très mécontente et confuse quand on semblait admirer sa patience.

— Sœur Marie-Bernard, que vous êtes soumise !

— Oui, sans doute : par force ! Il faut bien que je le sois. Mais j'ai beau renouveler mon sacrifice et prétendre que je suis soumise, tous les jours et à tout instant je m'aperçois que ce n'est pas vrai... Je voudrais sortir du lit et aller courir, surtout quand on me taquine, comme aujourd'hui.

— Et qui vous taquine ?

— Vous ne voyez donc pas ce rayon de soleil qui vient tout juste se promener sur mon lit pour me narguer, pour me dire qu'il fait beau temps et qu'il faut que je reste dans ma prison ? Et ces oiseaux qui chantent pour m'appeler dehors, moi qui suis en cage, ne les entendez-vous pas ?

Parfois quand elle avait ses crises de douleur et ses violents élancements :

— Allons ! sœur Marie-Bernard, ne perdez pas cette occasion de vous résigner héroïquement.

— Non certes ! j'en perds tant d'autres que je vais profiter de celle-ci. Après tout, il n'y a pas moyen de ne point l'accepter, puisque cela vient du bon Dieu.



L'innocente et enfantine gaieté de son caractère était en quelque sorte proverbiale à Saint-Gildard. C'était un des côtés les plus saillants de sa nature.

Mais il n'est point de règle sans exception ; et il advenait dans certaines circonstances, qu'un nuage de fugitive mais profonde mélancolie descendait sur elle. Était-ce le spectacle des misères de la terre qui attristait alors celle devant qui le Paradis s'était entr'ouvert ? Était-ce le sentiment de l'exil et le regret de ne point entrer encore dans la bienheureuse Patrie ? Nous ne savons... Nous savons seulement ce récit que nous a fait une de ses Sœurs en Religion :

— Parfois, mais bien rarement, elle paraît si grave, qu'on pourrait croire qu'elle ploie sous le fardeau de ses douleurs.

Un jour que nous nous promenions ensemble, elle me sembla toute songeuse, tout absorbée et abattue. Vainement j'essayais de la distraire.

Je craignais quelque nuage de tristesse dans la

pureté de cette âme : « Ne vous rappelez-vous point, lui dis-je, les promesses de la Sainte Vierge, et ce que vous avez vu de vos yeux ? Est-ce que vous l'oubliez?... » A ces mots elle a levé la tête avec une étonnante vivacité « — L'oublier ? » a-t-elle répondu avec un accent indéfinissable : — « C'est là !... » Et elle a posé la main sur son front, dans une attitude sublime de fermeté fidèle et d'amour indicible. Puis elle a un instant fermé les yeux pour mieux regarder en sa mémoire, tandis que moi-même je m'abandonnais à l'émotion de la voir ainsi recueillie, debout et immobile, la main et le doigt encore levés, par ce geste unique et double qui touchait son front et qui montrait le ciel... Un silence solennel s'était fait entre nous. Nous sommes entrées à la chapelle et nous avons prié.

— Avez-vous remarqué, faisait observer une autre Religieuse, que jamais elle ne regarde les statues ? Elle éprouve à l'aspect de ces représentations, si grossières pour elle, une impression pénible. Et quand on la force d'y arrêter ses yeux : « — Oh ! que c'est laid ! » dit-elle.

La sœur A. raconta ceci :

— Naguères, c'était je crois l'an dernier, je me trouvais avec elle dans le petit parloir où l'on a placé la gravure du célèbre tableau de Raphaël : la Transfiguration. Je la lui montrai, lui expliquant que, d'après les connaisseurs, c'était là une œuvre admirable. Elle me parut peu sensible aux mérites

que je lui signalais : — « Est-ce que, si vous étiez artiste, lui demandai-je, si vous aviez dans la main tout le talent nécessaire, il vous serait possible de faire le portrait de la Sainte Vierge? La revoyez-vous dans votre souvenir assez nettement pour cela? » Elle a poussé un soupir : — « Quelquefois, m'a-t-elle répondu : *mais pas toujours!* » — « Oh petite! me suis-je écriée en riant, c'est quand vous n'êtes pas sage! »



Elle était assurément toujours sage.

— Toutefois, nous disait une des Sœurs, ceux-là se tromperaient singulièrement qui croiraient que la nature n'a pas en elle ses vivacités et ses saillies, que la grâce réprime. Sœur Marie-Bernard a un esprit naturel, prompt et logique, qui lui fait aisément monter la repartie aux lèvres quand elle a conscience d'avoir raison; repartie habituellement pittoresque, heureuse d'expression, très précise et très frappante. Elle excelle, comme l'on dit, à *river son clou* à l'adversaire : mais elle le rive avec un marteau d'or. Elle le fait en effet avec tant de justesse et de prestesse, que presque toujours c'est à la fois irréprochable et charmant...

« Et cependant elle se le reproche, souvent avec angoisse. Et ce sont là ses amers repentirs et ses grands mécontentements d'elle-même. Elle tremble d'avoir fait, ou tout au moins d'avoir pu faire de la peine; et elle ne peut se consoler de ces pointes de son esprit, dans la crainte qu'elles n'aient blessé ça

là la sensibilité du prochain, à qui elle s'empresse d'en demander pardon. Elle en devient toute mélancolique; et, excessive peut-être en cela, elle s'abandonne alors à une sorte d'humeur inquiète, à un vif dépit contre elle-même qui l'assombrit brusquement.

« Y a-t-il en tout cela quelque travers, quelque défaillance, quelque imperfection? Je ne sais : le Seigneur seul est juge. Mais ce défaut, si c'en est un (et il le semble parfois), mais ce côté de son caractère est le voile sous lequel Dieu la cache pour nous empêcher de trop admirer, comme étant au-dessus de la terre, notre bien-aimée Sœur, et de trop voir en elle un Ange du Paradis. A lui seul la gloire sans ombre. Et puis, c'est par là qu'il maintient notre chère Marie-Bernard dans cette humilité profonde qui la fait se considérer comme la dernière d'entre nous et comme la plus misérable des Religieuses... Jamais l'orgueil, jamais la tentation de se complaire en elle-même n'a pu effleurer cette âme que Notre-Dame de Lourdes avait élue entre toutes les autres... »



XI

— Est-il vrai, demandait-on un jour, est-il vrai qu'elle soit tenue, et qu'elle veuille demeurer elle-même, dans une ignorance absolue de tout ce qui se passe à Lourdes ? Est-il vrai qu'ayant achevé sa mission, elle soit devenue comme indifférente à la continuation de l'œuvre que Dieu fonda par ses mains, et au souvenir des personnes et des choses qu'elle a laissées derrière elle en entrant dans la vie religieuse ?

— Qu'on se garde bien de le croire, car c'est tout le contraire qui est la vérité. Elle aime sa famille, et garde en elle-même la mémoire impérissable et attendrie de ses chers parents dont elle parle avec un pieux respect. Elle aimait Mgr Peyramale, Curé de Lourdes, qui fut la plus grande et la plus tendre vénération qu'elle ait jamais eue en son âme. Sans lui avoir imposé



la confusion d'y lire son apologie de ses propres yeux, la Providence a trouvé le moyen de lui faire connaître les moindres détails du livre de M. Henri Lasserre sur tous les faits qui concernaient sa propre histoire et celle des Apparitions, afin qu'elle les puisse corroborer par son irrécusable témoignage. Elle n'ignore point non plus certaines légendes et a protesté contre ces inventions (1). Elle sait la gloire de Notre-Dame de Lourdes, la Basilique, la multitude, les processions, les miracles; elle suit avec un intérêt fraternel, des plus vifs et des plus ardents, la construction de l'Orphelinat des Sœurs de Nevers en face de la Grotte sainte...

XII

Assurément, si Bernadette n'eût écouté que son penchant, elle eût voulu aussi, comme tout le monde chrétien, aller ployer les genoux à cette Grotte bénie qui, pour elle plus que pour tout autre, recélait d'ineffables souvenirs. Chaque jour, sans que jamais elle y eût manqué, elle se recueillait et y faisait en esprit son Pèlerinage. Son cœur à tout instant allait aux Roches de Massabielle; et elle eût souhaité pouvoir accompagner son cœur. Mais elle savait que malgré tous les efforts qu'elle pourrait faire afin de s'effacer et d'être inaperçue, ce lieu de

(1) Nous avons raconté ces détails dans notre seconde partie : *Le Témoignage*.

prière serait inévitablement pour sa personne un lieu de lumière et de gloire. Et elle imposait alors silence à son désir si naturel de revoir cette Porte du Ciel à laquelle lui était apparue la Reine de l'humilité.



Lors du sacre de Mgr de Ladoue, évêque de Nevers, qui se fit à la Basilique de Lourdes, l'une des Révérendes Mères, qui devait y représenter la communauté, dit à Bernadette :

— Eh bien, sœur Marie-Bernard, voulez-vous nous suivre ?

— Non ! fit-elle, avec un soupir. Mais comme je le voudrais, ajouta-t-elle, si j'étais petit oiseau !

Et ce qu'elle enviait en ces circonstances, ce n'était point les ailes rapides de l'hirondelle ou de l'alouette, mais bien la faculté de voir sans être vue et de se cacher, sous la feuillée discrète, à la curiosité de tous les regards.



Plus récemment, en 1876, à l'époque du Couronnement de notre-Dame de Lourdes, elle avait chargé un vénérable prêtre de Nevers, M. l'abbé Perreau, de porter pour elle ses prières à cette Grotte de Lourdes, à laquelle les yeux de son corps avaient dit un adieu sans retour, mais vers laquelle se tournait si souvent le regard intérieur de son âme.

Et quelques jours après, il lui racontait toutes

les magnificences dont il avait été le témoin : les trente-cinq Évêques réunis pour couronner, au nom du Chef suprême de l'Église, l'image de cette Vierge mystérieuse qui jadis s'était manifestée à elle-même ; les innombrables Pèlerins ; la foi du peuple chrétien ; les Miracles qui s'accomplissaient par l'eau de la Source et par l'invocation de Notre-Dame de Lourdes...

Bernadette, les yeux tout brillants de la joie la plus vive, émue, attendrie, écoutait avec une pieuse avidité ; et son expressif et mobile visage traduisait les sentiments et le ravissement de son cœur.

— Ah ! ma chère Sœur ! s'écria le prêtre en terminant, comme vous eussiez été heureuse d'être là !

— Moi ? dit-elle. Et qu'aurais-je fait au milieu de tout ce monde ? Oh ! que j'étais bien mieux dans mon petit coin d'infirmierie !

« Paroles admirables ! remarquait justement M. l'abbé Perreau, paroles admirables qui révélaient au grand jour toute l'humilité de cette âme. Pour Notre-Dame de Lourdes, la gloire universelle ; pour elle-même, la souffrance dans la maladie, et l'oubli dans l'ombre du cloître. »



De son propre mouvement et sans être interrogée, jamais elle ne parlait des Apparitions dont elle avait été favorisée à la Grotte. Mais il n'est point de

règle sans exception ; et, une fois ou deux, elle laissa échapper la pensée et le souvenir qui retentissaient toujours au fond d'elle-même.

Une sœur de Nevers, qui avait assisté aux splendeurs, aux fêtes, aux guérisons miraculeuses de Lourdes, lui en faisait la description avec le même enthousiasme que l'abbé Perreau.

— Voilà, lui disait-elle, toutes les belles choses qui s'accomplissent à la Grotte. Hélas ! et vous ne les voyez point !...

— Ma sœur, ne me plaignez pas ! répondit Bernadette : ce que j'y ai vu est bien plus beau !...

Mais à peine ces mots furent-ils prononcés que ses joues se couvrirent du plus vif incarnat. Telle la vierge pudique dont un souffle qui passe a écarté le voile un instant.

XIII

Avait-elle parfois, depuis les Apparitions de Notre-Dame de Lourdes, quelques communications mystérieuses avec le monde invisible ? S'il en a été ainsi, la Sœur Marie-Bernard a tout gardé en son cœur comme l'on garde le secret du Roi.

Toutefois, deux récits nous ont été faits qui, sur ce point, ont laissé notre esprit songeur. Redisons-les à notre tour.

La sœur D. était une de celles qu'elle aimait particulièrement. Elles faisaient ensemble un com-

merce, un trafic, un négoce, dans lequel sœur Marie-Bernard s'imaginait réaliser de grands bénéfices. Cette idée de lucre surprendrait peut-être si nous arrêtions là notre tableau. Hâtons-nous donc de le compléter

La sœur D. habite l'hôpital et y soigne les malheureux : la pauvre Bernadette, en la Maison-mère, était étendue sur son lit, ou assise dans le fauteuil des valétudinaires.

— Me voilà encore malade, disait-elle à son amie qui venait la visiter. Toujours à l'infirmerie ! Toujours bonne à rien, recevant des soins et ne pouvant en donner à personne.

Elle ressentait cruellement ce qu'elle appelait son inutilité.

— Ah ! que le bon Dieu a bien fait de ne pas me laisser le choix de mon genre de vie ! car assurément je n'aurais pas élu de moi-même cette inaction où je suis réduite et où la Providence me veut !... Il me semblait que j'étais née pour agir, pour me remuer, pour être toujours en mouvement, et le Seigneur me veut immobile. Mon bonheur serait de chanter les cantiques, les psaumes, les louanges de Jésus et de Marie. Dieu m'a donné de la voix, mais il veut que je sois muette. Quand je chante, je crache le sang ; et j'ai défense de chanter. J'aurais tant aimé à soigner les malades dans les hospices, à élever les enfants, à faire la Salle d'Asile ! C'est là mon attrait ! c'est là mon désir ; c'est là mon élan !... Hélas ! je suis inutile à tout, je n'acquies aucun mérite.

Et ses yeux s'impreignaient de mélancolie. Elle ajouta :

— Chère sœur D. vous êtes charitable, ayez donc pitié de moi. Faisons commerce.

— Quel commerce ?

— Un commerce où je gagnerai tout et où vous ne gagnerez rien... En cette affaire, je n'ai pas de scrupule, vous êtes très riche et moi très pauvre... Vous pouvez bien perdre quelque chose pour me mettre à l'aise.

— Mais enfin ?

— Eh bien faisons échange de nos mérites. Tel, tel et tel jour je vous donnerai devant Dieu le mérite de mes chétives prières et de mes souffrances, et vous me céderez en retour le mérite de votre bonne œuvre, votre journée de Sœur d'hôpital.

— Bien volontiers, dit la sœur D., heureuse en elle-même et cachant sa joie comme un âpre négociant qui ferait, par la simplicité d'autrui, une affaire magnifique.

Mais presque aussitôt elle eut un remords de conscience :

— Pour ma journée d'hôpital, ajouta-t-elle alors, je ne veux accepter qu'un de vos *Souvenez-vous*.

Comment se trancha cette comptabilité en partie double ? C'est ce que nous saurons, quand il nous sera permis de lire dans le grand livre d'or du Seigneur.

Donc ces deux commerçantes étaient devenues deux intimes amies.

La sœur D. avait un beau-frère, parfait époux, père excellent, rempli de qualités naturelles, mais vivant malheureusement en dehors de la pratique religieuse, à la vive douleur de sa femme et de sa fille, fort pieuses l'une et l'autre. Toutes deux avaient une confiance extrême dans les prières de Bernadette et lui avaient fait souvent demander d'invoquer Notre-Dame de Lourdes pour que cet homme de bien devînt un chrétien régulier.

Or, l'une de ces dernières années, par un soir de mai, M***, sans y être provoqué en rien, annonce l'intention de se rendre au Mois de Marie. Grande joie de sa femme et de sa fille. Mais quelques instants après, comme elles étaient à se préparer, elles entendent tout à coup un cri qui les fait frissonner. Elles accourent. Le père, l'époux qu'elles aimaient, se débattait sous les étreintes d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Et il expira sans avoir repris connaissance, et bien avant que le prêtre eût eu le temps d'arriver.

A l'effroyable chagrin de cette mort soudaine de M*** s'ajoutait, dans les cœurs éplorés qu'il laissait derrière lui, la plus terrible inquiétude sur le salut d'une âme si chère. Sa fille en était comme insensée, et ne pouvait trouver ni repos, ni sommeil, sous l'aiguillon de cette incessante terreur : « — Mon pauvre père n'est-il point tombé dans l'abîme des peines irrémissibles et de l'éternelle séparation? »

Un jour la sœur D. reçoit d'elle une lettre, lettre

folle de désespoir et dans laquelle cette nièce lui disait : « Je vous supplie, au nom de Dieu, d'aller trouver sœur Marie-Bernard. *Il faut absolument qu'elle vous dise où est mon père.* »

— C'est de la démence, pensa naturellement la Sœur D., qui se garda bien de s'acquitter de cette impossible mission.

Nouvelle lettre plus pressante que la première.

Sa nièce était dans de perpétuelles insomnies, la fièvre la gagnait... Que faire ? — La bonne Religieuse était dans le plus cruel embarras.

S'étant rendue ce jour-là à la Maison-mère, elle rencontre Bernadette, mieux portante, qui se promenait dans le jardin. Celle-ci l'aborde et lui dit :

— Avez-vous des nouvelles de vos affligées ?

— Hélas ! oui !... L'inquiétude sur le salut de celui qu'elles pleurent égare leur raison : et j'ai ma malheureuse nièce qui commence à devenir folle.

— Folle ?

— Oui folle, et je ne puis vous confesser à quel point... Non, je n'ose point parler...

— Voyons, du courage. Confiez-moi votre peine. Quelle est donc sa folie ?

— Eh bien, dans son désespoir et dans sa démence, elle a l'idée fixe que je vienne vous trouver, ma pauvre sœur Marie-Bernard, *pour que vous me disiez où est l'âme de son père.*

A cette surprenante ouverture, la physionomie de Bernadette exprima l'étonnement le plus profond et

une stupéfaction sans égale. Il y avait de la confusion ; mais il y avait aussi je ne sais quel haussement d'épaule, et malgré la tristesse de la circonstance, comme une espèce de rire devant l'absurdité d'une telle demande à elle adressée...

— Ah ! vraiment ? dit-elle, de l'accent que l'on a en présence d'une chose entièrement inouïe et qui dépasse toutes les bornes imaginables.

Mais voilà que tout à coup l'aspect de son visage change, et qu'un recueillement profond s'empare d'elle. Elle s'arrête en sa marche ; ses yeux se ferment ; et elle demeure ainsi immobile un long moment, image vivante de la contemplation et de la prière.

La sœur D., toute haletante, assistait à cet étrange spectacle, sentant passer sur elle le frisson que cause la mystérieuse présence du Surnaturel. Elle n'osait rompre ce silence. Mais son anxiété la porte enfin à parler :

— Eh bien ! demande-t-elle, que faut-il répondre à ma nièce ?

— Vous lui direz de calmer toute inquiétude et de rentrer dans la paix. Qu'elle se console et qu'elle prie : son père *ira au ciel*.

Dès ce jour et sur une telle parole, qui pour elle était la voix d'en haut, cette jeune fille retrouva la pleine tranquillité de son âme.

Que l'interlocutrice de sœur Marie-Bernard ait pris pour une révélation directe l'expression d'une ferme espérance en la miséricorde de Dieu, cela est

assurément possible. Mais si vraiment Bernadette a fait entendre cette affirmation sur le sort d'un mort, c'est un fait considérable ; et il en faut forcément conclure que, pour un instant, le mystère insondable s'est ouvert devant elle.



Une autre fois, comme elle était alitée et fort souffrante, elle reçut la visite d'une Sœur de Nevers, étrangère à la Maison-mère. Cette Religieuse, après avoir causé quelques instants, était demeurée assise dans l'infirmierie, travaillant silencieusement à quelque ouvrage de couture et laissant en elle-même sa pensée voyager vers de douloureux horizons. Elle était triste : car deux larmes lui montèrent aux yeux et roulèrent le long de ses joues.

La malade s'en aperçut :

— Ma Sœur, pourquoi pleurez-vous ?

— Hélas ! parce que j'ai des peines.

— Des peines ? tout le monde en a !... Mais vous *vous avez telle et telle peine.....*

Et voilà qu'avec une précision des plus nettes, et comme si elle lisait dans un livre ouvert, sœur Marie-Bernard se met à détailler à sa compagne, bouleversée d'étonnement, tout le sujet des secrètes préoccupations qui lui torturaient le cœur. Elle touchait à des chagrins et des soucis de famille qu'aucun moyen naturel n'avait pu faire connaître à celle qui parlait.

Bernadette termina en disant :

— Vous allez écrire ceci chez vous. Et tout sera alors arrangé.

Ce conseil fut suivi et rétablit l'harmonie dans un foyer troublé.

Nous tenons ce récit de la Religieuse elle-même à qui Bernadette a donné cette frappante preuve de seconde vue.

XIV

Par les quelques traits épars que nous avons glanés dans sa vie religieuse et dont nous avons formé à peu près sans ordre une gerbe incomplète, que nous achèverons peut-être quelque jour en y remplaçant des épis oubliés ; par tous les souvenirs de sa jeune existence au moment des Apparitions ; par ces diverses anecdotes, on a pu voir ou pressentir quelle nature vive, alerte, charmante, exquise, fut ici-bas l'enfant que Notre-Dame de Lourdes aimée... Avant d'arriver aux grandes douleurs et aux sublimes patiences des derniers jours nous avons tenu à faire ressortir ce caractère aimable, spirituel et enjoué, autant que plein d'amour fervent et de vertu profonde.

Il est bon de ne pas altérer les types qui ont plu au cœur de Dieu. Quand on fausse ces types historiques, on fausse par là même la religion d'un grand nombre à qui on donne des notions inexactes de ce que c'est que la véritable vertu et la Sainteté. Et cela peut faire un grand mal.

Dans un zèle inquiet et remuant qui croit tra-

vailler à tout transfigurer et qui ne parvient, hélas ! qu'à tout défigurer, dans un zèle indiscret et mal éclairé, je ne sais quelle piété niaise a essayé parfois de présenter à l'édification des croyants une Bernadette de convention, indifférente et sans caractère, puritaine et vieille dès l'enfance, les yeux obliquement baissés... Ce n'est pas même une caricature, car la caricature contient encore une ressemblance ; c'est une pure invention légendaire que l'Histoire a le droit et le devoir d'écarter sans fausse pitié.

Nous l'avons raconté dans un livre que Dieu a béni, nous venons de le redire présentement, toute une Congrégation est là pour l'attester à la terre, nulle créature n'eut plus de vie, plus de grâce, même humaine, plus de physionomie personnelle, plus d'esprit spontané, plus d'individualité caractéristique que celle sur qui se reposèrent dix-huit fois, à la Grotte de Lourdes, les regards de la Reine du ciel, que cette Bernadette, que cette sœur Marie-Bernard qui, depuis treize années, vécut pleine de charme, d'amabilité, de piété et de droiture au milieu des Sœurs de Nevers, s'avancant de plus en plus vers la perfection religieuse et captivant ses chères compagnes, comme elle avait attiré à elle, il y a vingt ans, les prédilections de la Vierge sans tache. Toutes l'aimaient en vérité, et elle était la seule à ne point s'aimer.

Elle avait conservé en toute leur fraîcheur pre-

mière ces sentiments universels, ces sentiments naïfs et simples que le Père de toute créature se plaît partout et toujours, à voir s'épanouir au cœur des humains. En s'enlaçant pieusement au pied de l'autel, cette plante toute fleurie avait gardé le franc parfum qu'elle avait apporté du grand air des champs...

Réalisant en sa plénitude le type idéal de la Congrégation qu'elle avait élue pour famille; s'abandonnant sans réserve, se pliant totalement, sans nulle résistance et sans nulle contention, à l'action divine, Bernadette, devenue sœur Marie-Bernard, s'était développée et sanctifiée dans une harmonie sans discordance. Croissant chaque jour en piété, en bonté, en sagesse, sachant supporter la souffrance avec la patience des Martyrs et prier avec la ferveur des Anges, elle avait gagné constamment dans l'ordre de la grâce sans rien perdre jamais dans l'ordre de la nature. Aidée par le secours d'en haut, elle avait résolu le difficile problème, religieux et moral, de grandir en tout sans se déformer en rien, de se hausser sans se fausser.

Telle fut la sœur Marie-Bernard. Telle fut, dans la vie cachée et à l'ombre des cloîtres, l'enfant illustre à qui la Vierge était jadis apparue et qui, avec l'aide du grand Curé Peyramale, Doyen de Lourdes, se trouvait avoir imprimé au monde, de ses débiles et innocentes mains, le plus grand mouvement religieux que l'on ait encore vu depuis les Croisades.

« — Elle est folle, elle est idiote, elle est hallucinée! » criaient les ennemis de Dieu autour de cette faiblesse si puissante. Que lui importaient ces vaines clameurs? Elle n'en ressentait ni trouble, ni humiliation; pas plus qu'elle n'avait jadis éprouvé de vanité en la cité de Lourdes devant l'enthousiasme des chrétiens fidèles; pas plus qu'aux Roches de Massabielle, elle n'avait été atteinte d'orgueil à la suite des grâces extraordinaires qu'elle avait reçues et des admirables choses que Dieu avait accomplies par elle.

Vous êtes-vous parfois, parmi les herbes d'une prairie en fleur ou au fond de quelque forêt, arrêté sur les rives silencieuses de quelque magnifique et limpide ruisseau? Ses eaux sont claires, ses eaux sont pures, son cours est vif et calme. Durant le jour, le soleil traversant la voûte des arbres, caresse ses lames d'argent. Pendant la nuit les étoiles s'y mirent. Quelle agilité dans ces flots qui se pressent l'un l'autre et qui se jouent avec un doux murmure! Et en même temps quelle paix profonde, et quelle admirable placidité! Il semble que ces ondes si vivantes et si tranquilles arrivent directement, à travers les solitudes ombreuses, du fond de ces gorges inaccessibles qu'habite l'éternel repos.

Eh bien non! à quelques lieues plus haut, cet agreste ruisseau, sans interrompre sa marche, suivant au contraire son cours régulier et descendant sa pente, a sans efforts, en passant à travers la cité des hommes, fait tourner d'étonnants rouages, sou-

levé des poids gigantesques et mis en mouvement tout un monde... Et, cela fait, s'enfonçant dans une ombre plus épaisse et une paix plus profonde, il a continué de promener ses humbles flots le long des prés et des bois, sans qu'une seule de ses gouttes soit fatiguée, sans que sa limpidité soit atteinte et son innocence troublée.

Toute semblable fut ici-bas la destinée de Bernadette.



Ces détails que nous avons recueillis çà et là, ces éclatants et miraculeux épisodes de son enfance, ces souvenirs si charmants et si purs de sa vie religieuse, cet héroïsme dans la souffrance qui allait jusqu'à l'enjouement au sein des douleurs, sont-ils les indices de la Sainteté? Tout cet ensemble de blanche lumière forme-t-il ce nimbe glorieux dont la tradition de l'Église a toujours entouré le front des élus? Nous l'ignorons; et l'autorité souveraine du Père commun des Fidèles a seule le droit de le déterminer.

Toutefois, puisque nous venons de parler de lumière et des signes visibles de la prédestination, qu'il nous soit permis de rapporter un fait que Mgr Peyramale, de pieuse mémoire, a redit bien souvent, mais que toujours, pour des raisons très faciles à comprendre, il s'est refusé à laisser imprimer du vivant de Bernadette.

C'était à l'époque des persécutions administra-

tives, et, si nous ne nous trompons, dans le courant d'août 1878. M. le Curé de Lourdes avait déjà déployé, comme chacun le sait, une invincible énergie à défendre l'œuvre divine et l'enfant privilégiée.

Or, un jour de dimanche, il distribuait à son peuple le pain de Vie. Et voilà que tout à coup, au-dessus d'une personne agenouillée à la sainte table, il aperçoit une auréole éclatante. Et, en même temps, partant du saint Ciboire, un céleste rayon alla se joindre à cette auréole.

— Vous savez, racontait le Curé de Lourdes à Mgr Crosnier, qui a naguère relaté ce fait dans la *Semaine religieuse* de Nevers, vous savez qu'il nous est recommandé, quand nous distribuons la sainte communion, de ne point porter notre attention sur les Fidèles qui la reçoivent... Je ne tins, je l'avoue, aucun compte de cette prescription, et désirant savoir quelle était la chrétienne dont le front était entouré de ce nimbe, j'arrêtai sur elle mon regard : et je la reconnus, non sans une profonde émotion. C'était Bernadette (1).

Heureuse l'enfant dont le front fut ainsi illuminé de cette marque de prédestination ! Heureux le prêtre qui avait le cœur assez pur pour qu'il ait été donné à ses yeux mortels de voir ce signe d'en haut !

(1) Nous venons de rapporter ce fait tel que nous l'avons nous-même entendu redire à Mgr Peyramale. Il ne détermina point la foi du Curé de Lourdes, déjà acquise avant cette date à la réalité des Apparitions, mais il lui fut un grand encouragement dans les luttes qu'il eut à soutenir.



Durant tout le cours de sa vie religieuse, la pensée de Sœur Marie-Bernard visitait souvent la terre natale : non-seulement la Grotte sainte, mais l'humble toit paternel où elle avait laissé sa bien-aimée famille ; — le cimetière où depuis son départ étaient successivement descendus son père et sa mère ; — l'indigente église où elle avait communié si souvent ; — le presbytère d'emprunt où vivait, dans sa glorieuse pauvreté, le Patriarche de Notre-Dame de Lourdes, ce curé Peyramale à qui la Vierge elle-même l'avait jadis envoyée ; — l'Hospice des sœurs de Nevers où elle avait été d'abord écolière et plus tard postulante ; — la cité toute entière où elle était née et où demeuraient les amies de son enfance et les compagnes de ses premiers jours.

Quand M. l'abbé Perreau était parti pour Lourdes à l'époque du Couronnement, elle lui avait fait une instante recommandation :

— Allez trouver Mgr Peyramale. Dites-



lui *que je pense à lui tous les jours*, que je prie pour lui et que je lui demande sa bénédiction sainte.

Le Curé de Lourdes était déjà dans les grands chagrins, quand vint le visiter ce message de Bernadette. En parlant d'elle, il fut ému.

— Portez-lui ma bénédiction, répondit-il à l'abbé Perreau; et assurez-la, assurez-la bien, que je me souviens qu'elle est toujours mon enfant.

A chaque voyage que celui qui écrit ces pages faisait à Nevers, la première question de Bernadette était toujours relative au curé Peyramale. L'image du grand Apôtre de Notre-Dame de Lourdes ne quittait pas plus son esprit que la pensée de saint Jérôme ne quittait le cœur de sainte Paule, que le souvenir de saint François de Sales ne s'effaçait de la mémoire de sainte Chantal.



Qu'elle fut joyeuse lorsque nous lui racontâmes comment le Pape Pie IX avait proclamé solennellement les services et la gloire du Curé Peyramale, non seulement en lui conférant le titre et les honneurs de « protonotaire apostolique », mais encore et surtout en lui adressant un Bref, dont les termes avaient un caractère exceptionnel. Comme toute sa personne nous écoutait ! comme son visage était rayonnant, lorsque nous lui récitons textuellement les paroles de ce Bref pontifical par lesquelles le vicaire de Jésus-Christ rendait justice à l'héroïque prêtre de Notre-Dame de Lourdes.

— Voici, lui disions-nous, comment a parlé le Pape : « Lorsque, parmi les ouvriers du champ
« évangélique, il en est qui se distinguent par l'éclat
« de leur piété, de leur droiture, de leur courage,
« autant que par leur sagesse, leur prudence et leur
« savoir, nous nous plaisons, suivant les circon-
« stances et le temps, à les honorer des témoignages
« particuliers et personnels de notre munificence
« pontificale. Et nous en agissons ainsi, afin qu'ils
« ne soient point des lampes cachées sous le bois-
« seau ; mais que, tout au contraire, — en ces jours
« surtout où l'impiété a déclaré une guerre crimi-
« nelle à Dieu et à ses Saints, — ils brillent avec
« plus de splendeur pour servir d'exemple à tous
« les autres. *Vous êtes de ce nombre, bien-aimé*
« *fil*s (1)... »

Bernadette était toute attendrie : et ses yeux, où montaient les pleurs, nous interrogeaient toujours. Elle voulut savoir les moindres détails de ce qui s'était passé à Lourdes à cette occasion. Il fallut lui en faire le tableau. Nous lui apprîmes, entr'autres choses, comme quoi ces dignités inattendues avaient provoqué tout d'abord, dans l'âme à la fois humble et rude du curé Peyramale, un orage de mécontentement et une brusque révolte dont l'Évêque, porteur du Bref, n'était parvenu à triompher que par une sorte de coup d'État (2).

(1) Bref adressé au curé Marie-Dominique Peyramale, doyen de Lourdes, par Sa Sainteté le Pape Pie IX, à la date du 3 mars 1874.

(2) Nous relatons dans un volume actuellement sous presse, intitulé

La sœur Marie-Bernard, heureuse et touchée de la gloire du Curé de Lourdes, riait en même temps, comme une enfant, de la confusion extraordinaire qu'avait éprouvée l'humilité de cet homme de granit, lorsque ces grandeurs officielles étaient tout à coup venues fondre sur lui : elle riait des bizarres épisodes auxquels cette confusion donna lieu.



Nous nous sommes arrêtés d'autant plus volontiers à ces souvenirs que cette entrevue est la dernière que nous avons eue avec la privilégiée du Seigneur.

En lui parlant du Curé de Lourdes nous avons excité dans son âme toute filiale la plus vive joie et le plus expansif contentement. Tous ses traits étaient épanouis. Nous la vîmes encore nous sourire au moment où nous lui disions « Au revoir... » — Hélas ! et c'est nous aussi qui devons, quelques années plus tard, porter à son cœur, quoique de bien loin, le coup le plus terrible qu'il ait jamais reçu et faire couler ses larmes les plus amères.



Les 7 et 8 septembre 1877, en la vigile et en la fête de la Nativité, ce fut en effet notre main qui envoya de Lourdes à Nevers deux dépêches télégra-

LE CURÉ DE LOURDES, *Mgr Peyramale*, cette curieuse scène qui serait ici une digression trop considérable.

phiques, la première, pour annoncer que le Serviteur de Marie était en péril et pour demander des prières, la seconde pour porter la nouvelle que le Curé de Lourdes était mort.

Les deux dépêches parvinrent à Saint-Gildard presque en même temps.

« — C'est le jour de la Nativité de la Très Sainte Vierge, que j'ai appris cette foudroyante nouvelle, écrivait Bernadette dans une lettre qui nous a été remise et que nous conservons précieusement. A neuf heures, ma chère sœur Nathalie vient me trouver à la tribune et me dit qu'on venait de recevoir une dépêche, datée de la veille, qui annonçait que Monsieur le Curé était au plus mal. Puis, est arrivée la seconde, du jour même, qui annonçait sa mort.

« Vous dire ce que j'ai souffert, serait chose impossible... »

— Oh ! oui, Monsieur, dire ce qu'elle a souffert en ce moment serait en effet chose impossible, nous déclarait naguère la sœur Nathalie. Et rien ne peut vous traduire l'impression qu'elle a eue de cette mort. Depuis la première dépêche, elle ne cessait de prier, et elle était encore à la Chapelle, quand je suis entrée pour lui apprendre que Mgr Peyramale avait quitté ce monde. Elle n'a eu qu'un faible cri, un gémissement de défaillance, comme si sa vie à elle-même s'évanouissait tout à coup.

— Oh !!!... Monsieur le Curé !!

Jamais plainte si déchirante ne frappa mon oreille.

Elle s'est affaissée à genoux, chancelante et joignant les mains, écrasée sous le coup de cette mort. Tout son corps a fléchi et est comme tombé en prostration devant l'autel pour offrir à Dieu cet incommensurable sacrifice. Ses épaules étaient celles de la victime qui s'abandonne à l'immolation : elle me rappelait Jésus ployant sous le fouet des bourreaux ou sous le faix de la croix... »

Bien que séparée par la distance et ensevelie dans la vie cachée, la sœur Marie-Bernard n'avait point ignoré les préoccupations et les peines du saint vieillard.

« Il paraît, écrivait-elle dans la lettre dont nous parlons plus haut, il paraît que le chagrin qu'il aurait éprouvé au sujet de sa nouvelle Église aurait contribué beaucoup à sa mort. Je n'en serais point étonnée : il avait tant à cœur l'œuvre qu'il avait si bien commencée ! Il faut adorer les desseins du bon Dieu, puisque rien n'arrive sans sa permission... »

Et plusieurs mois après, quelqu'un lui ayant dit :

« — Chère sœur Marie-Bernard, priez donc la Sainte-Vierge pour que se termine enfin le Temple inachevé de Mgr Peyramale. »

Les yeux de Bernadette se remplirent de larmes :

— *Pensez-vous donc que je puisse l'oublier un seul jour ?*... s'écria-t-elle douloureusement.

C'était en effet un de ses grands et constants

soucis. Elle songeait à cette Église nouvelle fondée par son vénéré Père pour abriter la prière des enfants de son peuple, et ne pouvait concevoir les étonnantes oppositions et difficultés que le Démon avait suscitées contre cette œuvre apostolique du Prêtre de l'Immaculée Conception.

XVI

Tant qu'avait vécu le curé Peyramale, Bernadette, dans toutes ses maladies, avait eu souvent sur les lèvres un mot qu'elle répétait très nettement, et avec un accent de grande assurance, quand elle voyait que l'on s'alarmait autour d'elle :

— Je ne mourrai pas encore, répondait-elle à ces sollicitudes inquiètes (1).

Mais du jour où le grand Serviteur de Notre-Dame de Lourdes fut entré dans la véritable patrie, elle changea de langage :

— Et maintenant, dit-elle, ce sera bientôt mon tour.

Et, tenant ce propos à l'une de ses compagnes, elle ajouta :

— Mais auparavant, il faut que je fasse une autre mort.

Elle voulait parler de cette mort à soi-même, de

(1) Nous avons rapporté ce mot comme lui étant familier dans *Notre-Dame de Lourdes*, livre XI, et on le retrouve encore dans une lettre à sa sœur, en date du 25 juin 1876.

cette immolation de toutes les misères du vieil Adam qui doit précéder la Résurrection et la Vie.

Ainsi se passa une année durant laquelle sa ferveur parut redoubler.



Il y avait vingt ans que Bernadette avait contemplé Notre-Dame de Lourdes aux Roches de Massabielle ; il y en avait douze qu'elle avait franchi le seuil de la Maison-mère des sœurs de Nevers, et avait caché sa gloire sous l'humilité de leur saint habit ; il y en avait onze qu'elle avait prononcé ses vœux simples de Religion. L'heure était venue de nouer le lien éternel avec le céleste Époux et de recevoir l'indéfectible couronne.

Le 22 septembre 1878, fête de Notre-Dame des sept Douleurs, la sœur Marie-Bernard prononça solennellement ses vœux perpétuels en cette Chapelle de sa communauté vouée au Sacré-Cœur, où elle avait fait si souvent le chemin de la croix, suivant une à une avec un fervent amour, toutes les stations du Rédempteur marchant à la mort.

Et quelques semaines plus tard, ayant célébré avec ses sœurs l'Immaculée Conception de Marie, elle fut, trois jours après la fête, le 11 décembre, saisie par de violentes souffrances qui la contraignirent d'entrer à l'infirmerie.

A cette dernière maladie, M. le docteur Robert

Saint-Cyr, secoua la tête et laissa voir peu d'espérance. — Cela peut durer quelques mois, dit-il, mais elle n'est pas loin du terme de ses maux.

Aux appréhensions qu'elle vit autour d'elle, Bernadette ne répondit plus par sa parole d'autrefois. Elle regardait le ciel et attendait l'heure.

Son existence entière depuis les Apparitions avait été un va-et-vient perpétuel de santé semi-chancelante et de maladie très aiguë.

Comme le fondeur qui épure l'or, Dieu l'avait tour à tour plongée dans la fournaise, retirée du brasier, remise dans l'ardente flamme de la douleur, de façon à laisser dans les cendres éteintes toutes les scories, tous les alliages, tous les terrestres éléments et à dégager insensiblement le royal métal dans toute son intégrité et dans tout son éclat. Et la sœur Marie-Bernard, comprenant le travail de l'ouvrier divin, recevait, non seulement avec résignation mais avec gratitude et amour, toutes les tortures que lui infligeait, pour son bonheur futur, la main paternelle de son Créateur.

XVII

Sous l'imminence du péril grandissant, la Communauté était dans l'alarme et dans le trouble. A l'occasion de celle qu'on craignait de perdre, les chères Religieuses se racontaient l'une à l'autre,

dans les jardins et sous les cloîtres, mille détails charmants qui revenaient au souvenir de leur esprit et à la mémoire de leur cœur. C'était un doux bourdonnement d'abeilles au sein de la ruche laborieuse : c'était un tendre gémissement et une note plaintive parmi ces Filles du Ciel travaillant au miel de la Terre...

Ah ! pourquoi notre oreille profane n'entendit-elle point ces murmures et ces récits, ces pieuses ressouvenances ainsi épanchées entre ces vierges du Seigneur ? Que de trésors pour l'édification de l'âme et pour les délices de l'intelligence !... Ont-ils donc été emportés pour jamais par le vent, sous les arcades claustrales ou sous les voûtes des grands arbres, emportés comme la mélodie fugitive de l'orgue ou le chant passager de l'oiseau ? Peut-être non.

Les bonnes sœurs de Nevers aiment en nous le véridique narrateur des Apparitions de Notre-Dame de Lourdes, le fidèle historien que Bernadette honore de sa chrétienne et particulière sympathie.

— Toutes les visites me sont un supplice, disait-elle il n'y a pas deux ans, avant la mort de l'illustre Curé de Lourdes. Et, en dehors de ma famille, il n'est que trois personnes pour lesquelles je courrais avec joie au parloir : Mgr Peyramale, M. l'abbé Pomian et M. Henri Lasserre.

Et pourquoi, vénérée Sœur, faisiez-vous pour moi, si indigne, cette glorieuse et bienveillante exception ?... Ah ! c'est que dans nos entretiens

répétés sur les Apparitions de Marie et les merveilleux épisodes de votre enfance, vous aviez compris que le même amour de la vérité sainte, qui animait votre cœur très pur, embrasait aussi mon cœur misérable. Vous saviez que j'avais raconté loyalement et fidèlement toutes choses à l'oreille des hommes. Étrangère à tout conflit, à toute polémique, à toute lutte, vous saviez cependant que je défendais avec énergie contre tout esprit de légende l'inviolable intégrité de cette histoire divine, que je défendais contre tout alliage terrestre, contre tout mélange mondain, l'œuvre sacrée de notre céleste Mère. Et je sais que tout récemment, aux derniers jours de votre existence mortelle, vous vous informiez encore de celui qui tient en ce moment la plume et qui parle de vous... Vous m'avez laissé comme héritage votre propre cœur dans le cœur de vos Sœurs.

Et voilà comment, si je n'ai point personnellement assisté à ces intimes dialogues entre vos Sœurs et vos Mères, elles m'en ont du moins révélé les épanchements, avec le cordial abandon que l'on a pour les amis éprouvés, pour ceux que nous ont légués l'affection et l'estime de quelque chère âme disparue de ce monde.

Que Dieu nous fasse la grâce d'avoir fidèlement recueilli, en les condensant dans la forme sans les altérer dans l'esprit, en les reproduisant autant que possible dans la vivante vérité de leur physionomie, les multiples détails de ces causeries éparées, interrompues par la prière, par le travail, par les heures

qui passent et les soleils qui se succèdent, mais qui, en réalité, ne faisaient cependant qu'un entretien unique sur la préoccupation unique de toutes ces âmes.



Écoutons donc encore ces échos de la Maison du Seigneur, alors que, durant les derniers jours de Bernadette, ses compagnes éplorées s'entretenaient d'elle, les yeux pleins de larmes, comme jadis les vierges d'Israël quand s'en allait mourir la fille de Jephthé.

— Elle ne va pas au ciel, disait une des Religieuses : elle y court, elle y vole, et déjà ses pieds ne touchent plus la terre. Aussi ne voudrait-elle point retourner en arrière.

— Oh ! non, certes non ! lui répondait-on, elle aime la voie douloureuse qu'elle monte, sachant où conduit ce rude chemin, sachant surtout qu'elle y marche à la suite de Jésus-Christ. Comme, l'autre jour, j'assistais à ses si cruelles souffrances, cette parole me vint aux lèvres : « Je ne comprends point, sœur Marie-Bernard, que vous ne demandiez pas votre guérison. » « — Et après cela, m'a-t-elle reparti vivement, le bon Dieu viendrait dire : *« Voyez-vous cette petite Religieuse qui ne veut rien souffrir pour Moi, qui ai tant souffert pour elle ? »* Non pas ! non pas ! »

— A moi, la semaine dernière elle a fait une autre repartie. J'étais près d'elle : je pensais au

Paradis où je voudrais bien aller. « — Chère sœur Marie-Bernard, lui ai-je dit, vous devriez bien demander que je meure bientôt. » Elle m'a soudain lancé sa riposte comme une flèche : « — *Et les autres ?* » s'est-elle écriée du ton d'une enfant devant lequel on chercherait à s'emparer de tout le gâteau.

— Elle a des mots d'une grâce charmante, poursuivait celle-ci. Hier encore, comme je lui rendais quelque petit service, la retournant dans son lit ou lui donnant à boire, elle me regarda avec gratitude : « — Je suis soignée mieux qu'une Princesse, » me dit-elle. « — Une Princesse aurait peut-être autant de nos soins, lui ai-je répondu ; mais assurément elle n'aurait pas autant de notre cœur. » « — Oh ! oui, a-t-elle repris, je suis soignée mieux qu'une Princesse ! » Et elle a ajouté en souriant : « — C'est que je suis l'épouse du Grand Roi. »



— Pauvre petite ! disait la sœur E., comme elle est torturée et comme elle a de mérite, si impressionnable et si vive, à garder, sans la jamais perdre, son héroïque patience. Les souffrances de sa maladie sont atroces ; ces jours-ci sa poitrine déchirée par la toux, oppressée par la suffocation était tout en feu ; son corps mis en lambeaux par les pansements innombrables et par un si long séjour au lit, était tout endolori et saignant ; la carie des os donnait au genou qu'elle ronge des élancements épouvantables. Son Confesseur lui a dit :

« — Courage, ma sœur ! Souvenez-vous des promesses de Marie. Le ciel est au bout. »

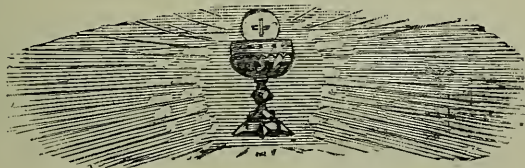
« — Oui, répond-elle. Mais que le bout est long à venir !... »

Et se tordant sur le brasier de l'épreuve, elle ne pouvait s'empêcher de pousser de temps en temps quelques cris.

Pour se raidir contre le mal et contre toute tentation de révolte, elle étendait ses bras en croix, s'unissant par la volonté aux douleurs de l'Amant divin : « — O mon Dieu, je vous offre tout ! O mon Jésus que je vous aime ? » Et puis, quand il y avait quelque répit, elle se reprochait les cris involontaires et les gémissements que la nature avait arrachés à ses lèvres, et elle joignait les mains, demandant à nous toutes pardon du scandale, après avoir accompli la vertu sublime.

— Ma pauvre Sœur, lui disais-je ces jours-ci, vous voilà sur la croix !

— Oui, m'a-t-elle répondu, mais avec Jésus. N'en croyez pas mes contorsions. Je souffre : *mais je suis contente de souffrir*. Tout cela est bon pour le Paradis... Ce que Dieu veut, comme il le veut et autant qu'il le veut. Je m'abandonne à lui et je mets ma joie à être la victime du cœur de Jésus.



XVIII

Notre-Dame de Lourdes l'assistait manifestement en ce grand passage ; et elle tenait par la main son enfant privilégiée, arrivant aux portes du Ciel. Bernadette avait constamment présent à l'esprit le souvenir de l'Apparition. Cette Vierge incomparable qu'elle avait contemplée aux roches de Massabielle, voici qu'elle allait la retrouver et la revoir pour toujours en cette patrie de lumière sans ombre où l'avait précédée et où l'attendaient sa mère d'abord, son père ensuite et enfin le grand Serviteur de Notre-Dame de Lourdes, le bon Curé Peyramale.

A eux tous elle pensait souvent, de même qu'à ceux de sa famille demeurés ici-bas, à ses compagnes, aux Religieuses ses sœurs : pour tous et pour toutes elle priait. Quelques-unes de ces dernières, pressentant sa fin prochaine, la chargeaient naïvement de leurs messages pour le Ciel, recommandant à ses futures prières des parents, des âmes en péril, mille intérêts spirituels.

— N'ayez nulle crainte, disait-elle, je n'oublierai rien, et je ferai toutes vos commissions. Mais à votre tour ne m'oubliez point !

XIX

Elle avait une spéciale dévotion à saint Joseph. Une de ses retraites de prédilection était une petite



LA GROTTTE DE LOURDES D'AUJOURD'HUI

chapelle dédiée à ce Saint, au milieu du jardin de Saint-Gildard. Elle aimait le silence et la solitude, et bien souvent elle allait y prier, et y goûter la paix profonde du recueillement.

Cette année-ci, elle ne pouvait hélas ! s'y rendre comme de coutume au jour de la fête de l'Époux de Marie. Mais elle l'invoqua avec ferveur.

Et lorsque le lendemain, M. l'abbé Febvre, aumônier de la communauté, lui fit cette question :

— Quelle grâce particulière avez-vous demandée à saint Joseph ?

— Je lui ai demandé, dit-elle, la grâce d'une bonne mort.

Et au ton grave, ferme et précis dont fut faite cette réponse, il vint au prêtre l'idée que la privilégiée de la Reine du Ciel avait eu le mystérieux pressentiment que le grand dénouement était proche.

Or, le vendredi 28 mars 1878, l'avant-veille du dimanche de la Passion, l'enfant bien-aimée de la très-sainte Vierge, la sœur Marie-Bernard, se trouvait en grande souffrance et faiblesse. Les appréhensions de l'amour et les prévisions de la science portaient le même jugement sur l'issue de la crise. La Révérende Mère, les chères Sœurs groupées autour de Bernadette, le savant médecin qui lui donnait ses soins, tous pensèrent que sa fin était imminente, et que la Voyante de Lourdes était sur le point de laisser pour jamais la terre où nous vivons.

Si le corps semblait être à toute extrémité, l'esprit cependant rayonnait en sa plénitude. Dans cette lampe qui se brisait, la Lumière, ferme et pure, projetait encore tout son éclat.



Donc on a jugé alors que l'heure était venue de lui administrer les derniers secours de l'Église.

Elle a fait, cependant, quelque difficulté pour recevoir l'Extrême-Onction, et l'a un instant refusée avec une sorte de mutinerie enfantine et de grâce enjouée, qui étaient en sa vive nature et qui ne la quittèrent jamais :

— Non ! non ! je ne veux pas encore qu'on me donne l'Extrême-Onction.

— Et pourquoi ?

— Pourquoi ? parce que j'ai guéri toutes les fois que je l'ai reçue, et que je suis justement entrée en convalescence à partir de ce moment-là. Voici la quatrième. Je ne voudrais la recevoir qu'à bon escient : pour mourir et non pour recommencer à vivre.

On a insisté. Et, obéissante jusqu'à la fin, elle a surmonté son sentiment pour se soumettre à celui de l'autorité maternelle qui la pressait.

Lorsqu'on lui a apporté le saint Viatique, elle s'est tournée vers la révérende Mère Adélaïde Dons, Supérieure-générale, et vers les Religieuses qui étaient agenouillées autour du lit de douleur. Et

d'une voix, dont la force et l'énergie ont étonné en cet état de faiblesse, elle a prononcé ces humbles paroles :

— Ma chère Mère, je vous demande pardon de toutes les peines que j'ai pu vous faire par mes infidélités dans la vie religieuse. Et à vous aussi, mes chères Sœurs, je demande également pardon de tous les mauvais exemples que je vous ai donnés... Priez pour moi.



Cette Extrême-Onction n'a pas été le terme de sa vie. Mais on peut dire qu'elle a été le commencement de sa longue agonie, qui a duré près de trois semaines encore.

Ce jour-là ou l'un des jours suivants, M. l'abbé Febvre lui a fait entendre les exhortations que l'on adresse à ceux qui vont mourir.

— Allons ! ma chère Sœur, il faut faire généreusement le grand sacrifice.

A ces mots, le clair et limpide regard de la malade a naïvement interrogé le Prêtre. Et, témoignant quelque surprise :

— Quel sacrifice, mon Père, quel sacrifice ?

— Ma bonne Sœur, a répondu le Prêtre à son tour étonné, il s'agit du sacrifice de la vie.

Et sur cette parole Bernadette a souri doucement, levant les yeux vers la céleste patrie.

— Mais, mon Père, ce n'est point là un sacrifice ! a-t-elle dit simplement... Non ! ce n'est pas un

sacrifice que de quitter cette vie où l'on a tant de peine à ne pas offenser le bon Dieu, et où l'on rencontre tant de traverses.

— Assurément non, a repris l'Aumônier, qui tout aussitôt a suivi en ses hauteurs les sentiments de cette âme incomparable. Ce ne doit pas être un sacrifice que d'aller jouir pour toujours des éternelles splendeurs de Dieu... Et vous, ma Sœur, sans avoir jamais contemplé la face du Très-Haut, vous savez pourtant *quelque chose* de ce que c'est que la beauté divine?

Elle a soudainement fermé les yeux comme pour retrouver et revoir en elle-même, par un regard intérieur et rapide, le type ineffaçable.

— Oui, a-t-elle repris après ce léger silence, et c'est ce souvenir qui me console et qui tourne mon cœur à l'espérance.



Les cloches du samedi-saint ayant retenti :

— Écoutez, lui a dit quelqu'un. A la Passion succède la Pâque. Tout reprend vie et vous aussi vous irez mieux...

— Ma passion, a répondu Bernadette, ne finira qu'à ma mort et durera pour moi jusqu'à l'entrée de l'éternité.

Et une crise l'a saisie. Son pauvre corps chétif et amaigri se contractait sous la douleur. Elle étendait les bras en croix, serrant avec amour dans sa main le crucifix qui représentait le supplice du Bien-

Aimé : puis elle portait le Christ à ses lèvres et le baisait avec un pieux respect. D'autres fois elle le pressait sur sa poitrine.

— Je voudrais qu'il entrât dans mon cœur et l'y sentir constamment. Mais mes mains, agitées malgré moi, ne le peuvent toujours maintenir... Qu'on l'attache à moi ! a-t-elle ajouté, et qu'on serre bien fort pour que je sente toujours là l'image de Jésus.

Et ses chères Sœurs, obéissant à son saint désir, ont pris des liens, et, entourant les reins de la malade, ont fixé sur sa poitrine et sur son cœur le signe vénéré du Rédempteur crucifié.

Des Religieuses étaient à genoux au pied de son lit :

— Chère Sœur, nous prions Dieu de vous soulager, de vous consoler.

— Non ! non ! a répondu vivement Bernadette avec l'accent avide de l'avare qui ne veut rien perdre de son trésor. Non ! non ! demandez seulement pour moi la force et la patience. Pas de consolation, pas de soulagement ! Rien ici-bas : tout pour le ciel !

XX

Aucune âme cependant, aussi pure ou purifiée qu'elle soit, ne peut approcher de la mort sans frissonner et sans être envahie, au moins pendant quelques instants, par une suprême angoisse. Les terreurs vagues et froides, les pièges du Serpent ténébreux

se tiennent au seuil redoutable qui marque la frontière du Temps et de l'Éternité.

Le lundi de Pâques, la sœur Marie-Bernard sentit passer sur elle le souffle glacé de l'effroi :

— J'ai peur, murmura-t-elle, j'ai peur ! J'ai reçu tant de grâces. Ah ! que je tremble de n'en avoir pas profité comme il faut !...

— Et maintenant, ajoutait-elle, combien je suis faible ! Oh ! que l'auteur de l'*Imitation* a raison de dire « qu'il ne faut pas attendre à la dernière heure pour servir Dieu ! » On est alors capable de si peu de chose !

Durant la nuit le Tentateur jaloux, jadis tombé du Ciel, essaya de troubler et de faire trébucher en sa marche ascendante celle qui montait pour toujours, vers ce Paradis de délices d'où il fut jadis précipité à jamais. A plusieurs reprises on entendit la voix de la sœur Marie-Bernard : « Va-t'en, Satan ! va-t'en, Satan... »

— Le Démon a tenté de m'effrayer, dit-elle le mardi matin à M. l'abbé Febvre. Il a fait mine de se jeter sur moi. Mais j'ai invoqué le saint Nom de Jésus et tout a disparu.

Le Mauvais Ange ne revint point, et la paix des derniers instants devait être inaltérable.

Elle voulut, à l'issue de cette lutte mystérieuse et de l'angoisse, se confesser une fois encore, recevoir l'indulgence plénière *in articulo mortis*, et participer au corps du Seigneur.

XXI

Le mercredi de Pâques, 16 avril, le soleil s'est levé très beau : comme pour un jour de fête. Et tous les prêtres de l'univers chétien, en montant à l'autel, ont commencé par ces divines paroles l'Introït de la Messe :

« — Venez, les bénis de mon Père, et recevez le Royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. Alleluia ! alleluia ! alleluia ! (1) »

A l'Offertoire, ils ont prononcé ce texte du Psalmiste :

« — Le Seigneur a ouvert les portes du Ciel...

— Alleluia. Il a donné aux hommes le Pain céleste et l'humaine créature s'est assise au banquet des Anges. Alleluia ! (2) »

Alleluia ! alleluia ! En vérité n'est-ce point en ce jour que Bernadette devait mourir ? « Venez, les bénis de mon Père, recevoir le Royaume qui vous a été préparé ! Alleluia ! »

Elle n'était point mourante cependant, quand se leva l'aurore de cette fête. Et lorsque, vers l'Angélus du matin, ses compagnes, croyant voir sur ses traits des signes alarmants, voulurent commencer

(1) Introitus. Math., 25.

Venite, benedicti Patris mei, percipite regnum, alleluia : quod vobis paratum est ab origine mundi, alleluia, alleluia, alleluia. (Messe du mercredi de la semaine de Pâques.)

(2) Offert. Ps. 77. *Portas cœli aperuit Dominus... Panem cœlestem dedit eis : panem Angelorum manducavit homo, alleluia. Id.*

les prières suprêmes : « Seigneur, assistez-moi dans ma dernière agonie », Bernadette se récria doucement :

— Ce n'est point tout à fait la dernière agonie, mes chères Sœurs. Vous me faites trop réciter ces prières et le moment n'est pas encore venu.

— Mais c'est de la crainte que, quand il sera venu, vous ne puissiez plus ni les réciter ni les entendre.

— Alors, c'est bien.

Et elle suivit ces prières avec une attention profonde et un recueillement pour ainsi dire surhumain. Son pâle visage était comme le type immobile de l'invocation et de la foi. Ses mains étreignaient le crucifix avec une confiance absolue et une ineffable tendresse. Son regard, dont rien ne peut peindre l'éclat et l'amour, son regard lumineux, ardent et inexprimablement doux, se tenait immuablement fixé sur l'image de Jésus qui était appendue aux murs de la salle. Spectacle sublime ! c'était la mort temporelle embrassant l'éternelle vie.

Ce regard extraordinaire frappait toute l'assistance d'un religieux respect. Et à ce sujet, l'un des témoins de cette scène, M. l'abbé Febvre, nous faisait part d'une observation qui nous a frappé :

« — Ce que le Surnaturel a touché en garde l'empreinte, nous disait-il. Or c'est par le sens de la vision, c'est par les yeux que Bernadette a été touchée par le Surnaturel. Et toujours depuis cet instant, son incomparable regard en a gardé un reflet spécial qu'ont remarqué tous ceux qui l'ont aperçue même une seule fois. Mais dans les derniers

temps de sa maladie, ce reflet est devenu de plus en plus vif, de plus en plus sensible à l'attention de ceux qui l'entourent. C'est surtout quand elle prie, quand elle s'entretient de Dieu, de Jésus, de Marie, quand elle contemple l'image du Christ, quand on lui parle des joies du Ciel. Il semble que ces yeux soient illuminés d'un nouvel éclat à mesure que notre sœur Marie Bernard sent tomber le voile du corps qui la sépare de la vue de Dieu. »

Comme on achevait les prières des agonisants, Bernadette parut ravie tout à coup en une sorte de contemplation mystérieuse, et son visage exprima je ne sais quelle radieuse surprise. S'appuyant sur ses pauvres mains, elle se souleva comme pour mieux voir l'objet de sa contemplation, et on entendit par trois fois un « Oh ! » de ravissement...



Entre onze heures et midi elle demanda à être levée. On la plaça dans un fauteuil. Elle s'aperçut alors de l'heure, au son de la cloche ; et, dans ce sentiment de charité et d'oubli d'elle-même qui était une de ses vertus et de ses grâces, elle s'excusa auprès de ses compagnes demeurées à ses côtés, de retarder ainsi pour elles le repas du jour.

Vers une heure, l'aumônier fut encore appelé. De nouveau elle désira recevoir l'absolution. De nouveau on lut les prières des agonisants, qu'elle suivit avec la même attention et ferveur.

Elle eut ensuite un long intervalle de calme. Un peu avant trois heures, elle exprima le désir que les nombreuses Sœurs qui se tenaient dans sa chambre descendissent, selon la coutume, à la Chapelle, pour y réciter les litanies du Saint-Sacrement.

Les deux sœurs infirmières restèrent.



Presque aussitôt cependant elle parut envahie par d'intolérables souffrances. Et comprenant sans doute qu'allait se rompre le dernier fil de la vie, elle voulut s'unir, d'un amour indissoluble, à la Divine agonie de Celui qui mourut pour nous tous.

De sa main défaillante elle saisit alors le Crucifix qu'elle avait sur son cœur; et, le portant à ses lèvres, elle baisa amoureusement et lentement, en s'y reprenant à deux fois, les cinq plaies du Sauveur Jésus.

En cet instant la mère Marie-Nathalie, Assistante, qui était à la chapelle, se sentit intérieurement pressée de retourner en hâte près de la malade. La mourante tend les bras vers elle; et, toujours craintive d'avoir manqué en quelque chose durant les treize années de sa vie religieuse, elle prononce une fois encore, devant sa Supérieure, cette parole d'humilité :

— Pardonnez-moi et priez pour moi !

La mère Marie-Nathalie et les deux infirmières se prosternent et prient. Bernadette à voix basse s'associe à leurs invocations.

Elle s'était unie aux souffrances du Seigneur Jésus.

Donc, à trois heures, voici que passe sur son visage l'indicible expression de la douleur délaissée et de l'ultime abandonnement. *Eli ! Eli ! lamma sabbathani !* Elle lève les yeux au ciel, étend les bras en croix et jette un grand cri en disant :

— Mon Dieu !...

Un involontaire frémissement, un frisson de respect et de terreur, le souvenir de la suprême plainte du Dieu crucifié, fait tressaillir les Filles du Ciel qui priaient à genoux et soutenaient les bras de l'agonisante, toujours étendus en la forme sacrée de la Croix.

Stabat mater. La Mère de douleur qui se trouvait à la scène du Golgotha était là aussi, invisible et présente, assistant à l'agonie de cette enfant qu'elle aimait et à qui Elle avait promis le bonheur, non dans ce monde, mais dans l'autre. Et Bernadette lui parla.

Sa voix se fit entendre, claire et accentuée, et elle répéta :

— Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour moi, *pauvre pécheresse*... Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour moi, *pauvre pécheresse* !

Le souvenir et la responsabilité des grâces reçues l'avaient sans cesse effrayée durant toute sa vie. Elle fut humble jusqu'à la fin.

Sentant toute vie défaillir en elle et croyant que sa prière, que son amour, que son élan n'étaient point assez puissants par eux-mêmes, elle tourna son regard suppliant vers la sœur Nathalie et murmura faiblement :

— Aidez-moi.

Et l'Assistante agenouillée lui donna le secours qu'elle demandait : une invocation fervente à la Mère de Dieu.

Tout n'était point encore consommé. D'un geste expressif, car le souffle était si éteint qu'on n'entendait plus la voix, elle a dit :

— J'ai soif.

On lui a présenté à boire. Et, avant de toucher à la tasse qu'on lui offrait, elle a fait, ramassant toutes ses forces, un grand signe de Croix, — ce solennel signe de Croix que plus de vingtans auparavant, la Très Sainte et Immaculée Vierge Marie avait fait devant elle, la première fois qu'Elle lui apparut à la Grotte de Lourdes.

Elle a bu quelques gouttes. On lui a essuyé les lèvres.

Et ensuite, penchant la tête, elle a rendu le dernier soupir.

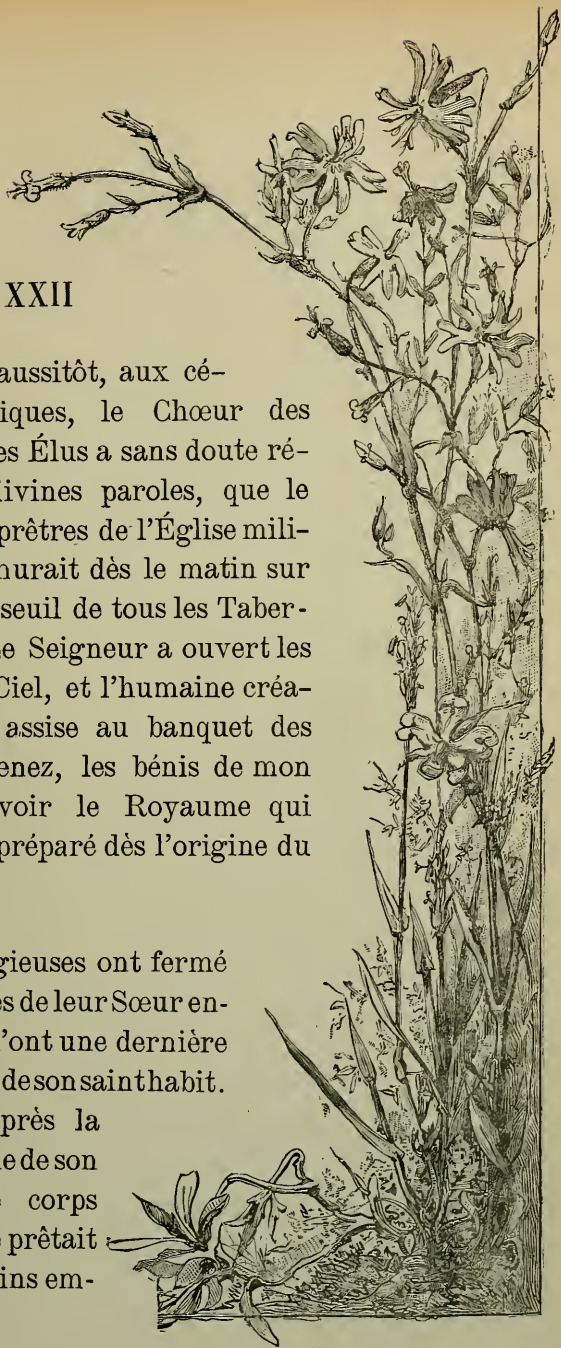


XXII

Et tout aussitôt, aux célestes portiques, le Chœur des Anges et des Élus a sans doute répété ces divines paroles, que le Chœur des prêtres de l'Église militante murmurait dès le matin sur la terre au seuil de tous les Tabernacles : « Le Seigneur a ouvert les portes du Ciel, et l'humaine créature s'est assise au banquet des Anges... Venez, les bénis de mon Père, recevoir le Royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. »

Les Religieuses ont fermé les paupières de leur Sœur endormie, et l'ont une dernière fois revêtue de son saint habit.

Docile après la mort comme de son vivant, ce corps obéissant se prêtait à tous ces soins empressés.



Mais il est arrivé une chose étrange.

Tandis que l'une des paupières à peine abaissée demeurait fermée pour jamais, la paupière de l'autre œil a refusé de se clore et, malgré tous les efforts et toutes les persistances, s'est toujours à demi ouverte d'elle-même, laissant voir dans la prunelle comme les vagues reflets d'une mystérieuse vie. C'était l'œil qui avait été touché le premier par la céleste Vision, c'était l'œil qui était tourné du côté de l'Apparition bienheureuse lorsqu'Elle se manifesta, le 11 février 1858, aux regards de Bernadette ravie (1).

XXIII

Quelques instants après, la ville de Nevers était en émoi. On eût dit qu'un coup de canon avait porté la nouvelle aux mille foyers de la cité... On s'abordait et l'on disait : « La Sainte vient de mourir ! »

Et pourtant presque personne ne l'avait vue de ses yeux, cette pauvre Religieuse qui avait fui les enthousiasmes humains pour aller s'ensevelir dans

(1) L'aspect de cet œil à demi ouvert n'est point suffisamment sensible dans les photographies, d'ailleurs très bien réussies, de sœur Marie-Bernard sur son lit de mort qui ont été faites par M^{me} Lorans, photographe à Nevers. Est-ce l'effet de quelque faux jeu de lumière et d'ombre ? Est-ce par suite de quelque fâcheuse retouche ? Nous ne savons. Mais nous regrettons que ce détail particulier ne soit point net et apparent dans la photographie comme il l'était dans la réalité.

la retraite profonde et le silence de la vie cachée. Mais Nevers avait conscience du trésor qu'il possédait. Nevers savait qu'elle était là, cachant sa gloire dans une humble cellule, l'enfant de bénédiction à laquelle avait parlé la Mère de Dieu et dont le nom remplissait la terre.

Et dès le lendemain jeudi, les fidèles se pressaient aux portes de Saint-Gildard. Elles s'ouvrirent, et les multitudes entrèrent dans la chapelle du couvent. Dans son cercueil découvert et tout drapé de blancs linceuls, Bernadette dormant du suprême sommeil, apparut à leurs regards.

Était-ce la tombe d'une mortelle? Était-ce le berceau d'une enfant ou d'un ange? Était-ce le trône d'une céleste Reine au milieu de son peuple à genoux, ou le lit virginal de la fiancée, reposant invisiblement sur le cœur de l'Époux divin?

Ainsi s'interrogeaient toutes les âmes, tandis que pleuraient tous les yeux.

Les mains jointes, tenant le Crucifix béni que le Saint-Père lui avait envoyé, — la tête doucement inclinée sur l'oreiller et couronnée de blanches roses, — les pieds recouverts de fleurs, — au centre de quatre grands cierges qui brillaient comme quatre étoiles, — entourée de ses compagnes, de Religieuses de Nevers, prosternées et priant, notre sœur Bernadette sommeillait dans la paix, reposait dans la gloire.

Tous les charmes enfantins de son innocente jeunesse avaient traversé, sans se flétrir ou se faner, la pieuse existence du cloître, et, survivant à la mort, se retrouvaient sur ce front endormi !

Bien loin d'être altérés par les horreurs du trépas, ses traits, naturellement si délicats et si fins, avaient revêtu au contraire une beauté nouvelle et une grâce plus qu'humaine. Son visage pâle et suave, son visage, qui semblait visité par un songe radieux, était véritablement angélique et donnait comme un pressentiment de ce que seront là-haut les Élus transfigurés.

Eh quoi ! la séparation qui se fait, entre l'esprit qui s'envole au ciel et l'immobile dépouille qui demeure ici-bas, n'était-elle donc point complète et absolue ? Et l'âme, admise déjà sans doute aux éternelles joies, trouvait-elle moyen de faire rayonner sur ce corps inanimé qui fut son compagnon terrestre quelque image et quelque reflet de sa propre félicité ?... Mystère insondable.



Durant toute la journée du jeudi, durant celle du vendredi, durant toute la matinée du samedi, jusqu'au moment de la Messe et de l'Absoute, le corps de la Voyante demeura exposé.

Comment décrire les foules émues qui se pressaient et se succédaient ? Non seulement tout Nevers assiégeait Saint-Gildard ; mais dès le second

jour, la nouvelle s'étant répandue, les trains et les voitures amenaient des pèlerins accourus des campagnes environnantes et des villes voisines. Toutes les classes, toutes les professions, tous les âges, les hommes, les femmes, les enfants, les magistrats, les ouvriers, les officiers de l'armée, les soldats, les religieuses, les prêtres, les Sœurs et les Mères de toutes les Congrégations de la ville, les élèves des Séminaires et des écoles catholiques s'acheminant sur deux rangs, composaient les flots de ce fleuve de vénération qui passait devant l'enfant de Notre-Dame de Lourdes et qui se renouvelait sans cesse.

Chacun tenait à ce qu'on fît toucher quelque objet lui appartenant, chapelets, images, médailles, livre d'église, à la sainte dépouille, comme si ce simple contact devait en faire un souvenir à jamais béni et une relique sacrée. Depuis le lever jusqu'au coucher du soleil de ces longues journées quatre Religieuses, quelquefois six, suffisaient à peine à ce pieux labeur. Il fallait, avant de pouvoir approcher, attendre au moins une demi-heure. Mais nul ne se lassait. Tous demeuraient là debout, recueillis et priant. Sur de mâles visages coulaient de saintes larmes.

On n'était point encore au soir du premier jour que divers magasins de la cité étaient entièrement dépossédés de tous les chapelets, médailles, images, statuettes.

Et les foules de ce pèlerinage, en arrivant à Saint-

Gildard, conjuraient alors les bonnes Sœurs de Nevers de leur vendre à prix d'or quelques objets de religieux caractère, pouvant être touchés par le corps vénéré.

— Nous ne voulons rien vendre, mes amis, répondaient-elles. Mais nous sommes heureuses de donner.

Et elles se dépouillèrent ainsi de tout ce dont il leur fut possible de disposer.





XXIV

Prévenu de la mort de Bernadette quelques instants après son dernier soupir, par un télégramme de la Révérende Mère Adélaïde Dons, supérieure générale, nous étions accouru à Nevers contempler une fois encore celle dont nous avons, quoique bien

indigne, raconté au monde la merveilleuse histoire.

Ainsi, dans le court espace d'un an et demi, la Providence, en nous envoyant douleur sur douleur, nous a laissé la mélancolique consolation de fermer nous-même les yeux du grand ouvrier de Notre-Dame de Lourdes, le bon et vénérable curé Peyramale, et de conduire en sa tombe fleurie la Voyante très pure sur le front de laquelle Marie Immaculée arrêta dix-huit fois son regard maternel !...

C'est au sein de ces multitudes émues que nous avons retrouvé l'enfant de prédilection, reposant toute lumineuse. Des roses parent sa couche. Elle porte la couronne de la Vierge, la couronne de la fiancée aux noces de l'Agneau. L'*Alleluia* de la Pâque retentit dans le lointain. Tout parle de fête, tout parle d'éternel amour et de pascalle résurrection, autour de ce tombeau nuptial et de cette mort triomphante.

Et cependant nos larmes coulent, montant invinciblement de notre cœur à nos yeux. Mais elles n'ont rien d'amer : c'est l'attendrissement, c'est l'émotion profonde ; ce n'est point le deuil. Oui, sans doute, en la revoyant nous pleurons : mais surtout nous pleurons sur nous-même, sur nos misères, sur nos défaillances de chaque jour, sur notre vie qui n'est qu'une vraie mort, à côté de cette mort qui est la vraie vie.

Nous pleurons aussi sur les périls que peut courir, remise à la garde fragile des hommes, l'œuvre que la Vierge fonda jadis par cette humble bergère. Et, dans le secret de notre prière, nous supplions Bernadette et Mgr Peyramale, inséparables dans les souvenirs de l'histoire et dans la reconnaissance des peuples, d'intercéder là-haut, afin que Marie écarte tous les pièges de l'ennemi.

XXV

« Dès le samedi matin 19 avril, jour des obsèques, les cours et abords du couvent étaient envahis, raconte Mgr Crosnier, vicaire général de Nevers; et on fut obligé tout d'abord de fermer l'église au public, jusqu'à ce que le Clergé et les députations des Ordres religieux eussent pris la place qu'ils devaient occuper... » (1).

Mgr Lelong, évêque du Diocèse, que la nouvelle de cette grande mort avait surpris loin de Nevers, au milieu de ses visites pastorales, n'avait pas hésité à tout arrêter, à tout suspendre pour venir rendre un dernier honneur à l'humble et illustre enfant que la Providence avait confiée à ses paternelles mains. A côté de lui, Mgr Crosnier et M. l'abbé Dubarbier, ses vicaires généraux.

(1) *Semaine religieuse* de Nevers, du 26 avril 1879.

Dans le chœur, un prêtre d'un aspect vénérable versait de silencieuses larmes. C'était celui qui paraît jadis Bernadette à la première communion. A l'époque même où la Vierge apparaissait à l'enfant, M. l'abbé Pomian instruisait la Voyante au nom de l'Eglise, tandis que la Reine de toute pureté prenait soin de l'enseigner aussi elle-même et de lui montrer le chemin du Ciel.

Quelques instants avant la cérémonie, le Supérieur des missionnaires de la Grotte de Lourdes, le R. P. Sempé, était également arrivé à Nevers.



La main des Religieuses avait clos le cercueil, revêtu de draperies blanches. Dans l'église, nul signe de deuil, sauf un ruban de crêpe léger, flottant autour des chandeliers d'or de l'autel. Sur le drap mortuaire, couvert de roses, s'épanouissait une éclatante couronne, formée au hasard de la saison et telle que l'avait fournie la nature printanière. C'étaient la mousse et le laurier, c'étaient les pensées et les marguerites : heureuse rencontre de plantes et de fleurs, qui symbolisaient l'humilité et la gloire, la méditation de l'esprit en quête de la Vérité, et la recherche du cœur qui pour jamais veut trouver l'Amour.

Qu'ils furent beaux ces chants de l'Eglise ! Qu'il

fut plein d'éloquentes émotions le discours de l'Évêque (1), disant au revoir à celle qu'appelait à lui le Seigneur, à celle qui, naguère encore, dans les joies de la souffrance et dans l'amour de sa vocation, répétait cette parole : « Je suis l'Épouse du Grand Roi! »

Enfin l'Absoute est donnée par le Pontife, et le long et pieux défilé sort de la nef, précédant la vierge endormie.



Et en ce moment (qu'on nous le pardonne !) sur le seuil même de l'église, et comme, les yeux pleins de larmes, nous marchions lentement près de ce blanc cercueil, voilà qu'irrésistiblement deux voix intérieures, réveillant d'antiques échos de notre enfance, faisaient retentir en nous-mêmes les strophes du poète chrétien de nos contrées méridionales (2). C'était la langue natale de Bernadette. C'était le dialecte d'or que parlait la Reine du ciel aux Roches de l'Apparition.

La première voix était comme une plainte douce et elle disait avec toutes les mélancolies de la Terre.

(1) A l'appendice. Note H.

(2) Jacques Jasmin. *L'Abuglo*.

Las carrèros diouyon gèmi,
Tan bèlo morto bay sourti !
Diouyon gèmi, diouyon ploura,
Tan bèlo morto bay passa !

Tous les chemins devraient gémir,
Si belle morte va sortir !
Devraient gémir, devraient pleurer !
Si belle morte va passer !

Et la seconde voix, comme un chant de triomphe,
répondait, avec toutes les allégresses du Ciel :

Las carrèros diouyon flouri,
Tan bèlo nòbio bay sourti !
Diouyon flouri, diouyon grana
Tan bèlo nòbio bay passa !

Tous les chemins devraient fleurir,
Si belle fiancée va sortir !
Devraient fleurir, devraient germer,
Si belle épousée va passer !

Et déjà le cortège, quittant les voûtes claus-
trales, descendait en procession immense et re-
cueillie, le long des grandes allées, dans les jardins
du Couvent.

Le soleil promenait sur la terre frémissante la
douceur de ses rayons. A toutes les branches des
arbres se balançaient les jeunes feuilles et éclataient

les bourgeons entr'ouverts, poussés par la sève du printemps. A travers les pommiers en fleurs se jouait la brise embaumée. Çà et là la fraîche verdure s'étoilait de marguerites et se parfumait de violettes cachées sous l'herbe. Chantant, elle aussi, son *Alleluia* pascal, et célébrant par les voix de mille oiseaux sa naissance nouvelle, toute la Création ressuscitait, à l'image de l'Époux des âmes. Et cette fête radieuse servait de cadre à Bernadette qui s'en allait, doucement portée par de pieuses mains, précédée par le Pontife, accompagnée par ses Mères et par ses Sœurs, au devant du Seigneur Jésus.

— *Veni in hortum meum, soror mea sponsa.*
« Venez en mon jardin, ma Sœur et mon Épouse » (1).

Ce sont les mots du céleste Époux dans le Cantique des Cantiques.

Et la Vierge aux yeux fermés murmurait en son repos :

— *Ego dormio, et cor meum vigilat... Vox Dilecti mei pulsantis,* « Je dors, mais mon cœur veille. Mon Bien-Aimé me parle et m'appelle » (2).

Et à ces souvenirs du divin Cantique répondait de

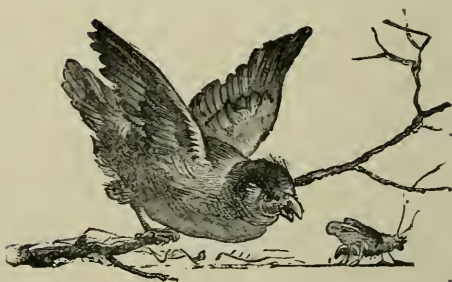
(1) *Canticum canticorum*, v. 1.

(2) *Ibid.*

toutes parts le grand écho de la Nature, se mêlant
aux chants de l'Eglise :

Las carrèros dibioun flouri.....

Tous les chemins ont dû fleurir,
Si belle fiancée va sortir !
Ont dû fleurir, ont dû germer
Si belle épousée va passer !





XXVI

Au centre du jardin des Sœurs de Nevers s'élève, gracieuse et solitaire, une petite chapelle, dédiée à saint Joseph, et dans laquelle Sœur Marie-Bernard, doucement attirée durant sa vie, avait coutume d'aller prier. Elle fut construite, il y a environ trente années, à la suite d'un vœu, par Mgr Dufêtre, Évêque de ce diocèse.

C'est là, au pied de l'autel, que Bernadette repose en son tombeau virginal !

Trois verrières laissent pénétrer dans ce sanctuaire la lumière d'un jour mystérieux. Au-dessus du Tabernacle, la verrière du milieu représente le patron de l'Église universelle portant sur son bras le divin Enfant.

A gauche et à droite deux grands Saints, peints également l'un et l'autre sur toute la hauteur du

vitrail, semblent les gardiens immuables et les Anges de ce tombeau.

L'un présente aux regards un livre, ouvert comme les battants d'une porte, la Porte de l'Infini. Ces deux simples mots y sont inscrits : *Civitas Dei*... Demandez à ces pèlerinages immenses qui se présentent à la Grotte de Lourdes, ne faisant qu'un cœur et qu'une âme ; demandez à ces peuples en prières obtenant du ciel la conversion des pécheurs, la consolation des affligés, la guérison des malades ; demandez au peuple chrétien si l'œuvre dont Marie a posé la première pierre par les mains de Bernadette n'est point marquée et résumée tout entière dans le titre du livre de saint Augustin, et si elle n'est pas ici-bas *la Cité de Dieu*.

Mais Bernadette ne fut point seule en ce labeur et la Providence voulait qu'un autre souvenir fût également rappelé en cette chapelle symbolique qui devait en ce moment renfermer son tombeau. Il fallait qu'il fût écrit là, le nom du protecteur infatigable de Bernadette ; le nom de l'homme qui fut choisi, pour être le collaborateur du travail divin, par cette immaculée Reine du ciel qui était apparue aux Roches de Massabielle, faisant glisser entre ses doigts les perles du Chapelet. Or, spécifiant la mission et désignant la personne, voilà que sur l'autre vitrail se dresse debout et resplendissant dans une auréole, le Saint qui fut élu, pour être l'apôtre de sa dévotion, par cette même Vierge immaculée, apparaissant un Rosaire à la main. A ses pieds le

nom est écrit : *Dominicus*. C'est saint Dominique ; c'est le propagateur du Rosaire : c'est le patron de Marie-DOMINIQUE Peyramale, curé de Lourdes.



Après la cérémonie, dans le cours de la journée, on procéda au scellement du cercueil de plomb qui contenait les restes vénérés. Que de larmes encore, toutes pleines d'espérance, lorsque, soulevant une dernière fois le voile de ses fiançailles, les sœurs de Bernadette revirent de nouveau les traits bien-aimés de l'Épouse du Grand Roi.

Bien que l'on fût au troisième jour, la mort n'avait pas encore commencé son office de destruction. Le corps était souple comme au temps de la vie. Le visage calme et pur était dans un lumineux sommeil. Un peu avant le scellement suprême, les lèvres, les doigts, les ongles, ont pris la teinte rose, à la grande stupeur de tous... Et c'est ainsi que Bernadette a reçu le dernier regard de ses Sœurs (1).

A ses pieds, dans le cercueil, a été déposé, renfermé en un cristal scellé, un parchemin contenant ces mots :

(1) Loin de nous l'intention de donner en quoi que ce soit comme surnaturels ces phénomènes qui, bien que rares, ne sont nullement sans précédents, et qui s'expliquent parfaitement par les lois physiologiques. Nous nous bornons à relater les faits, à les présenter dans les circonstances mêmes où ils se sont produits, et à les livrer, tels qu'ils sont, à la connaissance du lecteur et à ses réflexions.

« Congrégation des Sœurs de la Charité et de l'Instruction chrétienne de Nevers.

« En la Maison-Mère ;

« Le seizième jour du mois d'avril de l'an de grâce 1879 ;

« Sa Sainteté Léon XIII heureusement régnant ;

« Sous l'épiscopat de Mgr Étienne Lelong, évêque de Nevers ;

« Mgr Crosnier, protonotaire apostolique, et M. l'abbé Dubarbier, étant vicaires généraux ;

« M. l'abbé Greuzard, curé de la paroisse ;

« M. l'abbé Febvre, aumônier de la Communauté ;

« M. Grévy étant président de la République française ;

« La Révérende Mère Adélaïde Dons étant supérieure générale de la Congrégation ;

« Est pieusement décédée dans le Seigneur :

« MARIE-BERNARDE SOUBIROUS, en religion SŒUR MARIE-BERNARD, née à Lourdes le 7 janvier 1844 ; baptisée le 9 du même mois ; vêtue du saint habit en la Maison-Mère de la Congrégation le 29 juillet 1866 ; engagée à Dieu par ses premiers vœux de religion le 30 octobre 1867, et par ses vœux perpétuels le 22 septembre 1878.

« C'est à elle, en l'an 1858 et quand elle était encore une enfant, que la Sainte-Vierge apparut dix-huit fois à la Grotte de Lourdes.

« C'est à elle que, se nommant elle-même, la

Mère de Dieu a dit : « Je suis l'Immaculée Conception. »

« C'est à elle qu'Elle a adressé ces paroles : « Je vous promets de vous rendre heureuse, non dans ce monde, mais dans l'autre. »

« C'est par elle que la Vierge Marie déclara aux prêtres qu'Elle voulait qu'on lui élevât, en ce lieu, une chapelle, et qu'on y vînt en procession, ce qu'elle transmit à M. l'abbé Peyramale, curé de Lourdes.

« C'est sous la main de la Défunte dont le corps repose dans ce cercueil que jaillit, à l'ordre de Marie, la Source miraculeuse qui, depuis cette époque, a guéri tant de malades dans le monde entier.

« Son corps ayant été déposé à découvert dans sa bière suivant l'usage de l'institut, dans la chapelle de la Maison-Mère, il a été immédiatement l'objet du concours universel de la vénération publique. Sur l'ordre de Mgr l'évêque et par la permission de l'autorité civile, il a dû demeurer exposé jusqu'au moment des funérailles.

« Aujourd'hui samedi 19 avril, il a été déposé et va être scellé dans ce cercueil en présence des témoins dont les noms suivent.

« Certifié véritable.

« Ont signé : Mgr Étienne Lelong, évêque de Nevers ; Mgr Crosnier et M. l'abbé Dubarbier, vicaires généraux ; M. l'abbé Greuzard, curé de la

paroisse ; M. l'abbé Febvre, aumônier de la communauté ; la Révérende Mère Adélaïde Dons, supérieure générale de la Communauté ; les chères sœurs Louise Ferrand et Marie-Nathalie Portat, assistantes ; sœur Éléonore Cassagnes, secrétaire générale ; sœur Joséphine Daynac, conseillère ; le R. P. Sempé, supérieur des missionnaires de Lourdes ; M. l'abbé Pomian, aumônier des sœurs de Nevers, à Lourdes, et M. Henri Lasserre. »

Est-ce là la fin de l'histoire de Bernadette ? Et jamais autour ce tombeau ne se produira-t-il quelque signe du ciel, quelque grâce extraordinaire ?

Déjà même de surnaturelles guérisons n'ont-elles point été obtenues par l'invocation de l'Enfant de Notre-Dame de Lourdes ? C'est le mystère de Dieu : et, quand l'Église aura examiné et pesé toutes choses, c'est le secret que saura l'avenir.

FIN





STATUE DU MAÎTRE-AUTEL DE LA BASILIQUE
DE NOTRE-DAME DE LOURDES

APPENDICE

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

APPENDICE

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

NOTE A.

(Page 241).

Dilecto Filio Henrico Lasserre

PIUS P. P. IX

Dilecte Fili, Salutem et Apostolicam Benedictionem.

GRATULAMUR tibi, Dilecte Fili, quod, insigni auctus beneficio, votum tuum accuratissimo studio diligentiaque exsolveris, et novam clementissimæ Dei Matris Apparitionem ita testatam facere curaveris, ut conflictu ipso humanæ malitiæ cum cœlesti misericordia claritas eventus firmior ac luculentior appareret.

Omnes certe in proposita a te rerum serie perspicere poterunt : Religionem nostram sanctissimam vergere in veram populorum utilitatem ; confluentes ad se omnes supernis juxta et terrenis cumulare beneficiis ; aptissimam esse ordini servando, vi etiam submota ; concitatos in turbis animorum motus, licet justos, compescere ; iisque rebus sedulo adlaborare Clerum, eumque adeo abesse a supersti-

tionem fovenda, ut imo segniorem se præbeat ac severiorem aliis omnibus in judicio edendo de factis, quæ naturæ vires excedere videntur.

Nec minus aperte patebit, impietatem incassum indixisse Religioni bellum, et frustra, machinationes hominum divinæ Providentiæ consiliis obstare; quæ imo nequitia eorum et ausu sic uti consuevit, ut majorem inde quærat operibus suis splendorem et virtutem.

Libentissime propterea exceperimus volumen tuum, cui titulus NOTRE-DAME DE LOURDES; fore fidentes, ut quæ per mira potentiæ ac benignitatis suæ signa undique frequentissimos advenas accersit, scripto etiam tuo uti velit ad propagandam latius fovendamque in se pietatem hominum ac fiduciam, ut de plenitudine gratiæ ejus omnes accipere possint.

Hujus, quem ominamur, exitus labori tuo auspicem accipe Benedictionem Apostolicam, quam tibi grati animi Nostri et paternæ benevolentiæ testem peramanter impertimus.

Datum Romæ, apud S. Petrum, die 4 septembris 1869, Pontificatus Nostri anno XXIV.

PIUS, PAPA IX.

Nous nous empressâmes de transmettre à l'Évêque de Tarbes ce Bref si important, et Mgr Laurence nous répondit :

« J'ai reçu, en cours de visite, la bonne lettre que vous avez bien voulu m'adresser à la date du 17 courant, ensemble le Bref bien remarquable de Sa Sainteté Pie IX, à vous adressé, à l'occasion de votre livre sur Notre-Dame de Lourdes. Je vous en félicite et j'en félicite l'œuvre de la Grotte. Recevez mes remerciements bien sentis pour votre lettre et pour son contenu.

« Je ne suis nullement surpris des expressions par

lesquelles le Souverain Pontife fait l'éloge de votre œuvre... Ce qui me frappe, ce qui me comble de joie, c'est que le Saint-Père se prononce en quelque sorte sur le fait de l'Apparition. Merci à votre livre, gloire à Marie Immaculée...

« Veuillez agréer, etc.

« B. S., évêque de Tarbes.

« 27 septembre 1869. »

Les *Annales de Notre-Dame de Lourdes* de leur côté constatèrent en ces termes la portée du Bref :

« Nos lecteurs remarqueront ces mots : LA LUMIÈRE ÉVIDENTE DU FAIT : *claritas eventus*. »

« Ils nous paraissent d'une importance capitale, et décisifs pour les Catholiques.

« Nous possédons la pensée du Pape, *livrée pour une publicité sans réserve*.

« Et nous pouvons transcrire sur les Roches, *avec la signature auguste de Pie IX*, ces paroles de sa science et de son cœur :

« *L'Apparition de l'Immaculée Conception dans la Grotte de Lourdes, est un fait d'une vérité éclatante.* » (Annales du 30 septembre 1869).

Les Missionnaires de Notre-Dame de Lourdes, tenus au courant de ce que j'écrivais et le lisant attentivement, de même que M. le Curé de Lourdes, nous avaient déjà donné leur sentiment dans des lettres que nous avons conservées.

Voici en quels termes s'exprimait le R. P. Sempé, alors comme aujourd'hui supérieur des Missionnaires, au sujet des

parties successives de ce livre qui paraissaient dans la *Revue du Monde Catholique*.

« ... Laissez-moi d'abord vous féliciter très cordialement et avec une profonde reconnaissance; votre œuvre sera digne de Notre-Dame de Lourdes. Ce travail patient, consciencieux, approfondi, poétique, religieux et édifiant, satisfait l'esprit, charme l'imagination et le cœur, touche les âmes, fait du bien, et montre dans son évidente splendeur l'action de Dieu et de sa sainte Mère à la Grotte de Lourdes. La Vierge Immaculée vous a souri et inspiré.

SEMPÉ, p. m.

« 13 janvier 1868. »

Quelques semaines plus tard, il nous écrivait encore :

« ... Venez à Notre-Dame de Lourdes. Son histoire y est toujours vivante, encore chaude dans la mémoire et dans le cœur des acteurs et des témoins. Vous y recueillerez encore de ces paroles que vous redites si bien, qui vont à l'âme et la font monter à Dieu.

« SEMPÉ, p. m.

« 20 février. »

Nous citons ces excès d'enthousiasme du R. P. Sempé, croyant opportun dans les circonstances présentes, et pour éclairer la religion de certains esprits, d'établir ici et de rappeler publiquement le jugement que le R. P. Supérieur, dès l'origine, portait sur ce livre.

Le R. P. Sempé s'était même fait une loi de ne célébrer les anniversaires des Apparitions que quand, notre ouvrage

étant terminé, il pourrait, cette histoire en main, en suivre le cycle total. Voici, en effet, ce qu'il nous écrivait à la date du 20 février, alors qu'il nous restait encore plusieurs Apparitions à raconter :

« ...Nous avons célébré, le 11 février, l'anniversaire de la première Apparition. Les autres attendront, pour être célébrées, que vous les ayez chantées, poète inspiré de Notre-Dame de Lourdes !

« SEMPÉ, p. m.

« 20 février 1868. »

Et dans une autre lettre :

« ... Notre-Dame de Lourdes vous a choisi pour SON HISTORIEN. Votre nom est désormais associé à sa gloire !

« SEMPÉ, p. m.

« 22 Juillet 1868. »

Au 20 juin, comme nous avions été souffrant, il nous adressait ces mots :

« Nous prions Notre-Dame de Lourdes de vous donner la force de conduire à bonne fin et bénir votre incomparable et grand succès, pour sa gloire et celle de Dieu.

« SEMPÉ, p. m. »

L'Évêché de Tarbes était dans les mêmes dispositions. Nous avons cité plus haut la lettre de Mgr Laurence à la

suite du Bref pontifical. Voici comment parlait M. le Vicaire-général dans une lettre à nous adressée pendant la publication de l'ouvrage :

« Monsieur Lasserre, je demande à Dieu qu'il vous comble de toutes ses bénédictions.... »

« J'ai lu votre troisième article sur la Grotte de Lourdes. Grande et bien vive a été mon émotion. Dans mon enthousiasme, j'ai couru vite à la chambre du Prélat qui venait de se livrer à la même lecture, et il m'a été facile de m'apercevoir qu'il partageait les mêmes émotions. »

« Peut-il en être autrement, Monsieur Lasserre ?.... »

« Le clergé de Tarbes vous devra d'éternelles actions de grâces pour tout le bien que votre ouvrage est destiné à faire à notre diocèse.... »

« FOURAN, V^{re} G^l. »

« 16 juin 1868. »

Citons enfin ces paroles d'une lettre devenue publique et adressée à Mme de Kerceau par l'homme le plus compétent et le plus autorisé pour juger de la vérité d'un tel récit :

« Madame, vous avez le projet de traduire en anglais Notre-Dame de Lourdes, par M. Henri Lasserre, et de répandre ce livre dans la Grande-Bretagne. Je suis heureux de ce projet que je regarde comme une inspiration du ciel. »

« L'ouvrage de M. Henri Lasserre sur l'Apparition de la Mère de Dieu à Lourdes est l'œuvre la plus complète, la plus rigoureusement exacte, qui ait paru sur cet événement religieux dont le monde entier a retenti. »

« *Propager ce livre dans l'Angleterre, au moment où cette noble et grande nation semble mûre pour le catholicisme, c'est hâter le jour tant désiré du retour de nos frères dans le sein de l'Église-mère. En se répandant dans la Grande-Bretagne, Notre-Dame de Lourdes y apportera les bénédictions que la Vierge immaculée verse à flots dans la Grotte de Massabielle.*

« PEYRAMALE, Curé.

« 6 mai 1873 (1). »

Nous avons de plus, en main, les lettres laudatives de plus de quarante Cardinaux, Archevêques ou Évêques dont nous donnons les noms au bas de la page 241. De ces documents nous n'avons jamais entretenu le public. Et nous ne les citons ou les relatons aujourd'hui qu'afin de répondre en passant, à certaines attaques occultes, et à certaines allégations dirigées contre *Notre-Dame de Lourdes*, par quelques personnes pour qui le Bref du Saint-Père n'est point, paraît-il, une autorité suffisante.

(1) Voir en outre, en tête de notre *Mois de Marie de Notre-Dame de Lourdes*, les lettres de Mgr Pichenot, successeur de Mgr Laurence, et de Mgr Jourdan, Évêque actuel de Tarbes.

NOTE B.

(page 243)

Voici la liste des diverses traductions en langues étrangères de l'ouvrage, NOTRE-DAME DE LOURDES et du *Mois de Marie de NOTRE-DAME DE LOURDES*, qui en est l'abrégé.

EUROPE

ANGLETERRE

OUR LADY OF LOURDES, translated from the french of HENRY LASSERRE by the Rev. F. IGNATIUS SISK. — London, Thomas Richardson and son.

THE MONTH OF MARY OF OUR LADY OF LOURDES, by HENRY LASSERRE, translated of the french by Mrs CROZIER. — London, Burns and Oates.

ALLEMAGNE

Unsere liebe Frau von Lourdes, herausgegeben von HEINRICH LASSERRE, von M. HOFFMANN. — Freiburg im Breisgau. Herder'sche Verlagsbuchhandlung.

MarienzMonat Unseren lieben Frau von Lourdes, von HEINRICH LASSERRE. Mit Genehmigung des Verfassers in's Deutsche übersetzt. — Luxemburg. Druck und Verlag von Jacob Heintze.

BELGIQUE

(LANGUE FLAMANDE)

O. L. VROUW VAN LOURDES, door HENDRICK LASSERRE.
— Gent (Gand), Boekdrukkerij van J. en H. Vander Schelden.

BRETAGNE

MIZ MARI AN ITRON VARIA LOURD, skrivet e gallek.
Gant an aotrou HERRY LASSERRE. Ha lakeet e Brezonek dre he aotre gant Anna a Jesus, leanez ar speret-santel.
— Brest, J.-B. Lefournier. — Kemper E. Ty Iann Sa-laun.

ESPAGNE

NUESTRA SEÑORA DE LOURDES, por ENRIQUE LASSERRE.
Traduccion de D. FRANCISCO MELGAR. — Madrid, Libreria de D. Miguel Olamendi.

NUESTRA SEÑORA DE LOURDES, por ENRIQUE LASSERRE.
— Paris, Jouby y Roger.

MES DE MARIA DE NUESTRA SEÑORA DE LOURDES con oraciones, por ENRIQUE LASSERRE. — Paris, A. Jouby y Roger, editores.

HOLLANDE

(LANGUE NÉERLANDAISE)

MAAND VAN MARIA ONZE LIEVE VROUW VAN LOURDES, door HENDRIK LASSERRE. Met vergunning van den Schrijver vertaald door Vanwersch, S. J. — Amsterdam, J. Beerendonk.

HONGRIE

FRANCIAORSZAG LOURDESI KEGYHELYE, írta LASSERRE HENRIK, utan Talaber Janos. — Buda-Pesth, Nyomatott a Hunyadi Matyas Irodلامي Intézetben.

ILLYRIE

(LANGUE SLOVENNE)

LURSKA MATI BOZJA francoski spisal HENRIK LASSERRE, ki je zavoljo te knjige dobil pohvalo in blagoslov od svoje ta, papeza Pija IX, poslovenil Franjo Maresic.

ITALIE

NOSTRA SIGNORA DI LOURDES, per ENRICO LASSERRE, versione italiana, per un Padre D. C. D. G. — Modena, Typ. dell' Imm. Concezione.

MESE DE MARIA DI NOSTRA SIGNORA DE LOURDES, con preghiere durante la S. Mess., de **ENRICO LASSERRE**, versione dal francese. — Trento, Libreria di Eugenio Bernardi.

POLOGNE

MIESIĄC MARYI, NABOŻEŃSTWO DO MATKI BOSKIEJ Z LOURDES, przez **HENRYKA LASSERRE**. — Warszawa (Varsovie), Nakładem Księgarni Gebethnera i Wolffa.

PORTUGAL

NOSSA SENHORA DE LOURDES, tradução do francez de **HENRIQUE LASSERRE**. — Lisboa (Lisbonne), Typographia universal.

AMÉRIQUE DU SUD ET AMÉRIQUE DU NORD

Ont été publiées en France, avec l'autorisation de l'auteur, deux traductions pour les Amériques et pour l'Espagne :

NUESTRA SEÑORA de LOURDES, por **ENRIQUE LASSERRE**, traduccion hecha con autorizacion y bajo la direccion del autor. — Paris. Jouby y Roger, libreros-editores.

MES DE MARIA DE NUESTRA SEÑORA DE LOURDES, con oraciones, por **ENRIQUE LASSERRE**. — Paris, Jouby y Roger.

Outre ces traductions, ont paru en Amérique.

CHILI

NUESTRA SEÑORA DE LÚRDES, obra escrita en frances por ENRIQUE LASSERRE i traducida por Casanova i Errázuriz. — Imprenta del correo, Santiago de Chile.

BRÉSIL

NUESTRA SEÑORA DE LURDES, por ENRIQUE LASSERRE. — Rio di Janeiro.

RÉPUBLIQUE DE LA NOUVELLE-GRENADE

NUESTRA SEÑORA DE LOURDES, por ENRIQUE LASSERRE. — Bogota.

ÉTATS-UNIS

OUR LADY OF LOURDES, by HENRY LASSERRE, translated from the french. — New-York, D. and J. Sadler and Co.

Quoique nombreuse, cette liste est encore incomplète. Il existe en effet des traductions que nous n'avons pu nous procurer, telles, par exemple, que les traductions en langues orientales. D'autres sont sous presse ou en préparation, no-

talement une traduction en langue slave, une autre en suédois, etc.

La plupart de ces traductions ont eu, comme l'œuvre originale, éditions sur éditions. La foi en Notre-Dame de Lourdes a gagné le monde entier et est entrée dans le trésor de l'Église.

NOTE C.

(Page 243)

Le nombre des guérisons miraculeuses et conversions dans lesquelles Dieu a daigné employer ce livre pour appeler aux pieds de Marie l'esprit incroyant ou le malade qu'Elle devait guérir, est des plus considérables, ainsi que cela est rapporté à chaque instant dans les Relations diverses qui ont été publiées depuis douze ans tant en France qu'à l'étranger. Citons-en deux seulement, comme exemple ; et pour ne point sortir de la Basilique de Lourdes, prenons sur les vitraux que l'on a destinés à y rappeler l'histoire de Notre-Dame de Lourdes, les deux seules guérisons surnaturelles qui s'y trouvent représentées, et qui sont en effet deux des plus grands faits de cet ordre opérés, par l'eau de la Grotte et par l'intercession de la Vierge apparue aux Roches de Massabielle.

I.

La première de ces guérisons est celle de Pierre Hanquet de Liège, malade depuis huit ans d'un ramollissement de la moëlle épinière, qui le tenait couché, courbé et immobile, maladie qui se compliquait de toutes sortes de plaies et d'abcès purulents.

C'est lui-même qui conte ceci dans une Relation publiée

à Liège et reproduite dans les *Annales de Notre-Dame de Lourdes* (n° de février 1870) :

« Le mal, dit-il, empirait de jour en jour et gagnait du terrain; *mon corps succombait à la pourriture*. Plus un instant de repos ni le jour, ni la nuit ! Je compris enfin qu'il me fallait rendre mon âme à Dieu, et ce terme suprême fut désormais le terme de mes vœux. Calculant ce qui me restait encore de forces, je me persuadai que le mois de décembre viendrait opérer ma délivrance. Mes parents, à mon insu, étaient dans la même persuasion.

« Le Ciel, cependant, en avait décidé autrement.

« Mon frère Dieudonné passant, le 16 octobre 1869 dans la rue de la cathédrale, entra chez M^{lle} Delforge, libraire, et lui demanda si elle n'avait pas quelque livre, capable de me distraire. Cette demoiselle lui remit l'ouvrage de M. Henri Lasserre : *Notre-Dame de Lourdes*.

« Ce jour-là, je terminais une neuvaine de neuf vendredis, pendant laquelle j'avais demandé à Notre-Seigneur bien des grâces pour ma famille et pour moi; mais ces grâces me paraissaient plus éloignées que jamais. J'en étais donc à désespérer presque d'être exaucé, quand mon frère, qui ne savait rien de ma neuvaine, vint m'apporter ce livre admirable.

« Je me mis aussitôt à le lire et j'en fus remué jusque dans les derniers fibres de mon être. Chaque fois que j'en parcourais quelques pages, mes yeux se remplissaient de larmes. Je me couvrais alors le visage pour les cacher. Mais il m'était impossible de dissimuler mon émotion chaque fois

que mon frère venait me demander compte de mes nouvelles lectures.

« Lorsque j'en vins aux guérisons racontées dans ce volume, j'entendis par trois fois une voix intérieure qui me disait : TOI AUSSI, TU SERAS GUÉRI ! »

Et en effet Hanquet fut guérisoudainement et totalement, dès que l'eau de Lourdes, qu'il fit demander par lettre au curé Peyramale lui fut arrivée et que son frère lui en frotta le corps et lui en fit boire une gorgée.

« En un instant, raconte-t-il, tous mes maux se sont évaporés comme un songe. Courbure, phthisie, érysipèle, gonflements et autres tortures du corps et de l'âme, tout a disparu. C'est à peine si je me reconnais moi-même. »

II

La seconde guérison peinte sur les vitraux historiques est celle de François Macary, de Lavaur, atteint depuis trente ans de varices monstrueuses et d'ulcères à la jambe.

Le rapport de M. l'abbé Coux inséré dans les *Annales de Notre-Dame de Lourdes* est conçu en ces termes :

« François Macary, avait consulté tous les médecins de Lavaur, quelques-uns de Toulouse, entr'autres le docteur Laviguerie ; tous lui ont répondu : *Votre mal est incurable.*

« Son âme n'était pas moins malade. Macary avait abandonné toute pratique religieuse ; il n'assistait à d'autres messes qu'à celles prescrites par la société de secours mutuel. Et durant les longues nuits d'insomnie causées par

d'atroces douleurs, tandis que sa pieuse femme pleurait et priait, Macary furieux blasphémait.

« En juillet dernier, François, cloué sur son fauteuil, s'en-nuyait à mourir. Il avait ouï parler de Notre-Dame de Lourdes et du livre de M. Henri Lasserre. La pensée lui vint de lire ce livre pour se distraire.

« Il le lut en deux jours, ému souvent jusqu'aux larmes.

« Sa pieuse femme eut d'heureux pressentiments; *lui-même sentit son cœur s'ouvrir à l'espérance.*

« Le soir du 16 juillet, une inquiétude extraordinaire le saisit; il ne peut plus rester sur son fauteuil : « Femme, il nous faut sortir. — Mais c'est imprudent. — N'importe, sortons : je ne puis plus y tenir.

« Il sort appuyé sur le bras de sa femme, sans savoir où il va. Au lieu d'aller vers les promenades, à quelques pas de sa demeure, il se traîne en ville et entre dans la maison d'une de ses sœurs, près de l'église de Saint-Alain.

« Là il entend un prêtre, M. l'abbé Coux (l'auteur du Rapport) dire qu'il doit aller à Lourdes le lendemain.

« — Vous allez à Lourdes, s'écria Macary ; Eh ! bien, je vous en supplie, dites à la Vierge de là-bas qu'il y a à Lavaur un pauvre diable d'ouvrier qui a ses jambes malades, pourries ; que je ne puis résister à la souffrance. Qu'elle me guérisse ou me tue. »

« Puis il demande au prêtre de vouloir bien prier pour lui et de lui apporter un peu d'eau de la Grotte.

« M. l'abbé Coux le lui promit : et trois jours après, le 19 juillet, il lui faisait remettre un petit flacon d'eau de la fontaine miraculeuse.

Écoutons maintenant François Macary :

« Quand j'eus entre les mains cette eau bénie, je me hâtai de me traîner à ma chambre. Là je me mets à genoux et je

fais à la Vierge une prière courte, mais fervente. J'ôte mes guêtres, mes bandages ; versant l'eau dans le creux de la main, j'en lave mes deux jambes ; je bois l'eau qui reste dans le flacon, je me mets au lit, et je m'endors.

« Vers minuit je me réveille ; je ne sens aux jambes aucune douleur ; je les touche de mes deux mains : les varices avaient disparu.

« Ma femme était dans une pièce voisine communiquant par une porte. — Femme, lui criai-je, je suis guéri. — Tu deviens fou ! Allons, dors.

« Un sommeil, comme je n'en avais pas goûté depuis longtemps, s'empara de moi.

« Le lendemain, à mon réveil, je m'empresse de regarder mes jambes ; varices, ulcères, tout avait disparu ; la peau était plus lisse que celle de mes deux mains. »

Deux jours après, Macary disait au prêtre : « Maintenant, je vous appartiens ; la Vierge a guéri mes jambes ; à vous de guérir mon âme. »

Ces deux relations ont été insérées dans les *Annales de Notre-Dame de Lourdes*. La première dans le n° du 28 février et la seconde dans celui du 30 septembre 1871.

NOTE D.

(Page 247).

Pour quiconque a lu notre livre, il est absolument évident, en effet, que si nous n'eussions eu pour nous la vérité indéniable, tous ceux dont nous parlons nous eussent intenté, avec certitude de les gagner, vingt procès en diffamation. Or, nul ne nous adressa la moindre réclamation ou rectification. L'un d'eux, fonctionnaire public, se borna à nous faire solliciter, par l'intermédiaire du R. P. S....., de ne point publier son nom, déclarant qu'il regrettait son erreur passée, qu'il était devenu un croyant aux Apparitions et un pèlerin de la Grotte, qu'il avait fait amende honorable : « — Ne désigner que la fonction sans nommer le fonctionnaire, répondîmes-nous, ce serait faire peser le soupçon sur tous ceux qui ont rempli cette charge vers cette époque, et tomber par conséquent dans la calomnie pour éviter la médisance. A chacun la responsabilité personnelle de ses actes. Puisque M*** regrette sa conduite d'alors, il n'a qu'à nous écrire ; nous insérerons sa lettre dans notre livre, mais si son amende n'est point publique, son amende n'est point honorable. »

Hélas, nous n'avons rien reçu.

NOTE E.

(Page 250)

1. Bernadette, en effet, dans nos interrogatoires, ne put assigner de date certaine à cette Apparition, mais elle n'émit point alors ce doute au sujet du lundi et du vendredi, Bernadette s'étant alors déclarée impuissante à déterminer par son souvenir personnel le jour précis où avait eu lieu l'Apparition de la semaine de Pâques, nous n'avions et ne pouvions avoir devant nous d'autre date que la date officielle *établie par le Mandement de l'Évêque du Diocèse*, seul document faisant autorité absolue en cette matière.

Et lors même, qu'entre nos mains, quelque autre pièce particulière eût tendu à nous laisser supposer une légère erreur d'un ou deux jours dans cette date, nous nous fussions dit, en fidèle respectueux, en chrétien soumis à l'autorité de l'Église, que l'Évêque du diocèse, avant de prononcer son jugement solennel, avait mûrement examiné la question, ne la décidant qu'après avoir étudié tout document et en avoir pesé la valeur aussi bien et mieux que nous-même.

En outre, cette date du 5 avril, déclarée et affirmée par le Mandement, est en même temps la date donnée dans la Notice sur les événements de Lourdes, publiée au nom de l'Évêché, par M. l'abbé Fourcade, secrétaire de la commission d'enquête et vicaire-général ; — la date indiquée dans le récit sur les Apparitions, imprimé par les Missionnaires de Lourdes dans les *Annales* de 1868-1869 ; — la date donnée par eux en 1877 dans la Notice explicative des vitraux historiques de la Basilique ; — la date reproduite invariable-

ment jusqu'ici dans toutes les publications des Missionnaires, *sans une seule exception* ; — la date gravée sur le marbre, dans les plaques commémoratives qui ont été placées par l'Autorité diocésaine à la Basilique et à la Grotte ; — la date *consacrée par les cérémonies religieuses* qui se font à la Basilique pour chaque anniversaire des Apparitions ; — la date en possession incontestée de la croyance du monde chrétien depuis plus de vingt années.

Des documents administratifs, une lettre du Commissaire au Maire, et du Maire au Préfet, des documents privés ont présenté à l'Évêque du diocèse, Mgr Jourdan, des preuves assez décisives pour lui faire rectifier en ce point le Mandement de son prédécesseur, et ordonner que la date du mercredi 7 avril fût substituée à celle du 5 dans les anniversaires célébrés à la Grotte en mémoire des Apparitions.

Nous faisons en conséquence opérer cette rectification dans le texte de notre récit.

NOTE F.

(Page 251)

1. Prêtre et Pontife de Jésus-Christ ; pieusement avide, par conséquent, de connaître et de goûter les moindres détails de tout ce qui touchait aux Apparitions de la Reine du Ciel, Mgr Forcade, évêque de Nevers à l'époque où nous publiâmes notre livre, n'avait point manqué de s'enquérir maintes fois de toutes les circonstances de ces divins événements auprès de la Voyante bénie dont le Seigneur lui avait confié la garde. Il avait pu l'interroger minutieusement et contrôler avec soin toutes choses auprès d'elle. Cette situation du Prélat, donne un prix particulier à la lettre suivante qu'il nous adressa, et que nous conservons précieusement à côté du Bref du Saint-Père, de la lettre ci-dessus citée de Mgr Laurence, et de lettres laudatives de l'Épiscopat français.

« Monsieur, vous avez bien voulu m'offrir, il y a déjà quelque temps, votre NOTRE-DAME DE LOURDES. Je vous en aurais remercié beaucoup plus tôt, si je n'avais tenu d'abord à me rendre compte par moi-même d'un ouvrage de cet intérêt et de cette importance.

« Après l'avoir lu tout entier, sans en perdre un mot, je n'ai plus seulement à vous adresser de vulgaires remerciements, mais des félicitations aussi vives que sincères ; jamais livre ne sut mieux captiver mon esprit, en remuant doucement et profondément mon cœur.

« Il obtiendra, je n'en doute pas, le même succès

auprès de tous les lecteurs, qu'ils aient ou n'aient point le bonheur de croire. Aussi ne ferais-je jamais assez de vœux ni assez d'efforts pour sa diffusion.

« Tout le monde sait depuis longtemps que vous êtes, Monsieur, un écrivain de talent ; mais vous venez de nous révéler que vous pouvez même devenir à votre heure, un Auteur inspiré (1). Je n'en suis aucunement étonné.

« Les dispositions, souvent incompréhensibles, de la divine Providence m'ayant, malgré mon indignité, conféré l'honneur d'être le gardien et le père de la vierge privilégiée de Lourdes, je vous dois, Monsieur, une toute particulière reconnaissance, et je vous prie d'en agréer la bien cordiale expression.

« † AUGUSTIN, évêque de Nevers. »

(1) Ces trois mots, que nous ne citons qu'afin d'être exacts, sont soulignés par le Prélat.

NOTE G.

(Page 252)

1. Les termes de la protestation de Bernadette contre cette légende apocryphe (dont nous pouvons parler ici avec d'autant plus de liberté que nous n'en nommons ni n'en désignons les auteurs), les termes de cette protestation étaient tellement nets, précis, j'allais dire foudroyants, que nous résolûmes, dans un esprit de charité, de ne point publier ce document et de nous borner à le communiquer à l'Évêque de Tarbes, chargé d'être, en cette matière, le gardien de la vérité historique et de veiller à ce qu'elle ne fût point altérée. C'est ce que nous déclarâmes à Mgr de Nevers.

Sa Grandeur, après s'être rendu compte de tout, donna donc en ces termes son sceau à ce grave document :

« Je permets à la Sœur Marie-Bernard de signer, sur la promesse faite à moi par M. Henri Lasserre, que ce document sera communiqué à Mgr l'Évêque de Tarbes et ne sera point publié. »

« AUGUSTIN, Évêque de Nevers. »

(Nevers, le 13 octobre 1869).

NOTE H

(Page 357)

ORAIISON FUNÈBRE
DE
SŒUR MARIE-BERNARD

PAR

S. G. MONSEIGNEUR LELONG

Évêque de Nevers

« *Sacramentum regis abscondere bonum est : opera autem Dei revelare et confiteri honorificum est.*

« Il est bon de cacher le secret du roi, mais il est honorable de révéler et de confesser les œuvres de Dieu.

« (TOBIE, XII, 7.)

« MES CHÈRES SŒURS,

« Elle n'est donc plus l'humble et douce enfant dont le nom a retenti dans toute l'Église et que votre congrégation a eu l'insigne honneur de recevoir comme des mains de la très sainte Vierge : elle a rendu à Dieu sa belle âme sous ce toit hospitalier de Saint-Gildard, où elle a vécu douze

ans avec vous à titre de sœur, dans cette maison qu'elle a tant aimée et où elle laisse un si grand vide ; et nous voilà réunis dans cette chapelle pour rendre les derniers devoirs à celle qui ici même échangea son nom séculier de Bernadette contre celui presque identique, avec la consécration religieuse qui s'y attachait en plus, de sœur Marie-Bernard.

« Il n'est pas d'usage, et en général il n'est pas opportun de prendre la parole devant le cercueil d'une personne consacrée à Dieu : il convient de respecter jusque dans la mort la chasteté virginale de son humilité ; il est bon de cacher le secret du roi de Jésus ; par là même qu'il choisit une âme pour son épouse, il l'ensevelit avec lui dans la mort de sa vie cachée ; elle y doit rester à jamais sur cette terre et ne réapparaître qu'au jour où lui-même apparaîtra dans sa gloire (1) : *Sacramentum regis abscondere bonum est.*

« Cette loi très sage ne souffre guère d'exception que lorsqu'une religieuse a occupé dans sa communauté un tel rang, y a exercé une influence si prépondérante, qu'il est comme nécessaire, pour l'honneur de sa congrégation, pour l'édification et la direction de celles qui lui survivent, de révéler tout le bien dont elle a été l'instrument ; alors, c'est moins la personne que l'autorité dont elle a été investie et les œuvres que Dieu, principe de cette autorité, a voulu accomplir par elle qu'on cherche à mettre en lumière et à glorifier : *Opera autem Dei revelare et confiteri honorificum est.*

« Or, ici, mes Frères, est-ce le cas ? Il semble que non ; car enfin, celle dont la dépouille mortelle est sous nos yeux n'a été ni une supérieure, ni une dignitaire de sa congré-

(1) Ad Coloss., III, 4.

gation, mais une simple sœur, une pauvre petite sœur qui ne s'est en rien distinguée des autres.

« Et cependant, M. F., vous sentez bien que la règle que je formulais tout à l'heure n'a pas son application aujourd'hui ; vous ne vous étonnez pas que j'aie interrompu le cours de ma visite pastorale pour me rendre à cette cérémonie ; vous attendez de moi quelques mots, et vous avez raison : si la défunte avait été uniquement sœur Marie-Bernard, je me tairais ; mais je ne puis oublier qu'avant de porter ce nom dans le cloître, elle s'était appelée dans le monde Bernadette Soubirous, et le même Esprit qui m'avertirait de respecter le mystère de la vie cachée s'il était seul, m'oblige à révéler les œuvres que Dieu s'est plu à accomplir par cette religieuse ; il me dit que les constater et les publier c'est chose honorable : *Sacramentum regis abscondere bonum est ; opera autem Dei revelare et confiteri honorificum est.*

I

« La très sainte Vierge, cette mère prédestinée à nous donner Jésus et par laquelle, depuis ce moment, Dieu a résolu de nous accorder toutes les autres grâces de détail, avait reçu mission de parler encore une fois au monde au nom de son divin Fils. Comme précédemment à la Salette, comme depuis à Pontmain, elle devait faire arriver aux pêcheurs les avertissements et les supplications de la miséricorde, pour détourner les coups de la justice.

« Qui choisira-t-elle pour être son organe

« Quand il a été question du grand mystère de l'Incarnation, de cette révélation supérieure à toutes les autres, dont elles ne sont toutes que des conséquences, c'est vers elle, humble et pauvre Vierge perdue dans la foule, que Dieu a envoyé son ange : il ne pouvait mieux nous donner à entendre que les choses surnaturelles se doivent traiter dans le silence de l'humilié et « qu'il est bon de cacher le secret du roi » ; *Sacramentum regis abscondere bonum est.*

« A Lourdes, comme à la Salette, comme à Pontmain, Marie s'en est souvenue ; elle a agi conformément à la loi posée par la divine Sagesse : et la confidente qu'elle s'est choisie a été notre pauvre petite bergère.

« Les détails de cette mémorable apparition vous sont trop connus pour que je m'y arrête. Mais ce qui me frappe par-dessus tout, ce que je tiens à vous signaler, c'est précisément cette attention, ce soin, ce luxe de précautions, si j'ose dire, que prend la très sainte Vierge afin de choisir, pour lui confier le secret de son cœur et du cœur de Jésus, la créature la plus capable de le garder et de le porter jusqu'à la mort, comme elle-même jadis l'a porté dans le silence et l'humilité.

« Et, en effet, où aurait-elle pu trouver une confidente plus discrète que cette enfant ignorée du monde, s'ignorant elle-même au sein d'une famille obscure entre toutes ? sans instruction, sans prétentions, Bernadette portait jusque dans la fragilité de son enveloppe extérieure le cachet de cette faiblesse, de ce néant sur lequel Dieu aime à travailler. Il suffisait de la voir de si petite taille, de si chétive apparence, pour se rendre compte aussitôt de ce dessein providentiel. Ah ! qu'elle était loin de s'enorgueillir, de se glorifier de la grâce qui lui avait été faite : il semble même qu'elle l'eût oubliée et qu'elle en repoussât jusqu'au sou-

venir. Dès la première heure, malgré le bruit qui se fit autour d'elle, elle avait compris, et jusqu'à la fin elle comprit que certaines grâces, certaines lumières, sont des secrets intimes et personnels qu'il est bon de dérober aux regards curieux de la foule : *Sacramentum regis abscondere bonum est.*

« Toutefois, M. F., je l'avoue, il eût été bien difficile à Bernadette de persévérer dans cette voie ; de rester, au milieu des regards, des admirations, des vénération pieuses mais indiscretes, des sollicitations dont était l'objet, l'humble et discrète confidente de Marie ; les obsessions qui sont venues la trouver jusque dans la solitude prouvent assez quels dangers elle aurait pu courir au milieu du monde, et combien elle y eût été exposée à n'être plus ce « jardin fermé (1) » qui plaît tant aux regards de l'Epoux. Mais Dieu, content de sa première fidélité, l'en voulut récompenser ; elle était devenue, elle aussi, comme le secret du roi, comme son sacrement, comme le signe sensible de ses relations avec la terre, des préoccupations de son amour et de celui de sa très sainte mère à l'égard des pauvres pécheurs : il fallait que lui aussi ce sacrement fût caché : *Sacramentum regis abscondere bonum est.*

« Et c'est dans la vie religieuse qu'il l'a été : c'est ici ; cette maison, cette chapelle devaient être le sanctuaire de cette miséricordieuse et profonde retraite : « Je les cacherai dans « le secret de ma face » (2), disait le Seigneur ; comme cette parole s'est heureusement accomplie pour l'heureuse enfant de Lourdes ! et, en cela, quelle grâce la sainte Vierge lui a obtenue, plus grande peut-être que n'avait été celle des révélations des roches de Massabielle !

(1) Cantic., iv, 12.

(2) Psalm. xxx, 21.

« Et ici je ne parle pas seulement ni même principalement des précautions sisagement prises par mes vénérables prédécesseurs pour soustraire la jeune vierge aux importunités et aux curiosités qui l'ont suivie jusqu'à Nevers, je parle de ses dispositions intimes. Vous m'en êtes témoins, mes Sœurs, non, on ne l'a pas cachée, c'est elle-même qui s'est cachée, et encore pas suffisamment au gré de ses desirs. Comme elle aimait cette chère retraite ! Comme elle appréhendait d'en sortir ! Comme, ayant quitté le monde, elle redoutait que le monde vînt à elle ! et, quand l'obéissance l'obligeait à recevoir quelques visites qu'elle eût aimé à décliner comme elle avait peine à dissimuler l'impatience qu'elle éprouvait de se retrouver seule dans la compagnie de ses chères sœurs ! Elle n'aimait pas à parler du passé ; on eût dit qu'elle cherchait à l'oublier ou du moins à le faire oublier : et, loin qu'elle éprouvât le désir de retourner à Lourdes, de voir de ses yeux ce dont la renommée lui apportait un écho affaibli, c'eût été la condamner à un grand sacrifice que de lui imposer ce voyage. Elle avait réalisé dans toute son étendue et à la lettre la parole du Roi-Prophète : « Écoute, ma fille, et prête l'oreille : oublie ton « peuple et la maison de ton père » (1), et viens dans la terre que je te montrerai. Elle était venue tout entière s'ensevelir et ensevelir le secret du roi dans la solitude, et elle aussi trouvait et proclamait que c'était chose souverainement bonne : *Sacramentum regis abscondere bonum est.*

« Mais Dieu la voulait encore plus profondément cachée ; il lui avait préparé une retraite plus absolue, plus profonde que la chaumière des Soubirous, que les cloîtres d'une communauté ; il lui avait préparé l'infirmerie. C'est là que sœur

(1) Psalm., XLIV, 10.

Marie-Bernard a passé la plus grande partie de sa vie religieuse : à ce point que depuis seize mois que la divine Providence m'a appelé dans ce diocèse, c'est à peine si deux ou trois fois j'ai pu la voir debout et en dehors de cette solitaire résidence.

« Nous pourrions nous en étonner si nous n'avions pour éclairer nos jugements, pour nous faire comprendre que « les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées et ses voies « nos voies » (1), le grand mystère de l'Incarnation, et si, dans cet ineffable mystère nous ne voyons le roi lui-même cacher son secret non seulement dans la crèche de Bethléem, dans l'atelier de Nazareth, mais encore sur la croix du Calvaire, où il nous apparaît « sans beauté et sans gloire, « un ver de terre, l'opprobre des hommes et l'abjection du « peuple » (2).

« Et cependant, M. F., cette jeune vierge pouvait dire du fond de sa profonde solitude ce que disait Marie, sa mère : « Celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses » (3). Oui, Dieu avait fait son œuvre par Bernadette; il l'avait faite par elle et aussi en elle : et ce sont ces œuvres de Dieu qu'il est honorable de confesser et de révéler : *Opera autem Dei revelare et confiteri honorificum est.*

« Ces œuvres extérieures de Dieu par Bernadette, le monde entier s'en est ému ; l'incrédulité les a attaquées, elle les a niées, comme elle a coutume d'attaquer, de nier toute manifestation surnaturelle ; mais en face de ces dénégations et de ces attaques, Bernadette Soubirous s'est élevée avec toute la candide fermeté de ses affirmations ; sans se troubler, sans faiblir, elle a dit : « Voilà ce que j'ai vu, ce que « j'ai entendu ; libre à vous de ne pas croire, mais je ne

(1) Isa., LV, 8.

(2) Psalm., xxi, 7.

(3) S. Luc, I, 49.

« puis dissimuler ce qui est. » Elle l'a dit avec un accent de sincérité qui ne pouvait laisser subsister aucun doute ; elle l'a dit avec cette persévérance et cette suite qui sont les caractères de la vérité seule ; elle l'a dit sans y avoir aucun intérêt, puisqu'en s'engageant au service de Dieu elle s'était mise elle-même dans l'impossibilité de tirer profit de ses déclarations. Et d'ailleurs les événements sont venus les confirmer avec éclat. Dieu, qui ne se fait jamais le complice de l'imposture, s'est plu à en manifester la réalité : et tandis qu'elle se retirait dans le silence et l'obscurité de la solitude, elle laissait derrière elle cette longue suite de prodiges qui se déroulent encore sous nos yeux.

« Je me garderai bien de m'avancer sur ce terrain plus loin que la sainte Église ma mère ; je ne veux pas sortir de cette sage et divine réserve qu'elle montre toujours en ces sortes de rencontres : je ne publierai donc pas qu'il y a eu miracle dans tel ou tel cas particulier ; mais ce que je puis affirmer, ce que vous tous qui avez vu Lourdes vous pourriez affirmer avec moi, c'est que depuis le jour où la très sainte Vierge apparaissait à Bernadette il s'est produit aux roches de Massabielle, dans cette grotte, à cette source qui, à ce moment-là même, a commencé à jaillir, des choses étranges et humainement inexplicables, des choses que je suis bien obligé d'appeler, et que toute personne impartiale appellera : les œuvres de Dieu : *Opera Dei*.

« N'est-ce pas l'œuvre de Dieu que ces immenses pèlerinages qui se sont organisés et qui, de toutes les parties de la France, ont conduit des pèlerins par centaines de mille sur ce petit coin de terre jadis complètement inconnu ? N'est-ce pas l'œuvre de Dieu que cette protestation de foi au surnaturel arrachée à un siècle qui se meurt de matérialisme ? N'est-ce pas l'œuvre de Dieu que ces guérisons corporelles qui se sont produites, et mieux encore ces guérisons des

âmes retournées tout à coup et revenant à Dieu après de longues années d'erreur? Eh bien! ces œuvres de Dieu, « n'est-il pas honorable de les reconnaître et de les proclamer? » Devant la dépouille mortelle de celle qui en a été la première ouvrière, qui est descendue, si je puis dire, dans cette piscine de Lourdes, comme l'ange dans celle de Jérusalem, pour qu'elle devînt médicinale, n'est-il pas souverainement juste de signaler ces grandes œuvres que le Seigneur a voulu accomplir par elle? *Opera autem Dei revelare et confiteri honorificum est.*

« Mais ces grandes œuvres, il ne les a pas accomplies seulement par Bernadette; il les a encore et surtout accomplies en elle. Maintenant qu'elle n'est plus, il est sans danger, et c'est justice, de le proclamer:

« Et si vous m' demandez quelles elles sont, je vous répondrai : L'œuvre de Dieu en sœur Marie-Bernard, ç'a été cette pureté qui se reflétait tout entière dans son profond et limpide regard; à lui seul, il rendait témoignage qu'elle était la digne fille de la Vierge qui lui a parlé. Sans doute, elle était restée fille d'Ève après même qu'elle fut devenue si particulièrement la fille de Marie : cette adoption, toute privilégiée qu'elle ait été, n'avait pas nécessairement fait disparaître la première filiation : comme toute créature, elle devait payer son tribut à la fragilité humaine. Vous ne serez donc pas étonnés, et vous, mes sœurs, moins que toutes les autres, de m'entendre confesser que sœur Marie-Bernard, la voyante de Lourdes, la vierge si privilégiée devant laquelle volontiers certains admirateurs ou admiratrices se seraient prosternés, avait ses imperfections, ses faiblesses. Dieu les lui avait laissées, pour lui être, comme autrefois à saint Paul, un contrepoids aux grâces qu'elle avait reçues, un préservatif contre les assauts de l'orgueil; mais ce qui brillait comme un diamant sans tache parmi ces misères, c'était

sa pureté : c'est cette vertu qui, sans nul doute, avait attiré sur elle le regard et les complaisances de Marie, comme elle avait jadis attiré sur Marie les regards de Dieu : *Virginitate placuit*. C'était en elle une première œuvre de Dieu, une œuvre remarquable, et dont il est convenable de faire remonter la gloire jusqu'à celui qui en était l'auteur : *Opera Dei revelare et confiteri honorificum est*.

« Une seconde œuvre digne de de notre admiration et de nos louanges, c'était son humilité.

« Saint Bernard a dit quelque part que c'était chose rare que l'humilité dans l'honneur : *humilitas honorata*; ce n'est pas un terroir humain qui peut produire une plante aussi précieuse. Sœur Marie-Bernard n'a-t-elle jamais été attaquée de ce côté par l'ennemi de tout bien, n'a-t-elle jamais eu la pensée de se dire, au milieu de certains enthousiasmes dont elle se voyait l'objet et qui avaient le tort de se trahir devant elle : Gratifiée d'une si grande faveur de la très sainte Vierge, je vaux plus que les autres ? Je n'en sais rien : ce sont des mystères intimes qu'il ne m'a pas été donné de sonder ; mais ce que je sais, ce que j'ai vu, ce que j'affirme, c'est que si cette tentation s'est présentée, elle a été victorieusement repoussée ; c'est qu'à l'extérieur cette religieuse s'est toujours fidèlement tenue dans les bas-fonds de son humilité et de son néant.

« J'en pourrais citer plusieurs traits que je tiens d'une bouche trop autorisée pour ne pas leur donner toute créance ; qu'il me suffise de raconter celui du commencement. Au sortir de ses révélations, alors, par conséquent, que déjà beaucoup de bruit s'était fait autour d'elle, elle s'estimait si peu de chose qu'elle n'osait pas même penser à la vie religieuse, et à la proposition qui lui en était faite elle répondait : « Mais à quoi pourrais-je être bonne ? Je ne sais rien faire, je suis incapable de rendre le moindre service. » Et

comme son vénérable interlocuteur lui faisait observer que, l'instant d'auparavant, il l'avait vue à la cuisine épluchant des légumes et qu'on pourrait du moins l'employer à ce genre de travail : « A la bonne heure, dit-elle, à ce compte « je pourrai me rendre utile. » Et cette humilité qu'elle a fait paraître non moins profonde dans bien d'autres actions de sa vie, pour ne pas dire en toutes, c'est ce que j'appelle l'œuvre de Dieu en elle : *Opera Dei*.

« D'ailleurs, je vous l'ai déjà dit, M. F., Dieu lui avait donné ce qui est l'aliment, la vie de l'humilité : l'humiliation : cette humiliation des infirmités, parmi lesquelles la vertu résiste aux tentations et « va sans cesse se perfectionnant (1) ». Sœur Marie-Bernard a eu sa large part à l'héritage des privilégiés de Jésus ! elle a bu abondamment à son calice : on peut dire que son existence a été un long martyre et qu'avec son Maître elle a été attachée à la croix (2) ».

« Oui, M. F., c'était un martyre pour cette nature vive, ardente, enfantine, d'être sans cesse sous l'étreinte des souffrances et de l'inaction qui les accompagne : c'était un martyre pour elle, qui eût aimé aller, venir, s'occuper activement, courir à travers la maison comme elle courait jadis à travers les montagnes de ses Pyrénées, d'être clouée sur son lit, réduite à faire quelques travaux insignifiants. On s'en apercevait facilement quand, la souffrance lui laissant quelque répit, elle en profitait pour s'élancer hors de l'infirmierie d'un bond trop impétueux pour qu'il ne la ramenât pas bien vite à son point de départ. Pour moi qui ne l'ai guère vue que dans cette infirmerie, sur ce lit, où ses yeux se reposaient alternativement sur le crucifix et le rosaire, je n'oublierai jamais ce que ce regard si pénétrant exprimait parfois de douloureuse mélancolie, mais en même temps ce

(1) II Corinth., XII, 9.

(2) Gal, II, 19.

que sa grâce y condensait d'amoureuse résignation et de joie surnaturelle : on y lisait la parole de saint Paul : « Je souffre, mais je ne suis pas confondue (1) ; » et cette résignation, cette joie, cette gaieté même qui lui eût été si naturelle et qui revenait si facilement à la surface, cet abandon profondément voulu à la volonté de Dieu pendant une si longue épreuve, n'est-ce pas encore l'œuvre de Dieu, et dont il est juste de lui rendre grâce : *Opera autem Dei revelare et confiteri honorificum est.*

« Et maintenant, M. F., où est cette chère âme ? Au ciel, je l'espère : au pied du trône de Marie. La sainte Vierge lui avait promis qu'elle serait heureuse, non pas en ce monde, mais dans l'autre : elle aimait à répéter cette parole. Sur la terre, elle a eu son accomplissement : Sœur Marie-Bernard, toujours malade, malgré les soins dévoués qui l'entouraient, humainement parlant, n'a pas été heureuse ici-bas ; donc elle doit l'être dans la patrie : la Vierge de Lourdes a dû s'empresser d'accueillir, au sortir de l'exil, sa fidèle confidente et de lui donner dans le royaume de son fils une place d'honneur : et peut-être plus d'une âme parmi celles qui m'écoutent seraient tentées de l'invoquer.

« Mais nous ne savons rien d'absolument certain sur ces mystères de l'éternité par rapport à chaque âme en particulier : les grâces reçues ne sont pas des garanties, parce qu'elles exigent une fidélité proportionnelle. J'aime donc mieux, dans cette incertitude, vous demander de prier pour notre défunte. Si elle est au ciel, prier pour elle ce sera l'invoquer ; elle s'en montrera reconnaissante en priant pour nous.

« Oui, elle priera, j'en ai la confiance, pour cette Congrégation, qui a eu l'honneur et la consolation de la compter

(1) II Tim., I. 12.

parmi ses filles ; pour ce diocèse de Nevers, qui est devenu son second pays natal, puisqu'elle y a été enfantée à la vie religieuse ; pour cette terre de France, qui a si grand besoin à l'heure qu'il est du secours de celle dont elle reste, malgré tout, le royaume impérissable.

« Le souvenir de la Voyante de Lourdes, devenue Sœur de la charité de Nevers, restera vivant parmi nous ; il nous rappellera qu'à n'en pas douter Marie a des prédilections spéciales et pour la France, et pour ce diocèse, et pour cette chère congrégation. »

(Semaine religieuse de Nevers).

DISCOURS DE M. L'ABBÉ BARRIÈRE

Curé de Lourdes

AU SERVICE FUNÈBRE CÉLÉBRÉ A LA PAROISSE

POUR

LA SŒUR MARIE-BERNARD

MES CHERS FRÈRES,

« — J'aurais voulu qu'une voix plus autorisée que la mienne, qu'une voix que vous connaissez, qui vous est sympathique, que la voix enfin d'un témoin oculaire se fît entendre aujourd'hui parmi vous (1).

« Puisque cela n'a pas été possible, vous serez indulgent pour mon insuffisance. Je commencerai par remercier cette assistance si recueillie, parmi laquelle nous remarquons les Pères de la Basilique de la Grotte, les sœurs de Nevers, les enfants de Marie de Lourdes, dont Bernadette fut et sera

(1) Tout le monde a compris qu'il voulait parler de M. l'abbé Pomian, qui arrivait de Nevers, où il était allé assister aux obsèques de l'enfant bénie, qu'il avait jadis préparée à la première communion. Mais M. l'abbé Pomian était trop oppressé d'émotion pour pouvoir en cette circonstance prendre la parole.

à jamais l'incomparable honneur, les parents de Bernadette, les délégués de toutes les sociétés de la ville, les pères et les mères de famille, enfin les enfants.

« Une enfant, la gloire de votre cité, s'appela à sa naissance Marie-Bernard.

« Marie-Bernard : ces noms seuls semblaient la désigner à une certaine prédestination : Marie, le nom de la plus pure des vierges ; Bernard, le nom de celui qui a tant propagé le culte de Marie !

« Souvent, quand des personnages sont appelés à remplir un rôle important, des indices particuliers sont remarqués à leur naissance. Ici, c'est une modeste enfant qui, il y a trente-cinq ans, a été baptisée aux fonts baptismaux de cette pauvre église, et rien ne paraît la signaler que les noms de Marie-Bernard. Oh ! c'est qu'en effet ils sont grands ces noms ! Et ne semblaient-ils pas la vouer tout particulièrement au culte de la Reine du ciel ?

« Nous sommes tous réunis pour prier pour Bernadette, c'est l'esprit de l'Église. Cependant, sans empiéter sur ses jugements, nous sommes autorisés à supposer qu'elle jouit de la vue de Celle qu'il lui avait été donné d'entrevoir sur la terre.

« Ce catafalque triomphal, élevé par plusieurs enfants de Marie qui ont voulu lui rendre cet hommage, ces couronnes de roses qui sont à l'entour, est-ce que tout cela ne veut pas dire que nous croyons que déjà Bernadette a été couronnée par la Très Sainte Vierge ?

« Bernadette a pratiqué ici-bas les vertus qui font les saints ; elle a été pure : heureux les cœurs purs, ils verront Dieu ! Elle a été humble, elle n'aspirait qu'à vivre cachée

dans sa chère solitude de Nevers ; elle a eu sa part de souffrance, sa vie depuis douze ans a été un long martyre. Vous devez savoir déjà combien son agonie a été tourmentée. De même qu'il s'attaqua jadis à Saint-Martin, de même le démon cherchait à la tenter à son heure suprême ; mais avec une force peu commune elle s'écriait : « Va-t-en ! »

« Au milieu de ses souffrances mêmes un fait dessine son caractère enjoué. Son confesseur lui dit : « — Sœur Marie-Bernard, je vais vous administrer l'Extrême-Onction. » — « Oh ! non, mon père, » dit-elle. — Pensez-vous donc que c'était parce qu'elle s'opposait à la réception du Sacrement ? Détrompez-vous. « — Non, mon père, ajouta-t-elle, je l'ai déjà reçu trois fois et il m'a guérie. Or, il faut que la quatrième fois ce soit la dernière. »

« Je n'insiste pas sur ce sujet, vous aurez sous peu d'autres détails ailleurs.

« Dieu s'est servi plus d'une fois dans notre chère France des bergères et des vierges pour sauver la patrie en péril. Et nous, mes frères, supposant que Bernadette est au ciel, puisque la Vierge, qui ne peut se dédire, lui a dit : « Je « vous promets de vous rendre heureuse, non dans ce « monde, mais dans l'autre, » nous la prions instamment d'abord pour la France, si terriblement menacée. Des ennemis menacent non seulement notre sol, mais nos consciences, ils veulent enlever le Christ à vos enfants. Nous la prions pour la paroisse de Lourdes ; mais nous la prions tout particulièrement et instamment pour une œuvre qui nous est chère à tous, pour l'édification de notre Nouvelle Église. Et comme on ne peut séparer de Bernadette celui qui fut son protecteur et son appui, celui qui l'aida à triompher de toutes les persécutions auxquelles le monde voulut soumet-

tre cette pauvre enfant, nous ne séparerons pas non plus dans notre demande l'un de l'autre et nous prierons Mgr Peyramale et Bernadette qu'ils veuillent bien faire qu'avant peu, nous puissions achever le Temple dont, avant de mourir, le saint Prêtre a jeté les fondements.

« Le père et l'enfant, l'enfant et le père seront du haut des cieux nos protecteurs ! »

L'ÉCHO DES PÈLERINS, *Chronique de Lourdes.*



TABLE DES MATIÈRES

Préface	1
Livre I. — La Vie publique.....	7
Livre II. — Le Témoignage.....	213
Livre III. — La Vie cachée	253
Appendice.....	369





La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--



a39003 001835155b

B X 7 4 7 3 . 0 9 2 2 7 8 1 8 9 2
L A S S E R R E , H E N R I D E M O N
B E R N A D E T T E , S O E U R M A R I

CE BX 7473
.092278 1892
C00 LASSERRE, HE BERNADETTE
ACC# 1372747

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	04	06	15	11	5